01052

Research
BX
4705
.B357
1870
v.1

FEB 27 1914

VIE

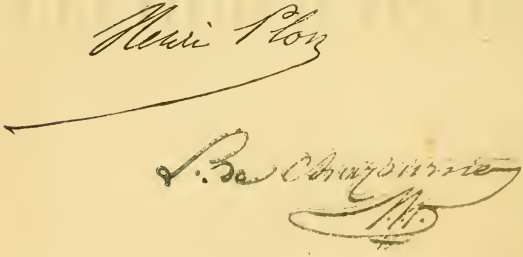
DU RÉVÉREND PÈRE

JOSEPH BARRELLE.

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (direction de la librairie) en décembre 1869.

Tout exemplaire est revêtu de la griffe de l'auteur et de celle de l'éditeur.



Paris. — Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur, rue Garancière, 8.

VIE

DU RÉVÉREND PÈRE

JOSEPH BARRELLE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

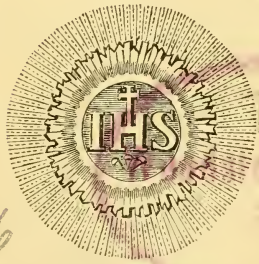
PAR

LE P. LÉON DE CHAZOURNES

DE LA MÊME COMPAGNIE.

SECONDE ÉDITION

TOME PREMIER



271.86
B274

PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE GARANCIÈRE, 10

M DCCC LXX

Tous droits réservés.

Nous ne dirons qu'un mot sur cette seconde édition : c'est qu'elle est conforme à la première. Plus courte que celle-ci par le nombre des pages, elle n'est cependant pas un abrégé. Quelques documents justificatifs, connus désormais du public, pouvaient ne pas reparaître, quelques autres se trouveront bientôt dans les OEuvres spirituelles. *Les appréciations subsistent, les faits demeurent; Ajouter que nous avons contrôlé avec une attention nouvelle la forme littéraire, c'est tout simplement professer et une sage défiance de nous-même et un juste respect pour nos lecteurs.*

Marseille, 17 octobre 1869,

SIXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DU P. BARRELLE.

COLLEGE LIBRARY
WOODSTOCK, MARYLAND.

AU LECTEUR

Est-il beaucoup d'esprits cultivés qui sachent bien ce que c'est que la vie des saints, qui lui assignent dans les lettres son rang légitime, qui l'estiment la plus noble des œuvres littéraires? Entre les vrais mérites de la poésie, quel est donc celui qui manque à la biographie sacrée? disons mieux, quel est celui qui ne lui appartient pas excellemment? La biographie sacrée a pour soi la véritable inspiration; elle possède aussi au plus haut degré deux choses qui font le ressort et l'attrait de la grande poésie, je veux dire le merveilleux dans les faits et l'héroïsme dans les caractères.

Qu'elle vive de ce souffle d'en haut qu'on appelle l'inspiration, rien de plus vrai. Elle évoque du passé l'âme des saints, c'est-à-dire l'âme humaine dans ce qu'elle a de plus profond et de plus élevé, de plus pur et de plus délicat, l'âme dans tout l'éclat de la vertu chrétienne, de la vertu parfum du cœur et parfum du paradis.

Sur la trace presque effacée des années évanouies, comment recueillir ce parfum, comment le faire re-

vivre pour la terre lorsque déjà la fleur est dans les cieux, et en embaumer les enfants de l'Église? Pareille tâche dépasse le talent. Il y faut un art divin, une lumière d'en haut, des couleurs empruntées au ciel. Car ce qu'il s'agit de peindre au vif, la sainteté, est tellement au-dessus de notre nature, que sans une aide divine la pensée même n'y saurait atteindre. Bien moins, laissée à sa faiblesse, la langue humaine pourrait-elle en raconter ingénument les œuvres et la faire palpiter dans ses récits. Seul le Saint-Esprit, qui vit dans les justes, qui anime leur vertu, peut dignement inspirer l'historien de la sainteté.

La biographie sacrée doit donc attendre de l'Esprit de Dieu cet inestimable succès de faire refleurir la grâce sur la tombe de ses élus, de rappeler sous nos regards ces visages rayonnants de la gloire du paradis, ces physionomies les plus sublimes dont se puisse enorgueillir l'humanité, dont tous les traits sont des vertus, des vertus idéales comme l'héroïsme et réelles comme la vérité.

Faites vivre notre pensée plus haut que la terre, transportez notre cœur au-dessus de la région des vulgarités humaines, montrez-nous l'homme au-dessus de l'humanité, et vous ne ravirez pas seulement notre admiration, vous emporterez nos désirs, car vous éveillez nos plus chers instincts, nos plus légitimes pressentiments. C'est l'essor et, si l'on veut, c'est le triomphe de la poésie profane.

Or voici que la biographie sacrée nous présente

l'héroïsme et le merveilleux; non l'héroïsme fictif, non le merveilleux d'invention, sorti des inutiles caprices d'une imagination poétique; mais le merveilleux véritable, c'est-à-dire le divin, dont le merveilleux des poëtes n'est qu'une contrefaçon impuissante; mais l'héroïsme vivant, l'héroïsme historique, plus sublime que la perfection imaginaire et mélangée de mille faiblesses que célèbre le génie des poëtes.

Celui qui, fidèle au programme de saint Paul, demande à l'Esprit de Jésus-Christ et l'animation de sa vie et la direction de ses œuvres, celui qui porte Jésus-Christ au dehors comme une royale parure, au dedans comme un principe vital, et qui en exhale par tout son être le céleste parfum, voilà le saint. Le divin remplit sa vie sous le nom de vertu chrétienne: c'est-à-dire que le merveilleux l'inonde et déborde de toute part; il éclate dans ses paroles, dans ses sentiments, dans ses plus humbles actions, il s'attache à ses pas.

Mais, si le divin transpire nécessairement dans la vertu des saints, quel esprit sérieux s'étonnera de le rencontrer dans leurs œuvres, tantôt comme une force qui suspend les lois de l'ordre physique, tantôt comme une lumière qui perce la nuit des consciences ou les obscurités de l'avenir? Que Dieu descende dans les cœurs par sa sainteté ou qu'il communique sa puissance pour faire des prodiges, sa sagesse pour reconnaître ce qui échappe à notre regard, d'un côté comme de l'autre c'est toujours le divin. Miracle,

prophétie, révélation des cœurs, tout cela dépasse moins les forces naturelles que l'humilité, que la chasteté, que la moindre vertu. Or la sainteté c'est la vertu constante, c'est toutes les vertus ensemble, c'est l'héroïsme de toutes les vertus.

Avec ces incomparables avantages, impunément la biographie sacrée pourrait paraître dépourvue de quelques menus mérites littéraires, elle n'en prendrait pas moins son rang parmi les œuvres les plus nobles et les plus utiles sorties d'une plume humaine.

En lisant la *Vie des Pères du désert* ou les *Actes des martyrs*, on ne songe pas à regretter les délicatesses du beau langage, ni ses harmonies, ni ses transitions savantes; on se plaît à ce style sans apprêt, qui s'est oublié lui-même et qui n'a pas eu besoin de parure; il est vrai, il est simple, il n'en laisse que mieux passer, avec ses charmes candides, la pure et limpide beauté du surnaturel. A peine avez-vous entr'ouvert ces humbles pages, je ne sais quelle suavité s'en échappe; on y sent un souffle du ciel, près duquel languit et se traîne la plus haute inspiration de la poésie.

A cette impression paisible et délicieuse l'âme surprise ne rencontre en ses souvenirs qu'une seule mais très-fidèle analogie : le sentiment qu'on éprouve à la lecture des saints Évangiles. Au fait, l'œuvre des Évangélistes marque le plus haut mais inaccessible sommet de la biographie sacrée. Là, Dieu lui-même se fit l'écrivain et conduisit la main mortelle qui racontait la vie d'un Dieu.

Ce n'était plus seulement un saint qui devait agir et parler dans ces augustes récits, c'était la sainteté substantielle descendue sur la terre pour vivre à la manière des hommes, tandis que, formés à son exemple, les saints sont des hommes qui s'efforcent de vivre en ce monde à la manière de Dieu.

Être homme et mener une vie divine, voilà certes une grande merveille ! Et cette merveille remplit l'existence du moindre d'entre les saints.

Non, la sainteté n'est pas une fiction plus ou moins radieuse. C'est pour elle que le monde existe, et elle n'a jamais déserté le monde. Toujours elle a germé, mûri, fructifié au soleil de la grâce. Elle s'est montrée vivante à tous les regards, dans tous les climats ; elle est contemporaine de tous les siècles, et notre siècle, qui se croyait débarrassé de la vertu, l'a vue prospérer dans son sein comme une protestation triomphante de l'impérissable fécondité du christianisme.

La sainteté se manifeste par ses œuvres. Elle appartient à l'histoire ; elle est un fait aussi palpable en ses phénomènes que les autres faits de l'humanité. Il importe peu que nous devions en rapporter les phénomènes à une cause supérieure, si les effets en sont sous nos yeux, tombent sous le sens le plus vulgaire et se mêlent à la trame des événements.

Le biographe des saints personnages n'a donc pas à discuter la nature des faits qu'il raconte ; il n'a qu'à en constater, par le témoignage, l'irrécusable authenticité. Il se garderait bien davantage encore d'en dis-

simuler le caractère. Supprimer Dieu de la vie des saints n'est pas moins attentatoire à la raison humaine que supprimer la Providence de la vie des nations.

Dans la biographie que nous offrons à la piété chrétienne, on trouvera Dieu à chaque pas. A notre avis, il n'apparaîtra nulle part davantage que dans cet ensemble si pur d'une existence sans tache et dans l'humilité prodigieuse qui constamment y triomphe du talent, du succès et de l'admiration qui les suit, ou de la vénération que suscite une grande vertu.

L'humilité n'est pas le mérite des petites âmes, la facile excellence de ceux qui n'en ont pas d'autre. Depuis le Fils du Très-Haut laissant à tous pour exemple et pour leçon l'humilité de son cœur; depuis l'humble Mère de Dieu se renfermant dans sa bassesse, alors que l'archange exalte ses mérites, et célébrant ses grandeurs incomparables par une extase d'humilité, cette vertu est devenue l'apanage des plus nobles âmes; elle est un signe de céleste noblesse.

Elle sera la première et solide gloire du R. P. Barrelle. Il fut excellemment le cœur pur à qui sont les promesses de la vision divine; il eut un zèle d'apôtre; il aima le Dieu Sauveur à la manière des Séraphins; mais l'humilité s'exhala de tous ces mérites, et son parfum suivra dans la mémoire des hommes l'impérissable souvenir que Dieu réserve à sa vertu.

L'éclat du talent et le succès des grandes œuvres ont cependant leur place dans l'existence des humbles. Combien de saints, même au sens profane, sont

légitimement comptés parmi les grands hommes! C'est que tous les dons naturels sont destinés à s'harmoniser aux dons de la grâce. Droiture de cœur, générosité de sentiment, élévation de pensée, talent ou génie, tout cela n'est fait que pour servir au triomphe de la sainteté. Tout ce qui est bon dans l'ordre moral, tout ce qui est parfait, appartient de droit à la vertu, et ce n'est que par un divorce funeste à sa gloire que le talent ose vivre isolé de la grâce de Jésus-Christ.

Dans la vie du R. P. Barrelle, talents et vertus furent unis ensemble pour le profit d'un grand nombre. Cette vie n'a pas marqué dans le mouvement du monde extérieur comme une de ces destinées qui modifient le cours des événements, elle a, du moins, dans le monde moral, apporté le large tribut de sa bienfaisante influence.

Pour bien remplir la mission de salut remise en ses mains, le sacerdoce doit exercer un triple apostolat : l'apostolat de l'éducation, celui de la parole, et le gouvernement des consciences. Ces devoirs que d'autres mains se partagent, le P. Barrelle, à lui seul, les a tous remplis. Tour à tour et souvent tout ensemble il fut instituteur éminent, éloquent prédicateur, habile directeur des âmes.

Il annonça la parole divine aux peuples des campagnes et aux grands du monde; il instruisit ses frères dans le sacerdoce et il évangélisa l'enfance.

Sa direction fut celle d'un homme versé dans la science des saints et profond dans l'amour de Dieu.

Quant à l'éducation chrétienne, il a passé vingt-cinq ans de sa vie à en résoudre le problème. Il fit mieux qu'en exposer la théorie chrétienne. Autant que l'humaine faiblesse y peut réussir, il en a pratiqué l'art délicat avec un bonheur qui, s'il n'atteint pas l'idéal, touche de bien près à la perfection. Il sut inculquer ensemble à la jeunesse et les leçons de la sagesse et les habitudes de la vertu.

Nous n'ajouterons qu'un mot, cher lecteur. Aimez-vous la grandeur, les émotions pures, le sublime et le mystérieux, la puissance de la parole, la pénétration prophétique, la vie du ciel dans une existence humaine? Ouvrez ces pages, vous y trouverez ces choses, et peut-être, nous l'espérons, quelque rayon de la grâce de Jésus-Christ. Alors vous pardonnerez à l'historien de n'avoir pas confondu l'impartialité avec les dehors affectés de l'indifférence aux nobles choses; d'avoir écrit avec amour la vie d'un ami de Dieu, et compté que le Seigneur bénira et son consciencieux travail et la patience chrétienne de ses lecteurs.

Pour nous conformer aux décrets d'Urbain VIII, nous déclarons qu'en donnant au R. P. Barrelle le titre de saint ou d'autres appellations analogues, et en citant dans cette histoire des faits merveilleux, nous ne prétendons point prévenir le jugement de la sainte Église. Nous n'attribuons à ces expressions que la valeur du langage usuel et aux faits rapportés que l'autorité des témoignages qui les appuient.

VIE

DU RÉVÉREND PÈRE

JOSEPH BARRELLE.

CHAPITRE PREMIER.

ENFANCE. — ÉDUCATION.

La Ciotat. — Anges adorateurs. — L'enfant de la promesse. — Ses prénoms. — Piété précoce. — Premiers présages. — Le petit séminaire du Sacré-Cœur. — Protection providentielle. — Le pas décisif.

La Ciotat est une petite ville propre et riante, élégamment assise sur un roc demi-circulaire, au sein d'un golfe tranquille et poissonneux[1]. La côte, qui de Marseille court dans la direction de l'est, est généralement très-escarpée. Elle s'adoucit tout d'un coup lorsqu'on a passé le *Bec de l'Aigle*, où commence l'ouverture du golfe des Lèques ou de la Ciotat. Alors, au lieu de ces crêtes hérissées présentant à leur cime des saillies d'une forme bizarre, on découvre une pente douce et cultivée qui déroule en

[1] *Ciotat*, ou, comme on écrivait autrefois, *Sieutat*, signifiait ville dans la langue provençale. C'est le mot espagnol *ciudad*, altération du *civitas* des Latins.

amphithéâtre une courbe gracieuse autour de la mer : c'est le golfe. La mer s'étend au sud. Ses eaux, en s'enfonçant vers le nord, offrent un excellent mouillage. L'île Verte en garantit la partie occidentale, où se trouve le port lui-même. Ce port est vaste et commode. Naturellement ouvert à l'est, toutefois il a son entrée au nord, par l'interposition d'un môle derrière lequel il est abrité.

Le bassin dont le golfe est environné échelonne ses vignes et ses plantations d'oliviers sur des pentes entrecoupées de murs. De nombreuses bastides abritées par le figuier traditionnel, la blancheur du sol, la pureté du ciel, les chaudes teintes du soleil de Provence, donnent à l'aspect général je ne sais quoi de riant qu'on ne peut bien décrire. Ajoutez une douce température et un air tellement salubre, que, jusqu'à ces dernières années, jamais épidémie n'avait touché cet heureux territoire[1]. Sans doute le lecteur s'étonnera que ce lieu charmant n'ait pas une plus grande célébrité.

Cette célébrité, la Ciotat la devra désormais, croyons-nous, au saint personnage dont nous entreprenons de raconter la vie.

[1] On sait comment la peste fut introduite à Marseille, le 25 mai 1720, par le vaisseau *le Grand Saint-Antoine*, parti de Seyde avec patente nette, et qui, pendant la traversée, avait vu périr plusieurs de ses matelots.

Le port de la Ciotat, exempt de la contagion, devint l'entrepôt du commerce de Marseille et du reste de la Provence pendant les années 1720 et 1721, années d'épouvantable mémoire pour les autres ports de mer, et surtout pour Marseille, qui vit périr plus de cinquante mille personnes.

Jean-François-Joseph-Adorateur Barrelle naquit le 26 août 1794, de Joseph-Bertrand Bayle Barrelle et de Marie-Martine-Gertrude Mélan.

Si, comme le dit admirablement saint Ambroise, la grande et véritable noblesse est la noblesse des âmes [1], le R. P. Joseph Barrelle a reçu de ses parents et fidèlement porté jusqu'au dernier jour cette noblesse héréditaire, qui consiste dans les traditions de la vertu. Une modeste aisance, une douce affabilité, une simplicité de mœurs vraiment patriarcale et la juste réputation d'une probité sans tache, environnèrent monsieur et madame Barrelle de l'estime de leurs concitoyens. Leur piété exemplaire attira sur eux la protection divine. Bénis dans leurs enfants, ils reçurent encore la bénédiction des jours pleins et l'honneur des longues années. Unis par une amitié sans nuage, plus unis par la ferveur chrétienne, ils étaient le modèle et l'édification de tous.

On peut dire que leur vie se passait à l'église. Jusque dans l'âge le plus avancé, on les voyait tous les jours se succéder au pied des autels. Dès le matin, le bon vieillard portait à Jésus-Christ ses fidèles adorations. Il ne rentrait que pour remplacer madame Barrelle dans le soin des affaires et dans la surveillance de leur petit commerce, tandis qu'elle-même allait tenir sa place devant le saint Sacrement. A midi, le repas les réunissait. Lorsqu'il était terminé : « Mon

[1] Probati enim viri genus, virtutis prosapia est : quia sicut hominum genus homines, sic animarum genus virtutes sunt. (*De Noe et Arca*, c. IV.)

ami, disait madame Barrelle à son mari, dans cette langue de la Provence qui semble faite exprès pour les sentiments purs et naïfs, mon ami, le bon Jésus est seul, il faut aller l'adorer. » Ainsi ils vivaient à deux une même vie de prière; les deux vertueux époux, c'est l'expression même du curé de la Ciotat, « les deux époux étaient les anges adorateurs de la paroisse. » L'un se nommait Joseph, l'autre s'appelait Marie; Nazareth se retrouvait donc dans leurs noms comme dans leur vie pure et irréprochable.

Ces fervents époux avaient cependant traversé des jours mauvais. Leur vingtième année avait à peine sonné quand vinrent les temps néfastes de la révolution française. La religion, menacée dans leur patrie d'un naufrage irrémédiable, ils la sauvèrent dans leur cœur, comme l'unique trésor que devait leur laisser la tourmente. Elle fut leur unique consolation quand la Terreur, étendant ses ravages jusqu'à la paisible oasis de la Ciotat, vint les séparer l'un de l'autre. Madame Barrelle vit son père et son mari arrachés d'entre ses bras et traînés aux prisons d'Orange.

C'était alors l'infaillible préliminaire d'une mort certaine. Coupables d'un attachement inaltérable aux doctrines religieuses et monarchiques, ils n'avaient rien à espérer que le supplice. Chaque jour ils voyaient quelques-uns de leurs compagnons de captivité monter les degrés de l'échafaud; leur tour ne pouvait être éloigné. Moins préoccupés cependant de leur propre sort que de la détresse de madame Barrelle, laissée à la Ciotat dans une grossesse avancée,

ils se sentirent inspirés de demander leur délivrance à saint Joseph. Ils s'engagèrent par vœu à consacrer à ce glorieux patriarche l'enfant qu'ils devraient à sa protection, et à lui faire porter son nom. En même temps, à la Ciotat, sans avoir pu se concerter avec son mari, et pressée, elle aussi, par une inspiration secrète, la pieuse mère offrait à Dieu la même promesse. La mort attendit.

Bientôt, le 9 thermidor an II (27 juillet 1794), la chute de Robespierre donnait le signal de la délivrance. Le 18 thermidor (5 du mois d'août), M. Barrelle et son beau-père sortaient libres de la prison d'Orange. Trois semaines plus tard, l'enfant de la promesse venait au monde, et recevait le nom de celui à qui il devait deux fois la vie, la sienne et celle de ses parents.

On tient de sa bouche ce fait mémorable. Il nous signale la première origine de cette confiance singulière en saint Joseph, dont il se fit l'ardent apôtre, et dont nous le verrons recueillir les fruits.

Le nom imposé par le saint baptême n'est pas une circonstance indifférente. Ce nom, qui doit être inscrit dans le livre de vie, est une expression céleste de notre naissance divine. Comme tout signe de la Providence, il a sa valeur dans la vie des saints. Il a un sens surnaturel qu'il suffit souvent de traduire pour trouver le secret de Dieu sur une âme. Si donc une inspiration d'en haut avait attribué d'avance le nom de Joseph à celui de qui nous écrivons la vie, ce n'est pas sans un dessein du ciel, il est permis de le croire, que les trois

autres noms lui furent ajoutés. Celui d'Adorateur lui vint de son parrain, Adorateur Décugis, capitaine de port à la Ciotat, qui était aussi son oncle. Jean-François-Joseph Adorateur, tous ensemble ces noms rappellent l'esprit intérieur dont saint Joseph est le patron, saint Jean le premier disciple, saint François d'Assise le séraphique modèle; et le titre d'Adorateur nous semble qualifier à merveille cette ardeur de prière et d'amour fidèlement concentrée par le P. Barrelle sur l'hôte divin de nos tabernacles.

Nul ne pourra s'étonner que Joseph Barrelle se soit fait remarquer dès sa plus tendre enfance par une piété profonde. C'est un souvenir traditionnel dans sa ville natale. Tous en parlent le cœur rempli d'une touchante vénération pour cet enfant, qu'ils ont à peine connu, comme si le rapide passage de cet enfant dans sa patrie eût laissé derrière soi un de ces parfums que les années ravivent au lieu de les dissiper.

Nous avons recherché ces traces lointaines, interrogé les personnes et les choses, et demandé au passé quelques traits échappés à l'oubli. La visite de la mort avait, hélas! précédé la nôtre et moissonné les plus précieux souvenirs. Entre les proches parents du jeune Joseph, une tante maternelle, madame Favier, restait seule de cette époque reculée, pour éclairer et pour confirmer les témoignages que nous avons recueillis avec un soin religieux.

Esprit vif, imagination de flamme, cœur ardent, âme franche et prompte aux nobles choses, tel est assurément le type avantageux de l'enfant du Midi; na-

ture riche et sans apprêt, qui porte en soi le reflet de son soleil, de son climat et de sa foi religieuse. Tel on se rappelle à la Ciotat le jeune Joseph, ouvert, impétueux, serviable, enjoué, joignant une grâce charmante à la pétulance du premier âge. Cette séve abondante du caractère était corrigée par une piété sincère. Dans Joseph Barrelle, on nous pardonnera l'expression, l'eau du baptême et le sang provençal composaient un mélange d'ardeur et de gravité, de calme et de promptitude qui formaient l'originalité de sa personne. Par quelque travail que doive passer sa vertu, le saint n'effacera jamais le Provençal. Nul ne sera plus digne, plus maître de soi, plus grave, plus homme enfin; mais sous cette maturité consommée vivra jusqu'à son dernier jour la jeunesse de l'imagination, la fraîcheur de la sensibilité et la première ardeur de l'âme. L'union de ces qualités extrêmes formera le côté imprévu de son caractère, le ressort de son talent, le secret de son influence et quelquefois même de ses épreuves.

Joseph fit ses premières études dans sa ville natale, sous la direction de M. Ferrat, maître instruit et fort homme de bien. Le succès accompagna le travail. Joseph devançait, sans prétention, ses compagnons d'étude; et ceux-ci le laissaient, sans jalousie, exercer cet empire naturel du talent, du caractère et de la vertu que les enfants acceptent d'instinct.

S'il faut en croire ses aveux, il aurait alors ressenti les premières impressions de la vanité.— « J'étais plein d'amour-propre, disait-il humblement; heureusement

cela sert à quelque chose. » En effet, ces germes de vanité ne gâtèrent point son exquise nature. Ils ne servirent qu'à stimuler une certaine noblesse de sentiments qui éloigne du vice, qu'à éveiller dans cette âme si droite, avec la vigilance sur elle-même, le désir et la volonté de combattre à outrance un ennemi capital. Dès lors, à en juger par sa vie entière, il fit de l'humilité le point de mire de ses efforts. Il en fit si bien sa vertu de prédilection qu'elle lui était devenue une seconde nature, et rien jamais ne lui échappa qui parût ressembler au défaut contraire.

Également ardent au travail, au jeu et aux pratiques saintes, docile, affectueux, complaisant et candide, rempli pour ses parents d'un respect et d'une tendresse sans bornes, il possédait l'affection de tous, et ne mérita jamais aucun reproche.

Voici pourtant une étourderie enfantine, unique méfait de sa jeunesse, qui lui valut une remarque de sa mère. La naïveté du fait ne sera peut-être pas déplacée.

Un jour, avec quelques camarades, il s'amusait à poursuivre un oiseau de basse-cour. Des pierres se trouvèrent sous leurs mains, le volatile resta sur le champ de bataille. On alla chez madame Barrelle porter plainte du dégât; on avait vu Joseph parmi les assaillants. Aux interrogations de sa mère : — « Oui, répondit-il simplement, c'est vrai, moi aussi j'ai lancé ma pierre; je ne sais cependant si le coup a porté juste. » Sur cet aveu, la bonne mère s'empressa de payer le dommage, car son fils pouvait l'avoir causé.

Puis elle lui dit d'un air sérieux : — « C'est la première fois, mon fils, que tu me fais de la peine ; je compte bien que ce sera la dernière. » Ce fut, en effet, la première et dernière fois. L'amour que Joseph portait à ses parents était si grand, et, pour en parler comme lui, si passionné, que la seule crainte de leur déplaire aurait suffi pour le préserver des moindres fautes, quand même la piété chrétienne n'aurait pas réglé toute sa conduite.

Dans la demeure de ses parents tout respirait l'amour de Dieu. Là on ne parlait que la langue de la foi, on ne rencontrait que les exemples de la vertu. Le cœur de Joseph s'épanouit à l'aise dans cette pure atmosphère. Sous l'action de la piété domestique son âme reçut à loisir cette trempe si chrétienne, mélange d'énergie et de tendresse, où l'on ne sait qu'admirer davantage, l'inflexible amour de la loi divine ou la sensibilité de la dévotion.

Au dehors, les secours de la piété, multipliés aujourd'hui, étaient malheureusement rares. Une ressource providentielle favorisa les dispositions du saint enfant. Alors vivait à la Ciotat un prêtre vénérable, l'abbé Boyer, que la tourmente révolutionnaire avait épargné. Il avait appartenu à l'association des prêtres du Sacré-Cœur, introduite à la Ciotat en 1782. Dieu lui inspira de se consacrer aux intérêts spirituels de la jeunesse. Il éleva sous le patronage du Cœur de Jésus une congrégation d'enfants choisis parmi les plus exemplaires. Le jeune Barrelle attira ses regards et fut bientôt compté au nombre des fervents. Joseph

confia à M. Boyer le soin de sa conscience, et c'est entre les mains de ce prêtre zélé qu'il se prépara à sa première communion. Chose remarquable, c'est dans l'ancienne église des Minimes, consacrée au Sacré Cœur de Jésus, que se faisaient les réunions des congréganistes; c'est dans cette même église, et non à l'église paroissiale, que ce futur apôtre du Cœur de Jésus reçut pour la première fois le pain des anges, de la main d'un prêtre du Sacré-Cœur.

Nous avons visité cette humble église, vu de nos yeux cette table sacrée, dont le souvenir laissa au cœur de Joseph une impérissable suavité. Nul témoin n'était demeuré de cette scène touchante. La tradition parle seulement de la ferveur de Joseph le jour où, pour la première fois, il reçut Celui qui devait être l'unique amour de sa vie.

Elle raconte comment, dès ce temps-là, Joseph laissa deviner ce qu'il serait un jour. Il avait dans la maison paternelle une chambrette réservée; c'était comme son petit domaine. Là il avait disposé un petit autel, et il s'était procuré des ornements sacerdotaux façonnés à sa taille. On le surprenait sérieusement occupé à imiter les cérémonies du saint sacrifice avec une gravité qui n'avait rien d'enfant; on respectait cet instinct de l'innocence, offrant un pieux présage que l'avenir viendra justifier.

D'autres fois, il se présentait dans le salon de famille, et s'adressant à sa mère avec assurance : — « Ma mère, disait-il, écoutez-moi maintenant, j'ai un petit sermon à vous faire. » Puis, monté sur une

chaise ou sur une table, le charmant prédicateur s'acquittait avec une intéressante gravité de la mission qu'il s'était donnée.

Parmi ses condisciples, son amitié distingua particulièrement Antoine Bouchery, devenu depuis un saint prêtre. La conformité des inclinations pieuses fut le nœud de cette amitié. Ils sortaient donc souvent ensemble de la ville et s'en allaient parlant de Dieu et du paradis. Ils s'encourageaient à faire aimer Notre-Seigneur, et, mettant à l'œuvre sans retard leur zèle naissant, ils exhortaient à l'amour de Dieu les bonnes gens qu'ils trouvaient dans la campagne. Ils étaient si connus pour leur ardeur apostolique, que, d'aussi loin qu'on les voyait venir, les paysans laissaient là leurs instruments de travail et se groupaient autour des graves missionnaires. Alors, du haut d'un monticule, du pied de quelque olivier, nos petits apôtres haranguaient tour à tour leur auditoire improvisé. N'étaient-ce pas là autant de pronostics d'une sainte vocation?

L'abbé Boyer avait d'autres indices. Il dut reconnaître aux dons surnaturels accordés à cette âme, dans laquelle il lisait à livre ouvert, les desseins particuliers de Dieu. Aussi répétait-il souvent aux parents de son pieux disciple : — « Ce cher enfant sera pour le bon Dieu ; je vous le dis, un jour il sera religieux. »

Nous ignorons si le vertueux enfant portait déjà si haut ses pressentiments et ses désirs. Il est de fait que, dès l'âge de onze ou douze ans, il songea sérieusement à se donner tout à Dieu. Mais un grand obstacle

paraissait devoir le retenir auprès de ses parents. De trois enfants qu'ils avaient eus, deux fils et une fille, lui seul restait, désigné de Dieu, semblait-il, pour être leur consolation après des pertes si cruelles[1].

Sa foi vive et le désir de se consacrer sans réserve au service du divin Maître lui suggérèrent un expédient digne tout à la fois de sa tendresse filiale et de sa piété. Il supplia avec une naïve confiance Celui qui est le maître de la vie de lui accorder encore un frère, afin qu'il devînt son remplaçant dans la famille. Ce frère serait le signe manifeste des desseins de Dieu et l'auxiliaire décisif de sa vocation. Le ciel sourit à des supplications si touchantes. Joseph fut exaucé, et, quatorze ans après sa naissance, c'est-à-dire en l'année 1808, le 12 du mois d'août, Dieu accorda à ses prières ce frère, gage providentiel de sa vocation apostolique.

Le nouveau venu s'appela Baptistin. Dieu voulut qu'il lui servît de quelque chose d'avoir contribué par sa naissance à la vocation de son frère aîné. A son tour il fut appelé à l'honneur du sacerdoce, et, le 13 septembre 1832, six mois après son ordination, il mourut plein de vertus, à l'âge de vingt-quatre ans.

Au moment où vint au monde le frère qu'il avait obtenu de Dieu, Joseph atteignait sa quatorzième

[1] Le premier frère du P. Barrelle s'appelait François-Baptiste. Il naquit le 10 novembre 1798 et mourut le 12 juin 1802.

Sa sœur, née le 20 juin 1802 et morte le 9 novembre 1806, s'appelait Marie-Justine-Julienne.

année. Il partit pour Marseille, afin d'y achever le cours de ses études au petit séminaire du Sacré-Cœur. Là, de 1808 à la fin de 1811, il suivit successivement les cours d'humanités, de rhétorique et de philosophie.

Ses condisciples rendent aujourd'hui témoignage à son talent, à la pénétration de son esprit et à la sagesse irréprochable de toute sa conduite. L'un d'entre eux, prêtre vénéré et directeur d'une importante maison religieuse[1], résume en ces trois lignes le portrait de son pieux condisciple : « J'ai connu Joseph Barrelle au petit séminaire, en 1809. Il était fort dans ses études, bon et agréable de caractère, d'une physionomie charmante, et, mieux que tout cela, modèle de vertu. »

Un autre prêtre disait, alors que le Père vivait encore : — « Ah ! je ne suis pas étonné qu'il soit devenu un saint. Je l'ai connu au petit séminaire, où il était élève quand je professais ; c'était un ange. Aux récréations il mettait tout en train, puis, quand il voyait chacun au jeu, il s'esquivait sans que l'on pût s'en apercevoir, et il allait devant le saint Sacrement. »

Ses maîtres, émerveillés de ses qualités, aimaient à le proposer pour exemple. L'un d'eux, M. l'abbé Louche, mort doyen du chapitre de Marseille, se plaisait, lorsque Joseph était son élève, à le donner pour modèle à ses condisciples : — « Imitez, disait-il, imitez Barrelle. Il fait bien tout ce qu'il fait ; le plus

[1] M. Plumier, mort saintement à Marseille aumônier de la Providence.

ardent au jeu, le premier en classe, irréprochable à l'étude, et le plus fervent à l'église. »

Joseph était si aimé de tous, que, loin de s'offenser de cette comparaison, ses condisciples y applaudissaient les premiers. Leur affection pour lui allait jusqu'à la vénération, et telle était l'universelle opinion de sa vertu, que, dernièrement encore, impuissants à la rendre comme ils la sentaient : « Accumulez, nous disaient-ils, réunissez dans son portrait toutes les perfections, vous ne sortirez point de la vérité; Barrelle était le parfait écolier. »

Aussi le ciel veillait-il avec complaisance sur le saint jeune homme; sa mère en fut souvent ravie d'étonnement. Un jour, à propos de quelque trait nouveau de cette providence protectrice, sa bonne mère, après avoir excité sa reconnaissance, ajouta ces paroles : — « Je ne sais en vérité, mon cher Joseph, quels sont les desseins de Dieu, mais j'ai toujours remarqué qu'il veille sur toi comme sur un enfant gâté. »

Nous nous bornerons à un seul trait qui marque plus évidemment une protection divine. On l'a plusieurs fois recueilli de la bouche du P. Barrelle, et nous le trouvons écrit de sa main dans un opuscule sur le saint scapulaire. Il s'est contenté de supprimer son nom et de mettre seulement les initiales du petit séminaire de Marseille.

« Mes parents m'avaient envoyé pour achever mon éducation au petit séminaire du Sacré-Cœur à Marseille; j'étudiais en philosophie. Le jour de l'Assomption de l'année 1811, j'eus le bonheur de recevoir le

saint scapulaire. Comme la cérémonie n'eut lieu que le soir, les divers exercices de la maison m'empêchèrent de réciter les sept *Pater* et *Ave* que les confrères ont coutume de réciter tous les jours. Le moment du coucher arrive. Je ne me souviens de mon omission que lorsque, rentré dans ma petite chambre, et déjà dans mon lit, j'allais éteindre ma bougie. Je la pose alors sur mon chevet, sans songer aux suites que pouvait avoir cette imprudence, et je me mets à réciter les prières. Il était à peu près neuf heures.

» Je m'endors profondément. A neuf heures trois quarts je me réveille, je m'assieds en sursaut dans mon lit, saisi par un vif sentiment de crainte, au souvenir de la bougie allumée, et je me retournais pour l'éteindre, quand je me vois environné de feu et de fumée. Sans doute le mouvement que je fis pour m'étendre, lorsqu'en disant les prières du scapulaire je fus saisi par le sommeil, avait renversé la bougie sur mon oreiller. Il brûlait, mon matelas brûlait aussi, le bois du lit du côté de la tête n'était qu'un charbon ardent; ma petite chambre était remplie d'une fumée si épaisse, qu'à peine j'en eus ouvert la porte pour appeler du secours, la maison en fut à l'instant toute remplie. On eut grand'peine à éteindre l'incendie.

» Quant à moi je n'éprouvai pas le moindre mal, je ne perdis pas le bout d'un seul cheveu de ma tête; et le médecin s'étonnait le lendemain, en voyant sur les murs et sur le lit les traces de l'incendie, que si la flamme m'avait épargné, la fumée du moins ne m'eût pas suffoqué. Je ne reviens pas moi-même du calme

que j'éprouvais à la suite d'un événement qui aurait pu être si tragique pour moi.

» Je remerciai Notre-Dame du Scapulaire. Je ne doute pas que ce ne soit cette bonne mère qui ait daigné prendre soin de ma vie, par égard pour l'intention que j'avais de la prier, intention que je remplis toutefois si mal. »

Un trait parfaitement semblable se lit dans la vie de saint Louis de Gonzague. Est-ce une ressemblance de plus que Notre-Seigneur voulait donner à Joseph avec ce jeune saint, dont on aimait au petit séminaire à lui donner le nom?

Pour lui, jamais il n'oublia cette préservation, où le prodige transpire à travers la narration si simple qu'il en a tracée. Quand la Providence le ramènera près du berceau de son éducation, le P. Barrelle ira visiter cette cellule, où le rappelle le sentiment d'une sainte et fidèle gratitude. Devant la porte de cette chambre, à deux genoux et les yeux pleins de larmes, il remerciera son divin Maître des grâces qu'il y reçut jadis, et dont la préservation de ses jours fut certainement la moindre. On montre au visiteur la chambre enflammée. Étroite, pauvre, dénuée, telle aujourd'hui que lorsque le saint enfant l'habitait, elle nous plaît ainsi, comme conservant plus au naturel son précieux souvenir.

A l'issue des études classiques, le retour à la maison paternelle provoque naturellement la grande décision du jeune homme sur son avenir. Joseph ne s'expliqua pas tout d'abord. Il consentit même à se

rendre à Marseille pour y suivre sous le docteur Giraud Saint-Rome un cours préparatoire à la médecine. Deux autres jeunes gens étudiaient avec lui, le fils cadet du docteur et M. Pontier. La divine Providence avait sur eux bien d'autres vues. Tous les trois devaient pendant une longue carrière se vouer à la guérison des âmes. M. Giraud-Saint-Rome et M. Pontier sont l'un et l'autre aujourd'hui vicaires généraux du diocèse. Joseph Barrelle les a précédés au Ciel, après avoir été un digne enfant de saint Ignace de Loyola.

Quelques semaines en effet suffirent pour lui donner un immense dégoût de cette vie nouvelle, où sa piété ne retrouvait pas son élément accoutumé. Sa santé en fut altérée. Il lui fallut rentrer à la Ciotat, dans un état de langueur qui inspira de sérieuses alarmes. Les tendres soins, l'air natal, par-dessus tout la douce atmosphère de la piété de famille, eurent enfin raison de la maladie.

On ne s'imaginerait pas facilement jusqu'où allait la candeur d'âme de Joseph. Voici un trait qui la dévoile tout entière. Durant les jours de sa convalescence, sacrifiant ses goûts de solitude, il rendait de bon cœur à ses parents les services dont il était capable. Ils tenaient alors un commerce de mercerie. Quand ses parents étaient appelés au dehors, Joseph gardait le magasin et répondait de son mieux aux demandes des acheteurs. Mais une jeune fille venait-elle à entrer pour marchander quelque chose, aussitôt, poussé par une modestie presque timide, Joseph s'é-

chappait sans rien dire, et, traversant la rue, il allait chercher du secours dans le magasin de son oncle, qui se trouvait en face[1].

Cependant le temps s'écoulait; Joseph ne s'expliquait pas encore. On le voyait chaque jour plus recueilli et plus réservé. Quelles pensées secrètes agissaient alors sur son âme? Les vertueux parents pressentirent un grand sacrifice. Ils se promirent de ne point combattre la volonté divine; mais enfin que devaient-ils faire pour connaître sûrement la vocation de leur fils bien-aimé? L'abbé Boyer fut consulté. Ses paroles étaient toujours accueillies comme un oracle du Ciel. — « Laissez faire, répondit le saint prêtre, et attendez patiemment l'heure du bon Dieu. Sachez seulement que le Seigneur a des desseins sur votre fils. »

Un jour enfin, le bon fils pria sa mère, d'un air tendre et sérieux tout ensemble, de lui préparer son trousseau. La bonne mère respecta son secret, et, sans s'enquérir de ses projets, elle arrangea promptement la petite valise. Dès le lendemain Joseph lui faisait ses adieux. Il suivait, après bien des luttes intérieures, l'attrait de la grâce, qui l'appelait à l'honneur du sacerdoce et de l'apostolat. Il allait tenir cette promesse connue de Dieu seul, à laquelle il

[1] La maison paternelle du P. Barrelle était située à l'angle de la rue Ganteaume et de la rue de l'Horloge. En face, une autre maison appartenait à son oncle. Le P. Barrelle est né dans celle qui est à droite en descendant vers la mer, au second étage. Au rez-de-chaussée de l'une et de l'autre maison, une arcade en pierre donne entrée dans le magasin.

devait la consolation de voir maintenant son jeune frère, âgé de trois ans, tenir auprès de ses parents la place que son cœur ne laissait vide qu'en se brisant de douleur.

Quelle force d'âme lui fut nécessaire pour prendre ce parti généreux et pour porter sans le partager tout le poids de son sacrifice! Il connaissait le cœur de sa mère. On nous la peint comme une de ces grandes chrétiennes qui savent tout accorder à Dieu, mais en même temps comme une de ces mères dont la sensibilité épuise les forces sans affaiblir le courage.

Lui-même avait une telle tendresse pour ses parents et spécialement pour sa mère, qu'il éprouvait à s'en séparer toutes les angoisses de l'agonie.

Un jour, quelqu'un lui parlait de sa famille. Tout en conversant il s'échappa tout à coup à dire : « Ah! » ah! ce cher maître, il a tout voulu, tout absolu- » ment, mais combien il m'en a coûté! J'aimais tant » ces chers parents, et surtout ma mère! mais d'un » amour inconcevable!... Ah! je l'aimais! de toute » l'ardeur du cœur de Joseph Barrelle; et Dieu sait » comme il aime!... Cependant il en voulait l'entier » sacrifice, et, coûte que coûte, je le lui fis. Mon » pauvre cœur saignait... mais tant pis pour lui! » Jésus le voulait ainsi, et Jésus devait passer avant » lui. O bon Maître! bon Maître! s'écria-t-il, » c'était justice cela; n'êtes-vous pas mon premier » Père? »

Ainsi comprenait la vertu un enfant de dix-sept ans à peine. En appelant cela de l'héroïsme, il semble

que nous répondons à la pensée de tous ceux qui liront ces généreux sentiments.

L'aurore de cette vie avait été belle et pure; maintenant elle avançait vers son véritable jour. Elle prenait ce cachet de vigueur réservée qui ne convient qu'aux grandes âmes. Cette vigueur formera désormais le propre caractère de Joseph. Elle trouvera dans son exquise sensibilité un exercice et un mérite; mais jamais la sensibilité ne dominera son énergie dans le devoir, ou, pour mieux dire, dans le dévouement. Jamais nous ne verrons son courage reculer d'une ligne, hésiter un instant devant le sacrifice. C'est là, si je ne me trompe, ce qui fait les grands chrétiens.

CHAPITRE II.

VIE CLÉRICALE.

Joseph Barrelle au grand séminaire d'Aix. — Le petit séminaire de Grasse. — Malaise surnaturel. — M. de Mazenod et la vocation de l'abbé Barrelle. — L'abbé Barrelle à vingt ans supérieur du petit séminaire d'Aix.

Joseph prit d'un pas résolu le chemin du grand séminaire. Marseille ne formait pas encore un diocèse séparé. C'est à Aix que se présenta le nouveau lévite, dans les derniers jours de 1811.

On reconnut bientôt que le nouveau séminariste apportait en se présentant les vertus que l'on vient ordinairement demander au sanctuaire. Un admirable ensemble de qualités les rehaussait en sa personne. Un naturel aimable, le mérite d'un esprit juste et pénétrant assaisonné d'une gaieté charmante, ce je ne sais quoi enfin que la jeunesse et le charme d'un heureux extérieur ajoutent à l'innocence, tout attirait sur lui les regards. L'abbé Barrelle avait, en effet, une taille avantageuse, des traits délicats, nobles et modestes. C'était assez de le voir pour l'admirer, assez de vivre avec lui pour devenir l'émule de sa vertu.

Le séminaire lui fut un délicieux asile, où il se livra librement aux inclinations de la piété. Il en faisait tous les exercices avec un zèle et une régularité par-

faite, qui cadraient merveilleusement avec sa nature.

« Je recueille dans mon cœur, écrit un de ses condisciples, les souvenirs d'un passé déjà bien loin. Il ne manqua rien à l'abbé Barrelle pour être le modèle achevé du parfait séminariste. Son incomparable douceur, sa modestie attrayante, son obéissance, sa piété angélique, toutes les vertus des jeunes saints, lui avaient valu de la part de ses condisciples le nom de Louis de Gonzague. »

Dans la parole d'un seul, c'est la pensée de tous ses contemporains. Resserrons en peu de mots leur témoignage unanime, en conservant leurs propres expressions : « En tous lieux, mais surtout à l'église, sa tenue, sa démarche, toute sa personne brillait d'une angélique modestie. Immobile dans la prière, à tel point qu'il semblait en extase, surtout quand il avait communié, ce qui lui arrivait fréquemment, il ne perdait pas de vue la présence de Dieu, avait un profond mépris de lui-même et de toutes les choses de la terre, un grand esprit de détachement, et l'on devinait à son air mortifié qu'il devait se livrer à des austérités corporelles. En un mot, toute sa conduite était celle d'un saint. »

Les directeurs, pleins d'estime pour lui, lui donnaient volontiers les petites charges de confiance. Nous noterons pour mémoire qu'il fut réglementaire de la communauté.

L'abbé Barrelle se distingua dans les études théologiques. Il annonça aussi d'heureuses dispositions à l'éloquence de la chaire.

« Je rappellerai, dit un témoin, l'impression produite par une instruction sur la crèche. Toute la communauté en fut singulièrement touchée : chacun répétait qu'une foi vive, une âme pure, un cœur embrasé de l'amour divin, pouvaient seuls dépeindre d'une manière aussi ravissante le Dieu de Bethléhem. S'il m'en souvient, cette instruction fut détruite, parce qu'elle attira à son auteur des louanges que son humilité ne pouvait supporter.

» Je veux encore raconter un trait de parfaite obéissance dont j'ai été le seul témoin. Ce saint et cher abbé Barrelle était d'une santé délicate. Il avait été condamné à un repos momentané et à des soins particuliers. J'étais infirmier. Je jugeai nécessaire de lui faire porter par le second infirmier un bouillon gras. C'était un vendredi; il crut que je l'avais oublié et me renvoya le potage, en me priant de remarquer que c'était un jour d'abstinence. Je monte à sa chambre et je lui dis simplement : — « Saint Louis de Gonzague ne raisonnait avec son infirmier ni sur ce qu'il lui donnait ni sur le temps où il le lui donnait. » A l'instant, sans dire mot, conservant un calme parfait sur sa figure angélique, l'abbé Barrelle prend le bol, en avale paisiblement le contenu, et remercie d'une manière aimable son infirmier plein d'admiration. »

L'abbé Barrelle n'avait encore que dix-sept ans, quand, le 21 décembre 1811, Mgr Jauffret lui donna la tonsure dans la cathédrale d'Aix. Quelques mois après, le 14 mars 1812, et de la main du même pré-

lat, il reçut les ordres mineurs, dans l'église paroissiale de Saint-Martin, à Marseille.

Le pouvoir tenait alors beaucoup à mettre en honneur la récente institution du baccalauréat : les évêques étaient invités à présenter leurs candidats. On pressa l'abbé Barrelle de se mettre sur les rangs ; il céda par complaisance, se présenta à la faculté d'Aix, et reçut le diplôme de bachelier ès lettres le 31 juillet 1812.

On nous saura gré de confirmer par une citation les témoignages rendus à l'abbé Barrelle. Nommer l'auteur de ces lignes serait leur donner encore plus de poids, mais contrister une modestie d'autant plus sincère qu'on reconnaît dans le témoin un digne émule de son saint ami. Qu'il nous suffise de dire que ces paroles appartiennent à un des dignitaires les plus honorés de l'Église de Marseille.

« J'ai eu, dit-il, l'avantage de connaître le P. Barrelle au grand séminaire d'Aix, où nous avons fait ensemble nos études de théologie. Les mêmes goûts, les mêmes attraits nous unissaient, et nous étions très-souvent ensemble. Il s'est toujours fait remarquer par une modestie angélique et une régularité parfaite. Sa grande vivacité, son caractère expansif, sa gaieté habituelle, le rendirent aimable à tous ses condisciples. Au premier coup de la cloche qui signalait la fin de la récréation, il devenait grave, sérieux, et ses ébats les plus ardents étaient aussitôt suivis du silence le plus absolu. Alors, les yeux baissés et le visage recueilli, il allait ou à la chapelle, ou à sa chambre,

ou à la salle d'exercices, comme s'il avait été en oraison. Combien de fois je me plaisais à le considérer dans la chapelle! L'immobilité de son corps et la retenue de ses yeux dans la prière révélaient une foi vive. Remplissait-il une fonction pendant les offices? l'application de son esprit, la gravité de ses mouvements, la dignité de toute sa personne, manifestaient une âme pénétrée de foi et d'amour.

» C'est avec cette ferveur qu'il s'acquittait excellemment des devoirs d'une pieuse association dont il était un des principaux membres. Cette association, qui faisait beaucoup de bien parmi les séminaristes, fut fondée par M. l'abbé de Mazenod, qui, prêtre depuis peu, demeurait alors à Aix dans sa famille. Il profitait du temps de nos récréations pour se trouver au milieu des ecclésiastiques, et se plaisait à allumer dans leurs cœurs le feu sacré dont le sien était embrasé. Il préludait ainsi à l'œuvre apostolique qu'il projetait et qu'il fonda bientôt après[1].

» Des plus réguliers et des plus fervents il forma une association intime qui, chaque semaine une fois, se réunissait le soir après la prière commune dans la chambre d'un directeur. Là, après le *Veni sancte*, chacun de nous, à son tour, lisait à haute voix les points de vertu qui servaient à tous de direction spi-

[1] M. de Mazenod établit d'abord à Aix une congrégation de jeunes gens des premières familles de la ville; plus tard il fonda le corps des missionnaires Oblats, qui se sont multipliés dans tout l'univers.

rituelle, et déclarait humblement ses principales infidélités. Chacun avait ensuite la liberté de relever avec douceur les fautes extérieures remarquées dans ses frères; liberté réciproque et mutuellement consentie, dont nul ne songeait à se plaindre. Le président de la réunion indiquait une légère pénitence à celui qui avait dit sa coulpe; elle était acceptée avec reconnaissance. La prière terminait l'exercice. Tous se retiraient édifiés, touchés, renouvelés.

» Exactement gardées, ajoute le narrateur, les pratiques de la fervente association étaient propres à conduire à une sainteté parfaite. Sans doute tous ces jeunes ecclésiastiques n'étaient pas arrivés à ce point sublime. Mais ce but leur était mis sous les yeux, ils y étaient encouragés, aidés par une impulsion puissante, et ils y tendaient à l'envi. L'abbé Barrelle était sans contredit un des plus zélés et peut-être le plus ardent. La suite de sa vie en est une preuve manifeste. »

Le zèle qu'avait puisé l'abbé Barrelle dans cette fraternelle émulation de ferveur eut bientôt l'occasion de s'exercer et de se répandre.

En ce temps-là, le petit séminaire de Grasse était dans une situation vraiment déplorable. Les professeurs ecclésiastiques étaient en nombre insuffisant, et l'on était forcé de conduire au cours du lycée les jeunes séminaristes. Ils y puisaient tout autre chose que l'esprit de leur vocation. Les inconvénients, plus sensibles chaque jour, devinrent tels enfin que le supérieur demanda du secours à Sa Grandeur l'ar-

chevêque d'Aix. La loi de charité faisait un devoir d'écouter ce cri de détresse ; et le grand séminaire, pépinière naturelle du professorat aussi bien que du ministère paroissial, dut s'imposer un grand sacrifice. Il laissa partir au milieu de l'année deux de ses sujets les plus distingués. M. l'abbé M** fut nommément désigné ; on lui accordait la faculté de s'adjoindre un compagnon de son choix. Le choix ne fut pas douteux. L'abbé Barrelle et lui étaient étroitement unis d'une amitié fondée sur la ressemblance des inclinations généreuses. L'abbé Barrelle reçut sa proposition et l'accepta sans hésiter.

Ceci se passait vers le mois de mars 1814. Mais le séjour au séminaire de Grasse ne fut pas de longue durée. Cet établissement avait reçu de graves atteintes. Le remède aux maux passés demandait à être appliqué d'une main ferme et résolue. Les deux nouveaux auxiliaires eurent le cœur malade de la condescendance inopportune qui laissait subsister de funestes germes. Pris d'un invincible sentiment de tristesse et de dégoût, l'abbé Barrelle dépérit bientôt visiblement. Loin de regretter la santé, il se réjouit d'un affaiblissement qui lui vaudrait sa liberté ; et lorsque cette liberté lui fut rendue, il se hâta d'en jouir. Son ami l'accompagna tristement à quelque distance. A peine eut-il perdu de vue la ville de Grasse, il lui sembla qu'il respirait enfin un air pur ; on eût dit qu'un poids énorme étouffait son cœur et qu'on venait de l'enlever par enchantement. Alors il se tourna avec de vives démonstrations de joie vers son compagnon en lui

disant : — « Mon cher ami, je suis guéri ! » Ils se séparèrent, bien éloignés de prévoir qu'ils se reverraient bientôt au petit séminaire d'Aix.

L'ami fut très-surpris et presque affligé de ces démonstrations, qu'il ne s'expliquait pas. C'était la première manifestation de ce tempérament surnaturel, si l'expression nous est permise, qui joue un rôle important dans l'existence du P. Barrelle. L'amour de Dieu remplissait toute son âme, c'était uniquement par les saintes joies et les pieuses tristesses qu'elle se montrait accessible au plaisir et à la douleur. Nul ne se rappelle l'avoir jamais vu goûter une joie purement humaine ; de même, toujours ses tristesses étaient pleinement rapportées à Dieu. Quoi de surprenant que, tout à fait assujettie aux impressions du divin amour, son extrême sensibilité en ait éprouvé les influences mystérieuses et les ait fait refluer jusque sur son corps par une sorte de maladie et de bien-être d'un ordre tout exceptionnel ? Son cœur souffrait sensiblement dans un milieu vicié par le péché, comme souffrent nos organes dans une atmosphère corrompue. Saint Philippe de Néri n'avait-il pas obtenu du Seigneur de connaître d'une manière sensible, et comme aux exhalaisons de l'âme, l'état des cœurs criminels ? Le P. Barrelle éprouvait des variations sensibles d'abattement ou de vigueur, selon que le Seigneur Jésus, en qui vivait uniquement son âme, lui paraissait méconnu et outragé, honoré et aimé sur la terre. Le spectacle de la vertu, le triomphe de l'Église, l'honneur rendu à son Jésus, épanouissaient son visage et

semblaient raviver ses forces ; mais il pleurait sur un péché mortel comme d'autres sur les plaies saignantes d'un infortuné, et l'annonce de quelque grand crime ébranlait visiblement sa santé.

Mais Joseph n'a encore que vingt ans. Dans la suite, nous rencontrerons bon nombre de ces phénomènes célestes que l'on pourrait nommer, ce semble, les malaises de la vertu.

En octobre 1814, l'abbé Barrelle, trop jeune pour être promu aux ordres majeurs, fut appelé par l'autorité diocésaine au petit séminaire d'Aix. Il remplaça dans la chaire d'humanités M. l'abbé Tempier, devenu depuis un des fondateurs des Oblats de Marie.

Le petit séminaire d'Aix avait subi un sort rigoureux pendant la tourmente révolutionnaire ; les bâtiments en avaient été vendus. Lorsque le culte fut restauré, il fallut avoir recours au zèle désintéressé de quelques prêtres vertueux pour reconstituer un séminaire. M. Abel, recteur de la paroisse du faubourg, et M. l'abbé Durand, son vicaire, joignirent leurs efforts pour acheter l'ancienne maison des Pères de la Doctrine chrétienne. Ils y ouvrirent un pensionnat que Mgr de Cicé érigea en petit séminaire en 1804.

A peine rendu à son nouveau poste, l'abbé Barrelle voulut remettre sa conscience aux mains d'un directeur éclairé. La Providence elle-même avait pris soin de le désigner à sa ferveur. Elle devait trop au zèle de M. l'abbé de Mazenod pour ne pas se replacer sous sa pieuse et sûre égide. M. de Mazenod prit avec amour et désintéressement la direction de sa

conscience. Nous tenons du R. P. Tempier le témoignage de ce désintéressement :

« M. de Mazenod m'a dit plus d'une fois qu'il avait déjà conçu le projet de fonder son œuvre apostolique. Mais il voulut, ajoutait-il, s'abstenir d'en faire part au jeune Barrelle, dans la crainte de le détourner de la voie dans laquelle il lui semblait que Dieu l'appelait. »

En effet, Dieu le destinait à être une des gloires nouvelles de la Compagnie de Jésus. Cette année même, 1814, elle se réveillait dans le tombeau où quarante ans auparavant un bref pontifical l'avait fait descendre, et elle en sortait pleine de vie au solennel commandement du vicaire de Jésus-Christ.

La bulle *Sollicitudo omnium ecclesiarum* attestait à tout l'univers que « le monde catholique demandait d'une voix unanime le rétablissement de la Compagnie de Jésus. » Elle proclamait que, « au milieu des tempêtes constamment soulevées contre la barque de Pierre, les membres de la Compagnie étaient des rameurs vigoureux et expérimentés, destinés à rompre les flots d'une mer qui menace à tout instant du naufrage et de la mort. »

La Compagnie de Jésus, rendue à sa jeunesse primitive par le nouveau *fiat* du Pontife suprême, apparut donc au jeune Barrelle comme la réponse providentielle à ses aspirations les plus intimes, à ses ardents désirs de sanctification. Le doigt de Dieu lui montrait sur les pas d'illustres devanciers la carrière de la vie parfaite et de l'abnégation apostolique, à l'heure même où il agitait en ses pensées le grand

problème de toute sa vie. Dès cet instant, l'abbé Barrelle appartint de cœur et d'âme à la Compagnie de Jésus.

Dès le petit séminaire, la vie de saint Louis de Gonzague, celles de saint Stanislas Kotska, du bienheureux Berchmans et des autres saints jésuites avaient jeté le premier germe de sa vocation. Au grand séminaire, il faisait des *Lettres édifiantes* sa lecture favorite. Les missions de la Chine lui plaisaient surtout à cause de leurs dangers, de leurs rudes travaux et des difficultés même de la langue. Les missions étrangères revenaient souvent dans ses conversations intimes. Ces lectures, sa dévotion spéciale à saint Louis de Gonzague et à saint Stanislas, enfin les pratiques si intérieures de la pieuse association dont nous avons parlé, tout cela, à notre avis, a développé les germes de sa vocation religieuse.

L'abbé Barrelle n'aima jamais ni les demi-moyens ni les lenteurs. Il pria sans retard M. de Mazenod d'être son intermédiaire auprès du T. R. P. général Brzozowski. Le directeur dévoué se rendit au désir de son pieux disciple et de cet ami intime de l'abbé Barrelle dont nous avons déjà parlé, lequel, pressé du même désir, sollicitait aussi son admission.

Le Très-Révérend Père général était alors en Russie. Le R. P. Perelli, son vicaire à Rome, envoya à M. de Mazenod une réponse favorable.

Sa lettre, datée du 9 mars 1815, ne put arriver à destination que pendant les Cent-jours. Or une dispersion momentanée du petit séminaire fut la conséquence immédiate de ce grand revirement politique. La liberté

laissée par là à l'abbé Barrelle, il voulut la mettre à profit pour sa vocation. Partir pour Rome, aller se présenter en personne au supérieur général de la Société de Jésus était le plus court et le plus sûr. Mais l'abbé Barrelle n'était pas dans les ordres sacrés, et il atteignait en ce temps-là même l'âge de la conscription. Non-seulement on ne lui délivrerait pas un passe-port, mais il allait même être recherché. Un léger subterfuge pouvait lui procurer le passe-port indispensable. L'abbé Barrelle crut y voir une atteinte à la vérité. Son inflexible sincérité fuyait jusqu'à l'ombre du mensonge. Il préféra demeurer caché à Marseille et attendre patiemment l'heure de la Providence.

Les Cent-jours passèrent en effet comme un ouragan. Déjà les choses avaient repris au petit séminaire leur cours habituel, et l'abbé Barrelle était revenu à son poste.

Là une marque de confiance tout à fait extraordinaire prouva en quelle estime on tenait le jeune séminariste de vingt et un ans. Quoique le plus jeune entre tous, il fut désigné par les professeurs pour être mis à la tête de la maison. Sur leur demande unanime, l'administration diocésaine lui confia la direction générale du petit séminaire. Tout entier aux besoins de sa paroisse, le vénérable M. Abel était encore supérieur de nom. De fait, il abandonnait toute la responsabilité de la maison à celui qui, sous le titre de directeur, y exerçait une autorité vraiment absolue. Quel talent, quelle dextérité, quel tact n'exi-

geait-elle pas! Or, nous en croirons volontiers des témoins non suspects, les professeurs mêmes placés sous sa conduite : cette autorité fut si modeste avec les maîtres, si zélée, si ferme, si impartiale avec les écoliers, que maîtres et élèves en acceptèrent sans efforts la naturelle influence. Tous environnèrent bientôt l'abbé Barrelle d'un respect affectueux que son âge ne semblait pas pouvoir mériter. « Son gouvernement ravit tout le monde, ajoute un confrère, et on disait de lui comme autrefois de Joseph : La main du Seigneur le conduit en tout ce qu'il fait. »

Laissons parler à son tour un de ses élèves, qui honore aujourd'hui par ses vertus et le sacerdoce et le saint directeur dont il devint l'ami :

« Au petit séminaire d'Aix, nous écrit-il, l'abbé Barrelle exerça les fonctions de directeur, ce qui signifiait alors l'autorité souveraine sous un supérieur qui, étant curé dans la ville, ne paraissait que fort rarement au milieu des élèves. C'était de 1815 à 1816. L'abbé Barrelle n'était pas sous-diacre. Il remplaçait un prêtre qui avait déjà fait beaucoup de bien. Nous étions au moins cent cinquante élèves ecclésiastiques et laïques. Ces derniers n'étaient pas tous édifiants. L'abbé Barrelle devint le fléau des jeunes gens dissipés, et il fit les délices de tous ceux qui aimaient la vertu.

» Son zèle paraissait surtout le soir à l'exercice qu'on nommait la lecture spirituelle. Cette lecture durait à peine quelques minutes, après lesquelles l'abbé Barrelle prenait la parole. Dire son énergie, sa foi, sa

vive éloquence et l'impression qu'il produisait tous les soirs, serait une chose impossible. Pour moi, j'affirme que le jeune directeur faisait oublier son âge et produisait sur les âmes une impression qui se traduisait bientôt en désir de vertu et de perfection.

» L'extérieur de sainteté, et par-dessus tout l'esprit de pauvreté et de mortification que portait en toute sa personne l'abbé Barrelle, aurait suffi pour convertir bien des âmes. Son attitude à la chapelle était celle d'un ange.

» Un fait particulier que je me plais à rapporter, c'est celui de la pauvreté de sa chambre. On n'avait jamais vu dans le petit séminaire de directeur si pauvrement logé : un mauvais lit, une petite table, et près de cette table une chaise cassée sur le devant, ce qui obligeait l'abbé Barrelle à demeurer comme suspendu plutôt qu'assis; tel était son ameublement. »

A ce généreux apprentissage des vertus religieuses, on devine le disciple de saint Ignace, et l'on entrevoit dans l'avenir la perfection où il doit atteindre. Aussi « quand l'abbé Barrelle quitta le petit séminaire, laissa-t-il, ajoute le témoin, la réputation d'une sainteté éminente. »

CHAPITRE III.

NOVICIAT.

L'abbé Barrelle part pour le noviciat de la Compagnie de Jésus.— Pèlerinage. — Le noviciat de la rue des Postes.

Le succès extraordinaire de son zèle aurait pu devenir un écueil pour la vocation de l'abbé Barrelle. Ne pouvait-il se laisser enchaîner, par le bien même qu'il accomplissait, à une œuvre sainte si bien commencée? Cette jeunesse qu'il formait à Jésus-Christ et à l'Église n'allait-elle pas, juste dans ses plaintes, lui reprocher son abandon? — Oui, moins éclairé, il eût cédé peut-être, oublié le chemin des parfaits, et, pour le profit de quelques-uns, laissé les âmes innombrables que Dieu réservait à sa charité. Il aurait oublié que l'on rencontre l'asile de la perfection alors seulement que, s'étant dépouillé de tout, on s'attache aux pas de Jésus-Christ le plus près possible, se dépouillant encore de soi-même et remettant à Dieu sa liberté. Mais il savait déjà qu'il est plus noble et plus généreux infiniment, plus parfait et plus méritoire de consacrer au Seigneur l'arbre tout entier, que de lui en donner les fruits un à un, d'une main qui calcule ses largesses; que plus le rameau est étroitement uni au cep divin par ce *triple lien* des vœux *si difficile à rompre,* plus on puise en Jésus-Christ la séve divine

de la grâce, d'où vient à l'âme son mérite et aux saintes œuvres l'efficacité.

Le sacerdoce lui apparaissait comme une dignité incomparable, don gratuit de la bonté divine ajoutant à nos devoirs plus qu'à nos mérites; mais la vie religieuse lui présentait au contraire le plus méritoire des sacrifices après le martyre, avec la certitude de la vie éternelle [1]. Il ne voulut pas même s'exposer à contrister le divin Esprit par des retards et des lenteurs [2]. Les grâces de choix et de privilége ne sont conservées qu'à la vigilance; elles ont leur jour et leur heure, et s'évanouiraient bientôt entre des mains insouciantes.

Au besoin, M. de Mazenod, le guide éclairé de sa conscience, lui aurait rappelé cette fidèle correspondance aux desseins de Dieu. Lui-même, dans les secours donnés à son vertueux pénitent, ne la pratiquait pas sans mérite. Il savait bien quel trésor il allait remettre aux mains de la Compagnie de Jésus. Mais il n'avait garde de détourner à son profit ce riche dépôt. Il ne pouvait toutefois s'empêcher d'exprimer son admiration résignée : — « Ah! disait-il, si j'avais trois prêtres comme Barrelle, ma congrégation serait fondée! »

Devenu évêque de Marseille, Mgr de Mazenod conserva toujours au P. Barrelle non-seulement une pro-

[1] Omnis qui reliquerit domum..... centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit. (Matth., xix, 29.)

[2] Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia. (S. Ambros., *In Luc.*, l. II, c. I.)

fonde estime, mais un affectueux attachement. De son côté le P. Barrelle garda toute sa vie au pieux et zélé prélat une reconnaissante vénération.

Cependant le R. P. de Clorivière avait été chargé par le général des Jésuites de réorganiser en France la Compagnie de Jésus. A cet effet, il venait d'envoyer dans le Midi le P. Boissard, avec mission de recueillir les sujets qui commençaient à se présenter. Informé de Rome, sans doute, de la demande faite pour ses jeunes protégés par M. de Mazenod, le P. Boissard se rendit à Aix afin de sonder leurs dispositions.

Les deux amis accoururent avec un de leurs confrères, pressé lui aussi du désir de la vie religieuse. Le P. Boissard les accueillit avec joie. Mais pouvaient-ils abandonner leur poste sans préjudice pour la maison d'éducation dont ils formaient véritablement la tête, puisqu'ils y remplissaient les emplois les plus importants? L'un y enseignait les humanités, l'autre y professait la rhétorique. Partir tous les deux avec le directeur lui-même, c'était placer le séminaire dans la position la plus fâcheuse et mettre au hasard son avenir. Il ne fallait rien précipiter; tel était le conseil de la prudence et ce qu'exigeait la gloire de Dieu.

Nos jeunes gens s'en rapportèrent à l'autorité ecclésiastique. Le siége archiépiscopal était alors vacant. L'administration diocésaine était entre les mains de vicaires capitulaires dont le chef était M. Guigou, celui-là même qui devint plus tard évêque d'Angou-

lême. Il reçut avec bonté les ouvertures inattendues qu'on lui apportait. Il en fut profondément troublé; mais attentif aux volontés de Dieu plus qu'au désir fort naturel de conserver pour le diocèse des sujets si distingués, plus nécessaires, ce semble, qu'en aucun temps, à cette époque de résurrection religieuse, il goûta leurs motifs et approuva leur généreuse résolution. On tomba d'accord de ne pas compromettre par un brusque départ le présent et l'avenir du petit séminaire, et nos jeunes gens promirent de ne pas le quitter avant qu'on leur eût trouvé des remplaçants.

Tranquillisé par cette promesse, M. Guigou encouragea leur résolution; puis il ajouta agréablement : « Le P. Boissard vient écrémer notre diocèse. Mais il est juste que nous avancions les fonds, puisque nous voulons jouir des intérêts d'un riche capital. La Compagnie de Jésus nous rendra au centuple ce que nous lui donnons aujourd'hui. »

Ce sentiment de généreuse justice eut bientôt sa récompense. L'espoir du vicaire général se réalisa peu après, lorsqu'il fit lui-même appel à la Compagnie renaissante. Quoique surchargée de travaux, n'écoutant que sa reconnaissance, elle accepta le petit séminaire diocésain, et lui donna en peu de temps une florissante prospérité.

Cependant M. Abel s'était résigné à chercher des remplaçants. Leur incontestable mérite ne pouvait qu'adoucir sans l'effacer la douloureuse surprise que causait le départ des trois généreux amis. Mille regrets les accompagnèrent lorsqu'au mois de février 1816,

au milieu de l'année scolaire, l'abbé Barrelle se dirigea vers le noviciat, suivi peu de jours après par les professeurs de rhétorique et d'humanités. Il les devança à Avignon, où l'attendait le P. Boissard.

Ainsi partirent pour le sacrifice nos jeunes amis. Ils allaient à la vie religieuse comme à une fête. Ils éprouvaient ce que nul ne sait bien s'il n'en fait l'expérience, que les plus belles joies de l'âme sont données au renoncement. Le jour où, libre enfin d'écouter la lumière qui lui parle, l'âme se dévoue à Dieu sans réserve, est un jour radieux entre tous les jours, qui marque parmi les plus doux et les plus solennels de son existence.

Le sacrifice de l'abbé Barrelle fut assaisonné, cette fois comme toujours, d'un renoncement particulier. Éloigné de peu d'heures du pays natal, il ne retourna point sur ses pas pour embrasser encore ses parents. Cette douceur humaine lui aurait gâté l'âpre saveur du sacrifice. Bien plus tard sa famille le croyait encore au séminaire, quand elle apprit que Joseph était entré dans la Compagnie de Jésus.

Après quelques jours passés à Avignon, le voyage prit un caractère particulièrement pieux. Ce ne fut plus qu'un pèlerinage, d'abord au tombeau de saint François Régis, vers le village escarpé de Lalouvesc, puis au célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Fourvières.

Nos pèlerins se dirigèrent pédestrement à travers les montagnes du Vivarais. On priait, on méditait, on parlait de Dieu, et de sobres repas réparaient les

forces. Mais c'était au mois de février : les neiges couvraient les montagnes et cachaient les sentiers pierreux qui servaient de route; le froid était vif; nos pèlerins, peu faits à la marche, eurent beaucoup à souffrir. La Providence les servit donc selon leurs désirs.

Il faut plusieurs heures pour arriver au sommet de la montagne où, perdu dans les frimas et couronné de bois de pins, se trouve le village de Lalouvesc. En été, c'est un site admirable qui a sa grandeur et même son charme; en hiver, c'est une solitude presque sauvage. A cette époque, de rares habitations groupées autour du clocher offraient au regard une bien pauvre oasis. Mais c'était là le champ d'honneur où l'intrépide Jésuite *Jean-François* de Régis était venu, il y avait deux siècles, mourir de zèle et de fatigue dans l'âtre d'une masure. Depuis ce jour, le miracle s'est acclimaté sur cette âpre montagne, comme fait dans les tièdes vallons quelque fruit délicat des zones tempérées. *Jean-François* Barrelle venait tremper son âme dans cet élément surnaturel; il venait respirer cette atmosphère d'héroïsme qui circule autour du saint tombeau. Ces deux prénoms réunis, ne les devait-il pas au saint apôtre du Vivarais, et, avec eux, le pronostic de sa vocation à la Société de Jésus?

Leur piété satisfaite, nos amis reprirent gaiement le pèlerinage commencé. Du point de départ jusqu'à Lyon, cela faisait un voyage à pied de près de cent lieues. Ils allèrent offrir à Notre-Dame de Fourvières les prémices de leur vocation, car nulle vocation n'est

assurée si la Mère de Dieu ne l'a bénie; nul surtout ne peut entrer dans la Société de Jésus, son fils, s'il n'y est introduit par la sainte Vierge.

Enfin ils arrivèrent à Paris le 16 mars 1816, et dix-huit mois seulement après le rétablissement de la Compagnie. Ils furent admis au noviciat par le R. P. de Clorivière, supérieur des Jésuites en France.

Des jeunes gens pleins d'avenir et des vieillards blanchis par l'âge composaient seuls cette maison et formaient ensemble un touchant contraste. Autour de quelques anciens Jésuites heureux de pouvoir donner à la Compagnie du moins leur dernier soupir[1], on voyait groupés, dociles enfants à l'âge des patriarches, de nombreux vétérans du sacerdoce vieillis dans les luttes de la sainte Église, et que, sous le nom de Pères de la Foi ou de Pères du Sacré-Cœur, la Providence avait préparés à la Compagnie renaissante. C'étaient les PP. Varin, Roger, Ronsin, et plusieurs autres déjà pleins de jours et de mérites. Auprès d'eux quelques jeunes gens d'élite, envoyés pour recueillir l'héritage de ce dévouement et pour renouer en leur personne, par les traditions et par les vertus, la nouvelle Compagnie à la première.

Joseph Barrelle était bien fait pour ce rôle. Que de fois depuis nous l'avons entendu comparer à nos an-

[1] Dès 1814 la maison de Paris possédait cinq anciens Jésuites : le P. de Clorivière, chargé de rétablir la Compagnie en France; — le P. Simpson, ancien *socius*. Il fut le premier provincial de France depuis le rétablissement. Il entra en charge en 1818; — le P. de Barruel, si renommé comme l'adversaire du jacobinisme; — le P. de la Fontaine, et le P. Billy.

ciens Pères! Son port majestueux, son maintien noble et modeste, un mélange d'ardeur et de sagesse, une gravité pieuse qui portait à Dieu, une foi et une simplicité antiques, tout cela brillait déjà dans le novice, sauf la proportion des années et le progrès de la grâce, comme plus tard dans le prêtre et le supérieur.

Les deux ou trois demeurants du noviciat de la rue des Postes nous parlent de Joseph Barrelle comme d'un modèle irréprochable. Il étudiait avec amour les règles et l'esprit de saint Ignace; il imitait avec fidélité les vertueux exemples placés sous ses yeux; il se nourrissait avidement des leçons solides du R. P. Roger, homme intérieur et apôtre infatigable, jugé digne d'être Maître des novices avant même d'avoir fait ses premiers vœux. Jamais le P. Barrelle n'oublia ses enseignements. Leur séve vigoureuse allait à ses mâles instincts, et son cœur en fut imbibé pour toujours. Toujours il se félicita comme d'une grâce insigne d'avoir vécu parmi ces anciens si vénérés, levain précieux réservé par une visible Providence, pour faire fermenter dans la nouvelle génération des enfants d'Ignace toutes les vertus de leurs devanciers.

Un de ceux que, plus tard, le Seigneur appela à les imiter à son tour, fut un jour admis, jeune encore, mais enfant privilégié du P. Varin, à la récréation commune. « Je n'oublierai jamais, dit-il, la conversation de ces vénérables Pères, pleine d'une bonne et douce gaieté toute parfumée de saintes paroles et de traits édifiants. Tous ces Pères me parurent comme des charbons embrasés, réunis pour former en France

l'ardent foyer de la nouvelle Compagnie. J'en ai conservé cette impression, qu'ils étaient la ferveur et la charité personnifiées. Ils me paraissaient être des hommes de Dieu, des images parfaites, et telles qu'on en conçoit l'idéal, des premiers compagnons de saint Ignace. Ce noviciat de la rue des Postes était comme un cénacle où ceux qui l'habitaient au commencement assistèrent à une espèce de Pentecôte, et reçurent, je le pense, l'abondance de l'esprit de la Compagnie pour le communiquer aux autres.

» Je conçus dès lors pour le P. Barrelle une haute estime ; tout jeune qu'il était il m'apparut comme un homme de Dieu, et c'est l'idée qu'il a donnée de lui toute sa vie. »

Un de ses conovices se résume ainsi : « Je dirai tout en un mot : on le comparait à saint Louis de Gonzague et au bienheureux Berchmans pour la modestie, la régularité et la perfection religieuse. »

Qu'on juge de sa ferveur par le trait suivant : Un jour il devisait avec un de ses confrères des choses du Ciel : « Allons, ajoute-t-il tout à coup, adressons ensemble une prière à saint Joseph pour qu'il nous procure aujourd'hui quelque bonne humiliation. — Hélas ! reprit naïvement son compagnon, pour moi encore ai-je peine à les bien prendre ; elles me viennent assez d'elles-mêmes ; permettez que je vous laisse aller seul en si beau chemin. » Nous verrons comment il y avança sans relâche pendant près de cinquante ans, sans se démentir jamais.

Les besoins impérieux de nos œuvres naissantes

abrégeaient en ce temps-là le cours régulier du noviciat; d'ailleurs cette féconde solitude germe plus de vertus cachées que de faits éclatants. Elle fournit peu de souvenirs précis à la plume du biographe.

Il est deux faits cependant que nous devons noter au passage.

Joseph fut chargé à cette époque de collationner les écrits de la Sœur de la Nativité. Ce travail demanda une grande application; il ne pouvait que laisser dans l'esprit du jeune Joseph une trace profonde. Comme toute imagination ardente, Joseph devait naturellement se plaire dans le merveilleux. Nul doute que des révélations qui portaient sur les prochains développements de l'histoire contemporaine n'aient puissamment secondé ces tendances mystiques. En alimentant à la fois son imagination et sa piété, elles ont, croyons-nous, donné l'essor à ses prédilections pour tout ce qui, ayant d'ailleurs une origine sainte, paraissait soulever devant ses yeux le voile de l'avenir.

La seconde circonstance est pour la Compagnie un souvenir de famille. Le 23 octobre 1816 se présenta à la rue des Postes un jeune homme de dix-huit ans. Le dernier emploi de Joseph au noviciat fut d'être son *ange gardien,* c'est-à-dire son premier introducteur et son guide dans la retraite spirituelle. Il donna son suffrage pour l'admission du nouveau postulant. Or, ce postulant, depuis lors toujours plein d'une affectueuse estime pour le P. Joseph Barrelle, c'était le R. P. Sébastien Fouillot, qui est comme un second père pour toute la génération actuelle des Jésuites de

France. Depuis bientôt quarante ans, il est le directeur de la troisième année de probation, où se retrempent les Jésuites avant de prononcer les derniers vœux.

Les jours délicieux de la formation religieuse passent toujours trop vite. Elles ne reviennent pas ces heures bénies où l'âme, toute à soi parce qu'elle est toute aux choses de Dieu, uniquement occupée de la science des saints, se délasse, dans la docilité religieuse et dans la prière, de la fatigue de se conduire elle-même et des secousses reçues dans la vie extérieure. Là se forme aux vertus qui lui sont propres le religieux et l'apôtre; là il recueille ses provisions pour les années de disette qui suivront ce temps heureux de la moisson spirituelle. Mais au lieu de sept années de féconde abondance, notre Joseph n'eut que sept mois à peine pour emplir ses greniers. C'en fut assez. Pendant quarante-sept ans, prodigue à tous et à chacun des trésors de sa piété, il vit néanmoins augmenter chaque jour, non se dissiper ses richesses. C'est qu'il en emportait en son cœur la source vive et toujours renaissante : l'habitude de la vie intérieure et l'ardent amour de Jésus-Christ.

CHAPITRE IV.

RÉGENCE A BORDEAUX.

Petit séminaire de Bordeaux. — Louis Maillard et Joseph Barrelle. — L'auréole des saints. — Notre-Dame de Verdelais. — Premiers vœux. — Loyola.

Vers la fin de septembre 1816, Joseph Barrelle fut envoyé au petit séminaire de Bordeaux.

Nous parlerons brièvement du premier théâtre où le jeune religieux fut placé par l'obéissance. Ces temps sont loin de nous, et, à cette distance, ne laissent apercevoir que les grandes lignes à demi effacées d'un tableau qui repassera sous nos yeux. A Saint-Acheul, à Billom, à Fribourg, nous étudierons de plus près ce radieux spectacle d'une jeune âme dévorée de zèle, livrant sans calculer une belle santé, un talent distingué, un noble cœur à l'apostolat obscur de l'éducation.

L'habile et brillant directeur du séminaire d'Aix, six mois à peine écoulés, est devenu sans étonnement un modeste régent de grammaire. Rien ne lui a paru plus naturel, et il n'a pas cru descendre. C'est qu'en effet, pour lui comme pour son père saint Ignace, l'éducation n'est qu'une forme de l'apostolat, et l'apostolat n'est jamais abaissé par l'humble proportion des moyens qu'il emploie. Il reste toujours la plus noble

chose qui soit au monde, celle qui sème dans les âmes la lumière, qui enracine la vertu dans les cœurs, qui les rend dignes de Dieu, dignes d'être heureux. S'il obtient un but si élevé par des actions communes et vulgaires, ces actions prennent de la noblesse, et l'apostolat n'est que plus admirable et plus merveilleux.

A Bordeaux donc, l'infatigable maître unissait au travail du professorat les sollicitudes de la surveillance. La classe finie, on le retrouvait toujours auprès des élèves, durant les études, à l'infirmerie, pendant les repas et même pendant le repos de la nuit. Si bien, avouait-il plus tard afin de stimuler d'autres courages, si bien qu'il n'avait pas le temps nécessaire pour subvenir aux plus indispensables besoins du corps, et que ses repas n'avaient jamais leur place marquée dans l'ordre de ses journées.

Telle était la nécessité de ces années exceptionnelles, qui, n'ayant de leurs devancières hérité que des ruines, rencontraient le difficile devoir de tout réorganiser. L'éducation renaissante voyait une petite phalange de maîtres dévoués porter courageusement un fardeau qui, dans les temps ordinaires, aurait écrasé les forces d'un plus grand nombre. Mais la grâce de leur vocation et la généreuse ardeur de leur vertu soutenaient Joseph Barrelle et les émules de son dévouement.

Je ne puis oublier entre ceux-ci un religieux remarquable, Louis Maillard, devenu depuis une des colonnes et une des gloires de son ordre. Jamais pénétration d'esprit ni plus soudaine ni plus sûre; ja-

mais loyauté de sentiments plus expressive et plus chaleureuse; jamais plus ferme et plus agréable vertu. Sur ses traits épanouis tout cela répandait une mâle noblesse, que relevait encore l'éblouissante richesse de sa parole[1].

Ce n'était pas peu de chose de briller par l'éloquence auprès de Louis Maillard. Moins abondante et moins flexible, celle de Joseph Barrelle était plus incisive et plus brûlante; elle n'avait pas l'étincelante fécondité du premier, mais une verve saisissante et des élans victorieux. En cette année 1816, Louis Maillard et Joseph Barrelle, trop jeunes pour le sacerdoce, ne parurent pas trop jeunes au supérieur du séminaire pour prêcher aux élèves les exercices de la retraite. Joseph se fit remarquer par l'entraînement de sa parole, par je ne sais quel feu céleste qui enflammait son regard, étincelait sur ses lèvres et pénétrait les auditeurs. Le résultat de la retraite fut le renouvellement complet de cette jeunesse. Elle fut charmée, remuée, transformée, et la piété prit aussitôt la place d'honneur qui lui appartient dans toute bonne éducation.

Déjà, comme tous ceux qui l'approchaient, nos élèves de Bordeaux voyaient briller au front de Joseph l'auréole des saints : lumière douce et recueillie

[1] Le R. P. Louis Maillard, né le 3 janvier 1793, à Blaye, entra dans l'ordre de saint Ignace le 14 septembre 1815.— Il fut dix ans provincial de la province de Lyon. Il gouvernait depuis près de trois ans la nouvelle province de Toulouse, quand il mourut dans cette ville, le 13 mai 1855.

qui s'échappe d'un cœur rempli de Dieu et jette sur tout l'être humain un reflet surnaturel. On ne la définit pas, on la sent; on ne songe pas à l'analyser, on en goûte l'attrait et on en subit l'influence. Toute la personne de Joseph portait merveilleusement ce reflet de Dieu, surtout lorsqu'il s'avançait d'un pas naturellement majestueux, lorsqu'il s'inclinait dans la prière ou que ses lèvres échauffées par l'amour de Dieu parlaient de Jésus-Christ et du bonheur de l'aimer. Aussi l'appelait-on communément l'angélique Barrelle, ou Louis de Gonzague, ou simplement le Saint.

Paraissait-il dans la ville, sa vue frappait tout le monde d'un pieux étonnement. On n'a point oublié à Bordeaux l'impression universelle que produisit son air céleste lorsque, au milieu de ses élèves, il suivait la procession générale de la Fête-Dieu.

Professeur, il enseignait d'une manière nette, vive, imagée, qui portait la doctrine jusqu'au fond des esprits, sans fatigue et sans ennui. Que s'il avait le don de rendre ses disciples ardents à l'étude, il veillait sur toute chose à les rendre savants dans l'amour de Dieu. La foi respirait dans son enseignement, la piété s'y faisait toujours sa place. Une fête, un sujet de composition, une faute, une maladie, un accident sans portée apparente, tout donnait carrière aux sûrs instincts d'un zèle toujours éveillé.

Un jour, c'est le glas de l'agonie qui retentit pendant la classe. Un enfant se mourait à l'infirmerie. Le professeur met en prière les condisciples du jeune

mourant; puis, au milieu du saisissement général, son cœur laisse parler les sentiments que suscite cette visite inattendue de la mort. Elle était là, parmi eux, choisissant dans leurs rangs celui que le jeune âge, le talent, la santé, promettaient hier encore à un brillant avenir. Le pieux régent livra à ces âmes émues sa propre émotion; il fut singulièrement touchant. L'impression reçue ne devait plus s'effacer.

Pour être lente, elle n'était pas moins profonde, l'impression produite par le contact incessant de ces âmes tendres avec le cœur et la pensée de leur saint maître. Il avait un tact particulier pour faire éclore l'Évangile de la circonstance la plus ordinaire, une manière chrétienne de dire les choses les plus profanes, un ton qui répandait je ne sais quoi de céleste sur les discours les plus indifférents, un sourire qui sentait l'amour de Dieu, enfin une façon pieuse de parler qui rendait plus sainte dans sa bouche la piété même.

Qu'on ne se figure pas quelque sombre personnification de la science et de la régularité. Loin de là. Il possédait le charme d'un esprit vif et piquant, un séduisant mélange de gravité et d'abandon, de réserve et de naïveté, un dévouement aimable qui paraissait personnel à chacun, tant il était, au contraire, universel et libéral; au surplus, il n'était point ennemi d'une légitime gaieté.

Citons à l'appui un de ces incidents futiles, une de ces bonnes fortunes d'écolier qui provoquent au milieu du travail un moment de gaieté tumultueuse, et

dont le saint professeur sut, comme toujours, tirer bon parti. Tandis qu'il commentait Virgile, une souris s'était égarée dans la classe. Parmi les élèves, grande révolution, remplie de rires et d'éclats de joie. La souris périt victime de son étourderie. Joseph était poëte, tout le collége connaissait sa verve intarissable. Mise à contribution sans cesse et en toute occasion, elle produisait par enchantement mille poésies fugitives, tantôt pour animer les réunions littéraires, tantôt pour égayer les jours de réjouissance. Cette fois encore, il fallut céder aux impétueuses supplications de ses élèves. Il promit donc pour le lendemain le récit versifié d'un si important événement. Le jour suivant, dans un poëme héroï-comique intitulé *la Souriade*, sa muse badine célébrait en huit cents vers les péripéties du combat. Mais le prologue renfermait la moralité chrétienne, et la récréation poétique accordée par l'aimable professeur servait ainsi son zèle industrieux.

Voici un autre exemple de sa facilité poétique :

C'était un jour de pieux pèlerinage pour le petit séminaire de Bordeaux. Par une belle matinée du mois d'août, dans l'octave de l'Assomption, nos élèves allaient faire leur visite d'adieu à Notre-Dame de Verdelais. Avant d'aller goûter au sein de leur famille le repos désiré des vacances, ils remettaient à la garde de Marie leur innocence et leurs joies. Déjà donc tous étaient en marche, quand le préfet de la congrégation, au moment où nous écrivons supérieur de la résidence des Jésuites, à Bordeaux, Louis Ribeaux, ac-

court auprès de Joseph Barrelle. Une chose manquerait à leur fête s'ils n'avaient un chant pieux composé pour la circonstance. Joseph s'exécute de la meilleure grâce; un hommage à Marie souriait à sa piété. A l'instant, un crayon à la main, il trace d'une seule haleine le cantique, aujourd'hui bien connu, qui commence par les couplets suivants :

Où va ma Mère bien-aimée?
Pourquoi fuit-elle nos déserts?
De pures flammes consumée,
Elle s'élève dans les airs.
A son aspect tout fait silence;
Le ciel entier forme sa cour,
Le Roi de majesté s'avance :
Salut à la Mère d'amour!

Ouvrez-vous, portes éternelles,
Ouvrez-vous, sublime séjour,
Et vous, phalanges immortelles,
Venez célébrer ce grand jour.
Accourez! votre auguste Reine
Aujourd'hui monte vers les cieux.
L'amour a su briser la chaîne
Qui la retenait en ces lieux.

Lorsque ce chant nouveau retentit sous les voûtes du sanctuaire, ce fut un redoublement de ferveur et de joie. Au retour, un filial enthousiasme mit encore dans toutes les bouches les paroles du pieux cantique. Et chaque année, quand, au jour de l'Assomption, le petit séminaire, revenant de la procession générale, rapportait en triomphe la statue de Marie, il aimait à répéter le cantique :

Où va ma Mère bien-aimée?

L'aptitude du saint religieux pour la poésie et, plus généralement, pour la littérature, était chez lui plus qu'un simple talent, c'était un penchant, un goût prononcé, et, pour ainsi dire, un entraînement. Avait-il trouvé dans ce charme quelque chose de trop humain? Sa vertu craignait-elle l'écueil de la louange? Il est certain que, dès cette époque, il s'interdit de chercher dans le travail littéraire une pure satisfaction de l'esprit; il se promit de ne point se livrer à son goût en dehors de ce que pourrait exiger le devoir ou la condescendance, et de cacher le plus qu'il pourrait dans l'ombre le talent dont il redoutait l'éclat. Il brûla même, dans ce temps-là, un poëme épique qu'il avait composé.

Nous regrettons, en l'admirant, cette vertueuse résolution. Elle s'explique par le caractère exceptionnel d'humilité que Dieu prédestinait à la vertu de son serviteur, et, sauf une inspiration d'en haut, elle ne doit pas servir de modèle. Le talent qui se voue à l'œuvre de Dieu doit, pour l'honneur même de celui dont il se fait l'instrument, viser à ne pas demeurer imparfait. La grâce divine qui lui donne l'efficacité surnaturelle mesure souvent à cette perfection et à ce mérite les succès qu'elle lui réserve.

Pour nous, cette résolution de Joseph nous condamne à ne recueillir de sa plume que de simples esquisses. Jamais cette plume ne retoucha ce qu'elle avait une fois écrit au premier courant de la pensée. Ces fortes ébauches promettaient des chefs-d'œuvre; cette diction naturellement noble, cette manière tou-

jours sobre, parfois brillante, annonçaient un des maîtres de la langue; ces pages innombrables, où, dès lors, pas une rature ne laisse percer l'hésitation, montrent une main ferme et un souffle puissant. Mais ce souffle n'a pas déployé toute sa vigueur, cette main a négligé sciemment d'achever son œuvre. Tel est notre juste regret.

La sollicitude du jeune professeur ne s'arrêtait pas sur le seuil du séminaire. Elle accompagnait de ses prévoyants conseils les délassements des vacances. Ainsi, au mois d'août 1818, Joseph écrivait les avis suivants pour Maxime de L***, un de ses élèves de quatrième :

« Après avoir donné deux années presque entières à l'étude, il est juste, mon cher Maxime, que vous accordiez à votre esprit quelque délassement. Vous m'avez demandé quelques règles pour le temps des vacances, en ajoutant que la faiblesse de votre vertu avait besoin de cet appui. Je vous les donne, mon bon ami, bien courtes et en petit nombre, afin que vous les lisiez plus souvent et que vous les observiez avec plus d'exactitude.

» Quels moyens avez-vous à prendre, mon bon ami, pour ne rien perdre de cette innocence qui fait la joie du ciel et la douceur de l'homme sur la terre? Vous l'avez entendu bien souvent : tout ce que vous avez à faire, c'est de veiller et de prier : *Vigilate et orate*. C'est de vous tenir sans cesse en garde contre votre cœur; ce qu'il veut, ce qu'il aime, ce qu'il recherche, n'est pas toujours selon Dieu; le plus

souvent même il use de perfidie, il couvre le poison qu'il nous offre d'un miel si doux, que nous nous laissons allécher par cet appât, et nous recevons au dedans de nous-mêmes un germe de mort, tandis que nous croyons goûter un plaisir véritable. C'est donc surtout à l'égard du cœur qu'il faut mettre en pratique ces paroles de notre divin Maître : *Estote prudentes sicut serpentes.* Si nous suivons le premier mouvement, si nous nous laissons emporter par la première idée que l'amour du plaisir nous inspirera, que de fautes, que de péchés n'allons-nous pas commettre? Mais si nous usons de circonspection, si, nous défiant de nous-mêmes, nous ne faisons rien sans nous être auparavant assurés qu'il n'y a rien à craindre pour la pureté de notre âme, l'ennemi n'aura presque plus de prise sur elle, et nous serons à l'abri de ses coups. C'est ce que voulait nous apprendre le Sauveur par ce mot : *Vigilate.* Mais voyant que cette vigilance ne pouvait pas toute seule nous faire éviter le péché, il nous a recommandé de lever notre esprit et nos mains vers le ciel, et d'implorer cette force divine qui anime notre faiblesse et nous rende victorieux de nos ennemis. *Vigilate et orate.*

» C'est là, mon cher Maxime, tout ce que vous avez à pratiquer dans le court espace des vacances. Là-dessus seront fondées les petites règles que je vais vous tracer.

» 1° La politesse, l'air franc et ouvert, l'affabilité dont vous userez envers tout le monde ne pourront manquer de vous attirer des louanges. Toutes les

personnes que vous visiterez et dont vous recevrez les visites parleront de Maxime, de ses succès, de sa douceur, etc. On vous donnera des éloges que vous reconnaîtrez vous-même n'avoir pas mérités. Alors, si vous n'y prenez garde, votre cœur s'enflera, vous concevrez de l'estime de vous-même, et peu à peu vous en viendrez à croire que vous êtes un homme important. Dites-vous donc à vous-même quand on vous flattera, et que vous sentirez des fumées de vanité s'élever dans votre âme : ἐπὶ τινὶ μέγα φρονεῖς; καὶ ταῦτα τοῦ Θεοῦ ἐστί [1].

» 2° J'ignore si vous aurez occasion de vous trouver et de converser avec des jeunes gens de votre âge. Dans de telles circonstances, il faut avoir la plus grande attention à éloigner tout discours tant soit peu suspect; et si l'on s'est vu une fois exposé au danger, on évite les occasions semblables.

» 3° Grâce à la Providence, le lieu où vous devez faire le plus long séjour étant éloigné de la contagion des villes, vous aurez moins de mauvais exemples sous les yeux et plus de facilité pour pratiquer la vertu. Cependant, comme le tentateur est proche et qu'il use de tous les moyens afin de nous assujettir à son empire, je ne m'étonnerais pas qu'il soulevât dans votre cœur une guerre intestine, et qu'il excitât vos passions contre vous-même. Que faire alors? Vous couvrir du bouclier de la foi et repousser avec courage les traits enflammés de Satan; vous dire : Oserais-je bien offenser le Seigneur en sa présence? Puis, levant les mains au ciel, demander secours et force.

[1] De quoi tirez-vous vanité? Même cela appartient à Dieu.

O heureux, ô mille fois heureux, mon cher Maxime, celui qui aura combattu avec courage et dont la constance ne se sera jamais démentie! C'est à celui-là qu'il est dit : *Qui vicerit, dabo ei sedere in throno meo.*

» 4° Il est bon que vous vous assujettissiez à quelques pratiques de piété, car elles servent comme de nourriture à l'âme; elles sont au cœur ce qu'est l'eau à l'arbre qu'elle arrose. Ainsi, mon cher Maxime, faites-vous un devoir d'assister à la sainte messe tous les jours et un honneur de servir le prêtre qui la célèbre. Avant votre dîner, prenez quelques instants pour faire un peu de lecture dans un livre de piété; le meilleur serait une vie de saint ou tel autre qui serait le plus de votre goût. Dans la soirée, visitez le saint Sacrement; si vous en avez la dévotion, récitez le chapelet, ou au moins une partie du chapelet; et avant de vous mettre au lit, repassez pendant quelques minutes les actions de votre journée. Voilà les pratiques par lesquelles vous pourrez sanctifier les jours de votre absence. Puissent-ils, mon cher et bon Maxime, être aussi purs que je le désire!

» 5° Je ne vous parle ni de la confession ni de la sainte communion. Je vous connais assez pour croire que vous fréquenterez ces sacrements aussi souvent que vous le faites ici. Jésus le désire, vous le savez : pourriez-vous ne pas vous rendre à ses désirs?

» 6° Je vous recommande la dévotion à la sainte Vierge, dont vous êtes l'enfant, et dont vous avez promis d'étendre le culte. Le samedi est consacré en son honneur; ne laissez pas ce jour s'écouler sans lui

avoir de nouveau fait l'abandon entier de vous-même. Le mardi, souvenez-vous d'entendre la sainte messe et de faire quelques prières aux saints anges. Et le mercredi, jour de saint Joseph, que j'offrirai tout entier pour vous à ce saint patriarche, unissez-vous à moi, et honorez ce grand saint par toutes les œuvres de piété que vous ferez ce jour-là.

» J'en ai dit assez, mon bon ami. Vous lirez de temps en temps ce que je viens d'écrire, et vous vous souviendrez alors de l'intérêt que je vous porte et de la tendre amitié que j'ai toujours eue pour vous. Cher Maxime, dans la pensée de notre séparation prochaine une chose me console : c'est l'espérance de vous retrouver, après un mois et demi d'absence, tel que vous étiez au départ. La joie que j'éprouverai alors en vous embrassant n'en sera que plus vive, et je bénirai mille fois la divine bonté de vous avoir mis sous son aile et préservé de la contagion. Adieu, adieu. »

C'est à Bordeaux que Joseph Barrelle prononça les premiers vœux qui couronnent le noviciat et font passer le novice au rang de religieux. Dans la Compagnie de Jésus, rien de plus simple que ce premier engagement. Ni apparat, ni cérémonies, ni témoins du dehors. L'élu prononce, avant de communier, la formule des trois vœux perpétuels, et n'a d'autre confident que ses frères en religion. Mais le Ciel se charge de suppléer l'éclat extérieur par cette fête de l'âme, que l'Écriture compare à un festin splendide chargé de mets délicieux. Témoin notre fervent novice. Il reçut alors, disait-il volontiers, des faveurs extraor-

dinaires. S'il ne nous a pas dit quelles furent ces grâces, il a du moins avoué que, par un avertissement céleste, saint Joseph lui fit connaître à l'avance le jour de ses vœux.

Écoutons-le : « Je désirais vivement faire mes vœux le jour de saint Joseph. Je le demandai avec instance à mon saint patron, et je connus que j'étais exaucé. Cependant quelque temps à l'avance le supérieur prévint tous ceux qui devaient être admis. Je n'étais pas sur la liste. Je me tus, et j'attendis plein de confiance. Les jours passaient, déjà nous touchions à la veille de la fête; le Père Recteur m'appelle et me dit : « Mon cher frère, je vous annonce une grande nouvelle : vous êtes admis à faire vos vœux. — Merci, mon Révérend Père; mais je le savais bien et je m'y préparais; saint Joseph me l'avait promis. »

Vingt ans plus tard, encourageant une religieuse qui soupirait après ses derniers vœux, il terminait ce récit par ces mots : — « Faites ainsi, ma fille, faites ainsi : arrangez tout avec Notre-Seigneur, et tenez-vous en repos. »

Ce fut donc le 31 mars 1818, jour de la fête de saint Joseph [1] que Joseph Barrelle fit ses vœux entre

[1] Le catalogue de la Compagnie marque les vœux du P. Barrelle au 31 mars. Or, on sait que la fête de saint Joseph est fixée par l'Église au 19 du même mois. Mais en l'année 1818, le jeudi saint tombait précisément le 19 mars, et la fête de saint Joseph fut nécessairement renvoyée après l'octave de Pâques, au mardi de Quasimodo, 31e jour de mars. Elle ne put être placée le lundi 30, jour où l'on célébra la fête de l'Annonciation, qui n'avait pu avoir lieu le 25. — Ainsi est confirmée l'anecdote que nous venons de citer.

les mains du R. P. Debrosse, recteur du petit séminaire de Bordeaux.

Ce vénérable Père professait pour Joseph une estime particulière. Il en fit pendant plusieurs années son servant de messe ordinaire, son acolyte de prédilection.— « C'est un ange, disait-il ; quand il est près de moi au saint autel, je sens mieux la présence divine, il m'inspire de la dévotion. »

Quatre années d'un professorat laborieux s'étaient écoulées de la sorte. Joseph Barrelle avait professé la cinquième une année, la quatrième pendant deux ans ; il était depuis un an régent de troisième, lorsque, au mois de septembre 1820, le P. Simpson, son provincial, l'envoya à Saint-Acheul pour y enseigner les humanités.

Des regrets universels éclatèrent à son départ. Son supérieur et ses frères, ses élèves et tous nos amis avaient appris à chérir en lui une âme délicate, un esprit modeste, un cœur attentif, un ami de Dieu, en un mot un ange visible. Sa dernière parole à ses chers disciples fut pleine de zèle et de sentiment. Il commenta cet adieu de l'Apôtre : *Et nunc commendo vos Deo et verbo gratiæ ipsius.* « Il ne me reste qu'à vous confier à Dieu et à la grâce de Jésus-Christ, son Fils. » Cette grâce divine parlait par son cœur. Les larmes coulèrent de tous les yeux.

Ayant égard à sa piété plus qu'à ses forces, ses supérieurs accordèrent à Joseph Barrelle de faire à pied, en demandant l'aumône, le pèlerinage de Bordeaux à Loyola, en compagnie d'un de ses confrères.

Bien souvent il a raconté les incidents, les souffrances et les rebuts qui marquèrent ce long voyage. Ils eurent occasion d'endurer la faim ; les affronts ne leur manquèrent pas. Un jour, c'était près de Saint-Jean de Luz, épuisé de fatigue et de besoin, il se présente chez un bon curé pour obtenir l'hospitalité. A la vue d'un étranger si maigre, si défait, le curé soupçonne sous cette pauvre soutane quelque aventurier déguisé : — « Monsieur l'abbé, dit-il en montrant l'autre issue du presbytère, vous êtes entré par cette porte, vous pouvez sortir par celle-là. » Le bon religieux reçut ce contre-temps comme une aubaine, et s'en alla quêter ailleurs quelque nourriture et un humble gîte. Plus tard, il rappelait agréablement cette petite aventure.

Au passage des Pyrénées, il en eut une autre bien différente, où se montrent les compensations et les soins de la douce Providence. Laissons à son récit la forme indirecte sous laquelle le bon religieux s'est dissimulé :

« Un religieux pauvre, dit-il, faisant voyage à pied par un temps très-chaud, sentait ses forces épuisées. La course qu'il avait encore à faire était longue, et le chemin fatigant à cause des hauteurs qu'il fallait traverser. Il se recommande à saint Joseph, et prenant un morceau de pain assez léger qu'il avait avec lui : « Bon saint Joseph, dit-il, voici de quoi soutenir un instant mes forces, mais je suis dévoré de soif, et dans ce lieu désert, comment trouver à me désaltérer? Oh ! que vous seriez bon de pourvoir à ma nécessité,

car j'ai encore sept grandes lieues à faire! » Priant ainsi, il poursuivait sa route, quand tout à coup, au détour d'une colline, un muletier se présente et l'appelle : — «Vous devez, lui dit-il, avoir besoin de vous rafraîchir, voici de quoi, et si vous en désirez, j'ai aussi du pain à votre service. » Ce disant, il présentait une outre remplie de vin. Le religieux regarde cet homme avec surprise, le cœur ému de reconnaissance pour celui qu'il venait d'invoquer et qui l'exauçait d'une manière si aimable et si prompte. Il accepte et se désaltère à longs traits. Bientôt le muletier disparaît, et le religieux achève son voyage en bénissant son saint et glorieux pourvoyeur. »

Encore sous cette impression de foi et de reconnaissance, le pieux pèlerin arrivait à Loyola. Le premier accueil ne fut guère favorable. Quatre ou cinq Jésuites espagnols, âgés et infirmes, honorables débris de la grande suppression de l'ordre, le cœur à peine remis des formidables secousses du passé, venaient de reprendre possession de l'antique manoir. Ils opposèrent d'abord mille difficultés à ces visiteurs inattendus, dont ils ne comprenaient pas le langage. Les bons vieillards finirent par céder aux attestations authentiques, munies du sceau traditionnel, qui autorisaient les deux voyageurs. Un accueil fraternel eut bientôt racheté la froide réception du premier moment.

Joseph édifia ces bons Pères par sa touchante piété; il les étonna par la singulière candeur de son âme. « Celui qui me confessait, racontait-il ingénument,

cherchait avec anxiété quelque faute un peu sérieuse qui pût justifier son absolution. Je n'avais à me reprocher que des imperfections légères, et je ne pouvais parvenir à le tirer d'embarras. » En rappelant ce naïf étonnement le P. Barrelle riait de bon cœur de cette charmante simplicité. La simplicité la plus charmante ici, n'était-ce pas celle du vertueux pénitent?

Pendant plusieurs jours il se livra aux joies de sa dévotion filiale, se remplissant avec délices des souvenirs de son saint P. Ignace. Il en voyait de ses yeux, il en touchait de ses mains et de ses lèvres les vestiges vénérés, et il y attachait son cœur. C'était donc là que Dieu avait conquis ce guerrier magnanime et prédestiné à tous ses enfants des grâces abondantes. Joseph en recueillit avidement sa part, pour ainsi dire, dans leur source; il respirait à l'aise l'esprit de la Compagnie au berceau même de son fondateur, et se pénétrait pour lui de cette vénération inviolable qui faisait dire plus tard avec vérité : Le P. Barrelle est une incarnation de l'Institut.

Pénétrons, à quelques mois de là, au sein d'une de ces fêtes intimes où les religieux de la Compagnie resserrent par la rénovation de leurs vœux les liens de la perfection et de la charité fraternelle. Il est d'usage immémorial que chacun contribue alors à une récréation littéraire par quelque composition poétique; productions fugitives rapidement écloses dans une heure de loisir pour être confiées à des oreilles amies, non pour être livrées au jugement du public. Nous recueillons un de ces épanchements littéraires des

lèvres de Joseph Barrelle. On conçoit que le pèlerin de Loyola s'y livre plus au sentiment de la piété filiale qu'au souffle de l'inspiration. Le poëte se rappelle sa vocation, la destruction et le rétablissement de la Compagnie de Jésus :

Oui, c'est lui, je le vois, le front ceint de lumière;
Ignace, devant moi, fait flotter la bannière
Du Souverain des cieux.
Mon cœur a tressailli; c'est sa voix qui m'appelle.
Viens, dit-il, ô mon fils! partager d'un saint zèle
Les exploits glorieux.

A ses côtés Xavier, brûlant des mêmes flammes,
Au joug du Dieu sauveur pour soumettre les âmes,
Veut traverser les mers.
Tel il parut jadis, quand des rives du Tage
Il allait, sans appui, des flots bravant la rage,
Conquérir l'univers.

Saint héros, tu le sais, je t'aimai dès l'enfance.
Dans l'Inde, sur tes pas, je conçus l'espérance
D'aller prêcher la foi.
Oui, tu le sais, souvent contemplant ton image,
Je te disais : « Un jour, sur un lointain rivage,
Je mourrai comme toi! »

Où sont-ils les enfants de Xavier et d'Ignace?
Brisant tous mes liens, quand suivrai-je la trace
De leurs nobles vertus?
Leur nom chéri du Ciel est un nom de victoire,
De l'aurore au couchant tout parle de leur gloire.
Hélas!... ils ne sont plus!

Longtemps ce chêne altier méprisa la tempête
Longtemps des aquilons qui secouaient sa tê
Tout l'effort fut vaincu.

Mais un bruit retentit ; c'est le bruit du tonnerre.
C'en est fait ! le grand arbre au loin couvre la terre,
Par la foudre abattu.

Entends-tu des méchants les concerts d'allégresse?
Comme dans les transports d'une coupable ivresse,
Ils bravent ton courroux.
Seigneur, c'est donc ainsi que triomphe le crime !...
Mais qui pourrait sonder le redoutable abîme
De tes desseins sur nous?

Grâces à tes bontés ! honneur à ta puissance !
Seigneur, nous t'avons vu prendre en main la défense
De tes vrais serviteurs.
D'un Pontife sacré la voix les préconise.
Pour jamais *il veut rendre au vaisseau de l'Eglise*
Ses vigoureux rameurs.

Rome, tu reverras ces prêtres charitables,
Refuge des pécheurs, appui des misérables,
Pères de l'orphelin !
Et si les régions de la zone glacée
Repoussent les secours de leur troupe exilée [1],
Reçois-les dans ton sein !

Ici le poëte se rappelle l'Espagne, les troubles sanglants qui l'agitèrent et retardèrent le retour de la Compagnie dans la patrie d'Ignace et de Xavier; puis il ajoute :

[1] On n'ignore pas comment la Russie schismatique ayant obtenu du Pontife romain de conserver chez elle la Compagnie de Jésus, alors qu'elle cessait d'exister dans toutes les autres contrées de l'univers, reprit contre elle ses instincts de haine et de proscription l'année même où le Saint-Père la faisait solennellement revivre dans le monde chrétien. C'est à ce trait signalé de la Providence que le poëte fait allusion.

Ils n'ont que trop longtemps gémi de votre absence,
Ces lieux que la vertu, le zèle, la science,
Autrefois signala.
Saints vieillards, revenez! Dieu sèche enfin vos larmes;
Venez revoir, après de si longues alarmes,
Manrèze et Loyola.

Loyola!... qu'à ce nom mon âme est attendrie!
Pour moi, tant que le Ciel conservera ma vie,
Qu'il aura de douceur!
De Loyola j'ai vu l'enceinte révérée,
Et toujours la mémoire en restera gravée
Dans le fond de mon cœur.

C'est là que, pour sa gloire, un Dieu fit naître Ignace,
Là que de sa grande âme il sut dompter l'audace
Au milieu des douleurs;
Là que du Tout-Puissant parut l'auguste Mère!...
Ma bouche avec respect baisa ce sanctuaire;
Je l'arrosai de pleurs.

CHAPITRE V.

RÉGENCE A SAINT-ACHEUL.

Joseph Barrelle professeur de littérature. — Maladie de Joseph. Il est guéri par le précieux Sang. — Monseigneur le duc de Rohan et Joseph Barrelle. — Première messe au château de la Roche-Guyon.

De tous les établissements que dirigeait alors en France la Compagnie de Jésus, Saint-Acheul était de beaucoup le plus considérable et le plus florissant. Joseph y arriva au mois d'octobre 1820, précédé d'un renom que sa présence justifia sans peine.

Entendons sur ce point un de ceux qui partageaient ses travaux :

« Dès son arrivée à Saint-Acheul, quelques jours ont pu suffire pour faire apprécier le don que Dieu faisait à cette maison. Les supérieurs lui confièrent la classe de seconde, qui était nombreuse. Les élèves de cette classe étaient *fiers* d'avoir un professeur aussi distingué. En effet le P. Barrelle se montrait, dès ce début, remarquable par l'élévation de son esprit, par la richesse de son imagination, par le talent de faire comprendre et goûter ses leçons, par le mérite et le genre de ses compositions. Il était facile de voir qu'il ne considérait l'enseignement des lettres que comme un moyen d'établir dans les âmes le règne de Dieu. »

« Tous ses élèves, ajoute l'un d'entre eux, étaient pénétrés d'admiration pour ses talents littéraires et de respect pour sa grande vertu. On peut dire qu'il en était adoré. Jamais professeur ne fut aimé comme lui. »

C'est que tant de qualités rares, au service d'une affection dévouée, le rendaient véritablement irrésistible. Émerveillés de ses leçons, touchés de sa piété, ravis de sa sollicitude, ils s'oubliaient parfois à considérer la majesté douce et modeste qui distinguait toute sa personne. Leur justification était facile : « Nous contemplons, disaient-ils, les traits angéliques du P. Barrelle, pour nous former une juste idée de ce que fut saint Louis de Gonzague. »

Ainsi, dans Joseph Barrelle, le saint effaçait bientôt l'homme de talent; l'homme de zèle éclipsait bien vite le brillant humaniste, et tout l'éclat d'une riche nature ne servait qu'à rehausser une grande vertu.

Rappelons, par exemple, cette fécondité poétique qui avait été pour lui l'objet d'un renoncement. A Saint-Acheul comme à Bordeaux, comme plus tard à Fribourg, mille occasions inévitables le sollicitaient souvent. Eh bien! ce qu'il ne voulait pas accorder à l'inclination naturelle, il ne le refusa jamais à la charité. Solennités religieuses, séances académiques, fêtes de famille, visite de quelque grand personnage ou de quelque bienfaiteur insigne, incident prévu ou imprévu, tout avait un droit à sa verve complaisante[1].

[1] Entre les nombreux cantiques composés en ce temps-là par le P. Barrelle, nous pouvons désigner avec certitude celui qui

Je le sais, son mérite littéraire n'était pas sans mélange d'imperfection; son goût était peut-être inégal, on sentait dans son œuvre l'élan plus que le travail, dans son vers plus de séve que de maturité. Mais ce qui pouvait n'être pas un chef-d'œuvre littéraire était toujours un acte de vertu.

Revenons à ses chers élèves. Leur plus grand bonheur était de l'entendre discourir sur les choses saintes; c'est qu'il en parlait lui-même avec délices. Aussi la pieuse exhortation du samedi était-elle attendue avec impatience. C'était le développement de quelque point de la doctrine chrétienne, un pieux commentaire sur la fête prochaine ou tout autre sujet de piété [1]. Il était alors comme transporté dans son élément et dans son centre. L'amour de Dieu donnait à sa parole une suavité particulière, un feu brûlant tombait de ses lèvres; ses jeunes auditeurs, tout pénétrés de cette chaleur communicative, sortaient de là en disant : — « Le P. Barrelle est un saint; il ne fait auprès de nous que préluder à un éclatant apostolat. »

Nous laissons ici la parole à un des élèves du pieux régent. Le témoignage de Mgr Caverot, évêque de Saint-Dié, unit au charme d'un filial souvenir l'autorité de son mérite personnel et de sa haute dignité.

commence par ces mots : *Peuple infidèle.* Nous n'avons sur beaucoup d'autres que des probabilités.

[1] Il arrivait parfois que la classe voisine, séparée par une forte cloison, profitait elle aussi de la bouillante ardeur de Joseph. Telle était souvent la force de sa voix qu'elle s'y faisait entendre distinctement, et le professeur, gardant le silence, laissait ses élèves écouter l'exhortation de son ardent confrère.

« Quand j'arrivai à Saint-Acheul en 1821, le P. Barrelle professait la seconde et j'entrai dans sa classe. Je trouvai en lui un professeur d'une éminente distinction, sachant captiver ses élèves et les faire travailler de bon cœur. Rien de plus intéressant que ses classes. Il était jeune alors, et peut-être y avait-il en lui une certaine exubérance d'imagination qui pouvait nuire parfois à la sûreté de son goût. J'en juge ainsi à cette heure parce que j'ai les cheveux gris; mais ce défaut est celui des natures richement douées, et sous ce rapport le P. Barrelle n'avait rien à désirer. J'ai eu bien des professeurs dans la Compagnie; mais, somme toute, je n'en ai pas trouvé qui, au point de vue de l'enseignement, fût aussi complet que le P. Barrelle. »

« Voilà pour l'humaniste. Quant au maître, tel que l'entendait saint Ignace, il était accompli. D'une douceur, d'une bonté qui le faisaient chérir de ses enfants, mais douceur et bonté qui ne dégénéraient jamais en faiblesse.

» J'entends encore ses exhortations du samedi. De mon temps, la dernière demi-heure de la classe du matin, chaque samedi, était consacrée à une exhortation faite par le professeur. C'est là surtout qu'excellait le P. Barrelle, et après quarante-trois ans, je puis dire que c'est à ses traits si vifs, si ardents, si pathétiques, que je dois mes premières impressions de foi sérieuse et profonde. »

C'était la seconde année que Joseph Barrelle occupait à Saint-Acheul la chaire de littérature. Le bon-

heur de ses chers disciples fut, cette année-là, de courte durée. Sa poitrine, naturellement délicate, commençait à donner de vives inquiétudes. Vers la fin de l'hiver, au mois de mars 1822, il fallut interrompre son enseignement. L'obéissance depuis quelque temps lui avait imposé un régime plus fortifiant. Mais tant qu'on ne l'arracherait pas au travail, les soins devaient demeurer inefficaces. On l'envoya à Paris, pour y trouver à la fois une distraction et les conseils les plus autorisés de la science.

La douleur de ses enfants fut profonde comme leur amour. Ils obtinrent la permission de lui faire publiquement leurs adieux. Nous avons retrouvé des couplets qui furent chantés en cette occasion. La reconnaissance qui les dicta prête un charme particulier à l'expression improvisée de cette touchante tristesse. Leur maître bien-aimé dut être singulièrement attendri lorsque leurs voix enfantines chantèrent des paroles comme celles-ci :

Les doux objets de ta tendresse,
Ceux que tu savais rendre heureux,
Ensemble, unis par la tristesse,
Viennent t'offrir leurs derniers vœux.
Leur troupe autour de toi s'empresse,
Père, en ce jour ils n'ont qu'un cœur;
Un double sentiment les presse :
La gratitude et la douleur.

Joseph partit le 9 mars. Le 19, jour de saint Joseph, deux pièces de vers allaient encore le chercher à Paris pour lui souhaiter une heureuse fête.

La santé de Joseph avait toujours été chancelante. Chaque année, depuis qu'il se livrait aux travaux de l'enseignement, elle avait donné de graves inquiétudes. Quand la nature reprenait le dessus, bientôt l'extrême ardeur qu'il mettait à toute chose lui préparait de nouvelles secousses. Il n'était pas de ceux qui font l'œuvre de Dieu négligemment, et l'œuvre de Dieu, pour lui, c'était tout ensemble l'œuvre de sa propre sanctification et l'œuvre du zèle. D'une part des prières ardentes et prolongées, un noble empressement à tous les services de la charité fraternelle, une mortification excessive, de l'autre un travail assidu, inexorable : c'était plus qu'il n'en fallait à un tempérament débile, assez pour justifier l'exclamation du docteur Récamier, appelé à examiner le malade : « Mais c'est un vrai suicide ! »

Sa journée commençait alors à deux heures et demie du matin. Pendant que tout reposait autour de lui, il pouvait donner en liberté deux et trois heures à l'oraison. Puis venait le travail préparatoire de l'enseignement, suivi d'une classe de deux heures et plus. Souvent un jeûne rigoureux ajoutait à la fatigue, et quelquefois, pour compléter ce régime, à l'heure du repas, quand revenait son tour, il faisait la lecture commune au réfectoire. A une heure après midi, il était encore à jeun. Alors il prenait en se hâtant quelque nourriture et se mettait à l'œuvre avec une vivacité nouvelle.

Peu content de sa part, il était ravi d'épargner aux autres quelque corvée pénible. Un jour le lecteur dé-

signé était absent. Joseph s'élance dans la chaire et commence la lecture avec une ferveur d'autant plus édifiante, que tout le monde connaissait son extrême faiblesse. Le supérieur le fit descendre et donna sa tâche à un autre.

Ne pouvant contenir son besoin de mortification, il avait mis dans sa confidence et gagné facilement à sa cause le Père ministre de la maison. Ce Père, trop ardent lui-même, et accordant plus à la générosité qu'à la prudence, abondait volontiers dans un sens si conforme à ses propres inclinations et donnait aux pratiques austères du jeune religieux la sanction de son autorité. Quelquefois, pour s'infliger plus librement la souffrance dont ils étaient avides, chacun de son côté ils se retiraient au fond du jardin, à l'heure où nul dérangement n'était à craindre. Là, au fort de l'hiver, par un froid piquant et glacial, ils flagellaient leurs membres jusqu'au sang, emportés par une émulation de vertu qui, du côté du supérieur, n'était pas assez selon la sagesse.

En effet, cette absence de modération dans le bien finit par être funeste à celui-ci. Plusieurs circonstances trahirent bientôt cet esprit excessif. Tout autres sont les procédés et les tendances de la Compagnie de Jésus; elle aime la mesure; elle veut, avec saint Paul, de la sobriété même dans la sagesse. Ce bon Père, ne subissant pas cette inspiration, dut rentrer dans le clergé séculier auquel il avait appartenu.

Quant à Joseph, on peut dire de lui ce qui est écrit de saint Antoine le Solitaire. Après avoir tout aban-

donné pour suivre Jésus-Christ, « il fut embrasé d'une si grande ardeur pour la vertu, que dès qu'il en voyait quelque exemple éclatant, il s'efforçait de l'imiter[1]. » Or, s'il est juste de prétendre à l'acquisition de toutes les vertus intérieures, puisque nous devons viser à l'imitation de notre Père céleste qui est parfait, il n'en est pas de même des pratiques extérieures de la sanctification. Nous ne saurions toutes les embrasser, comme nous ne saurions suivre simultanément les diverses routes qui conduisent à un même terme; et, puisque nous devons attendre docilement du souffle de l'Esprit divin la direction de notre vie, nous ne devons pas devancer la grâce, ni présumer qu'à nous seul sera donné tout entier et pour toute chose ce secours surnaturel si diversement distribué entre tant d'autres.

Heureusement Dieu avait donné à Joseph un esprit humble et docile et placé près de lui un directeur vraiment sage et éclairé. Je veux parler du P. François Renault, envoyé à Saint-Acheul, vers la fin de 1822, comme professeur de théologie morale pour les étudiants de notre Compagnie.

« Je vous avoue, dit un jour confidemment le P. Barrelle à l'un de ses confrères, que ce Père m'a rendu un très-grand service. Jeune alors, je m'étais persuadé qu'il fallait imiter tout ce que les saints avaient fait de plus parfait, et j'y travaillais avec

[1] Tanto virtutum studio incensus fuit, ut quemcumque videret aliqua virtutis laude excellentem, illum imitari studeret. (*Breviarium*, 17 jan.)

ardeur. Je me serais égaré dans cette voie. Le P. Renault m'a fait comprendre que le Saint-Esprit ne demande pas à tous les mêmes œuvres de sainteté, qu'il conduit les âmes par des voies différentes, et que c'est surtout dans les dispositions parfaites du cœur qu'il faut mettre la perfection. »

Mais le P. Renault n'était pas encore arrivé à Saint-Acheul.

Joseph Barrelle était donc consumé par la trop grande ferveur qu'il portait en toute chose. Sa vertu insatiable oubliait de compter avec les forces physiques. Tant qu'il ne s'était pas épuisé pour Dieu, il estimait n'avoir rien fait : et ses confrères qui le virent à l'œuvre, résumant en un seul mot les causes de sa maladie, nous disaient sans hésiter : « Il tomba malade d'amour de Dieu. »

Aussi souriait-il d'un air incrédule à ceux qui croyaient son mal incurable. Il savait bien, lui, quel devait être le remède souverain. Il ne s'en cachait pas même à ses élèves : — « Quand je pourrai dire la sainte messe, leur disait-il, ce jour-là je serai guéri. » Le R. P. Druilhet, recteur de Saint-Acheul cette année-là, insistait avec bonté pour qu'il eût recours à des prières extraordinaires, à des neuvaines. — « Oh ! non, mon Père, répondait le malade, tout cela serait sans effet. Mais lorsque je serai prêtre, le précieux Sang me guérira. »

Son grand amour pour Jésus-Christ le rendit prophète. A peine fut-il monté au saint autel, sa santé en éprouva un renouvellement admirable. Ordonné

prêtre à Paris, le 21 septembre, huit jours seulement après, le 29, il entrait en charge à Saint-Acheul, en qualité de préfet des classes. Depuis lors, ses forces s'améliorant de jour en jour, il fut désormais capable de remplir les plus laborieux et les plus pénibles ministères.

Mais revenons à l'époque solennelle de son sacerdoce.

Après quelques jours de repos passés à Paris, Joseph était revenu à Saint-Acheul continuer ces loisirs salutaires, et se préparer doucement à sa prochaine ordination.

Mgr de Bombelles, évêque d'Amiens, était mort le 6 mars. Joseph alla donc recevoir le sous-diaconat des mains de l'évêque d'Arras. Ce fut le 6 avril 1822.

Le 29 mai, il reprenait la route de Paris, où il devait être ordonné diacre. Mgr de Quélen, précédemment coadjuteur du cardinal de Talleyrand-Périgord, venait de succéder à ce prélat sur le siége de Paris. C'est de ses mains que Joseph reçut le diaconat.

Devant le jeune religieux, comme lui humblement prosterné sur le pavé du sanctuaire, se trouvait un des plus brillants représentants de l'antique noblesse française, un ancien chambellan de l'empereur Napoléon, un des plus séduisants officiers de la monarchie restaurée : Louis-François-Auguste de Rohan-Chabot, prince de Léon, duc et pair de France, qui depuis fut archevêque de Besançon et cardinal. C'était un jeune homme d'une taille élégante, d'une figure à la fois gracieuse et belle. Nul parmi les gentilshommes de

son âge ne le surpassait en magnificence et en splendeur, lorsque, cédant à la voix intérieure, il consacra à Dieu son nom, sa jeunesse et sa vie.

Depuis deux ans, une sainte amitié l'unissait au pieux Jésuite. Dans les visites pleines d'un tendre intérêt qu'il faisait à Saint-Acheul, il avait remarqué le modeste professeur de littérature, signalé par la distinction de sa personne et par l'éclat de sa piété. Cette piété répondait merveilleusement aux instincts vertueux du jeune prince. Elle provoqua de mutuels épanchements, dont les choses du ciel formaient tout l'attrait. L'absence n'avait pas le pouvoir de les interrompre, et ces doux entretiens s'achevaient dans une pieuse correspondance. Il était touchant, alors que le plus jeune recevait avec modestie les témoignages de cette haute amitié, de voir, dès lors, le plus âgé[1] subir avec joie l'ascendant de son jeune ami, et, le regardant comme un ange, remettre pour ainsi dire à sa garde sa ferveur et sa vertu. Dix ans plus tard, archevêque et cardinal, nous le verrons à Rome lui confier encore le soin de sa conscience.

Aujourd'hui[2], prosternés ensemble, ensemble ils recevaient l'imposition des mains et l'effusion du divin Esprit. Mais l'abbé de Rohan se releva prêtre, devançant son ami de trois mois dans le sacerdoce.

Ces trois mois se passèrent à Saint-Acheul dans la prière, dans le repos et dans les faciles exercices d'une surveillance secondaire.

[1] Le cardinal de Rohan était né le 29 février 1788.
[2] 1er juin 1822.

Enfin sonna l'heure désirée du sacerdoce. Revenu à Paris le 11 septembre, Joseph se renferma aussitôt dans la solitude avec Dieu. Le 21, son supérieur, accouru de Saint-Acheul, assistait à la solennité de l'ordination. Si le R. P. Druilhet était venu imposer les mains à celui qu'il aimait comme un fils, il ne fut pas attiré seulement par l'affection paternelle, il venait aussi veiller sur son trésor. Il avait pu craindre qu'on ne retînt à Paris le nouveau prêtre, et il venait plaider, au besoin, devant le R. P. Provincial, pour qu'on ne privât pas sa maison d'un si parfait religieux.

Le 21 septembre 1822 fut pour le R. P. Joseph Barrelle une date à jamais mémorable. Nous allons voir qu'il n'avait pas vainement ouvert et dilaté son âme aux effusions du Saint-Esprit.

Un jour que, dans l'intimité, il s'entretenait de la dignité du sacerdoce, son cœur s'embrasant peu à peu de reconnaissance pour la grâce insigne qu'il avait reçue de Notre-Seigneur, on vit son visage s'enflammer, puis il s'écria avec l'accent le plus pénétrant :

« Mon Dieu! mon Dieu! que ferai-je jamais pour » reconnaître un si grand bienfait? Oh! quel débor- » dement de lumière et d'amour je sentis s'épancher » en tout mon être au moment solennel où se fit sur » ma tête l'imposition des mains! Il me sembla alors » que tous les dons du Saint-Esprit me pénétraient » tout entier; il n'y avait plus, ce semble, de mys- » tères pour moi; mon intelligence fut tellement

» éclairée, que je lisais comme dans un livre tous les » mystères de Dieu. Ah! quel maître que le Saint-» Esprit! » Ensuite, se repliant sur lui-même, par un sentiment de profond mépris qui lui était habituel, il ajouta, en regardant d'un air triste son interlocuteur : « Hélas! quel usage ai-je fait de tout cela, » et quelle gloire mon divin Maître en a-t-il retirée? »

Il était réservé à son illustre ami, Mgr le duc de Rohan, de recevoir les prémisses de cette ferveur extraordinaire. Le R. P. Provincial ne put refuser à ses pieuses sollicitations la joie de posséder le P. Barrelle, le jour de sa première messe, dans son château de la Roche-Guyon. C'est dans ce château que M. l'abbé Dupanloup, destiné lui-même à un rôle si glorieux, passait habituellement ses vacances. Sur le désir de Mgr le duc de Rohan, il alla chercher le P. Barrelle à Paris et l'amena, en grand silence et recueillement, dans une voiture spéciale, au château de la Roche-Guyon.

« Je ne saurais dire, nous écrit Mgr l'évêque d'Orléans, quelle édification me donna mon saint compagnon pendant la route. Je ne le dérangeai pas beaucoup, mais beaucoup je l'admirai. Je ne pouvais me lasser de le contempler dans son recueillement, dans ses prières, dans ses larmes. »

A dix-huit lieues de Paris, sur les bords escarpés de la Seine, s'élève le château, résidence presque royale, antique héritage de famille. Dans les flancs caverneux de la montagne, on voit des grottes creusées dans le roc et disposées en chapelle. Dès longtemps consa-

crées par un culte immémorial, elles avaient été restaurées avec amour et ornées avec splendeur. C'est là que le nouveau prêtre célébra pour la première fois les saints mystères. La messe fut servie par M. l'abbé Dupanloup, tandis que M. l'abbé de Rohan, en qualité de prêtre assistant, aidait à l'autel le fervent Jésuite.

Après sa première messe, le P. Barrelle, tout pénétré de cette grande action, passa le reste du jour dans la plus entière solitude et dans le plus profond silence : M. le duc de Rohan respecta ce grand recueillement. Une fois seulement il l'interrompit. Rencontrant son ami dans une allée reculée du jardin, il lui adressa ces simples paroles : « *Amice, quid vidisti in via?* — Un Dieu anéanti, » répond, tout absorbé en Dieu, le fervent ami. Et il se renferme aussitôt dans sa méditation solitaire.

M. l'abbé Dupanloup reconduisit le P. Barrelle à Paris. « Ce fut, dit-il, une nouvelle joie pour moi et une nouvelle édification [1]. »

[1] Voici dans son entier la lettre de Monseigneur Dupanloup :

« Orléans, 9 mai 1864.

» Mon Révérend Père,

« Vous désirez que je vous dise mes souvenirs et ma pensée sur le R. P. Barrelle. Je le puis bien volontiers. Je vénérais, je chérissais le P. Barrelle. Les premiers et plus doux souvenirs qu'il m'ait laissés remontent déjà bien haut.

» La piété l'avait lié avec M. l'abbé de Rohan, depuis archevêque de Besançon et cardinal. M. le duc de Rohan, par sa piété profonde, son amour des grandes et saintes âmes, était très-digne d'aimer et de vénérer un tel saint. Le P. Barrelle n'était pas en-

Il fut donné aux religieuses du Sacré-Cœur de goûter les premières ce parfum de ferveur et d'édification. Dieu, qui leur réservait une part capitale dans les dévouements apostoliques du saint religieux, voulut, dès le début de son sacerdoce, présenter, pour ainsi dire, son serviteur au berceau même de leur société. Suivant la pente de son zèle et de ses affections, le R. P. Druilhet se sentit pressé de conduire tout d'abord le nouveau prêtre à leur maison d'Amiens pour y célébrer les divins mystères, — « Je vous amène un saint, » dit-il en l'introduisant.

core prêtre; déjà M. le duc de Rohan entretenait avec lui un commerce assidu et familier. Lorsque le Révérend Père fut appelé au sacerdoce, M. le duc de Rohan sollicita, comme une grande faveur, que ce bon Père vînt dire sa première messe au château de la Roche-Guyon, château qui appartenait au duc.

» M. le duc de Rohan avait alors, comme il a toujours eu depuis, beaucoup de bontés pour moi, et c'était chez lui, dans son château de la Roche-Guyon, que j'allais habituellement passer mes vacances. Il me demanda si je voulais aller chercher à Paris le P. Barrelle, et l'amener, en grand silence et recueillement, dans une voiture spéciale, à la Roche-Guyon. J'y allai. La Roche-Guyon est à dix-huit lieues de Paris, et il n'y avait pas alors de chemin de fer; c'était, si je ne me trompe, en 1822. Je ne saurais dire quelle édification me donna mon saint compagnon pendant la route. Je ne le dérangeai pas beaucoup, mais beaucoup je l'admirai. Je ne pouvais me lasser de le contempler dans son recueillement, dans sa prière, dans ses larmes.

» Il y avait dans le château, creusées dans le roc de la montagne, d'antiques chapelles, dont la fondation remonte au troisième siècle de l'ère chrétienne. M. le duc de Rohan avait mis son bonheur, depuis qu'il était entré dans l'état ecclésiastique, à embellir ces chapelles : tout ce que sa piété et la générosité y pouvaient faire, il l'avait fait. Elles étaient aussi ornées et aussi pieuses qu'on peut l'imaginer. Je servis la première messe du Révérend Père, et M. le duc de Rohan l'assista. Ce fut une fête pour toutes

Il fallut après la messe, sur les instances du R. P. Recteur, qu'il imposât les mains à toute la communauté. La supérieure de la maison dépose que, pleine d'une singulière estime pour le fervent religieux, elle se sentit inspirée en cet instant de demander à Dieu une grâce particulière. Il lui fut fait selon sa foi.

Elle ignorait alors que, deux ans plus tard, au moment même où elle éprouverait les appréhensions les plus vives de tomber sous l'autorité d'une vertu si parfaite, une indication providentielle lui désignerait le P. Barrelle pour directeur. Trente-huit années d'une direction aussi ferme que charitable ont changé ces appréhensions en inépuisables actions de grâces.

nos âmes. Puis je le reconduisis à Paris, et ce fut une nouvelle joie pour moi et une nouvelle édification.

» Peu d'années après, il fut envoyé à Lisbonne, où il prêcha l'Évangile avec une ardeur et des fruits extraordinaires, et je ne le rencontrai plus qu'au collége de Fribourg.

» Je l'ai vu à l'œuvre à Fribourg. C'était un véritable instituteur de la jeunesse. C'était la vraie et grande éducation qu'il donnait. Il était aimé et vénéré de tous ses nombreux élèves. Je l'ai entendu prêcher là toute cette jeunesse avec la plus vive éloquence; l'esprit, l'âme, le cœur, l'imagination, tout y était.

» Il a prêché à Orléans une retraite ecclésiastique qui a produit le plus grand bien. Ses discours étaient merveilleusement nourris de belles citations de l'Écriture et des saints Pères.

» Tels sont, mon Révérend Père, mes souvenirs sur le vénérable P. Barrelle.

» Veuillez agréer tous mes bien respectueux et dévoués hommages en Notre-Seigneur.

» † Félix, évêque d'Orléans. »

CHAPITRE VI.

SAINT-ACHEUL. — PRÉFECTURE.

Le P. Barrelle préfet des études. — Écoles mutuelles de sagesse chrétienne. — Précurseurs des conférences de Saint-Vincent de Paul. — Un vétéran de la vieille garde. — Première prédication du P. Barrelle.

Le R. P. Barrelle rentrait à Saint-Acheul avec l'autorité de préfet des études. A ce titre, il fut durant trois années l'œil et le bras du supérieur en tout ce qui concernait la direction de cet immense établissement. Saint Acheul comptait alors neuf cents élèves, et ce nombre alla toujours grandissant jusqu'au chiffre de douze cents écoliers, y compris les élèves du Blamont, succursale de la maison mère.

Le P. Barrelle dirigea avec un rare mérite cette florissante jeunesse. L'ordre, la piété, le travail, vigoureusement soutenus par la main ferme et prudente du R. P. Guidée, son prédécesseur, reçurent une impulsion non moins forte avec une nuance plus sensible de paternité et de douceur. Au surplus, le P. Barrelle ne pouvait pas être encore cet homme consommé en expérience, ce maître achevé dans l'art d'élever les hommes que nous verrons, à Billom et à Fribourg, donner, si l'on peut le dire, la mesure de la grande éducation. Son génie ardent dépassait quelquefois le

but, et n'était pas toujours en harmonie avec le caractère plus calme du Nord. Mais ces dissonances isolées n'enlevaient rien à son immense ascendant, et ne diminuaient pas le respect affectueux dont l'entourait sa nombreuse famille. En sa présence, tout respirait naturellement l'ordre et la docilité. Tous les cœurs répondaient au sien avec une tendresse tempérée de vénération.

Il crut devoir condescendre en un point délicat à cette confiance parfaite, et lorsqu'à la direction générale des études et de la régularité il ajouta le soin particulier de la congrégation, il consentit à entendre les confessions des élèves. C'était unir ensemble deux fonctions malaisément compatibles : le maintien de la discipline extérieure et le gouvernement tout intérieur des consciences. Si jamais des fonctions si distinctes devaient rencontrer leur conciliation, c'était dans la prudence et la discrétion du P. Barrelle. Il reconnut par expérience leur incompatibilité. Un grand nombre de jeunes gens s'adressèrent à lui. Quelques-uns pouvaient se placer dans le cas d'une répression sévère. Celui qui recevait leurs confidences fut contraint de demeurer neutre. Son action de préfet fut nécessairement gênée. Il renonça donc à un ministère où il faisait grand bien, dans l'intérêt d'un bien plus grand encore et plus général. Telle est en effet la coutume ordinaire de la Compagnie de Jésus; tel est son esprit. Cette sage économie, qui sépare dans leur exercice deux juridictions essentiellement distinctes, garde à l'autorité l'indépendance de son

action, et à la confiance la plénitude de sa liberté.

« A la congrégation de la sainte Vierge, nous dit Mgr Caverot, le P. Barrelle était admirable. Rien de comparable à la manière suave et efficace avec laquelle Dieu lui donnait de diriger ces jeunes gens, véritable élite de Saint-Acheul. »

Ce n'est point le lieu de développer l'organisation, l'esprit, l'heureuse influence des congrégations, écoles mutuelles de sagesse chrétienne et de piété. Rendre à la Vierge Marie un culte de prédilection, participer ensemble à des exhortations ferventes, ensemble s'animer au bien, dans l'âge de la candeur, se tremper souvent aux eaux de la grâce, y éteindre à l'avance les dévorantes ardeurs qui s'apprêtent à bouillonner, non, cela n'est point ténébreux, cela n'est point redoutable, cela est noble et salutaire et n'exige que de faciles industries. Chants sacrés, dévotes prières, saintes lectures, fréquence des sacrements, solennités privilégiées, pratiques charitables, doux encouragements, vertueuse amitié, c'est-à-dire bons conseils et vertueux exemples; sur toutes ces choses, la bénédiction de la sainte Église et l'abondance de ses faveurs spirituelles, voilà le secret. Avec cela, le cœur se façonne sur l'Évangile, l'âme s'élève, le caractère grandit et la conscience reste pure.

A Saint-Acheul, la congrégation offrait à la vertu un stimulant et un exercice tout nouveau, récente création de son directeur vénéré, le P. Louis de Bussy. Peu avant sa mort, son zèle avait organisé la *section de charité*. Si nous voulions consigner ici les

pages nombreuses qui en contiennent le règlement, on admirerait avec nous l'organisation de la société de Saint-Vincent de Paul, devinée trait pour trait, appliquée dix ans à l'avance, avec un succès merveilleux, par les congréganistes de Saint-Acheul, en 1821.

Plus on apprécie les conférences de Saint-Vincent de Paul, dont le zèle irréprochable, après trente années d'incalculables services, a été couronné par les honneurs de la persécution, plus on est touché de voir de pieux écoliers servant de précurseurs à cette œuvre admirable, en inventer les saintes pratiques et s'y livrer avec toute la fraîcheur de la foi, avec tout l'élan des jeunes années[1].

Les *Annales de Saint-Acheul* nous racontent la ferveur croissante des charitables associés lorsque le P. Barrelle, à la charge de préfet général, eut ajouté la direction spéciale des congréganistes. Son premier soin fut de donner aux travaux de la charité une régularité plus parfaite, de ménager à leurs aumônes des ressources nouvelles, d'enraciner de plus en plus dans la foi et dans l'amour de Dieu ces bonnes œuvres, qui fleurissaient chaque jour dans leurs mains.

[1] Citons quelques lignes seulement des *Annales de Saint-Acheul :*

« L'objet de la section de charité était de procurer aux pauvres à domicile, aux malades de l'Hôtel-Dieu et aux prisonniers des secours temporels et spirituels. Outre les assemblées communes à toute la congrégation, elle en avait de particulières, soit pour s'agréger de nouveaux membres, soit pour régler le travail et en faire le partage, soit pour en mettre le résultat sous les yeux de la section et le consigner dans les archives. Elle était spécialement consacrée aux cœurs de Jésus et de Marie. Elle avait pour patrons particuliers saint François-Xavier et saint Vincent de Paul. Le

Il allait, lui aussi, avec ces charmants disciples de la charité, visiter les hôpitaux ou les cabanes des pauvres, porter aux prisonniers de douces paroles et quelques secours. Au chevet du malade, dans le préau des pauvres détenus, près d'un vieillard blanchi peut-être dans le malheur, peut-être dans le crime, ces nobles enfants rayonnants de vie, d'intelligence, d'avenir, de bonté, de candeur, les mains pleines de bienfaits : quel tableau! Dans ces jeunes âmes, la compassion était élevée insensiblement par la foi jusqu'à une sorte de tendresse religieuse. On les voyait s'éprendre d'un zèle affectueux pour leurs protégés ; leurs dons préparaient la route à leurs exhortations enfantines, et la vertu s'exprimant par leur bouche prenait des accents aisément persuasifs. Quelquefois la vieillesse blasée ou incrédule se laissait amollir ou convaincre à ce gracieux apostolat.

Le P. Barrelle, dans le journal du préfet des classes, écrit en latin, raconte le premier de ces triomphes, remporté sur un vétéran de la vieille garde.

mercredi était consacré à la visite de l'Hôtel-Dieu, le samedi à celle des prisons et des pauvres familles. Tous les membres de la section, groupés selon l'ordre des semaines, recueillaient chaque jour avec soin les restes de dessert, les fruits, les papiers épars, les copies inutiles, les vieux cahiers, etc... » C'était un appoint aux ressources de la générosité, un tribut volontaire prélevé par leur foi sur leur modique superflu d'écolier.

Les seuls congréganistes étaient candidats, et ces candidats d'élite devaient encore faire leurs preuves. « Rassembler pour les pauvres les restes du réfectoire, accompagner les sectionnaires à l'Hôtel-Dieu, s'essayer à consoler les malades, à les instruire de leurs devoirs, à les ramener à Dieu, » telle était leur initiation.

C'était le 16 mars 1823. Nous traduisons :

« Ce jour a été radieux et digne d'éternelle mémoire pour les congréganistes de la très-sainte Vierge. Pour la première fois ils ont offert à Dieu, par les mains de Marie, un converti jadis infecté des erreurs les plus détestables et de mœurs toutes païennes. Aujourd'hui il a été purifié par le saint baptême. Il a été amené à la foi par les soins et les prières des congréganistes, qui consacrent leurs jours de promenade à visiter les hospices et les cabanes des pauvres. Cet homme était fameux pour son intrépidité et pour sa stature herculéenne. Nulle contrée de l'Europe qu'il n'eût parcourue à la suite de Napoléon. Il était un des braves vétérans de la vieille garde. Invincible dans les combats, il n'a pu tenir contre nos généreux associés. Il s'est enrôlé plein de joie sous les étendards de la religion catholique, qu'il avait eue jusqu'alors en exécration. Il a été admis à dîner au collége, avec les membres de la congrégation et le Père qui les dirige dans leur ministère de zèle et de charité.

» Que Dieu les comble tous de mille bénédictions ! »

Plus bas, dans le même journal, c'est une esquisse rapide du petit voyage de dévotion accordé aux congréganistes à l'occasion du mois de Marie. Cette fois, le 2 juin 1824, le P. Barrelle lui-même conduit la pieuse troupe.

Dès trois heures du matin elle est sur pied, joyeuse et pourtant recueillie. On part. A cette heure matinale, les églises d'Amiens sont fermées ; la nombreuse

jeunesse s'agenouille dans la rue et sur les degrés du porche; elle adore le Dieu qui repose dans le sanctuaire. Plusieurs fois sur sa route, elle renouvelle ce touchant hommage d'adoration. Cependant la prière du matin, une méditation silencieuse, quelques dizaines du rosaire, le petit office de la Vierge et des cantiques spirituels se partagent les heures du pèlerinage. De pieux entretiens, des récits édifiants s'entremêlent à ces saints exercices et enflamment la piété. Tous les cœurs sont fervents. Deux fois on s'agenouille autour de quelque croix antique et on prie un instant. Enfin après trois heures et plus, nos pèlerins aperçoivent le lieu du rendez-vous. C'est une humble chapelle de la Vierge située au milieu des champs, non loin du village de Rubempré. Là, le P. Barrelle célèbre le divin sacrifice. Quatre-vingt-dix enfants s'empressent autour de l'autel champêtre; presque tous ont fait à jeun le pieux voyage, et participent au festin des anges.

On ne rend pas ce que de jeunes cœurs éprouvent à de telles fêtes, ce que Dieu fait entendre, ce qu'il fait sentir à des âmes si pures et si bien préparées. A cette heure matinale, dans cette chapelle solitaire, au milieu de ce silence qui parle à l'âme et de ces chants pieux d'où s'échappent, comme un parfum, l'amour de Dieu et la dévotion confiante, heureuse, que de célestes choses se révèlent aux enfants de Dieu! que de généreuses pensées sont conçues ou affermies, que de souvenirs amassés, sur lesquels le temps n'aura point de prise!

Tout fut à souhait, tout se passa saintement. Après un joyeux déjeuner, la troupe choisie se remit en marche en chantant les louanges de Jésus et de sa Mère. On accorda une plus large part aux entretiens pieux. C'était à Allonville qu'on devait retrouver le reste de la communauté. A l'entrée du village, on entonna le cantique : *Vive Jésus! c'est le cri de mon âme*, et dans le plus bel ordre on alla rendre visite au très-saint Sacrement; puis les pèlerins se mêlèrent, pour le dîner, à la foule de leurs condisciples.

Au retour, le soir, les congréganistes reprirent encore à part la route de Saint-Acheul. La promenade fut pleine de gaieté, et l'on acheva de payer à Marie le tribut de la piété filiale. « Le pèlerinage, ajoute le P. Barrelle, s'acheva où il avait commencé : à l'autel de Marie, autour duquel les congréganistes agenouillés remercièrent leur divine patronne, en récitant le *Salve Regina* et en lui laissant la promesse d'être plus que jamais ses dignes enfants. »

A son récit, l'on sent que le saint homme fut heureux ce jour-là. Tout le long du jour et à loisir, il avait goûté la joie de voir la *bonne Mère* honorée par les candides hommages de ses enfants bien-aimés, savouré la douceur de voir prospérer parmi cette jeunesse généreuse le règne du divin roi Jésus. Jésus était aimé, cela suffisait à son bonheur, et son zèle ne voulait pas d'autre récompense.

Ce grand zèle pouvait-il rester concentré dans le champ trop étroit de la congrégation? Comme s'étendait à tous la sollicitude incessante de son autorité,

ainsi son amour de Dieu avait besoin de se faire sentir à chacun. Ne citons que pour mémoire ses prédications multipliées. Amiens et les villages environnants, aussi bien que Saint-Acheul, les ont souvent entendues. Bornons-nous à noter, en passant, le témoignage que lui rendit officiellement, dans le journal de la maison, le Père ministre de Saint-Acheul, lorsque le P. Barrelle prêcha pour la première fois après sa prêtrise. Ce fut le mercredi 13 novembre 1822, jour où se célèbre la fête de saint Stanislas Kotska.

« Aux vêpres, le sermon a été prêché par le P. Barrelle, préfet des études. Devant Dieu, nos cœurs ont senti avec quelle onction, avec quelle puissance. Nous étions comblés de joie de ce que Dieu et la Compagnie possédaient un nouvel ouvrier évangélique si éminemment propre à être le ministre de la divine parole. Il n'y a point à s'en étonner, il devait en être ainsi d'un instrument de la grâce si étroitement uni au Seigneur par l'ardente fidélité à la vertu et par l'amour de l'oraison. »

Une semblable note jetée, contre l'habitude, au milieu de la plus sèche nomenclature des détails domestiques, est évidemment l'écho d'une émotion profonde et générale. La première allocution du nouveau prêtre avait été pour ses confrères un événement ; elle révélait une carrière d'apôtre. La mission de Portugal sera la justification de ces espérances.

Le Père Préfet de Saint-Acheul, laissant à Dieu l'avenir, était pressé de faire le bien. Sans doute il souhaitait vivement d'aller aux missions lointaines ; il

parlait souvent de son espoir d'aller en Chine pour y faire connaître Jésus-Christ. Mais son zèle s'emparait de l'heure présente comme si elle devait être unique, et il se hâtait de faire pénétrer Jésus-Christ dans l'âme de ses chers enfants. Quelqu'un d'entre eux avait-il à lui parler, et c'était le besoin de tous les instants, il se tenait assuré de remporter avec sa réponse un mot de l'âme et du paradis.

Au dehors déjà, les élèves des Dames du Sacré-Cœur trouvaient en lui leur apôtre, et la supérieure d'Amiens pouvait lui rendre ce témoignage :

« Pendant les trois ans qu'il passa à Saint-Acheul, depuis son ordination, nous avons eu à bénir Dieu des fruits de grâce que ses instructions et ses retraites produisaient dans nos enfants. Il avait un don particulier pour leur inspirer le mépris du monde et l'amour de la virginité. »

Dans l'intérieur du collége, certaines circonstances générales offraient de fréquentes occasions d'inspirer ou d'entretenir quelque dévotion solide. Elles ne lui échappaient jamais. Tantôt la fête d'un saint patron, tantôt un *Triduum* à saint Joseph, la procession du saint Sacrement en l'honneur du Cœur sacré de Jésus, le mois de Marie, l'érection d'un monument pieux, tout lui était une heureuse rencontre, et son zèle ne s'oubliait pas.

Durant ces démonstrations publiques de respect et de foi, on lisait sur le visage du P. Barrelle le modeste triomphe de l'amour divin. Entendre bénir son Dieu, voir honorer sa divine Mère par une jeunesse nom-

breuse et recueillie, suivre parmi elle le progrès de cette piété franche qu'elle apprenait à professer un jour sans ostentation, mais sans crainte, c'était sa joie. Mais je n'oserais dire qu'il ne fut pas attiré davantage par d'autres manifestations plus simples de la piété.

Ainsi il fut longtemps chargé de faire avec les élèves, chaque semaine, le chemin de la croix. Il savait communiquer alors la dévotion affectueuse dont il était rempli pour Jésus crucifié. On ne sortait de cet exercice que l'âme pénétrée de foi et de componction.

Il trouvait surtout des charmes mystérieux à des réunions plus intimes auxquelles n'étaient admis que les plus fervents. Le matin, avant l'heure de la prière commune, il faisait à haute voix, dans une chapelle, une courte méditation. On briguait la faveur d'y assister ; c'était une récompense accordée à la sagesse. Bientôt une sainte émulation s'empara du grand nombre. On prenait sur son sommeil pour pouvoir participer à ces méditations privilégiées. Plus de quatre-vingts obtinrent cette faveur. Le fervent religieux, se donnant libre carrière, laissait son cœur s'épancher en colloques ardents. Des traits de feu partis de ses lèvres allaient au fond des consciences graver les grandes maximes qui font les chrétiens généreux. Chaque jour on emportait le dard; en peu de temps on se sentait tout autre; bien des vocations sacerdotales et religieuses ont mûri sous le souffle béni de ces méditations embrasées.

Pouvait-il en être autrement? Le P. Barrelle venait de descendre du saint autel, portant encore toute vive, en sa poitrine, cette flamme brûlante qui n'est autre que Dieu même [1]. Auparavant, pendant plusieurs heures, il s'était abreuvé dans l'oraison aux sources du saint amour.

Peu content d'abréger ses nuits pour ce pieux exercice, il savait encore les interrompre au profit de l'amour divin. A minuit, régulièrement, il se faisait éveiller, soit pour aller adorer la sainte Eucharistie, soit pour prier un instant près de son lit. Le veilleur avait ordre de lui rappeler de prier pour les âmes du purgatoire. Pendant plusieurs années, le même Frère fut fidèle chaque nuit à s'acquitter de sa charge. Le bon Père ne manquait pas de le remercier chaque fois, et le Frère, en se retirant, l'entendait commencer ses prières par ces mots : « O mon bon Jésus! » car Jésus était sa vie, était toute son âme. Il s'enfuyait pour ainsi dire vers lui, loin de toute créature, quand il avait un moment de liberté, et se réfugiait auprès du tabernacle. On voyait que là était son trésor et sa paix. Il semblait qu'il voulût échauffer de son cœur les froides pierres où cet Ami divin se tenait enfermé, tant il se pressait discrètement près de l'autel, absorbé dans son amour.

Un jour, c'était fête dans la chapelle des Saints-Anges; il y avait bénédiction du très-saint Sacrement. Le congréganiste chargé de la sacristie cherchait un

[1] Deus ignis consumens est. (*Deut.* IV, 24.)

objet nécessaire.. Sous l'autel, qui était creux, se trouvait un petit réduit, fermé à son ouverture par un simple rideau. Le sacristain veut y prendre l'objet désiré. Mais il recule de surprise. Le P. Barrelle était là, prosterné sous l'autel, immédiatement au-dessous du saint tabernacle. Le congréganiste se retira doucement, ému, édifié. Aujourd'hui, Jésuite lui aussi, il remarque et nous répétons après lui : « Oui, c'était bien toujours le même Père *adorateur!* »

En justifiant ainsi ce nom prophétique, il n'oubliait pas non plus le nom de Joseph, mémorial béni d'une protection privilégiée, qui avait plané sur lui dès avant sa naissance. Entre autres pratiques d'honneur et de gratitude envers son saint patron, chaque mercredi il ne manquait pas d'aller en pèlerinage à la chapelle du Blamont, qui était dédiée à saint Joseph.

Jésus au saint Sacrement, la très-sainte Vierge, saint Joseph, c'est-à-dire les membres de la sainte famille, objets constants de ses prédilections surnaturelles, et durant tout le cours d'une longue carrière fidèles consolateurs des langueurs de son exil : heureux choix, douces préférences!

Le souvenir de cette triple dévotion revient encore dans les paroles suivantes du R. P. Guidée. Nous aimons à consigner ici le témoignage de ce religieux exemplaire, soit à cause de son mérite personnel et de la gravité reconnue de toutes ses paroles, soit parce qu'il fut tout à la fois le prédécesseur et le successeur du P. Barrelle dans la charge de préfet des classes.

« Voici ce qui m'a frappé surtout dans le P. Barrelle : grand esprit de ferveur, amour de l'oraison, dans laquelle je ne serais pas surpris que Dieu se fût communiqué à lui d'une manière intime, tendre dévotion au saint Sacrement de l'autel, confiance toute filiale à la sainte Vierge et à saint Joseph son patron. Pendant la prière, son attitude et son visage avaient quelque chose d'angélique. Son extérieur du reste était partout doux, affable, plein d'aménité. Il avait un sourire délicieux. On ne pouvait le voir sans se sentir prévenu en sa faveur.

» Étant à Saint-Acheul, il prêchait avec une ardeur et un zèle tout apostoliques, et il annonçait déjà ce qu'il serait un jour comme missionnaire. »

Le P. Guidée, en succédant au P. Barrelle, le 26 août 1825, ouvrait son journal par ces mots d'un laconisme expressif : « Le P. Barrelle, préfet des études, vient de partir pour Paris en emportant des regrets universels. La merveilleuse mansuétude de ses mœurs et son zèle extrême pour les âmes lui avaient attaché tous les cœurs. »

CHAPITRE VII.

TROISIÈME PROBATION.

Le P. Barrelle à Avignon. — L'école du cœur. — Ferveur exceptionnelle. — Critique élogieuse. — Au saint autel. — Le chauffoir du F. Dutel. — La grande retraite. — Essor donné aux Saints Exercices.

Cinq années s'étaient ainsi écoulées à Saint-Acheul, deux dans l'enseignement des belles-lettres, les trois autres dans les sollicitudes plus générales et plus graves de la direction des études. Le P. Barrelle venait d'accomplir sa trente et unième année; il était entré dans la dixième année de sa vie religieuse. Nous avons vu cet homme si ardent à son œuvre, qui donnait à son emploi des soins et une vigilance de tous les instants, assidu, sur toute chose, aux intérêts de son âme; livré tout entier aux autres, ne se réservant rien de lui-même et se gardant tout entier pour Dieu; entouré de l'estime et de l'affection de tous; mais, de son côté, attentif à s'effacer pour faire valoir les autres. Il avait fait son partage et son choix : « Prier, souffrir, être humilié de toute part, voilà ma vocation. » Le ton de douce conviction qui accompagnait ces paroles montrait qu'il les avait mûrement méditées avant d'en faire la formule de sa vie. Au départ de Saint-

Acheul, elles se retrouvèrent sous sa plume comme une confidence et un adieu.

Tel était celui que la Compagnie de Jésus, enlevant à tout autre emploi, allait plonger une année entière dans l'élément exclusivement surnaturel. Il allait faire sa troisième année de probation ou de noviciat : durant un an, comme s'il eût été novice encore, mais dans la maturité de l'âge et de la vertu, travailler son âme avec une vigueur nouvelle, docilement la remettre aux mains d'un maître habile chargé de l'exercer à la sainteté, en un mot, avant d'être définitivement l'homme apostolique, au sein de la solitude et de la prière se retremper dans l'*école du cœur*.

Or, d'après saint Ignace de Loyola, « dans cette école du cœur on allait soigneusement l'appliquer à tout ce qui affermit et fait avancer dans une humilité sincère, dans une abnégation généreuse de la volonté, du jugement même, dans le dépouillement des penchants inférieurs de la nature, dans une connaissance plus profonde, dans un amour plus grand de Dieu. De cette sorte, après avoir fortifié dans son âme, après y avoir fait pénétrer plus avant encore cette vie véritablement spirituelle, il pourra mieux aider les autres à s'avancer dans les mêmes voies, pour la gloire de Dieu et de Notre-Seigneur[1]. »

On ne saurait dire avec quelle plénitude de volonté, avec quelle impétuosité de saints désirs le P. Barelle, libre d'autres soins, embrassa l'année de sa sanctifica-

[1] Constitutionum p. V, c. II.

tion. Un extérieur toujours calme voilait à peine cette activité dévorante d'une âme possédée de l'impérieux besoin de la sainteté. A ce besoin généreux pas de limite, pas de trêve à ces aspirations, pas de lenteur dans ce travail, pas le moindre compromis avec la nature inférieure. Uniquement occupé de suivre l'impulsion de l'Esprit-Saint, le P. Barrelle était tout à la grâce, tout aux intérêts de l'éternité. En parcourant cette pure existence, entre tant d'années si parfaites, où le ressort de la ferveur ne se montre jamais relâché, sa troisième année de probation marque par une ferveur exceptionnelle. On sent dans tout son être un élan extraordinaire, son amour de Dieu s'élève jusqu'à l'enthousiasme, et dégage, pour ainsi dire, autour de soi une chaleur surnaturelle, dont la communauté reçoit la première influence.

En ce temps-là, notre communauté d'Avignon était une maison de noviciat, avec Montrouge, le seul que possédât alors en France la Compagnie de Jésus. A sa tête devait naturellement se trouver un homme consommé en prudence et en vertu, digne de recevoir en dépôt l'espoir de la Compagnie encore renaissante. Cet homme était le R. P. Renault, maître expérimenté dans la vie spirituelle, homme éminent par ses lumières et par son mérite. A côté de lui, choisi pour le seconder auprès des novices, la Compagnie plaçait le P. Barrelle, sous le titre de *Socius*. Si le P. Barrelle se félicita de retrouver après deux ans ce sage directeur, celui-ci ne s'applaudit pas moins de recevoir en sa personne une vivante image de la perfection reli-

gieuse, et de plus un coopérateur fervent et éclairé.

Qu'on veuille bien nous en croire : nul, s'il n'a pratiqué personnellement la vie de novice, ne peut soupçonner ce qu'on respire d'innocence, d'affabilité, de joie pure, de paisibles vertus, dans un noviciat de la Compagnie de Jésus. Après avoir vécu dix années dans ces demeures de la paix, nous le disons avec assurance : un noviciat de la Compagnie est une haute école de piété et de ferveur. Or il arriva que cette ferveur prit, au noviciat d'Avignon, un essor inaccoutumé, et l'on n'hésita pas à l'attribuer à la présence du pieux *socius*.

Le R. P. Renault, tout le premier, laissait éclater l'estime singulière qu'il en faisait et sa joie de le posséder dans sa maison. Dès le début, ses sentiments pénétrèrent dans le public, et le nom du P. Barrelle y fut aussitôt environné de vénération.

Un jour que le Père Maître des novices et son *socius* s'entretenaient ensemble dans la cour d'entrée, survint la Mère Pélisson, supérieure de l'hospice de la Bienfaisance. C'était une personne d'un sens exquis, un de ces cœurs nobles et industrieux à la charité, que Dieu a faits tout-puissants pour le bien, et dont le souvenir est encore bienfaisant alors que leur vie manque à tout le monde. Ravie de l'air céleste de ce prêtre inconnu, elle veut savoir son nom. — « Ce prêtre, répond le supérieur, est un de nos Pères. Il vient de nous être envoyé pour me seconder au noviciat. Oh! ma Mère, poursuit-il, remerciez le bon Dieu d'avoir fait un si beau présent à cette maison. Il faut

que Dieu ait sur cette ville de grands desseins de miséricorde, pour nous avoir envoyé un tel saint. »

Ses frères en religion s'en exprimaient entre eux librement ; on ne faisait point mystère d'une admiration qu'on savait partagée. Le R. P. Godinot, provincial des Jésuites français, était venu faire sa visite annuelle, accompagné du P. Druilhet, son *socius*. Le P. Druilhet, type inimitable de la plus exquise urbanité, était un séduisant conteur. Il avait coutume de noter dans sa mémoire, au profit de l'édification, quelques traits empruntés aux annales de la Compagnie. Il en défrayait la récréation commune et répandait ainsi un charme pieux dans nos entretiens. Ce jour-là, il rappelait le zèle d'un de nos anciens religieux, qui ne craignait pas de monter en chaire jusqu'à sept fois en un jour pour exhorter les fidèles.— « Gardez-vous bien, interrompit tout à coup le Provincial, gardez-vous, mon Père, de citer de pareils traits devant notre P. Barrelle, demain il faudrait lui accorder de prêcher, lui aussi, sept fois en un même jour. » Élogieuse critique, exagération gracieuse de ce fait alors bien connu, que le P. Barrelle embrassait avec empressement tout ce qu'il rencontrait en nos plus saints religieux de parfait et d'héroïque.

Une fournaise ardente brûlait dans son sein. L'amour de Dieu s'en échappait de toutes parts ; car, qui pourrait emprisonner la flamme ? C'est l'amour qui éclairait son regard d'un reflet divin quand il l'élevait vers le ciel, ou qu'il le tournait humide de tendresse vers le saint Tabernacle. « Ses lèvres ne tarissaient pas à parler

de Jésus-Christ et de son amour, disent les novices de cette époque. Nos cœurs s'échauffaient auprès du sien; dans ses conversations et dans ses conférences, il nous transportait tous du même amour dont il était pénétré. »

Il fallait surtout le voir à l'autel. D'ordinaire il célébrait les saints mystères dans un humble oratoire situé au pied du principal escalier de la maison. Rien de plus pauvre; mais, dans ce coin retiré, une obscurité mystérieuse servait à merveille son désir d'échapper aux regards.

Là, son air pénétré, son humble attidude, ses yeux suppliants et radieux, son ton, tout son être respirait une foi inexprimable. Sa seule vue alors eût révélé Dieu au plus incrédule et démontré le miracle eucharistique. « On eût dit, ainsi s'exprime le R. P. Pascalin qui le servait à l'autel, on eût dit un séraphin enflammé; son visage s'illuminait, des larmes dévotes sillonnaient ses joues, parfois son émotion ne pouvant se contenir, le sacrifice, forcément suspendu, se prolongeait outre mesure. »

Qu'on juge si le secret, instamment recommandé aux témoins, pouvait lui être gardé. Sa dévotion se trahissait en mille manières; chacun pouvait en citer quelque trait, et le maître des novices, dépassant ses disciples en estime pour son bien-aimé *socius,* l'avait surnommé saint Jean.

Un de nos Frères coadjuteurs, religieux d'une vertu peu commune, le F. Dutel, était l'intermédiaire habituel du P. Maître auprès du P. *Socius*. En allant fré-

quemment transmettre à celui-ci les intentions du supérieur, il eut occasion de remarquer des choses admirables. Souvent il lui arrivait de le trouver tellement absorbé en Dieu que, ne pouvant se faire entendre, il se retirait sans rien lui communiquer. Plusieurs fois il le surprit essuyant avec un chiffon les traces de sang qui couvraient le sol de sa chambre, afin de dissimuler ses austérités.

Il arrivait au bon Frère d'être longuement affligé par des sécheresses et des désolations intérieures. Voyant le P. Barrelle si recueilli en Dieu, il eut un jour la pensée de s'approcher de lui afin de participer à sa ferveur. Ce fut une inspiration de la grâce, car à peine eut-il rejoint le Père, qu'il sentit sortir de lui comme une flamme céleste, si douce et si pénétrante, que son cœur rempli de consolation se fondit bientôt en larmes abondantes. Instruit par ce premier essai, il renouvela plusieurs fois l'heureuse expérience avec le même succès. — « C'était mon chauffoir quand je sentais mon âme refroidie, ajoutait en souriant le bon Frère. Oh ! combien il m'a rendu service ! »

Les novices avaient remarqué que, dans la matinée surtout, le P. *Socius* portait souvent ses mains à ses lèvres et qu'il en baisait dévotement les doigts consacrés. On lui en demanda le motif.— « Ah ! dit-il, c'est qu'ils touchent tous les jours le corps sacré du Sauveur Jésus ! » Il conservait avec grand respect et couvrait aussi de baisers un petit lambeau d'un corporal hors d'usage, disant que c'était là une relique du linceul de Jésus-Christ.

Cette grande ferveur, sans cesse alimentée par toutes les ressources de la vie spirituelle, et spécialement par d'abondantes prières, allait grandissant tous les jours. Bien avant le réveil de la communauté, quand deux heures du matin venaient de sonner, il se mettait en oraison et y demeurait plusieurs heures, s'embrasant de plus en plus dans ces saintes communications avec le Ciel.

Mais ce qui donna le plus grand essor à sa ferveur, ce fut la grande retraite d'un mois qu'il fit tout d'une haleine, sous la direction immédiate de saint Ignace, je veux dire sans autre secours que le livre de ses *Exercices spirituels*.

Ce fut de la part du P. Barrelle une initiative doublement avantageuse. Jusque-là occupée des mille nécessités de sa réorganisation, la Compagnie, datant presque d'hier sa nouvelle existence, n'avait pas encore remis en leur vigueur première toutes les traditions des anciens Jésuites. On n'avait pas eu le loisir de se livrer à une étude approfondie des *Exercices spirituels*. A l'heure du besoin, on demandait à quelques commentaires plus pieux que fidèles la clef de ce trésor caché, et l'on recevait de ces initiateurs incomplets encore plus leur propre pensée que celle de l'auteur inspiré[1].

En outre, il était rare qu'on suivît ce guide si sûr

[1] C'est une tradition constante que les *Exercices spirituels* ont été dictés à saint Ignace par la sainte Vierge elle-même. En souvenir symbolique de cette inspiration céleste, se trouve dans la grotte de Manrèze, transformée en chapelle par la piété des fidèles, un

jusqu'au terme de la carrière. On goûtait au calice d'or, on ne l'épuisait pas d'un seul trait et jusqu'au bout. Or ce n'est qu'à ce prix qu'on en peut pleinement éprouver les effets salutaires. Ceux qui voulaient faire en entier les grands exercices échelonnaient dans l'année trois ou quatre retraites distinctes, calquées sur les phases diverses des saints Exercices. C'était en interrompre l'harmonie ; c'était détruire ce puissant ensemble de moyens surnaturels si savamment préparé sous l'inspiration divine, pour opérer, par son incessante progression, la transformation de l'âme.

Il faut l'avouer, notre génération, à la comparer à

bas-relief en marbre, placé au-dessus de l'autel, où le saint est représenté, à genoux et dans l'extase, traçant dans son livre d'or les divins enseignements qui sortent de la bouche de Marie.

Au sens d'une spéciale illumination de l'Esprit de Dieu, l'inspiration des *Exercices spirituels* est d'ailleurs hors de doute. Elle ressort avec évidence des paroles suivantes du pape Paul III, dans ses Lettres apostoliques du 31 juillet 1548 : « Ignace de Loyola a » rassemblé certains enseignements ou *Exercices spirituels* tirés » des saintes Écritures et de l'expérience des choses de Dieu, et il » y a établi une excellente méthode pour porter les fidèles à la » piété. — Ayant reconnu que ces enseignements et ces *Exercices* » sont remplis de piété et de sainteté, très-utiles et très-salutaires » pour l'édification et l'avancement spirituel des fidèles..., de notre » science certaine et par l'autorité pontificale, en vertu des pré- » sentes, nous approuvons, louons et confirmons les dits *Exercices* » et tout leur contenu. »

Seul l'Esprit-Saint peut être la source de *la piété et de la sainteté dont ce livre est rempli*, seul il peut être la cause première de *l'édification et du profit spirituel* que vont y puiser les fidèles, seul enfin il a pu donner à ces pages admirables une perfection surnaturelle qui justifie l'éloge et l'approbation absolue du Saint-Siége, tant pour l'ensemble que pour chacune des leçons qui s'y trouvent contenues, *omnia et singula in eis contenta*.

ses devancières, pouvait paraître trop faiblement trempée pour d'aussi mâles efforts. Plusieurs ne s'imaginaient même pas que nous pussions marcher en ce point sur les traces de nos pères, et, pendant un mois de laborieuses méditations et de luttes surnaturelles, sevrer entièrement notre âme de toute pensée qui ne viendrait pas du ciel ou qui n'y remonterait pas. En un mot, les grands Exercices, cette vaillante armure de nos ancêtres, semblaient disproportionnés à nos forces.

Par bonheur, quoi qu'il en puisse être de notre faiblesse, la grâce de Dieu n'a pas de peine à rétablir l'équilibre. Le P. Barrelle offrit la preuve que l'héritage légué par saint Ignace à sa postérité ne devait pas être pour elle un trésor scellé.

Le premier donc, du moins en France, nous l'affirmons sur des autorités vénérables et nombreuses, le premier de tous, le P. Barrelle, encouragé par le R. P. Renault, recommença à suivre dans toute son étendue la carrière des grands Exercices.

Environné, au début, de quelques commentateurs estimés, il fut prompt à se convaincre que mieux vaut boire à leur source limpide les vivifiantes doctrines des *Exercices spirituels*. Le bibliothécaire du noviciat, appelé au bout de deux ou trois jours, dut emporter tout autre livre, et ne laisser dans sa cellule dépouillée que la Bible et le livre des *Exercices spirituels*.

Alors, tout rempli et, pour ainsi dire, tout possédé de l'esprit de saint Ignace, il se livra sans ré-

serve à sa puissante impulsion. Il méditait, il priait ardemment, il flagellait son corps, il suivait avec une ponctualité généreuse la méthode, les instructions, les moindres avis, les plus petites annotations de notre bienheureux Père, en un mot toute l'économie des saints Exercices, déférant en toute chose avec une simplicité d'enfant au jugement du Père Maître. C'était l'hiver, la saison fut rigoureuse; il demeura solitaire dans sa petite cellule sans feu. Mais, dit un témoin, « il en sortait si embrasé de ses entretiens avec Dieu, qu'il semblait au-dessus des conditions de la nature... Il paraissait tout de flamme. »

De son aveu, en effet, Dieu l'avait inondé de lumière et de grâce. Il reçut l'intelligence des saints Exercices à un degré extraordinaire; ce fut comme un don providentiel qui devait profiter à la Compagnie tout entière. Il fut le principal instrument choisi d'en haut pour renouveler en elle l'esprit des Exercices, en répandre l'amour, en populariser l'usage, plusieurs années avant que le T. R. P. Roothaan, par la traduction littérale du texte primitif et par ses notes admirables, mît le livre de saint Ignace en si haute estime, en en facilitant l'intelligence et la pratique.

Le P. Renault, si juste appréciateur des choses de l'âme, ne permit point à l'humilité du P. Barrelle d'enfouir dans le silence le trésor de science surnaturelle qu'il venait de recueillir dans la retraite. Il fallut expliquer les saints Exercices dans une suite de con-

férences auxquelles non-seulement les novices, mais la communauté entière se rendait avec empressement. Le P. Renault ne manquait pas d'y assister lui-même, non moins charmé que tous nos Pères de l'admirable doctrine de notre saint religieux, déjà maître consommé dans les voies de la perfection.

Au reste, le P. Renault ne fut point étranger au mérite de ce haut enseignement. Il possédait un sens merveilleux des choses de Dieu et comme un tact surnaturel qui en fit un des directeurs les plus éclairés de son temps. Ils discouraient donc ensemble sur le livre d'or, ensemble en étudiaient les secrets, en confrontaient les principes, en éclairaient les obscurités, en pesaient enfin toutes les paroles. Sanctionnée par la sagesse de cet homme si grave, l'exposition faite par le P. Barrelle en recevait une valeur et une autorité plus grandes.

Nous possédons plusieurs manuscrits, dont ces remarquables conférences furent le développement. Entre tous se distingue un important travail en langue latine, sur l'*Esprit apostolique d'après les Exercices de saint Ignace,* œuvre capitale, dont le moindre mérite est de révéler un latiniste exercé; docte et vigoureuse étude, où coule à pleins bords, sous un style élégant, un fleuve de doctrine et de piété[1]. Onction, chaleur, éloquence, et jusqu'à cette langue

[1] Sous le titre modeste d'*Appendice,* c'est une œuvre de longue haleine. Nous en avons donné une rapide analyse dans notre première édition. A notre avis, la publication de ce travail serait particulièrement profitable aux religieux.

charmante dérivée des Écritures divines, qui devint sous la plume de saint Bernard l'inimitable interprète de la dévotion, tout rappelle l'abbé de Clairvaux. De ses lèvres coulent à flots les formules inspirées. Il en recompose si bien, il en remplit, il en éclaire si heureusement la trame des *Exercices*, qu'une même parole fait entendre à la fois nos livres sacrés et saint Ignace de Loyola.

Donner une idée de la manière de l'auteur, tour à tour et souvent tout à la fois docte, éloquente et pieuse, nous mènerait trop loin. Écoutons seulement, dans la page suivante, la piété méditant tout haut avec ses tendresses naïves. L'auteur, dans la contemplation des deux étendards, étudie l'humble majesté du roi Jésus; il vient de méditer l'humilité de la crèche, et il interpelle l'Égypte :

« Et vous, ô contrées de l'Égypte, que nous ra-
» conterez-vous de l'humble Jésus? Vous ne pouviez
» le voir alors que, tendre enfant, à travers des routes
» non frayées, au sein des vastes solitudes, il reposait
» sa tête délicate sur les bras de sa Mère. Mal pro-
» tégés par l'indigence contre la fraîcheur des nuits,
» ils ne pouvaient si bien le réchauffer, que dès le
» réveil de l'aurore, ce Jésus, d'une voix trop intel-
» ligible au cœur de Marie, et du sein des ombres où
» l'emprisonnaient ses langes, ne dût faire entendre
» ces gémissements : — Ouvrez-moi, ô ma sœur, ô
» ma bien-aimée..., parce que ma tête est pleine de
» rosée, et les boucles de ma chevelure de l'humidité
» des nuits.....

» Mais vous le vîtes, à son entrée, lorsque suspendu » au sein maternel, avare peut-être, faute de nourri- » ture, de son lait accoutumé, ce Fils de parents qui » tendaient la main s'avançait à l'entrée des carrefours » ou dans les rues des cités, toujours environné du » cortége ordinaire de son humilité et de ses abjec- » tions.

» Vous le vîtes durant son séjour, vraiment petit » enfant par son âge et par son impuissance, comme » un arbrisseau qui grandit ou comme une plante qui » s'élève d'une terre altérée. Qu'il fût Dieu, le soupçon » même ne vous en est point venu. Et si quelqu'un » vous eût raconté sa génération, vous eussiez dit : — » Quoi! cet enfant, ce pauvre petit, est-ce bien lui » que je devrais reconnaître pour mon Dieu?... Mais » il n'est en lui ni grâce ni beauté; nous l'avons vu, » et il n'avait point d'apparence; dédaigné, le dernier » de tous... et voilà que nous n'avons pas pris garde » à lui.

» Enfin vous le vîtes au départ, un peu grandi déjà, » alors qu'il regagnait le toit de Nazareth; tantôt assis » sur une humble monture, tantôt marchant humble- » ment, essayant ses forces enfantines, et déjà prépa- » rant ses pieds à des blessures autrement cruelles, il » cheminait auprès de l'artisan qui lui servait de père, » ou, comme un jeune agneau, auprès de sa pauvre » Mère[1]. »

[1] « Tu vero quid dices, ô Ægypte?... Non vidisti puellulum cum per itinerum invia, per vasta deserti, non habens in quo caput reclinet tenellulum, nisi matris brachia, quæ sub lege paupertatis,

Est-ce à saint Bernardin de Sienne, est-ce au P. Joseph Barrelle qu'appartient ce dévot langage, pieux parfum, naïf écho d'un cœur fervent? A quelle distance cependant ne sommes-nous pas du texte latin! On le sait, le latin doit à sa clarté, à sa nerveuse concision, d'être la langue du raisonnement et de la pensée; sa souplesse, son abondance, sa majesté, en font la langue de la persuasion et de l'éloquence. L'Église lui a donné un plus haut mérite : elle en a fait, au sens chrétien, la langue de l'âme. Noble et fidèle interprète de l'esprit humain, elle est devenue l'interprète autorisé de l'âme et de Dieu. Elle a appris des accents inconnus; elle s'est dilatée pour laisser parler Dieu dans ses formules; elle s'est enrichie pour

a noctium frigore parum protecta, vix eum ita fovebant, quin elucescente aurora, Jesus Mariæ, clara satis et bene intellecta voce, de mediis pannorum quibus erat obvolutus, umbris dicere possit : Aperi mihi, soror mea, amica mea... quia caput meum plenum est rore, et cincinni mei guttis noctium. (*Cantic.* v, 2.)— Sed infantem vidisti, cum in introitu suo, ad ubera materna pendulus, eaque forte, ob victus tenuitatem aut penuriam, consueti lactis avara, Filius mendicantium per oppidorum vias, per viarum ostia, sua semper humilitate atque abjectionum corona stipatus incederet... — Vidisti in commoratione sua, Parvulum ætate ac viribus, quem, instar virgulti ascendentem aut sicut radicem de terra sitienti. (Isai. liii, 2.) Deum esse, tibi ne in suspicionem quidem venire potuit. Unde, si quis generationem ejus tibi enarrasset, « Puerum istum, dixisses, pauperculum istum, Deum meum » agnovero?... At non est ei species, neque decor; vidimus eum, » et non erat aspectus... Despectum et novissimum... Unde nec » reputavimus eum. » — Vidisti denique in exitu suo, cum grandiusculus, Nazaræa tecta repetens, aut humili asello veheretur, aut propriis relictus viribus, in humili calceamento, paratus ad pedum vulnera, vice-parentem fabrum et matrem misellam, alacer velut agnus, sequeretur. (Appendix, p. 100 et 101.)

exprimer et traduire des vérités plus hautes, des sentiments plus élevés que l'homme. L'Évangile, les Pères, les Docteurs, les Pontifes, les Saints, l'ont assouplie à devenir l'écho du monde surnaturel. Ainsi lui est-il donné d'atteindre incessamment au sublime par un mélange de simplicité et de grandeur inimitables ; de descendre au plus secret de l'âme par ce je ne sais quoi de tendre et de mystérieux qui n'appartient qu'à la piété.

On sait cela pour peu qu'on ait ouvert les Confessions de saint Augustin, les Homélies de saint Bernard, les Méditations de saint Bonaventure ou de saint Bernardin de Sienne, les opuscules de Thomas à Kempis, le moindre livre enfin, dû, comme celui qui nous occupe, à un cœur savant dans l'amour de Dieu.

Un filial enthousiasme respire dans tout l'ouvrage, mais il ne dépassait pas le cercle discret de l'intimité fraternelle ; là, du moins, il s'épanchait à l'aise, et des grandes traditions de la famille religieuse il faisait jaillir d'entraînantes provocations à la vertu. Ce n'est pas une contagion commune, celle du renoncement, de l'humilité, de la pauvreté volontaire, du désintéressement de soi-même, en un mot du dégagement de toutes les cupidités humaines au profit de l'honneur de Dieu et du bonheur de tous. Or, le succès de ces brûlants discours était de répandre cette contagion, et beaucoup lui ont dû des élans décisifs et durables.

A la suite de saint Ignace, son père et son guide, il allait droit aux vraies vertus, aux vertus mâles et

solides, au véritable esprit des saints, à l'esprit de l'Évangile et de la Croix. C'était un maître de la grande école. Se vaincre, se renoncer, s'humilier pour l'amour de Jésus-Christ, il n'en savait pas davantage. Aussi, de tout l'effort de sa conviction, il repoussait certain ascétisme superficiel, certaine spiritualité affadie à qui fait peur l'humilité et qui prend l'abnégation pour un épouvantail. Surtout il ne parlait qu'avec tristesse d'une sorte de religiosité vague et sentimentale, qui va substituant au devoir et à l'humble foi je ne sais quelle sonorité creuse, habillée de quelques formules à la mode et remplie de prétentions toutes mondaines.

Plus grande encore était son horreur d'une prédication parasite, avide d'applaudissements, amoureuse du clinquant et du paradoxe, honteuse enfin de la croix de Jésus-Christ, qui force l'Évangile à flatter les passions et façonne la vérité à caresser l'erreur.

Nous retrouvons, à ce sujet, des pensées négligemment jetées en tête de quelques pages, où il trace un plan de mission.

Il évoque d'abord le divin missionnaire Jésus-Christ, type idéal de tout prédicateur, et il rappelle son programme. Après avoir ensuite posé en principe que le but du prédicateur est de convertir et que la conversion étant l'ouvrage du Saint-Esprit, il faut se livrer à lui comme un instrument docile, il insiste sur la nécessité de ne mettre, par des prétentions humaines, aucun obstacle à l'action de la grâce. Car, en vérité, selon la parole de saint Paul, dans la culture divine confiée à l'apostolat, « celui qui plante et celui qui

arrose ne doivent se compter pour rien; Dieu seul est le principe de l'accroissement. » Dès lors le fidèle organe de la parole évangélique n'aura garde d'oublier d'où lui vient la lumière, ni de compter sur l'effort du talent. La prédication n'a qu'un langage : le langage de la foi; qu'une force capable d'atteindre les âmes : la grâce de Jésus-Christ.

Le P. Barrelle fit mieux que de développer cette solide doctrine; il ne tarda pas à pratiquer lui-même avec éclat l'art évangélique de la conversion des âmes, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

TROISIÈME PROBATION.

Jubilé de 1826 : le P. Barrelle à Saint-Pierre d'Avignon. — Une conversion. — Traité de la confiance en Dieu. — Le P. de Ravignan et le P. Barrelle.

C'était la grande année jubilaire de 1826. Des missionnaires de la Compagnie de Jésus évangélisèrent simultanément toutes les paroisses d'Avignon. Parmi eux on remarquait, au premier rang, à Saint-Agricol, le célèbre P. de Mac Carthy; à Saint-Pierre, le P. Barrelle : le P. de Mac Carthy, de nos jours le plus noble et le plus modeste représentant de la parole chrétienne, l'orateur le plus accompli de la chaire en notre siècle. Il opéra des prodiges.

Le P. Barrelle, de son côté, apparut comme un ange de Dieu. Les foules empressées accoururent pour l'entendre. C'était bien l'apôtre que leur avait promis sa réputation. Il faisait éclater sur son auditoire le flambeau des vérités éternelles, il tirait des profondeurs de sa foi des élans irrésistibles, il jetait dans sa parole de ces cris de l'âme qui éveillent en toute âme humaine un infaillible écho, et cet accent surnaturel que l'oreille chrétienne reconnaît entre mille, cet inimitable accent qui n'appartient qu'au zèle et qui

vient de Dieu. On vit alors ce que peut le talent fécondé par l'humilité, une éloquence sans recherche, livrée sans réserve à la grâce divine et enivrée de l'amour de Dieu. Comme un torrent débordé, elle entraînait tout sur son passage. Les cœurs ne résistent guère à un saint... Vaincus, subjugués, ils se rendaient presque tous à l'homme de Dieu. Les conversions furent nombreuses, quelques-unes frappantes.

Sans doute Dieu avait versé sur les lèvres du prédicateur la force et la persuasion; sans doute, son ton, son regard, son attitude majestueuse avaient quelque chose du prophète; mais, je le répète, c'est le saint surtout qui saisissait la foule, le saint qu'elle voulait entendre, qu'elle voulait voir. Elle se précipitait sur ses pas, elle le suivait dans les rues, soit lorsqu'il se rendait à Saint-Pierre, soit lorsqu'il faisait les stations du jubilé, le chapelet à la main, perdu dans son recueillement, ignorant ce qui se passait autour de soi, alors que, sur son passage, on se mettait aux fenêtres ou sur le pas de la porte pour le contempler à loisir. On le vit même, pour monter à Notre-Dame des Doms, quitter sa chaussure sur la place du palais, et de là, s'avançant pieds nus, gravir plus pieusement les degrés qui conduisent au vénéré sanctuaire.

« On ne peut dire, écrit une religieuse du Carmel, on ne peut dire les impressions salutaires produites par la seule vue du R. P. Barrelle, quand il était en chaire. Tout le monde répétait à l'envi : C'est un saint! c'est un vrai saint! son exemple nous saisit et

nous touche autant que ses paroles. Tout en lui imprimait dans les cœurs la pensée de Dieu et le désir de se donner tout à lui. »

Il y a quelques mois à peine, un de nos anciens Pères, vénérable vieillard que Dieu vient d'appeler au ciel, nous disait d'une voix rajeunie par cette lointaine émotion : « Dans les yeux du P. Barrelle il y avait une expression si ardente, un sentiment si pénétrant lorsqu'il prononçait en chaire le nom de Jésus, que son auditoire en était tout frémissant. Pour moi, je subissais avec délices le charme de sa parole, et pour exprimer en mon cœur le sentiment de suavité que j'éprouvais à l'entendre, intérieurement, tandis qu'il parlait, je disais et redisais avec le Cantique : « Que ta douce voix résonne à mon oreille, *sonet vox tua in auribus meis.* »

« On remarquait, écrit un autre Père, on répétait partout que tandis qu'il prononçait le saint nom de Jésus, son visage s'épanouissait, sa voix rendait un son tout céleste qui allait à l'âme, et ses lèvres trahissaient par un doux sourire l'ineffable impression de son cœur. »

Dans ce jubilé mémorable, un grand bien se fit dans les âmes, de grands triomphes furent donnés à Jésus-Christ, de grands pécheurs furent rendus à l'innocence et à la paix; des jeunes personnes furent sevrées pour jamais de l'amour et des folies du monde, et plusieurs, généreuses jusqu'au bout, embrassèrent la perfection religieuse.

Nous laissons volontiers à l'âme son secret, et à la

vertu son humble mystère. Mais la discrétion ne nous interdit pas de rapporter le fait suivant :

Une jeune personne appartenant à une des familles notables de la ville, recherchée pour sa brillante position et pour ses qualités personnelles, vivait en dehors des pensées sérieuses, tout occupée de vanités et de plaisirs. Son esprit enjoué, ses richesses, la tendresse excessive de ses parents, tout contribuait à en faire une sorte d'idole ; chaque jour lui apportait une fête nouvelle, les joies se multipliaient sous ses pas. La grâce aussi devait avoir son heure. Un jour la jeune personne se rendit à Saint-Pierre pour les exercices du jubilé. Le P. Barrelle montait en chaire. Un trait de feu sembla sortir du regard profond qu'il jeta sur elle ; car une vanité plus éclatante et plus étalée la signalait au milieu d'une foule brillante. Sous ce regard, elle sentit son cœur se briser ; sa fierté combattit vainement les pleurs qui s'échappaient de ses yeux, son visage en fut inondé. Le discours de l'homme de Dieu acheva de gagner cette âme. Sans retard, avant de rentrer chez elle, elle veut apaiser l'angoisse de son cœur. Dès le soir même, elle était aux pieds du prédicateur, lui ouvrait sa conscience, et, noyée dans les larmes, elle recueillait avidement les promesses de la miséricorde.

Depuis ce jour, elle oublia les vanités de la terre. Dieu la laissa dans le monde, comme il place les étoiles au sein de la nuit, pour y répandre par le bon exemple une utile clarté. Dans le mariage, Dieu épura sa vertu par l'épreuve. Parmi les peines les plus

cruelles, toujours fidèle à la règle de conduite que son saint directeur lui avait tracée, chrétienne en tout, elle trouva dans la patience l'achèvement de sa vertu.

Vingt et un ans s'écoulèrent entre sa conversion et sa mort, et chaque jour elle bénissait Dieu des grâces qu'il lui avait accordées par l'entremise de son serviteur. Arrivée à la fin de sa course, elle aimait à redire dans l'intimité tout le bien qu'elle en avait reçu. Quelques instants avant de mourir, ramassant tout ce qui lui restait de forces, elle leva les mains vers le ciel en répétant avec attendrissement quelques-uns des conseils de son vénéré Père; puis, le sourire sur les lèvres, elle ajouta : — « Au ciel! je vais au ciel! et c'est au P. Barrelle que je dois mon bonheur. Je lui dois tout, je lui dois tout! reprit-elle; si j'aime le Seigneur, c'est lui qui m'a inspiré cet amour. Oui, je l'aime, Jésus, je l'aime; mais mon cœur est trop petit pour l'aimer selon mon désir. Aidez-moi! mon cœur déborde d'amour; je vous aime, ô Jésus! je vous aime outre mesure! » Et elle expira, murmurant encore : — « Jésus! Jésus! je vous aime trop! au ciel! au ciel! »

Au milieu des exercices de ce jubilé laborieux, le bon Père se trouva très-fatigué. Une fièvre continue lui causait de fréquentes défaillances et quelquefois des vomissements de sang. Il ne laissait pas de prêcher deux fois le jour, et prolongeait même les confessions jusqu'à minuit. Le R. P. Renault, touché de cette excessive faiblesse, lui désigna pour entendre les con-

fessions la chapelle de la Bienfaisance ; là, les sœurs de Saint-Charles pourraient lui procurer les soins que réclamait son état. Ce fut un sensible bonheur pour cette fervente communauté, qui avait appris déjà à le vénérer comme un saint.

Il devait l'être en vérité, si le zèle, la charité, l'oubli de soi poussé jusqu'à l'héroïsme, sont les vertus propres des saints.

Chaque soir, après avoir confessé quelque temps, il tombait dans un tel état de défaillance qu'il fallut plusieurs fois l'emporter et le reposer sur un lit. Quand il était un peu remis, il se levait et allait à la chapelle retrouver ses *chères âmes,* ainsi qu'il les appelait. Lorsque enfin il ne pouvait plus descendre, affligé de renvoyer cet immense concours qui réclamait son ministère, du moins il voulait que les hommes pénétrassent auprès de lui, et les faisant mettre à genoux près de son lit, épuisé, souffrant, n'en pouvant plus, il entendait leur confession.

« Ah! qu'il était beau, nous dit un témoin oculaire, qu'il était touchant dans sa charité, accueillant avec une tendre bonté ces hommes repentants! En le voyant étendu sur ce lit, ils se sentaient émus d'admiration, puis ils se retiraient recueillis, pénétrés, les yeux humides de larmes et disant dans leur naïf idiome : Oh! quel saint! quel saint!... »

« Quant à lui, il ne voulait d'autre soulagement que ce demi-repos, pendant lequel il continuait les fonctions de son ministère. On lui représentait qu'il s'épuisait de travail : Oh! répondait-il, je serais trop

heureux de mourir pour Celui qui s'est consumé pour les âmes. »

Un jour, il se trouva beaucoup plus fatigué qu'à l'ordinaire, par suite d'un abondant vomissement de sang. La Mère Pélisson, supérieure de la Bienfaisance, cette femme admirable dont nous avons déjà parlé, lui représenta qu'il serait imprudent de monter en chaire en cet état. — « Laissez, laissez faire Jésus, ma bonne Mère, répondit-il; quand le moment viendra, vous verrez qu'il donnera assez de force à son méchant serviteur pour prêcher avec feu. Ne faites rien, ne dites rien, je vous en prie, laissez-moi aller où Dieu m'appelle. » — Sur ce, il part en s'étayant le long des rues, contre les murailles, comme assez souvent il était obligé de faire. Arrivé à l'église, comme si la vue du Tabernacle l'eût soudainement ravivé, il gravit les marches de la chaire avec une fermeté dont s'émerveillaient ceux qui venaient de le voir se traînant par les rues. Il prêcha avec une véhémence inaccoutumée, et chacun se disait en l'entendant : « Mais, en vérité, c'est du miracle! » Moins que les autres, les religieuses qui le voyaient tous les jours pouvaient revenir de leur surprise. En descendant de la chaire, il se rendit au confessionnal, et il y demeura jusqu'à une heure très-avancée de la soirée.

Telle fut son existence de chaque jour durant tout le cours du jubilé. Le couvent de la Bienfaisance était assiégé de gens qui venaient remettre leur conscience en ses mains. La chapelle, la cour, ne désemplissaient pas de ceux qui attendaient leur tour. Du jour où on

avait pu lui parler et l'entendre, on datait le commencement d'une vie meilleure; beaucoup depuis, après des années de fidélité et de mérites, ont mêlé à leur dernier soupir des bénédictions à sa mémoire.

Déjà éclatait autour de lui une vénération ardente, enthousiaste. Vainement mettait-il tous ses soins à échapper aux applaudissements qu'attire à soi le zèle désintéressé. La vénération du peuple grandissait avec son humilité. Il s'affligeait douloureusement de cette estime comme d'une injure à la vérité. Par pitié pour une telle douleur, les sœurs de la Bienfaisance s'efforçaient d'atténuer les témoignages expressifs d'une reconnaissance universelle.

Si l'on avait l'air de lui attribuer quelque chose du bien qui se faisait : — « Hélas! disait-il avec conviction, je ne suis qu'un *gâte-tout* dans le champ du Seigneur, et je ne sais faire autre chose que l'ouvrage du renard dans les vignes. Dieu se glorifie par la nullité de son instrument. Ah! si l'on me connaissait, on me traînerait par les rues. Mais Dieu met un voile sur ma misère, afin qu'on ne soit pas scandalisé. » Que de fois on l'a entendu parler ainsi avec un accent de vérité qui confondait, et qui tirait des larmes à ceux qui voyaient sa vertu!

Sa présence dans une ville voisine, à l'occasion du jubilé, y fut aussi une bénédiction pour les âmes. Nous ne signalerons qu'un seul fait. Il y avait dans cette ville un couvent de religieuses cloîtrées. Elles firent prier le P. Barrelle de leur accorder une instruction, ce qu'il fit avec sa charité habituelle. La supérieure a

souvent affirmé qu'en entendant le saint homme, elles crurent entendre Jésus même, tant la vertu d'en haut remplissait ses paroles. C'était un feu qui s'insinuait dans leurs âmes, échauffant de l'amour de Jésus les volontés et les cœurs. Jamais, depuis, elles n'ont rien entendu de semblable. Chacun y trouva un aliment conforme à ses besoins personnels, et la supérieure assure avoir souvent tiré de cette unique instruction des lumières appropriées aux besoins de chaque jour.

A la suite de ses excès apostoliques, le P. Barrelle tomba si gravement malade, qu'on craignit pour sa vie. Édifiant dans la maladie comme aux jours de la santé, loin de se repentir alors de son ardeur à la pénitence, il prenait occasion de l'impuissance où il était réduit pour exhorter les novices à redoubler de ferveur. — « Ah! mes chers Frères! disait-il, sanctifiez-vous pendant que la santé vous est accordée; quand vient la maladie, on n'est plus capable de rien pour le service du bon Dieu. »

Nous ne parlerions pas de la retraite qu'il alla donner cette même année au petit séminaire d'Aix, au grand avantage de cette jeunesse, si elle ne signalait une de ces douces attentions de la Providence dont il alimentait sa pieuse reconnaissance. Il y avait précisément dix années que, supérieur de cette maison, il avait tout quitté à l'appel de la grâce, pour s'enrôler sous la bannière de la Compagnie de Jésus. Dieu le ramenait en ces lieux témoins de son premier pas dans la cléricature et du travail mystérieux de sa vocation religieuse. A cette heure, nul n'avait à se repentir de

son sacrifice. Il retrouvait le séminaire transformé, agrandi, prospère; la Compagnie de Jésus, par son dévouement à la jeunesse remise en ses mains, rendait avec usure au diocèse le bien qu'elle en avait reçu. Lui-même reparaissait avec les trésors de lumière et de vertus qu'il était allé demander à la vie religieuse. Ainsi les desseins de Dieu sont tôt ou tard pleinement justifiés.

A Aix comme à Avignon, le P. Barrelle fut prié de faire à la communauté une suite de conférences sur le livre des *Exercices*. Il n'eut pas de peine à céder aux désirs du P. Delvaux. Il était dit que son travail, son zèle et ses enseignements, seraient l'origine du mouvement favorable qui entraîna les meilleurs esprits de la Société à l'étude approfondie des *Exercices spirituels*.

Déjà il avait livré à l'impression un recueil pratique des *Méthodes de saint Ignace*. On lui devait un plan détaillé de méditations et de contemplations pour la *grande retraite* d'un mois, telle que tout Jésuite la fait dans le cours du noviciat. Ce plan, suivi jusqu'à ces dernières années dans les noviciats de France, présentait jour par jour les points à méditer, les avis, les annotations, la direction spéciale conforme au développement régulier des saints Exercices. Ce n'était point assez. A côté de cette marche si bien tracée à l'âme en retraite, le guide prudent qui doit veiller sur elle recevait lui-même un puissant secours dans un résumé substantiel des lumières dont il a besoin. Sous ce titre : *Medulla Directorii,* Substance du Directoire,

le P. Barrelle lui présentait avec une concision méthodique l'art de manier les saints Exercices, tel que nous l'ont légué nos devanciers.

On le voit, l'année de recueillement accordée au P. Barrelle par l'institut ne fut point stérile pour le zèle. Encore nous resterait-il à parler de plusieurs autres produits de sa plume. Il composa et fit imprimer alors deux opuscules de piété, le *Saint Rosaire* et le *Saint Scapulaire*. Ils ont puissamment contribué à rétablir et à populariser en France ces dévotions solides, un peu oubliées dans les premières années de la restauration religieuse.

Avant de quitter avec le P. Barrelle ce cénacle d'Avignon où s'échauffa son amour et son zèle dans la retraite et la prière, nous rencontrons encore quelques pages échappées à sa plume et qui méritent une mention spéciale. Nous les devons à un acte touchant de charité fraternelle.

Notre maison d'Avignon comptait parmi ses habitants un Père vénérable, blanchi dans le zèle et dans les vertus. Après avoir pendant une longue carrière encouragé les autres à la confiance, lui-même déjà près du terme, sur le point de comparaître devant la Sainteté infinie, éprouvait les terreurs des jugements divins. Le P. Barrelle entreprit de le consoler, et voici comment il s'y prit pour rassurer l'âme timorée du bon vieillard. Chaque jour il lui apportait par écrit quelques réflexions solides sur la confiance en Dieu. La méditation du lendemain enchérissait sur les consolantes pensées de la veille, et bientôt le cœur du

vertueux vieillard s'ouvrit à la dilatation et à la paix. Nous-même avons recueilli le fait de la bouche du P. Barrelle. Ces feuilles rassemblées formèrent les premiers éléments d'un *Traité de la confiance en Dieu*.

En tête du manuscrit, sur un méchant papier, est tracé le plan, hélas! inachevé de l'ouvrage. Son entier développement devait renfermer trois parties : *Les sources* de la confiance; *les obstacles* à la confiance, en dernier lieu *la pratique* de la confiance. La dernière partie devait, en douze articles distincts, répondre aux objections spécieuses que l'ennemi de tout bien suscite dans les cœurs contre une vertu si douce et si nécessaire. Parmi les sources de la confiance, l'auteur n'avait eu garde d'oublier nos propres misères. Elles ont coutume d'engendrer nos découragements ; mais le juste appréciateur des infinies miséricordes sait bien qu'elles attirent en ceux qui les reconnaissent humblement l'effusion des bontés divines.

Le fragment que nous possédons ne découvre que les deux sources principales de la sainte confiance : Dieu et Jésus-Christ. Mais il n'est pas moins important par son étendue que par son objet, et forme à lui seul un tout complet.

Le P. Barrelle l'avait écrit de l'abondance de son cœur : l'ébauche interrompue par des devoirs plus pressants ne fut jamais reprise. Cependant la même charité qui l'avait inspirée engagea l'auteur à la communiquer à des âmes abattues et découragées, comme

il s'en rencontre presque à chaque pas. Ne sommes-nous point, plus que jamais aujourd'hui, dans la vérité de cette affirmation prophétique : *Tout esprit est dans la langueur et tout cœur dans l'abattement?* Devant les âmes resserrées par la crainte, s'ouvrait tout à coup l'horizon le plus radieux et le plus inexploré peut-être du monde spirituel. La pieuse simplicité de ces pages chargées de célestes consolations les renouvelait doucement dans la paix et dans l'espérance.

Écoutez ce début sur Jésus-Christ, source de confiance :

« *Propter nos homines, et propter nostram salutem descendit, et incarnatus est, et homo factus est!* Pour nous, pour notre salut, Dieu est descendu, il s'est incarné, il s'est fait homme !

» Mon cœur, où étais-tu donc et par quel charme as-tu enchaîné à ta poursuite celui qui est plus haut même que les cieux?... Hélas! j'étais malade, j'étais couvert de plaies et de lèpre, la pourriture fourmillait jusque dans mes os; il ne me restait plus que l'espoir de la tombe, la tombe d'où je devais à l'instant être précipité dans l'enfer. Dieu m'a vu, il a eu pitié de mon sort, il m'a envoyé son Fils. O Emmanuel! c'est toi qui me sauves, toi qui m'as guéri, toi qui me rends pour jamais l'espérance! Oh! qu'elle vive à jamais dans mon cœur!

» Le Dieu à qui j'ai tant coûté pour qu'il pût m'appeler sa conquête, me délaissera-t-il jamais? Mes besoins à venir, pour être satisfaits, ne sauraient exiger d'aussi humiliants sacrifices. Quel que puisse être un

jour l'esclavage de mon âme et de mes sens, ah! Jésus! si ce malheur arrive! déjà le prix en est payé, ma rançon est toute prête... et dans quelques profondeurs que les vices les plus humiliants vinssent à m'entraîner, non, il ne sera plus nécessaire que mon Sauveur descende des cieux. Déjà il est descendu, il me tend une main secourable.

» Toute sa gloire désormais consiste à être miséricordieux; car il est revêtu de ma misère, et le sentiment nouveau qu'il en a le rendant plus compatissant encore à mes maux, il multiplie en ma faveur ses merveilles : ce qui fait dire au Ciel étonné : Sa miséricorde ne connaît plus de bornes, on ne saurait plus en compter les effets, *et misericordiæ ejus non est numerus*. Oh! que le Ciel ajoute encore : C'est d'aujourd'hui à toujours qu'on le verra prodiguer les richesses de ses miséricordes, il les versera sur les plus pauvres, pourvu seulement qu'ils en aient le désir, *et misericordia ejus a progenie in progenies... Esurientes implevit bonis.*

» Qu'un ange maintenant descende des cieux, et qu'il me dise jusqu'où doit s'élever ma confiance. Sera-ce jusqu'au firmament? Mais sa miséricorde le surpasse. Sera-ce jusqu'à la hauteur incompréhensible du palais même de Dieu? Mais nul ne pourrait calculer les degrés qui y conduisent. S'étendra-t-elle du couchant à l'aurore, embrassant tout ce qui est créé? Mais toute créature a ses limites. La miséricorde de mon Sauveur est grande; ma confiance doit être grande. Sa miséricorde est incomparable, ma con-

fiance doit être hors de toute comparaison. Sa miséricorde est immense, ma confiance doit être sans mesure. Sa miséricorde est infinie, ma confiance... ah! si elle ne peut être infinie, laissez-moi, je vous en prie, laissez-moi du moins travailler à la dilater de plus en plus. »

Chacun voulut relire et méditer un écrit qui parlait si bien la langue de l'espérance. Les copies en furent multipliées et se répandirent parmi les personnes pieuses. Le bon Père ou n'en fut point informé, ou, fort peu soucieux des produits de sa plume, il n'y fit aucune attention.

Dix ans plus tard, en 1836, l'une de ces copies tomba aux mains d'un homme sans délicatesse; il n'eut pas honte d'imprimer son nom en tête d'une œuvre qu'il n'avait pas composée[1]. Le P. Barrelle en fut promptement informé. Aux plaintes indignées qui le pressaient de réclamer publiquement, il répondit avec une généreuse indifférence : — « Cela n'en vaut point la peine. Ce bon prêtre m'a fait beaucoup trop d'honneur. Il a pensé que mes misérables pages pouvaient produire quelque bien. Si cela est vrai, je lui serai redevable. Au reste, ajouta-t-il, il s'y est glissé des erreurs qui, en vérité, ne sont pas de moi. » Excuse tout à fait digne d'un saint, où l'on ne sait qu'admirer davantage, l'indulgence ou la modestie.

[1] Au fragment tombé dans ses mains le plagiaire donna le titre suivant : *Emmanuel, ou Dieu et son Fils, source vraie de notre confiance.* C'est la servile reproduction du manuscrit, avec les fautes, quelquefois grossières, introduites par la plume des copistes.

Le 3 septembre 1826, se termina pour le P. Barrelle la douce et bienheureuse année de la dernière probation, époque solennelle dans sa vie, année fructueuse où le religieux s'était, pour ainsi dire, achevé, où le saint avait pris un puissant essor; véritable année d'abondance, riche de paix, de lumière, de ferveur, d'héroïques vertus. Quel regard tout à la fois reconnaissant et résigné il dut jeter, en la quittant, sur sa chère solitude! car de profonds instincts attiraient naturellement son âme vers la vie silencieuse et cachée en Dieu. Et voilà que, sur le seuil de la retraite hospitalière, la dévorante activité du zèle reprenait sur lui tous ses droits.

Le P. Barrelle était destiné pour la nouvelle fondation du collége de Billom, en Auvergne. En s'y rendant, il s'arrêta quelques jours à Dôle, dans le Jura. On venait précisément d'y transférer le cours de théologie des jeunes Jésuites français.

A cette époque, se formait en silence un religieux destiné à jeter sur une vie exemplaire et dévouée l'éclat d'un grand caractère et d'un grand talent. Qui ne connaît aujourd'hui le nom du P. de Ravignan? Qui n'a admiré sa vertu dans le tableau si pur et si noble tracé d'une main fraternelle et digne de lui[1]? Le P. Barrelle et Xavier de Ravignan s'étaient vus à Paris, en 1825, lorsque celui-ci, après les épreuves du noviciat, débutait dans les études théologiques. Leurs âmes, si

[1] Voyez la *Vie du R. P. de Ravignan*, par le P. DE PONTLEVOY. Paris, Douniol.

diverses d'ailleurs dans des mérites éminents, se rencontraient par ce côté caractéristique d'un inviolable amour du devoir et d'une inflexible tendance à la vertu parfaite. Il en faut moins pour cimenter étroitement deux âmes. A peine ils se furent entrevus, ils se comprirent. Le P. Barrelle apprécia d'un coup d'œil cette nature forte et généreuse qui renfermait un avenir plein d'héroïsme; à son tour, Xavier de Ravignan dut être attiré par ce tempérament d'austérité et de douceur que portait avec soi la vertu du P. Barrelle.

A Dôle, ils se retrouvèrent donc avec bonheur. Le nœud surnaturel de leur amitié se resserra de plus en plus. Il n'y a pas de ciment pour unir les âmes comparable à la vertu, elle qui a le secret de les unir à Dieu même. Elle possède un aimant plus subtil que tous les attraits humains. Le temps ne l'affaiblit pas, parce qu'en vieillissant elle se perfectionne et que la mort lui ajoute de ne pouvoir plus défaillir. L'estime qu'elle a méritée lui fait une puissante influence. Xavier de Ravignan ne se défendit pas de celle du vertueux P. Barrelle. Il trouvait trop de profit à subir l'ascendant d'une sainteté douce et suave. Il apprenait volontiers à tempérer sa force par la douceur. — « Personne, disait plus tard le P. de Ravignan, personne n'a exercé sur moi un aussi grand empire que le P. Barrelle. Je lui dois beaucoup : je lui dois l'esprit de la Compagnie et l'amour de Notre-Seigneur. »

La lettre suivante, écrite au P. de Ravignan à l'occasion de son sacerdoce, va nous initier au charme de leur pieuse intimité.

» Clermont, le 14 octobre 1828.

» Mon Révérend et bien cher Père,

Pax Christi.

» Je vous remercie de votre bon souvenir, et vous félicite dans la joie de mon cœur de la grâce que Notre-Seigneur vous a faite, en vous admettant à la communion de son sacerdoce. Désormais entre Jésus et vous toutes choses ne seront plus qu'un; et, pauvre petit sarment, attaché à cette adorable vigne, toute votre occupation doit être de pomper habituellement la divine séve qui de son cep vient à vous. Allons, mon Père, je veux me mettre avec vous en pleine liberté, puisqu'il a plu à Notre-Seigneur de lier si intimement mon cœur au vôtre; oui, il faut que Jésus soit désormais l'objet exclusif de toutes nos pensées et de tous nos vœux. Hé! n'a-t-il point fait assez pour lui assujettir pleinement nos âmes?... Mais l'amour seul peut produire cet assujettissement, et le premier comme le plus doux des fruits de cet amour, c'est l'esprit d'une sainte liberté qui met dehors la crainte, et nous fait traiter avec ce divin Roi aussi familièrement qu'un petit enfant avec son père.

» Dans cette disposition de cœur, le prêtre, le Jésuite monte à l'autel; il offre, il porte, il regarde, il reçoit l'adorable et sur-aimable Victime. Oh! que de choses il pense, il dit, il sent alors en union avec elle!... La douce confiance!... la délicieuse simplicité! le tendre abandon!... Et quelle paix, quelle joie en est la suite!

D'autres fois, le cœur, quoique libre, se sent triste et affligé; l'humiliation, l'amertume le pénètrent. Mon Jésus, vous ai-je donc offensé, ou votre cœur est-il en proie à de nouvelles peines? Ah! je le veux, punissez-moi, consolez-vous. Misérable, que puis-je ou que veux-je, sinon que tout en moi contribue à votre gloire et soit pleinement soumis à l'empire de votre amour! et le cœur se laisse imbiber de ce fiel, en union avec celui du Calvaire. Il est des circonstances où, comme le Prophète, on se trouve en une terre déserte, sans chemin tracé, ni sans eau. Alors c'est un état d'indifférence. Mais n'importe : Je viens à vous, Seigneur, en votre sanctuaire, vous exposant ce que je suis, et cherchant à reposer mes yeux sur ce qui fait ma force et ma gloire. Ah! Jésus, cette miséricorde que vous me faites, et qui est pour moi le pain de chaque jour, me vaut mieux que mille consolations et mille vies; et quoique atteint d'une insensibilité qui m'afflige, mes lèvres vous loueront toujours et mon cœur dira sans cesse qu'il a soif de votre amour[1], si

» De grâce, mon cher Père, marchons [illegible] donné ainsi. C'est droit à notre but qu'il faut tendre [illegible]gnez pas. c'est le Cœur, c'est l'amour de notre divin [illegible]rgeur que que soient nos sentiments ou nos insensibi[illegible]ne auteur : dons-y sans dévier en aucune manière, c[illegible] *cordis ore* âme se fera une demeure dans la paix. [illegible] *amore lique-* désirable, puisque Jésus lui-même est [illegible] aujourd'hui. Me

» Lorsque je vous quittai à mon d[illegible]

[1] Psalm. LXII, v. 3, 4, 1.

[illegible]pprenne à goûter au [illegible]er, de se perdre et de [illegible]v.)

vis dans votre âme un peu de timidité, et aussi de la roideur envers vous-même. Semblable à ces petits oiseaux qui ont depuis peu l'usage de leurs ailes, vous me parûtes craintif, n'osant pas trop vous fier à cet élément où vous devez un jour voler en pleine liberté; en même temps qu'il me sembla apercevoir en vous un fonds de sévérité pour vous-même qui ne vous permettait pas de prendre un essor auquel vous êtes appelé. Tout ce que je vous dis tendit à vous mettre le cœur plus au large. Mais votre lettre, mon bon Père, pardonnez-moi cette liberté, me fait voir que les cordons se sont de nouveau resserrés. Vous craignez toujours un peu trop la nature, et c'est ce *peu trop* qui donne précisément à la nature un nouvel aliment.

» Prenons donc la simplicité pour notre devise et agissons en petits enfants. Ne subtilisons pas au-dedans le nous-mêmes, en faisant passer par l'analyse les je vers sentiments de notre cœur. J'aime mieux, je pro s l'avoue, de l'abandon avec un peu d'imperfec- plus d que la perfection avec cette gêne qui resserre et sainte li centre. Ne vous scandalisez pas de ceci, je traiter av rie, et rejetez-en la faute sur notre bon Sau- enfant av même, qui insiste tant sur cet esprit d'en-

» Dans ce ur saint Paul, qui nous dit : *Malitia parvuli* monte à l'au dont nous faisons la fête demain[1] nous l'adorable et si sa vie une preuve de cela. Et puis je il pense, il dit, si d'un passage de saint François de douce confiance abandon !... Et q

[1] e Thérèse.

Sales, dans son premier entretien, où il dit, je crois, qu'il aimerait mieux une âme qui, en passant par la voie ordinaire, n'arriverait à la perfection que dans trois jours, qu'une autre qui, usant de l'extraordinaire, y arriverait en un quart d'heure. C'est à peu près le sens.

» Du reste, notre amour-propre est si adroit à tout remarquer en nous et à se nourrir de tout, qu'il vaut mieux le leurrer, en lui laissant devant les yeux des imperfections apparentes, et allant néanmoins à notre but, que de faire de suite place nette, et lui donner ainsi moyen de prendre de l'embonpoint. Je ne sais si vous me comprendrez bien, mais au moins veux-je en venir à vous dire, que pour tendre plus sûrement et plus purement à la perfection, il faut plus d'abandon et de simplicité que de réserve et d'examen de soi-même; et c'est, je crois, ce dont, à mon départ de Dôle, votre âme avait le plus besoin.

» Peut-être serais-je entré dans plus de détails, si votre lettre, qui m'a fait tant de plaisir, m'y eût donné ouverture. Allons, bon et cher Père, ne craignez pas. *Nihil latius est amore,* rien n'a plus de largeur que l'amour... et écoutez aussi la prière du même auteur : *Dilata me in amore, ut discam interiori cordis ore degustare quam suave sit amare et in amore liquefieri et natare*[1].

» Je m'arrête; c'est assez pour aujourd'hui. Me

[1] Dilatez-moi dans l'amour, afin que j'apprenne à goûter au fond de mon cœur combien il est doux d'aimer, de se perdre et de se fondre dans l'amour. (*Imit.*, l. III, ch. v.)

voilà à Clermont, en attendant de nouveaux ordres. Vive Jésus, dans la main de qui je me trouve! Priez pour que je n'en sorte jamais. Vous, mon Frère et mon Père, c'est vers son Cœur qu'il faut voguer. Allons, *duc in altum et laxa retia tua in capturam... si comprehendas in quo comprehensus es a Christo Jesu*[1]. Alors vous chanterez à Jésus, comme saint Augustin, des chansons d'amour; *ut cantem tibi amatoria;* et vous direz délicieusement en votre cœur avec l'Épouse: Vous êtes tout à moi, je suis tout à vous : *totus meus, totus tuus.*

» Adieu; écrivez-moi quand vous en aurez le désir et la pensée, sans tant de crainte et d'examen. Vive Jésus! Tout à vous en lui.

» BARRELLE, S. J. »

Il y a dans ces conseils de l'expérience plus que la tendresse d'un frère aîné; on y reconnaît un accent paternel et je ne sais quels pressentiments heureux que l'avenir n'a point trompés. Le P. de Ravignan a pris noblement cet essor auquel il était appelé, et le P. Barrelle lui envoyait, même de bien loin, les conseils de l'amitié.

C'est lui qui écrivit de Rome, en 1832, ces généreuses paroles citées par le biographe du P. de Ravignan : « O mon Père! nous abaisser, et toujours plus, est toute notre affaire. Tout le reste, c'est à la Provi-

[1] Voguez au large et jetez vos filets pour saisir votre proie..., vous efforçant d'atteindre au but pour lequel vous avez été conquis par Jésus-Christ. (LUC., ch. v, v. 4. — PHILIPP., ch. III, v. 12.)

dence de Dieu qu'il faut l'abandonner. *Tu recumbe in novissimo loco*[1]. Servons-nous de tout pour descendre toujours plus bas, et ne nous occupons pas du reste. *Humiliari in Societati Jesu et æternam beatitudinem consequi,* disait saint Ignace[2], laissant tout le reste en parenthèse et en blanc, parce que c'est à Dieu de l'écrire. Préparez-vous aux croix, tendez partout où vous êtes à vous concentrer dans le mépris de vous-même, et aimez Jésus-Christ seul, mais dans les bras de la croix. »

Quand, cette même année et la suivante, le P. de Ravignan s'appliqua à l'étude des *Saints Exercices,* entre les Pères auxquels il demanda des conseils le P. Barrelle ne fut point oublié. Nous avons sous les yeux une lettre datée d'Estavayer, le 20 novembre 1833, où le P. de Ravignan le remercie de lui avoir communiqué tous ses manuscrits sur les *Exercices.*

» Agréez de nouveau, lui dit-il, mes sincères remercîments pour les manuscrits que vous avez eu la bonté de m'envoyer et pour le plaisir qu'ils m'ont causé..... Mais je vous demanderai maintenant une nouvelle preuve de votre bonne amitié qui m'est précieuse devant Dieu. Je n'ai pu, faute de loisir, extraire ce que j'aurais voulu de vos écrits; je désirerais beaucoup avoir en ma possession une copie du *Medulla Directorii* et du *Series Contemplationum.*

[1] Pour vous, asseyez-vous à la dernière place.

[2] Être humilié dans la Société de Jésus et obtenir la béatitude éternelle.

A Fribourg, il serait possible de faire copier ces deux choses avec soin. J'attends de vous ce service véritable, et sans trop de retard, s'il est en votre pouvoir. Pardonnez-moi; mais vous me permettez d'agir en toute liberté.

» Adieu, mon bien cher Père, mon cœur est uni au vôtre; recevez-le comme un pauvre qui a le plus grand besoin d'aumône.

» Tout à vous *in Domino Jesu*.

» Xavier DE RAVIGNAN, S. J. »

Le P. de Ravignan conserva toujours du P. Barrelle la plus haute idée; il en parlait avec une grande vénération. Quand ils se quittèrent, le P. de Ravignan reçut de sa main une petite devise qu'il porta longtemps dans son bréviaire comme une relique.

CHAPITRE IX.

LE COLLÉGE DE BILLOM.

Fondation du collége de Billom.— Le P. Barrelle Préfet des études. — Les sources oratoires du P. Barrelle. — Comment il fonde la congrégation.—Vertus. —La ville de Billom sauvée d'un incendie.

Nous le savons déjà, c'est au collége de Billom que se rendait le P. Barrelle. Billom est située à la lisière de la fertile Limagne. Encore dans la plaine, mais au pied des hautes montagnes, il repose entre deux collines, que divise à peine une étroite rivière, et se relève sur leurs pentes opposées. Des mamelons détachés et couronnés d'antiques ruines lui font une ceinture sévère au sein d'un riche paysage.

Depuis la fondation de sa florissante université par le célèbre Guillaume du Prat, évêque de Clermont, un certain renom littéraire appartient à la ville de Billom. Jalouse de continuer sa gloire, elle s'adressa, en 1826, aux maîtres habiles qui la lui avaient conquise. Des services que leur ordre avait rendus autrefois on se fit un titre auprès des Jésuites pour obtenir des services nouveaux. Les Jésuites furent sensibles à un raisonnement dicté par une si flatteuse gratitude. De leur côté, ils avaient à payer la dette de la reconnaissance envers une cité qui la première en France,

du vivant même de saint Ignace[1], avait ouvert à la Compagnie un établissement d'instruction publique. En rentrant dans ces murs qu'avaient élevés leurs Pères, dans ces murs tout vivants de leur souvenir, où respirait encore leur vertu, ils retrouvaient un noble héritage : des traditions séculaires de science et de dévouement.

L'annonce de leur arrivée fut une allégresse universelle dans toute la contrée. Des villages environnants les populations accourues sur leur passage les saluaient de mille cris de joie, et imploraient à genoux leur bénédiction. La confiance était sans borne; elle allait jusqu'à solliciter des miracles. Un jour une pauvre mère envoya déposer aux pieds du supérieur le cadavre de son enfant mort-né, demandant qu'on le rendît à la vie, afin qu'il pût être baptisé. Effrayé de cet excès de confiance et dans la première indignation de l'humilité, le supérieur rebuta sa prière. Le P. Barrelle, plus ardent, regretta qu'on n'eût pas espéré dans la foi vive de l'humble femme.

Le supérieur était le R. P. Debrosse, que nous avons déjà vu au petit séminaire de Bordeaux. L'autorité paraissait plus vénérable sous sa couronne de cheveux blancs. Auprès de lui, et comme un autre lui-même, on avait mis, pour suppléer ses forces, celui que, plus jeune, il appelait *son ange,* et qui venait en remplir aujourd'hui les fonctions, non plus seulement en servant à l'autel, mais en veillant avec

[1] Le collége de Billom date de 1555; saint Ignace mourut en 1556.

amour sur une jeunesse nombreuse. Le P. Barrelle allait être l'âme du collége de Billom, l'édification et l'orgueil du pays tout entier.

Billom goûta un triomphe assurément bien légitime lorsque l'Auvergne entière et les provinces voisines, retrouvant tout à coup des chemins oubliés, revinrent, comme aux siècles précédents, lui demander le bienfait de l'éducation. Quatre cents jeunes gens, rassemblés de tous les points de l'horizon, rendaient par enchantement à son collége les jours évanouis de sa jeunesse, l'essor de sa prospérité. Cet essor, il fallait le maintenir, et pour le maintenir il fallait le régler.

Les nouveaux maîtres n'avaient pu présider au choix de leurs élèves. Au lieu d'une jeunesse préparée par la première formation chrétienne, par l'habitude de la docilité, et, à défaut d'harmonie dans les natures et les caractères, rapprochée par l'homogénéité des principes, on voyait, à côté de quelques enfants d'élite formés par la vigilance maternelle, des jeunes gens de dix-huit à vingt ans, pour la plupart sans formation, sans principes religieux, sans souci de la règle et de la discipline, attirés vers l'inconnu par le vague espoir d'une grande éducation. Du reste, aucune idée de la déférence ou de la gratitude réclamée par le zèle sacerdotal et par la paternelle autorité de leurs nouveaux maîtres.

Ce concours prodigieux créait donc au dévouement des Pères un redoutable péril. La Providence y avait pourvu. Aidé puissamment par l'infatigable et habile

bonté de ses confrères, le P. Barrelle s'empara du cœur de cette jeunesse difficile. Le respect naissait à sa seule présence, et, par une transition rapide, s'élevait insensiblement jusqu'à la vénération, sous la triple influence de sa bonté, de son talent et de sa vertu.

Un mois se passa dans les soins de la première organisation. Vint ensuite la retraite spirituelle, si sagement placée par l'expérience de la Compagnie de Jésus à l'entrée de l'année scolaire. Après la liberté plus ou moins agitée des vacances, la retraite est singulièrement bonne à ces jeunes âmes. Elle leur donne le calme des saintes pensées, le rafraîchissement du cœur par la prière et par la grâce, l'occasion du renouvellement; elle donne aussi à l'année qui s'ouvre une direction salutaire, une garantie de sagesse.

A Billom, en 1826, la retraite eut une importance capitale. La retraite fut la véritable inauguration du collége, l'initiation au devoir, à la piété, à l'esprit de famille, en un mot une transformation complète de tant d'éléments disparates.

L'âme apostolique du P. Barrelle s'y déploya tout entière. Il aimait ces enfants, il les voulait chrétiens, à tout prix il les voulait purs et vertueux. Il se livra à l'esprit de Dieu. Mais plus il s'oublia lui-même, plus belle apparut son éloquence. C'était l'éloquence d'un saint, mais de la vraie éloquence, vive, pressante, attendrie, remplie d'onction et de véhémence, de larmes et d'effroi, de tendresse et d'autorité.

Nous traduisons des admirations chaleureuses, il

faut en convenir, mais unanimes; quarante années écoulées ne les ont pas attiédies. Remarquons que ce fut le beau temps du P. Barrelle, la plus brillante époque de sa jeunesse et de son talent. L'âme encore toute pleine de fraîcheur et d'espérance, il suffisait à tous les efforts, il comptait sur tous les succès du zèle, et son humble assurance en la grâce divine ne rencontra pas de mécomptes. Disons de suite, pour n'y pas revenir, qu'il demeura auprès des élèves le prédicateur préféré. L'espoir de l'entendre était déjà une fête.

La prière était la préparation de ses discours. D'ordinaire on le voyait se promener lentement dans les vastes corridors, ses deux bras appuyés l'un sur l'autre, ayant en main son grand rosaire de quinze dizaines. C'étaient là ses sources oratoires. Il y puisait son inspiration, sa chaleur, la bénédiction divine; et lorsqu'il montait en chaire, Dieu était avec lui. Un motif quelconque lui fournissait l'exorde ou le sujet; quelque léger incident, un mot du cantique dont la voûte retentissait encore, il commentait cela avec à-propos, il en tirait de verve des pensées vigoureuses, et ces pensées sortaient du cœur. Il savait, par une définition nette et vive, donner du relief à son idée. Rien de si stérile en apparence qui ne devînt riche entre ses mains. Rencontrait-il un sujet terrible, sa voix devenait si vibrante, si profonde, son imagination trouvait des couleurs si vives, des figures si imprévues, si saisissantes, que chacun demeurait frémissant sous sa parole.

« Mais, ajoute un témoin, parlait-il de Jésus-Christ, son regard avait des éclairs, sa bouche un sourire céleste. S'il racontait les joies du paradis, on eût dit qu'il venait d'en sortir pour nous en parler. Le P. Barrelle pouvait impunément aborder les sujets les plus délicats. Dans un discours familier d'une retraite donnée pour les grands seuls, voulant nous prémunir contre les séductions des sens, il osa s'appesantir sur les désordres qu'ils peuvent engendrer. Nous étions assez grands pour le comprendre. La pente était glissante. Par quel prodige ce jeune prêtre put-il trouver des paroles pures pour étaler dans le lieu saint, sous nos yeux, les plus hideuses peintures du vice? Sa parole d'ange touchait à la boue sans se souiller; ses lèvres gardées par le Saint-Esprit eurent de sublimes accents pour flétrir les turpitudes honteuses, avec la violence que mit le Christ à chasser les vendeurs du Temple.

» Le talent oratoire du P. Barrelle était sans égal. J'ai entendu depuis bien des orateurs célèbres, nul n'a su mieux que lui aller au cœur et produire les fruits solides de la vraie prédication. L'enivrement que causaient sa présence et ses discours, nous n'étions pas seuls à l'éprouver. Nos pères, nos mères, la ville, la province entière aimait cette parole ardente, et venait s'y retremper[1]. »

[1] Nous ne devons pas supprimer le témoignage du vénérable curé de Saint-Loup :

« Je puis assurer que le R. P. Barrelle s'était acquis à Billom une réputation immense et justement méritée. Quand il apparut

Mais revenons à ses chers élèves. Quand le P. Barrelle eut mis en bonne voie sa nombreuse famille, quand il eut conquis sur elle le profond empire du cœur, cet empire grandit de lui-même de tout ce qu'ajoutaient chaque jour à la vénération les preuves incessantes d'une paternelle sollicitude. Sa présence faisait l'ordre partout; un geste, un regard valaient une leçon : une parole de sa bouche était un oracle; il respirait la dignité, il répandait la bienveillance. On ne personnifierait pas mieux l'autorité d'un père. Il y avait de la crainte dans la vive affection de ses enfants, il y avait de la tendresse dans leur obéissance, jusque dans leur respect; c'était une vénération religieuse, c'était un culte.

Sa vigilance s'étendait à tout et à tous. Au dehors, les pensions qui servaient de succursales au collége,

au milieu de nous, jeune encore, il gagna facilement la bienveillance publique par sa noble physionomie, par la douceur et l'amabilité de son caractère, par sa tendre piété, par son dévouement aux âmes. Il avait un rare talent pour la prédication évangélique. C'étaient un zèle, un abandon, une onction, des mouvements, une éloquence enfin qui ravissaient tout l'auditoire et profitaient merveilleusement au salut des âmes. Il aurait fallu l'entendre dans la vaste enceinte de mon église. Quelle vive, quelle sainte impression il produisait sur mes paroissiens! Il avait un don du ciel pour inspirer l'horreur et la fuite du vice, pour persuader l'amour et la pratique de la vertu. Sa doctrine allait droit au cœur, tout en éclairant l'esprit de vives lumières. On l'estimait un savant distingué, un orateur de premier mérite. On disait : C'est un saint, un homme d'une bonté et d'une simplicité tout aimables, d'un zèle à convertir les plus endurcis. Puis quand il partit on ajouta : Quel malheur pour la ville de perdre un tel homme! Voilà ce que j'affirme en toute assurance, sans crainte d'être démenti par personne. »

en offrant à nos externes un asile sous l'autorité d'un maître particulier, étaient maintenues dans l'ordre et dans la fidélité au travail par les visites inopinées du Préfet des études. Ces maîtres savaient que les cours du collége seraient impitoyablement fermés à toute pension qui, par une négligence coupable, ne serait plus digne de la confiance des familles. Au dedans, sa sollicitude ne connaissait pas de repos, et la nuit, quand tout dormait, comme un ange préposé à la garde de tous, l'infatigable Préfet faisait sa ronde et veillait, pour ainsi dire, au chevet de chacun.

Il savait que la bonté sans fermeté se confond avec la faiblesse. Il sévissait donc avec une tendresse virile, quoique son cœur saignât douloureusement de la blessure qu'il devait infliger. Puis, après avoir combattu le mal sans fausse pitié, sans considération humaine, il reparaissait au milieu de ses enfants avec la douceur et l'indulgence d'une mère. Un jour il fallut rendre trois enfants à leurs familles. Ils disparurent sans éclat du milieu de leurs condisciples. Le soir, le P. Barrelle alla présider la lecture spirituelle et parla de cette pénible séparation. Chacun fut glacé jusqu'au fond de l'âme de la peine visible qui perçait dans ses paroles; elles étaient pleines d'affection et de tristesse; on sentait que la conscience l'avait emporté sur le cœur, que son âme en était malade; ce fut dans toute l'assemblée comme une stupeur muette, et l'on plaignit le bon Père bien plus encore que les élèves renvoyés.

Auprès de tous ces enfants que lui avait donnés la

Providence, son prestige le plus sûr c'est qu'il les aimait, mais de cette tendresse éclairée par une raison supérieure, ennoblie par l'amour de Dieu, qui donne au dévouement un tact sûr et irrésistible. Il portait ce tact dans les moindres choses. Une marque de confiance, une parole de bonté, un mot d'encouragement dissipait à propos une prévention ou une tristesse, relevait un courage, enflammait la bonne volonté. Que dis-je? dans la bouche du P. Barrelle un reproche, loin de laisser un levain d'amertume, avait le don de gagner les cœurs, si clairement apparaissait, jusque dans la réprimande, l'intention surnaturelle et charitable de l'homme de Dieu.

En effet, entre tant d'autres excellents mérites, sa sainteté demeurait toujours le mérite le plus apprécié et l'influence la plus efficace. De même son industrie la plus chère et la plus heureuse était d'inspirer à tous l'amour de Dieu. Comme l'amour de Dieu ne peut se répandre dans les âmes que le Saint-Esprit lui-même ne descende en elles pour le leur communiquer, une maison d'éducation où Dieu est aimé est nécessairement animée par le bon esprit, et, de pair avec la ferveur, on y voit fleurir la docilité, l'amour de l'étude et la cordialité mutuelle.

Toutes les méthodes de la Compagnie, tous les efforts de ses religieux, à Billom comme partout où elle se dévoue à la jeunesse, convergeaient à ce but unique. Mais se contenter d'appuyer de son zèle et de toute son autorité ces méthodes et ces efforts eût semblé au P. Barrelle une abdication du devoir. Il se

sentait engagé de sa personne à faire prospérer la piété.

Or, si puissante que fût sur ses lèvres la prédication, elle ne descendait pas assez à l'intime, à son gré. Il allait donc souvent dans les études présider tantôt la lecture spirituelle, tantôt la prière du soir. Lui-même, comme autrefois au petit séminaire d'Aix, comme plus récemment à Saint-Acheul, s'emparant du motif que suggérait la lecture, en tirait un commentaire pratique, entremêlé d'avis et de conseils. Pendant la prière du soir, il faisait aux élèves l'examen détaillé de leur conscience. Il retournait, pour ainsi dire, leur âme par la peinture saisissante de leurs défauts habituels, par des traits vifs, qui naturalisaient en leur volonté les saints regrets et les bons désirs. Dans sa parole perçaient si spontanément le zèle, la sainteté, la divine ardeur, qu'une sorte d'aimant enchaînait à son cœur le cœur de ses enfants; et comme leur reconnaissance le suivait quand il sortait du milieu d'eux, ainsi un murmure de plaisir accueillait toujours son retour.

Volontiers le P. Barrelle accompagnait les divisions dans leurs promenades. Si l'on arrivait dans quelque paroisse du voisinage, on se rendait à l'église pour visiter Notre-Seigneur dans son tabernacle. Bientôt la cloche s'ébranlait dans les airs, chacun quittait son champ et ses instruments de travail, on accourait à l'église. Le P. Barrelle montait en chaire et adressait à ce peuple simple et empressé des instructions dont le charme dure encore chez ceux qui ont eu l'avantage de l'entendre.

Son œuvre de prédilection fut la congrégation de la sainte Vierge. Dès le mois de décembre 1826, il en forma le premier noyau. Parmi ceux qui étaient déjà inscrits dans d'autres maisons d'éducation, ou qui donnèrent leur nom pour être admis, douze des plus sages furent choisis. C'était la veille de Noël. Il les réunit dans une pauvre cellule, rapidement ornée en chapelle, qui respirait le parfum de la Nativité. Là, dans le solennel silence de la nuit, auprès de la crèche du divin Enfant, les douze élus prononcèrent leur pieux engagement. De ce moment le P. Barrelle présida régulièrement les réunions d'usage, et cultiva avec amour ce troupeau privilégié ; les élections eurent lieu; les cérémonies intimes furent environnées de toute la solennité des pompes pieuses, sans rien perdre de ce charmant mystère qui double pour l'enfance l'attrait de la dévotion.

Par les soins du P. Barrelle deux lampes brûlaient continuellement devant l'autel de Marie, suppléant l'hommage de ses enfants. De petites colonnes portaient ces lampes, aux deux côtés de la table de communion. C'est lui qui les entretenait de ses mains, qui balayait dévotement le modeste sanctuaire, et qui s'en constitua le premier sacristain, suscitant par son exemple une sainte émulation.

Elle s'alimentait sans cesse par de vertueuses pratiques. C'était la coutume, entre autres, que les congréganistes consignassent dans de petits billets anonymes leurs actes de vertu. Dans la réunion du samedi, le directeur lisait et commentait ces pieuses

confidences. On se rappelle un touchant usage qu'il avait introduit : le jour de sa réception, chaque nouveau congréganiste adressait à ses jeunes confrères une allocution. Le directeur écoutait heureux et recueilli ces candides débuts de l'innocence s'essayant à parler de Dieu.

Ici, comme à Saint-Acheul, les congréganistes eurent le privilége de visiter les pauvres d'alentour. Ces visites s'alimentaient journellement de petits sacrifices volontaires. Chacun déposait à la crèche, par exemple, ou durant le mois de mai à l'autel de Marie, des friandises, le pain du goûter et autres menus présents, tribut de leur amour pour Dieu. Puis, l'heure venue : « Allons, disait naïvement le P. Barrelle, allons voir l'Enfant Jésus de tel hameau, de telle chaumière; nous avons à faire aujourd'hui cinq, six visites à l'Enfant Jésus. » Et nos petits congréganistes distribuaient de leurs propres mains aux nécessiteux le fruit de leurs joyeuses privations, unissant ainsi le mérite du sacrifice au mérite de la charité. Après avoir appris à secourir le pauvre et à l'aimer, ils s'instruisaient encore à le consoler avec ce gracieux à-propos dont le P. Barrelle avait le secret, lorsqu'il adressait des encouragements aux pauvres de Jésus-Christ. Plusieurs, dans la suite, devenus membres de saint Vincent de Paul, se sont rappelés avec bonheur ces premières initiations de leur jeune âge aux pratiques de la charité.

On comprend qu'une piété angélique fut sans peine inoculée à ces enfants et se répandit de proche en proche dans toute la maison. Ce fut bientôt une ré-

compense ambitionnée que d'aller réciter un *Ave Maria* dans la chapelle durant la récréation, une plus grande que de pouvoir y faire à Jésus-Christ une visite un peu prolongée. A peine l'heure arrivait-elle que, quittant leurs jeux ou leur goûter, ces enfants se hâtaient d'aller rendre leur devoir filial à la très-sainte Vierge ou au saint Sacrement. On les voyait demeurer en prière, immobiles, pénétrés; leurs regards ne se détournaient ni à droite ni à gauche; ils semblaient avoir perdu tout à coup la légèreté de leur âge.

Nous ne pouvons passer sous silence une preuve de bonté singulière envers l'un de ses chers congréganistes. C'était un enfant d'espérance, aussi favorisé des avantages naturels qu'heureusement prévenu des inclinations de la piété. Camarade aimable, écolier exemplaire, il avait été élu préfet de la congrégation. Sa santé s'affaiblit; il dut aller se rétablir au sein de sa famille. Le P. Barrelle lui portait un intérêt particulier. Pour mieux entretenir les heureuses dispositions du petit dignitaire, il lui écrivit régulièrement tous les quinze jours, se proportionnant à son âge, lui donnant d'affectueux conseils et lui rendant un compte détaillé des moindres incidents de la congrégation. Six mois durant, cet homme qui résumait en soi toutes les sollicitudes d'un grand collége, qui se devait à quatre cents familles et qui dirigeait une partie notable de la ville de Billom, ne dédaigna pas de prendre sur ses graves occupations pour correspondre avec un enfant de douze ans. Aujourd'hui cet

enfant, l'ancien préfet de la congrégation de Billom, se nomme Mgr Pierre Grimardias, évêque de Cahors.

Au milieu de l'auréole de respect et d'amour que lui faisait son mérite, le saint religieux aurait voulu effacer sa propre personne. Sincèrement convaincu que Dieu opérait si visiblement par son ministère qu'on ne pouvait se méprendre sur la cause de sa réussite, il se regardait lui-même comme un obstacle à cette divine intervention, propre tout au plus à gâter l'œuvre de Dieu. Afin de se faire oublier, il usait d'un tact exquis pour tout ramener à la première autorité. Il relevait aux yeux des élèves ce qui venait du supérieur, annonçait solennellement sa visite, préparait avec soin une réception, lui rapportait tout le mérite des faveurs accordées, lui réservait l'honneur de distribuer des récompenses longtemps désirées, en un mot, par mille industries, lui conciliait de la part de tous une légitime vénération.

Dans les réunions solennelles, qui attiraient au collége l'élite des départements voisins, il aimait à échapper à l'empressement universel. Fuyant l'honneur que chacun lui rendait à l'envi, il s'entourait volontiers de petits enfants de cinq à six ans, leur parlait, les caressait affectueusement, et se plaisait à bénir ceux que, tout émues de sa bonté, lui présentaient leurs mères.

Poli avec chacun, et d'un abandon charmant quand son amour-propre ne pouvait y trouver son compte, il était habile à disparaître dès que l'humilité ne lui paraissait pas assez à l'abri. Les personnes les plus

distinguées de la ville recherchaient ses entretiens spirituels et sa direction. — « Ah! disait-il, j'aime les pauvres gens; je veux confesser ces bonnes filles du peuple, ces bonnes âmes qui vont au bon Dieu tout droit et de tout leur cœur. » Et, en effet, il environnait de soins ces pauvres âmes, qui ne sont rien selon le monde, mais dont la petitesse est en honneur aux yeux de Dieu.

Cependant sa réputation grandissait au dehors. A l'origine, les pensionnaires et les externes étaient réunis dans les mêmes cours. Chaque soir donc, quand ces derniers rentraient dans leurs familles, ils racontaient avec enthousiasme tout ce que le P. Barrelle avait fait dans la journée. Ainsi s'étendait de jour en jour l'opinion de sa sainteté.

Tout le monde savait, pour l'avoir vu souvent dans l'église du collége, quelle piété il portait dans la prière, et surtout au saint autel. On soupçonnait, sur des rapports fidèles, quelque chose de plus que ce qui paraissait au dehors. En effet, entre Dieu et ce prêtre selon son cœur, il y avait des secrets intimes qui se trahissaient quelquefois.

« J'étais alors en rhétorique, raconte un élève de Billom; le clerc du P. Barrelle vint un jour à manquer; je fus désigné pour lui servir la messe. Il la disait à la même heure que celle des élèves, dans la chapelle de la Très-Sainte Vierge. Que se passa-t-il pendant le saint sacrifice? Je l'ignore. Pour moi, je regardais le P. Barrelle; sa messe était une extase, et je disais dans mon cœur, comme un jour les Apôtres :

Bonum est nos hic esse. La messe finie, je me rendis en classe; mais la classe était à sa fin. Grand mécontentement du professeur. Je fus obligé, pour me disculper, de lui offrir d'aller avec lui auprès du P. Barrelle, qui n'avait pas encore quitté les ornements sacerdotaux. Je ne veux point crier au miracle. Je tiens seulement à constater que cette messe, qui avait duré deux heures et demie, ne m'avait pas semblé plus longue qu'une messe ordinaire. Nous nous étions oubliés tous les deux. » C'est ainsi qu'on s'oublie au ciel.

Nous avons dit quel empire exerçait la parole du P. Barrelle. Sa présence suffisait pour gagner les cœurs. Son seul abord était si bon, si franc, si modeste, son langage si persuasif, que les préjugés tombaient, pour ainsi dire, devant lui.

Une famille haut placée gardait des sentiments hostiles au collége des Jésuites. Le P. Barrelle se présente pour une visite; il n'est pas reçu. Il se présente une seconde fois, une troisième; la porte ne s'ouvre pas pour lui. Il revient une quatrième fois, et, contre son attente, il est admis. Ce qui se passa entre le chef de la maison et le P. Barrelle, on ne l'a point su. Mais ce que personne ne put ignorer, c'est qu'à partir de ce moment les dispositions de cette famille pour le collége furent complétement changées. A l'hostilité succédèrent la bienveillance et des actes de générosité dont profitèrent les élèves les jours de congé.

Tout contribuait donc à grandir le P. Barrelle

dans l'estime publique. Mais le fait suivant devait donner à cette estime un caractère exceptionnel de reconnaissance.

Dans la nuit du 15 au 16 août 1827, un violent incendie se déclara dans la ville de Billom. Le feu avait pris dans le quartier central, nommé aujourd'hui encore le quartier des Boucheries. Les maisons étaient toutes construites en torchis, assemblage de chevrons croisés, dont les interstices sont remplis par des cloisons en lattes, crépies de chaux ou de plâtre mêlé à la paille. Un vent violent attisait la flamme et déjà emportait les tisons embrasés jusqu'à l'extrémité de la ville. Cependant les secours manquaient; il n'y avait pas de pompes à incendie, la petite rivière était presque à sec, et les maisons, à peine séparées par d'étroites ruelles, se rapprochaient par le haut. Le danger était immense; le quartier tout entier allait être la proie des flammes; la ville était consternée. Au son du tocsin, le P. Barrelle accourt, entraînant sur ses pas quelques élèves du collége. Il arrive, il voit le danger et comprend d'un coup d'œil l'impuissance des efforts humains. Il demande une échelle, s'élance sur le toit de la maison embrasée, et, prenant dans sa poitrine le scapulaire de Marie, il le jette dans la flamme d'un air assuré; puis, d'une voix puissante, dominant les bruits de la foule, et de la main commandant le silence : « Ne craignez rien, mes amis, s'écrie-t-il, l'incendie n'ira pas plus loin! » A l'instant la flamme s'affaisse sur elle-même. Le feu s'arrête; un long cri de joie sort du sein de la foule,

qui renvoie à Dieu mille bénédictions. On vint le lendemain en députation au collége remercier le P. Barrelle. — « Mais, disait-il, c'est le bon Dieu qu'il faut remercier; c'est la sainte Vierge qui a tout fait. Que ne peut-on espérer avec un scapulaire? »

Nous avons interrogé bon nombre de témoins oculaires. Le fait est présent à la mémoire de tous comme s'il datait d'hier, et, à quarante ans de distance, toute la ville attribue encore son salut à l'intervention de l'homme de Dieu. C'est qu'il avait la foi des thaumaturges, et il se souvenait que le scapulaire l'avait lui-même autrefois préservé d'un incendie.

Pendant la seconde année du collége de Billom, au mois d'avril 1828, il fallut donner un peu de repos aux forces épuisées du P. Barrelle. On était bien aise aussi, paraît-il, de le délivrer pour quelque temps de l'enthousiasme croissant dont il était l'objet. « Il faudrait être un ange, disait le R. P. Druilhet, pour résister à un pareil entraînement. »

L'absence du bien-aimé Préfet des classes porta un coup sensible à tous les cœurs; il fallut promettre qu'elle ne durerait que peu de semaines. Le bon Père vint donc au milieu de ses chers élèves; il allait faire un pèlerinage à Lalouvesc, au tombeau de saint François Régis; il offrait à ses enfants de demander au saint toutes les grâces qu'ils désiraient obtenir. Plusieurs se contentèrent de lui laisser le choix, persuadés qu'il savait mieux qu'eux-mêmes ce qui leur convenait; d'autres lui donnaient leurs commissions avec

pleine assurance de la réussite. — « Priez pour moi, mon Père, disaient plusieurs, cela me suffit. — Pour moi, disaient quelques-uns, j'ai autant de confiance aux prières du P. Barrelle qu'à celles de saint François lui-même. — Si j'avais à choisir, ajoutait un autre, entre les reliques de saint François Régis et celles du P. Barrelle, je prendrais les reliques du P. Barrelle. Nous l'avons vu à l'œuvre; c'est un vrai saint. »

L'homme qui fut substitué au P. Barrelle durant cette absence était remarquable surtout par les mérites du cœur. Mais ce n'était plus le P. Barrelle. Au reste, l'époque était critique. Déjà dans le public on pressentait le coup qui, peu de mois après, devait atteindre tous les colléges de la Compagnie. Ces bruits, ces pressentiments pénétraient partout. Précurseur de l'orage de 1830, il y avait dans l'air un souffle d'indépendance qui donnait le vertige. La jeunesse surtout était enivrée, séduite, et nos élèves n'échappaient pas à cette influence. Rien n'était plus difficile que de maintenir dans le calme de l'étude et de la régularité ces âmes facilement enflammées. On fit revenir en hâte le P. Barrelle. A l'instant, cette jeunesse retrouva ses paisibles habitudes de travail et de docilité.

CHAPITRE X.

LA DISPERSION.

Ordonnances de 1828. — Les adieux. — Le P. Barrelle fait sa profession solennelle. — Esprit prophétique. — Le collége du Passage, en Espagne.

L'avenir annonçait un concours prodigieux d'élèves à ce collége, transformé en moins de deux ans par les soins de la Compagnie de Jésus, et devenu si prospère entre les mains du Préfet des études. Il promettait de réaliser ce pronostic sorti de la bouche du P. Barrelle, que bientôt, si les desseins de Dieu n'étaient pas contrariés, Billom compterait mille écoliers. Mais les ordonnances du 16 juin 1828 portèrent le coup fatal à de si brillantes espérances. Tout le monde connaît cette histoire, une des mille contradictions du libéralisme, qui, en chantant l'hymne à la liberté, forge des fers à la conscience et courbe la religion sous le joug de son despotisme. On sait quelles furent la stupeur des catholiques, l'allégresse des révolutionnaires, l'unanime protestation de l'épiscopat, lorsqu'on vit les ministres Portalis et Feutrier réduire arbitrairement le nombre des écoles ecclésiastiques, limiter le chiffre de leurs élèves, obligés à traîner dès l'âge de dix ans le costume clérical, et chasser enfin de l'enseignement

des prêtres vertueux, pour s'être engagés devant Dieu à pratiquer la perfection évangélique.

La nouvelle de la dissolution du collége ne fut pas également sentie par les élèves de Billom. Elle rencontrait beaucoup d'incrédules; d'autres jugeaient le fait à la légère. Mais quand vint l'épreuve de la séparation, on vit quels étaient les sentiments de tous.

La distribution des prix se fit sans invitations, sans appareil; elle fut morne et silencieuse. La dernière réunion des Pères et des enfants eut lieu au réfectoire. Tous les Pères étaient présents. On contenait à peine ses larmes. Un élève de philosophie, devenu depuis prédicateur distingué dans la Compagnie et que vient de nous enlever la mort, Eugène Peyrard, se leva spontanément et fit au nom de tous un discours plein de cœur et de délicatesse. C'était le dernier adieu de la reconnaissance à des maîtres dévoués et injustement frappés. Alors ce fut une scène que rien ne peut rendre. La salle entière éclata en pleurs et en sanglots. On s'empressait autour de celui qui venait d'interpréter les sentiments de tous, on le remerciait, on le félicitait, on l'embrassait; on entourait les maîtres, on échangeait des adieux, des regrets. — « Mes enfants, dit le supérieur, rendons-nous à l'église; c'est au pied du saint Sacrement, dans la prière, que nous devons nous dire le dernier adieu. » Là, le silence de la prière est interrompu par les pleurs. Le P. Barrelle se retourne pour dire quelques paroles, sa voix se perd dans les larmes. Les élèves, les parents, l'église entière éclate en sanglots... On se retire, chacun fait

ses derniers préparatifs; les Jésuites répandus dans la maison recevaient et rendaient une dernière parole de consolation. Le P. Barrelle, auprès de sa cellule, dans le corridor principal, en face de l'escalier d'entrée, était tristement appuyé contre la muraille. A mesure que passait chacun de ses élèves, il le pressait contre son cœur, l'entourait de ses bras et pleurait en silence, sans pouvoir articuler un mot, un dernier conseil... Sa soutane était trempée des larmes de ses enfants.

Les Jésuites s'éloignèrent à leur tour. Ce fut de la part du peuple un concert d'éloges et de regrets. Les bonnes femmes s'agenouillaient sur leur passage et disaient : — « Nos Pères s'en vont, qu'allons-nous devenir! » Les pauvres suivaient en pleurant; car, dans la ville ou aux environs, huit cents d'entre eux perdaient leur soutien.

Le sanctuaire de Notre-Dame du Port, ce pèlerinage le plus auguste de toute la contrée, reçut en hommage les insignes des diverses congrégations. Quatre de leurs représentants accompagnèrent à Clermont le P. Michel Leblanc, directeur, cette année, de la congrégation des grands. L'accueil de M. Mouillaut, le vénérable curé du Port, fut celui de l'amitié la plus empressée. Le saint sacrifice fut célébré par le P. Leblanc dans la chapelle souterraine; ses acolytes y firent leurs dévotions, et les bannières, confiées à la garde de Marie, furent déposées sur le marchepied de l'autel.

Quant au P. Barrelle, au milieu de tant d'émotions douloureuses, il consommait joyeusement un autre sacrifice. C'est au moment où la proscription s'attachait

à son ordre que lui-même, admis à la profession solennelle, s'enchaînait à ses destinées par les plus irrévocables engagements. Ainsi sont faits les nobles cœurs : la persécution les attire, et la justice opprimée leur paraît digne de plus d'amour.

Le P. Barrelle avait ardemment désiré, humblement sollicité de ses supérieurs de demeurer dans le degré de coadjuteur spirituel. Il parut à la Compagnie plus opportun d'honorer son mérite que de condescendre à son humilité. Entre les prêtres de la Compagnie qui sont coadjuteurs spirituels, il est assez d'hommes remarquables et dont la vertu ne le cède à aucune autre. Il est juste que l'humilité n'enlève pas aux religieux profès ceux que l'éminence du mérite appelle à leur servir de modèle. Frustré de ce côté, l'humble religieux avait ambitionné et obtenu pour le temps de sa retraite d'habiter, comme saint Alexis, dans un étroit réduit sous l'escalier de la maison. Là, s'il ne pouvait même se tenir debout, il pouvait, disait-il, prier à son aise. Mais avant la fin des saints exercices, le supérieur le fit remonter dans sa chambre.

Le P. Barrelle prononça ses grands vœux le 15 août 1828, entre les mains du R. P.. Debrosse. « Ce que je me rappelle, dit M. l'abbé de Meydat, témoin de cette fête spirituelle, c'est que bien des larmes y furent versées. Quand nous vîmes le saint religieux prosterné au pied de l'autel, dans l'attitude du recueillement et le sourire de la paix, revêtu de l'étole sur sa pauvre soutane, tenant de ses mains jointes la formule de ses vœux; quand nous l'entendîmes prononcer ses

engagements d'une voix émue et bien accentuée ; puis, lorsqu'il reçut la sainte communion comme sceau de ses promesses et de ses espérances, nous éprouvâmes une impression surnaturelle indéfinissable. Ce sont des scènes qui vont au cœur, mais que l'on ne saurait décrire. »

Le P. Barrelle fit ses derniers vœux dans la chapelle domestique, dédiée à son patron saint Jean-François de Régis, et où la tradition porte qu'était la chambre de ce saint lorsqu'il enseigna au collége de Billom.

Depuis lors les bâtiments du collége ont été en grande partie transformés en caserne, et la chambre de saint Régis, au lieu de ses prières ferventes et des louanges de Dieu, n'entend plus aujourd'hui que les propos grossiers du soldat. Si l'Auvergne voit ainsi, malgré elle, profaner ses plus purs souvenirs, elle sait garder inviolables les sentiments de la gratitude. Deux années passées à son service par les Pères de la Compagnie de Jésus sont demeurées célèbres dans ces contrées, où le cœur n'est pas oublieux. Trente-deux ans plus tard, le P. Barrelle reparut à Clermont-Ferrand, pour y fonder un noviciat de son ordre. Il y fut reçu comme un compatriote et entouré de respects reconnaissants.

Au reste, en quittant l'Auvergne, il ne l'abandonnait pas. Il paraît avoir eu sur son retour quelque chose de plus qu'un pressentiment ordinaire. Comme il faisait ses adieux aux Sœurs de la Miséricorde, qui ont à Billom leur maison mère, on lui exprima sur son départ de douloureux regrets. — « Nous partons, ré-

pondit-il, mais nous reviendrons, et moi *je reviendrai. Je reviendrai,* » répéta-t-il. Ces paroles, prononcées avec la plus parfaite assurance, firent une impression profonde. Plus vive encore fut l'impression lorsqu'on en vit longtemps après l'accomplissement inopiné.

D'autres indices révélaient dans le saint prêtre un esprit vraiment prophétique. Nous citons :

« Vers la fin de 1827, le P. Barrelle alla faire visite à une famille honorable de la ville d'Issoire. M. D***, ami dévoué des enfants de saint Ignace, reçut le Père avec bonheur. Un grand repas fut donné pour fêter sa venue. A table, le P. Barrelle s'intéressa avec bonté à tous les enfants de la famille. Il s'informa si tous étaient présents. Sur la réponse affirmative du père et de la mère, il réitéra sa demande, et jetant un regard sur tous les convives : — « Non, mon ami, dit-il à M. D***. » tous vos enfants ne sont pas ici. — A part notre fille » aînée religieuse de la Visitation, reprirent les parents, » personne ne manque à l'appel, à moins que vous ne » comptiez notre dernier enfant, qui est encore en » nourrice. — C'est cela même, voilà celui qui me » manquait, et je serai bien aise de le voir. »

» Le lendemain donc on fit une promenade du côté du village où se trouvait le petit nourrison. On le rencontra sur la place, porté aux bras de sa nourrice. — « Ah! dit le P. Barrelle d'un air joyeux et caressant, » c'est bien celui que je cherchais! » Puis il s'approcha de l'enfant, lui fit au front le signe de la croix et dit à M. D*** : — « Notez bien ce que je fais, je marque » votre fils, un jour il sera des nôtres. »

Dix-sept ans s'écoulèrent. On était en 1844. Le P. Barrelle n'avait pas revu l'Auvergne. L'enfant, devenu grand et pressé par la grâce, voulait entrer dans la Compagnie de Jésus. Mais, amis et prêtres, conseillers et directeurs, s'efforçaient de l'en détourner et l'assuraient que Dieu le voulait au grand séminaire. Armé de la vie de saint Louis de Gonzague et de celle de saint Stanislas, qu'il portait toujours sur lui, le jeune homme luttait péniblement, ne trouvant que dans ses deux saints un appui à sa conscience. Cependant il était si vivement pressé au dehors, qu'il se voyait au moment de succomber. Il en était venu à un état de souffrance et d'exaspération qui donnait à sa famille de vives inquiétudes.

» Tout à coup survint le P. Barrelle, comme un secours providentiel. Il revenait de quelques retraites pastorales et se rendait à Lyon, lorsqu'il se sentit poussé à prendre sa route par Clermont. Là, on lui eut bientôt enseigné l'adresse de M. D***, qui y résidait alors. Il est accueilli comme un sauveur. — « Ah! » mon Père, lui dit son ami, vous souvenez-vous d'un » de mes fils que vous avez un jour marqué au front? » Il est singulièrement tourmenté sur son avenir, il » souffre, il est malheureux; vous allez le consoler. — » Oui, je me souviens, c'est pour lui que je suis venu; » qu'il vienne me parler. » A l'aspect du P. Barrelle, fondant en larmes, le jeune homme se jette dans ses bras, et le bon Père lui dit : — « Cher enfant, c'est » pour vous que Dieu m'envoie. Écoutez la voix qui » vous appelle, partez sans retard pour le noviciat. »

Le conseil fut suivi. Le jeune Louis D*** partit avec son père, qui le présenta à Paris au vénérable P. Barrat, qu'il connaissait. De là, il se rendit sans délai au noviciat de Saint-Acheul. A l'heure où nous parlons, il est un des fervents apôtres qui évangélisent la Chine. »

Le fait suivant est plus extraordinaire.

Le P. Barrelle ayant quitté Billom, passa, avec plusieurs autres Pères, quelque temps à Clermont et à Issoire, où de respectables familles donnèrent asile aux bannis et devinrent à ce sujet l'objet de l'animosité des libéraux du Puy-de-Dôme.

Disons d'abord que son dernier acte à Clermont fut une retraite donnée aux religieuses Ursulines. Le P. Barrelle apparut à ces saintes filles, et il demeura dans leurs traditions le type de la ferveur, le promoteur de la pauvreté religieuse, le zélateur de l'abnégation, l'apôtre de feu. La semence tombait d'ailleurs dans une terre bien préparée; elle produisit au centuple. Cette retraite, la première que les Ursulines de Clermont aient faite depuis leur rétablissement, opéra parmi elles un très-grand bien. Elle donna à l'esprit religieux une impulsion forte et durable.

Venons maintenant au fait annoncé. Le P. Barrelle quitta l'Auvergne après ce dernier acte de zèle. « Le même M. D***, dont nous venons de parler, ce digne patriarche qui devait consacrer à Dieu sept de ses enfants[1], ayant accompagné ou retrouvé le P. Barrelle

[1] M. D*** a donné deux de ses filles à la Visitation, une autre au Sacré-Cœur. Deux de ses fils sont prêtres dans la Compagnie

à Lyon, lui servait un jour la messe à Fourvières, lorsqu'il le vit sensiblement troublé au milieu du sacrifice. A peine, au sortir de l'autel, furent-ils rendus à la sacristie, que le Père lui dit : — « Il faut, mon » ami, partir de suite pour retourner chez vous. Vos » ennemis vous en veulent, vos propriétés sont en dan- » ger. » M. D*** témoignait son regret de le quitter. — « Non, reprit le Père, il faut partir... C'est à Saint- » Sirgues... On a mis le feu... j'ai vu... mais j'ai prié... » ils ne pourront vous nuire. »

» M. D*** part. A son arrivée à Issoire, il trouve les siens fort paisibles. Il demande s'il n'y a rien de nouveau, si depuis quelques jours on n'est pas allé à Saint-Sirgues. Ses fils lui racontent qu'un incendie y a éclaté; les lueurs s'en voyaient jusqu'à Issoire, qui est à deux lieues; ils se sont rendus sur le lieu du sinistre et y ont considéré avec terreur plusieurs fermes voisines de chez eux tout embrasées. Par bonheur, le vent poussant la flamme en sens inverse, il n'y avait rien eu à craindre pour leurs biens.

» M. D*** s'informa du jour et de l'heure : c'était précisément le moment de la messe et de la prière du P. Barrelle. De nouvelles recherches lui apprirent ensuite que ses voisins, par haine pour son dévouement religieux hautement professé, avaient fait mettre le feu dans sa grange afin d'incendier son domaine. Mais,

de Jésus, un troisième est curé dans le diocèse de Clermont, le quatrième est un des sujets les plus distingués des Frères des Écoles chrétiennes. C'est à leur témoignage que nous devons les deux faits que nous rapportons ici.

par une providence admirable, comme nous l'avons vu, la flamme, se détournant, n'avait causé aucun dommage chez lui et s'était rejetée sur les moissons voisines. Ainsi les auteurs de l'incendie avaient été les seules victimes de leur malveillance. Eux-mêmes l'ont avoué plus tard et confessé leur méchante action. »

Jamais la terre ne manque à l'apostolat. Dieu lui a donné tous les horizons, confié tous les peuples, et quand on l'arrache au sillon qu'arrosaient ses sueurs, d'autres champs s'ouvrent devant lui, plus heureux et plus dociles à la rosée du ciel. L'esprit révolutionnaire et antichrétien privait la France des glorieux labeurs des fils de saint Ignace; il exilait leur dévouement. Les États voisins offrirent à l'envi à ce dévouement proscrit une patrie plus hospitalière. Dieu voulait que celui du P. Barrelle profitât successivement à l'Espagne, au Portugal, à la Suisse et à Rome elle-même. Le P. Barrelle donna à ces contrées les douze plus belles années de son existence.

En Espagne, sous la protection de Ferdinand VII, et à quelques lieues de la patrie, les Jésuites français, victimes des ordonnances de 1828, fondèrent le collége du Passage, qui, du jour de sa fondation, entra en pleine prospérité.

Au mois de novembre, le P. Barrelle s'achemina vers l'Espagne, où l'attendait la direction spirituelle du nouveau collége. Soutenir et encourager ses confrères de ses conseils et de ses exhortations, veiller à la piété des élèves par la confession et la prédication, souffler l'amour de Dieu dans ces jeunes âmes, enfin

diriger la congrégation de la sainte Vierge, tel était le lot que lui faisait l'obéissance. C'était comme un repos délicieux que la Providence ménageait à sa piété.

Prévoyait-il que ce repos serait court, et que de grands travaux et de plus grandes épreuves lui étaient réservés? Nous ne savons. Toujours est-il qu'il demandait sans cesse à Dieu d'être inconnu et de compter pour rien, *nesciri et pro nihilo reputari.* L'humilité était son besoin et sa prédilection; il en avait tout à la fois l'âme remplie et affamée. Épris de la divine folie de la croix, il n'aspirait qu'à être couvert d'opprobres pour Jésus-Christ. Ainsi la grâce faisait par cette impulsion puissante et caractéristique un contrepoids à de rares talents, aux témoignages d'une estime universelle; ainsi préparait-elle son généreux disciple aux succès éclatants qu'allait bientôt recueillir son apostolat, et à l'épreuve exceptionnelle qui en interromprait le cours.

Encore sur la route d'Espagne, il écrivit de Bayonne une de ces lettres où l'âme se trahit dans les conseils mêmes qui s'en échappent. Cette lettre, adressée à une supérieure de communauté, commençait par ces mots :

« Qu'à jamais Dieu seul soit inscrit sur le frontispice de notre âme! »

Ensuite il confessait son ardent désir d'*être humilié* pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il continuait ainsi :

« L'amertume de la souffrance est le calice offert

aux enfants de Zébédée, calice dont Jésus a bu jusqu'à la lie. Il en donne aux âmes fidèles. Elles ne doivent point chercher la jouissance, mais l'accueillir seulement avec humilité, quand le Sauveur daigne leur en donner quelques gouttes. L'amertume doit être leur *aliment*... en même temps qu'elle sera leur *pénitence*.

» Qu'il y en a toutefois qui repoussent cette amertume et se désolent de la voir pénétrer dans leur cœur ! Rien de plus doux, cependant; mais il faut avoir fait le sacrifice de soi. »

Ce sacrifice, le P. Barrelle l'avait fait depuis longtemps; il le réitérait chaque jour. Il alla en renouveler la ferveur dans le sanctuaire de Loyola, où il avait laissé son cœur, et où cette fois il passa délicieusement les jours de la solitude annuelle.

Son séjour au Passage ne fut pour ainsi dire qu'une halte. On eut le temps d'admirer son irréprochable vertu, de goûter la sagesse de ses conseils, la solidité de sa doctrine, l'onction habituelle de sa conversation, en un mot de l'aimer pour le regretter au départ.

Au mois de mars 1829, le R. P. Delvaux vint le prendre pour inaugurer, lui troisième, la mission du Portugal. « L'esprit de Dieu l'avait sans doute révélé au P. Barrelle, écrivit alors le P. Delvaux. Il en est aux anges, parce qu'il espère qu'il trouvera là quelque grande occasion de souffrir beaucoup pour Notre-Seigneur. »

CHAPITRE XI.

MISSION DE PORTUGAL.

Comment la persécution s'acharnait sur une ombre. — Le roi don Miguel demande des Jésuites. — Le P. Barrelle à Madrid. — Don des langues. — Le château de *Marvilla*. — Mission de *Laveiras*. — Mission du *Loureto* à Lisbonne. — Le P. Barrelle prêche devant la cour. — Mission à *Barcarena*. — Mission de *Carnaxide*. — *Nossa Señora da Rocha*. — Sa translation solennelle à Lisbonne.

Nulle part, peut-être, ailleurs que dans le Portugal, l'ancienne Compagnie ne jeta, dès sa naissance, un si grand éclat par la science, la vertu, et par toutes les inventions du zèle. Là existait ce collége de Coïmbre longtemps sans égal entre tous nos colléges, et qui demeurera toujours un des plus florissants; là les Pères de la Compagnie furent connus sous le nom d'*apôtres*, nom qui reste aujourd'hui encore leur dénomination populaire, si grand fut au dedans du royaume leur zèle pour le salut des âmes, si nombreuses furent les légions de missionnaires et de martyrs qu'ils envoyèrent de ce pays jusqu'aux extrémités du monde: là aussi, conformément aux destinées que lui a faites son fondateur, la Compagnie devait payer la splendeur de sa gloire par la grandeur de ses opprobres et par l'amertume de ses proscriptions.

Cette effroyable tempête à laquelle conspira tout l'univers, et dans laquelle la Compagnie de Jésus finit par disparaître, c'est le Portugal qui l'inaugura, et cela avec un raffinement de haine, avec une persistance inouïs. Il poursuivit même sa victime au delà de la mort, il s'acharna sur sa mémoire, et pour ainsi dire sur son ombre; il n'oublia rien pour que son pur et noble souvenir fût arraché de la pensée des hommes, pour que la haine en fût éternisée. Quand la bulle de Pie VII, au nom et pour la défense des intérêts catholiques, eut glorieusement ressuscité l'ordre de saint Ignace, seul dans l'univers Jean VI, roi de Portugal, fit entendre des réclamations. Pendant soixante et dix ans, aucun décret royal ne pouvait paraître, ce semble, si étranger fût-il à la cause des Jésuites, sans leur imprimer une flétrissure nouvelle. On proscrivait, on brûlait publiquement, comme infectés d'un poison pestilentiel, tous les ouvrages scientifiques ou religieux sortis de la plume des Jésuites. Par ordre du gouvernement, une prétendue histoire chronologique de leurs crimes devait être lue pendant le repas dans toutes les communautés religieuses. Un sermon, un nouvel ouvrage, une académie littéraire semblaient n'avoir aucun mérite s'ils ne s'emportaient à quelque diatribe violente contre la scélératesse jésuitique. Enfin, des mains de la Compagnie l'enseignement était tombé, avec ses colléges, aux mains du jansénisme et de la franc-maçonnerie. Qu'on juge du niveau où étaient descendues les mœurs publiques, la piété, la religion!

Le premier désir du roi don Miguel fut de les relever de leur décadence, et d'appeler à son aide ces ouvriers dévoués et fidèles, dont soixante et dix ans de proscription n'avaient pu faire oublier la vertu. L'année même de son avénement, en 1828, il demanda au T. R. P. Général de lui envoyer des hommes de choix, éprouvés dans l'enseignement et dans la prédication évangélique. Il promettait d'abolir tous les décrets de proscription contre la Compagnie, et de donner son adhésion officielle à la bulle de rétablissement.

La promesse du roi fut acceptée avec reconnaissance; les ouvriers furent désignés, et dans les premières semaines de 1829 partirent pour leur destination.

Le 26 mars, ils quittèrent le Passage et se dirigèrent sur Madrid, en passant par Loyola. Une petite aventure marqua leur arrivée au château de saint Ignace. C'est le P. Delvaux qui la raconte.

Nos voyageurs étaient à Azpeitia, à dix minutes du château : « Il était nuit; le temps couvert, l'obscurité profonde dérobaient à nos guides, peu habitués dans le pays, le chemin des voitures et des chevaux, et, malgré l'observation qu'en fit le P. Barrelle, ils nous firent prendre le sentier des piétons. Nous avions à peine fait quelques pas que nous rencontrâmes un grillage en fer jeté horizontalement sur un ruisseau profond, exprès pour empêcher les bêtes de somme de passer par le sentier.

» Cependant, dans les ténèbres, le premier cheval traversa sans accident. Le deuxième, plus craintif,

s'arrête brusquement. Pressé par les conducteurs, il réclame à sa manière, en tâtonnant du pied, puis se retirant à plusieurs reprises. Enfin, poussé par les guides, beaucoup moins avisés que lui, il avance sur la grille fatale. Le pied glisse entre les barreaux, l'animal tombe, et le P. Barrelle, qui le montait perché sur notre petit bagage, est jeté de cette hauteur, la tête la première, à une ligne de la crête d'un parapet qui borde le chemin, à deux doigts de la décharge d'une écluse, où il devait se précipiter dans une eau profonde. J'en frissonne encore en vous le racontant.

» Nous vîmes la chute. Mon premier mouvement fut de bénir ce pauvre Père, que je croyais perdu. Il devait l'être, mais saint Ignace, qui avait passé si souvent par ce chemin, qui tout près de là, en face d'un petit oratoire à la Vierge qui se voit sur la colline, avait si souvent récité l'*Ave, Maria;* saint Ignace ne permit pas qu'un de ses enfants périt victime du démon en vue de son berceau, qu'il visitait pour la troisième fois dans des intentions si pures, si dignes de lui. »

Les pèlerins gagnèrent à pied la maison de leur saint fondateur, récitant en commun le *Te Deum,* et renouvelant avec ferveur l'offrande de leur vie au divin Maître par les paroles mêmes de leur Père : *Suscipe, Domine,* etc.

C'était donc la troisième fois que le P. Barrelle était ramené par la Providence au berceau de saint Ignace. Dans la chambre où furent agitées et fixées

par le triomphe de la grâce les grandes destinées d'Ignace, à l'autel qui remplace aujourd'hui son lit de douleur, dans ce lieu sanctifié par l'apparition mémorable de la sainte Vierge, le P. Barrelle eut la joie d'offrir le saint sacrifice. Il était revêtu des ornements dont s'était servi saint François de Borgia lorsque, célébrant sa première messe dans ce même château de Loyola, de sa main il fit faire la première communion à l'un de ses fils. Quel souvenirs, quels pressentiments remplirent le cœur du nouvel apôtre!

Jamais ne lui avait été plus nécessaire l'esprit de saint Ignace, au début d'une entreprise aussi importante que difficile, appelé à évangéliser un peuple dont il ignorait la langue, au sein de préjugés et de haines longuement accumulés contre la Compagnie, à l'heure des effervescences libérales et parmi d'ardents ennemis, sans autre ressource que le zèle et la force d'en haut, sans autre appui humain que la bienveillance sincère mais circonspecte du roi et de son premier ministre, le duc de Cadaval.

Mais la foi du P. Barrelle ne comptait ni les moyens humains ni les obstacles; il s'appuyait uniquement sur la grâce de Dieu et sur le mérite de l'obéissance religieuse. La grâce et l'obéissance opérèrent des prodiges.

Entre ces prodiges, le premier en date ne fut pas le moins important pour le succès du nouvel apostolat. Le P. Barrelle n'avait aucune notion de la langue portugaise; il mit à l'étudier le sérieux qu'il portait à toute chose. Mais comment se fit-il qu'en

peu de semaines il ait parlé cette langue avec aisance? Comment en trois ou quatre mois fut-il capable de prêcher, de verve, en style pur et correct, devant l'auditoire le plus distingué, devant le roi lui-même et toute la cour, à la satisfaction universelle? Chacun reconnut là une intervention divine; lui-même, en toute candeur et simplicité, confessait avoir reçu en cette occasion une assistance surnaturelle.

Trois mois et plus se passèrent, à Madrid, dans l'attente et dans la préparation, Le P. Barrelle en remplit les loisirs par l'étude du portugais et par l'enseignement de la langue française au collége des nobles. Obligé par ce dernier emploi de mener de front le castillan et le portugais, il put, au bout de quinze jours, « s'essayer avec succès » et faire l'instruction du dimanche en langue castillane à la petite escouade qu'on lui avait confiée.

Sur toute chose, il avait à cœur de devenir par la sainteté un bon et fidèle instrument des divines miséricordes. Son union à Dieu devint plus étroite, son cœur ajoutait sans cesse à sa pureté par la pratique de la confession quotidienne ; en un mot chaque jour se développait en lui l'homme parfait, et le zèle sacerdotal se mûrissait dans la ferveur.

Enfin on parut avoir triomphé des entraves opposées par la franc-maçonnerie libérale à la bonne volonté de don Miguel. Comblés de la bienveillance de la cour d'Espagne, nos trois missionnaires quittèrent Madrid, renforcés de trois nouveaux confrères venus de France, et ils firent modestement leur entrée à

Lisbonne, le 13 août 1829, soixante et dix ans, mois pour mois, après la violente expulsion de la Compagnie par le marquis de Pombal. Il n'y avait que trois mois, venait d'expirer saintement le P. Diaz, le dernier survivant des anciens Jésuites portugais.

Le règne omnipotent de la calomnie avait été long. Active, persévérante et sans contradiction possible, elle avait pris sur les esprits cultivés un empire presque inévitable. Mais le peuple des campagnes, ce bon peuple droit et simple, que n'atteignait pas l'enseignement empoisonné des écoles publiques, gardait encore à la Compagnie de Jésus un amour traditionnel. Si le clergé séculier et régulier n'avait point échappé à l'influence des préjugés hostiles, cependant bon nombre de prêtres honorables et la plupart des religieux accueillirent les Pères avec bienveillance. Le cardinal patriarche de Lisbonne, Patrice Ier, leur donna d'amples pouvoirs pour toute l'étendue de son patriarcat. Quant à la noblesse, elle se souvenait d'avoir vu autrefois ses noms les plus illustres figurer saintement dans les rangs de la Compagnie de Jésus. Au reste, le roi et les deux infantes ses sœurs donnaient l'exemple de la bienveillance. Volontiers le roi accordait audience aux Pères; il les visitait à son tour avec une familiarité touchante, et, dans ses rapports privés, leur prodiguait les marques de son affectueuse protection.

L'opinion cependant n'était pas encore préparée à un décret de réhabilitation. Même autour du trône et jusque dans les conseils du roi, il aurait rencontré

des résistances ardentes, irrité des préjugés que le temps et la vérité pouvaient affaiblir; car enfin, pour la première fois, quelques voix généreuses commençaient à rompre le silence en faveur de la Compagnie.

On ne peut concevoir rien de plus modeste que la nouvelle entrée des Jésuites en Portugal. Ils comptaient que leur patrie adoptive, en les appelant à la servir, suffirait à leurs besoins. Pour le moment leur pénurie était extrême; on ne leur assignait pas même un abri. Mais la Providence y avait pourvu : la charité des Lazaristes leur offrit une fraternelle hospitalité jusqu'au jour où le duc de Lafoens, frère du premier ministre, put les installer lui-même dans son château de Marvilla.

Marvilla est à une lieue de Lisbonne, sur les bords du Tage; charmante solitude propice à la science et à la prière, séjour peu favorable aux travaux de la vie apostolique. Le duc, pour recevoir la petite colonie, avait fait disposer le château, ordinairement inhabité; mais le toit hospitalier qui accueillait nos bons religieux abritait avec eux la pauvreté parfaite; entre tous, ils n'avaient pas une obole pour acheter le pain de chaque jour.

Les deux profès de la petite troupe furent donc appelés par le supérieur. C'étaient le P. Barrelle et le P. Bucacinski. — « Mes Pères, leur dit-il, nous n'avons pas de quoi nous procurer du pain. Comme profès, vous êtes plus particulièrement voués à la pauvreté; allez donc et demandez l'aumône pour

nourrir vos frères. » Et les deux bons Pères partirent gaiement, tendant la main au nom de Jésus-Christ.

C'est à Marvilla même que le P. Barrelle, formé plus promptement que ses confrères à la langue du pays, fit ses premiers essais apostoliques. Un couvent se trouvait là, dont les religieuses, pieuses filles de sainte Brigitte, ouvrirent la chapelle à ses prédications. La duchesse de Lafoens habitait son château du Grillo, qui est peu éloigné de Marvilla. Au mois de novembre, elle invita le P. Barrelle à parler aussi dans sa chapelle, où est admis le public. Enfin, vers les premiers jours de décembre, il ouvrit une petite mission dans l'église paroissiale de Marvilla.

« Mais son soin particulier, ajoute le P. Delvaux, se dirige vers les enfants de la première communion. Le P. Barrelle rencontre en eux beaucoup de docilité et de zèle. Il les conduit en procession dans les rues, chantant le rosaire, à la grande édification des fidèles, qui se découvrent et s'agenouillent devant la croix, plus religieusement qu'on ne fait en France pour le saint Sacrement. »

L'ardeur du P. Barrelle se sentait emprisonnée dans les étroites limites de ce petit village. Voici comment, au mois de février 1830, Dieu lui ouvrit la carrière. C'est le P. Delvaux qui parle :

« Au commencement de février, sentant combien vivement le zèle du P. Barrelle souffrait de notre état d'inaction, je l'envoyai en pèlerinage à la Chartreuse, qui se trouve à deux lieues de Lisbonne. Il devait recommander les affaires de la Compagnie à Notre-

Dame de la Miséricorde, qui donne son nom à cette maison. De là, il devait se rendre à Carnaxide, pour offrir également nos vœux à Notre-Dame du Rocher, ou, comme disent les Portugais, à *Nossa Señora da Conceição da Rocha;* c'est là qu'a été découverte cette statue, si célèbre déjà par les nombreux miracles qu'elle a opérés, soit là, soit à Lisbonne, depuis quelques années.

» Chemin faisant, le P. Barrelle parlait de Notre-Seigneur aux pauvres, aux enfants, aux pécheurs. Je l'avais autorisé à chercher l'occasion d'annoncer Jésus-Christ; il la trouva au val de Miséricorde, dans un hameau nommé Laveiras.

» On était au fort du carnaval, au milieu des plus bruyantes dissipations. N'importe, le P. Barrelle organise comme par enchantement une mission en règle; j'envoie le P. Pouty à son secours, et bientôt il se fait des prodiges de conversion. Les derniers jours de carnaval, si critiques partout et si sacrés pour le désordre, sont transformés en jours d'expiation publique; les prières solennelles, les amendes honorables, les processions remplacent les joies licencieuses. Ce n'était qu'un hameau; mais on accourait du voisinage, et, dans ce coin retiré, nos Pères ont recueilli toutes les consolations des missions les plus fructueuses.

» Le temps pascal s'ouvre ici avec le carême, de sorte que, pour les hommes surtout, la confession et la communion devenaient plus difficiles à obtenir, à une époque où elles ne pouvaient encore compter

pour le devoir pascal. Cependant les hommes se rendaient en foule, saisis par la grâce, émus, attendris jusqu'aux larmes. Il y eut des pécheurs amenés aux pieds des missionnaires par des coups de la grâce soudains et extraordinaires. Les Pères de la Chartreuse ne reviennent pas de leur admiration. Au départ des missionnaires, la foule les suivait, fondant en larmes, et tel qui les avait accueillis avec des insultes et des crachats, les accompagnait de ses pleurs, ne se consolant que par la pensée de les rejoindre bientôt à la ville. »

Humble mais consolant prélude d'un plus éclatant ministère, l'heureuse transformation de ce pauvre hameau ne précéda que de dix jours le brillant apostolat du P. Barrelle au cœur même de la capitale, en présence de toute la cour.

« Dès le mois de novembre, nous dit le P. Delvaux, le bruit des succès du P. Barrelle dans ses catéchismes à Marvilla et des fruits merveilleux que sa préparation de première communion avait faits dans cette paroisse, s'étant répandu dans Lisbonne, était arrivé jusqu'au nonce apostolique. Celui-ci conçut alors un grand projet pour l'honneur de la religion. »

Il existe au centre de Lisbonne une vaste église consacrée à Marie; c'est Notre-Dame de Lorette, placée sous la juridiction immédiate du nonce. C'est là, dans son église, que Son Excellence illustrissime Mgr Alexandre Giustiniani, archevêque de Petra, fidèle appui, ami vaillant et dévoué de la Compagnie de Jésus, avait résolu de la produire, par les exercices

solennels d'une mission, au centre même de la capitale. Il demanda nommément le P. Barrelle, laissant au supérieur le soin de désigner ses compagnons.

Mais nos meilleurs amis redoutaient les périls de l'entreprise. Le nonce eut à répondre à mille objections sincères et en apparence décisives. Étrangers, arrivés de la veille, sans domicile à Lisbonne, sans situation légale dans le royaume, n'allions-nous pas, par une façon barbare de prononcer sa langue harmonieuse, blesser l'oreille délicate du peuple portugais? Religieux, nous susciterions les susceptibilités du clergé; nous alarmerions par un éclat intempestif la prudence du roi; Jésuites, nous provoquerions les moqueries et les haines du libéralisme. — « On ne demande à des étrangers, répondit le prélat, que de se faire bien comprendre; mon palais leur servira de premier domicile; le succès de leur zèle préparera le décret de leur rétablissement. Et qui pourrait se formaliser lorsque, dans mon église exempte et privilégiée, je les aurai bénis au nom du Pape, qui les aime et qui les envoie? Quant aux libéraux, plaise à Dieu qu'ils viennent en foule; Dieu les prendra dans ses filets. Au surplus, on verra le roi en personne à l'ouverture de la mission; la grâce fera le reste. *Hommes de peu de foi, pourquoi tant d'inquiétude?* »

L'inébranlable fermeté du nonce répondit ainsi à mille difficultés renaissantes, elle surmonta tous les dégoûts et tous les embarras de ce difficile projet. Le P. Barrelle, ou *Par Francisco*, car en Portugal les religieux sont désignés par un nom de baptême, fut

chargé de la mission. Les PP. Mallet, Bucacinski et Pouty lui furent adjoints pour les catéchismes et pour l'instruction des petits enfants.

Cependant le roi, prévenu par le duc de Cadaval, s'empressa de donner son assentiment, et quand le nonce en personne se présenta pour l'inviter, Sa Majesté n'attendit pas qu'il eût achevé sa demande, mais l'interrompant avec bonté, il promit d'assister au discours d'ouverture, voulut fixer lui-même le jour et l'heure, et offrit d'envoyer sa garde royale.

Laissons la parole au P. Delvaux :

« Le 7 mars, second dimanche de carême, le roi vint donc au *Loureto* avec les deux infantes, ce qui fait toute la cour actuelle. Le patriarche avait voulu aussi, dans cette occasion, nous donner une marque d'intérêt. Nous n'avions pas pu l'inviter, parce que l'exemption dont jouit l'église empêchait qu'on ne lui donnât le premier rang en présence du nonce de Sa Sainteté; il s'était gracieusement invité lui-même, et, dans une visite exprès, avait demandé au nonce de lui faire préparer une tribune, d'où il pût assister à la cérémonie sans troubler sa juridiction. Jugez du reste de l'auditoire par ces personnages; on ne pouvait voir plus auguste assistance. Tous, amis et ennemis, s'accordaient à voir dans cette démonstration un décret implicite de rétablissement, et mieux encore qu'un simple décret. Que la gloire en soit au divin Maître! Il est vrai que depuis soixante et dix ans le Portugal n'avait rien vu de semblable. Ajoutez que ceci se passait tout près de l'ancienne maison professe qu'avait

habitée Malagrida, non loin du *Rossio*, où il fut brûlé devant le palais de l'Inquisition[1].

» Dans l'exorde, et sur le conseil du premier ministre, le P. Barrelle remercia Sa Majesté du rétablissement de la Compagnie comme d'une chose consommée, et dont il était, après Dieu, l'unique auteur. Ce point était important dans un moment où nos ennemis concluaient du silence de la cour que nous n'avions pas été rappelés, mais que nous nous introduisions de nous-mêmes et sans aveu. Le Père, à ce que nous devions au roi, ajouta sur-le-champ ce que se proposait notre reconnaissance, c'est-à-dire « de marcher avec fidélité et

[1] Le P. Gabriel Malagrida est une de ces nobles figures de martyrs que Dieu a faites pour offrir en toute sa beauté l'héroïsme chrétien.

Il avait donné quarante années de sa vie aux missions du Brésil et du Maranham, et montré dans ce périlleux apostolat tout ce que peut le zèle uni à une éminente sainteté. Rappelé en Portugal par la reine Marie-Anne d'Autriche pour être le guide de son âme et le consolateur de ses derniers jours, cet homme à miracles, ce vieillard honoré comme un saint dans tout le royaume, cet apôtre qui tant de fois avait échappé à la hache des sauvages, n'échappa point à la cruauté du marquis de Pombal.

La conscience incorruptible de l'humble religieux parut au ministre de Joseph Ier un obstacle à ses projets ambitieux. Sous prétexte de complicité dans un crime de lèse-majesté, le P. Malagrida, sans avoir été ni jugé ni entendu, fut jeté dans un cachot souterrain. Là, pendant près de deux ans et demi, il languit dans la faim et dans la nudité, mangeant un peu de pain moisi, respirant un air infect, n'ayant pour se couvrir que les lambeaux d'un vêtement qui tombait en pourriture, souffrant enfin des maux incroyables.

Après vingt-huit mois de pareilles tortures, le saint vieillard fut traduit devant l'Inquisition pour un livre que l'accusation ne pouvait produire et qui n'avait jamais existé. Mais ce tribunal ne

» dévouement sur les traces de nos premiers Pères. » Dans la péroraison, il invoqua notre saint patriarche et tous nos saints, qui depuis tant d'années n'avaient plus rien entendu de semblable. Ils durent, nous l'espérons, en tressaillir dans la gloire. Le roi et les infantes témoignèrent une pleine satisfaction, et nous promirent de revenir encore.

« Ce ne serait pas modestie, ce serait ingratitude de ne pas reconnaître que le P. Barrelle reçut du ciel, en cette occasion, un secours plus qu'ordinaire. Nos amis l'avaient pressé d'écrire au moins le premier discours, mais il y sentait une répugnance de foi que je n'avais pas voulu contrarier. Il parla donc sur notes, comme il faisait en France, et comme doit faire, par nécessité, un missionnaire qui fournit une carrière de cinquante discours en un mois, sans préjudice des catéchismes, des confessions et des nombreux accessoires qu'entraîne une mission. Toutefois il avait écrit l'exorde et la péroraison, pour mieux peser toutes les

comptait plus que des hommes vendus au premier ministre. Il rendit en soixante-douze pages une sentence que Voltaire qualifiait ainsi : « L'excès du ridicule s'y joint à l'excès de l'horreur. »

Le P. Malagrida fut livré au bras séculier, puis étranglé et brûlé sur la place publique. De peur que la vénération du peuple ne rendît hommage aux reliques de la sainte victime, on fit jeter ses cendres dans la mer.

Lorsque le souverain pontife Clément XIII apprit la mort du P. Malagrida, il s'écria : « Voici que l'Église de Jésus-Christ compte un martyr de plus. » Il fit ensuite graver un portrait du saint Jésuite avec une glorieuse inscription qui demeurera comme un panégyrique authentique de ce martyr de la justice et de la vérité.

Voyez *Histoire de Gabriel Malagrida*, par le P. Paul Mury. Paris, Douniol.

expressions dans un sujet si grave et si délicat. Or, il parla avec tant de netteté et de bonheur que, s'il faut en croire nos amis les plus francs et les plus difficiles, non-seulement il était impossible de ne pas tout saisir sans effort; mais encore on ne remarqua aucune de ces phrases incorrectes ou bizarres qui échappent inévitablement aux étrangers, dans ce pays surtout où l'accent, le ton suffisent pour changer le genre, le nombre, les cas, les temps, les personnes, en un mot toute l'économie du langage.

» Depuis lors, le secours d'en haut a constamment suivi le P. Barrelle. Durant les premières semaines, il prêchait deux fois le jour; maintenant il ne parle deux fois que les dimanches et les fêtes, une seule fois les autres jours. Il en sera ainsi jusqu'au dimanche des Rameaux. Dans la semaine sainte, outre la Passion, qui se prêche le jeudi soir, le Père prêchera encore, selon l'usage, les sept paroles, le vendredi. Enfin, Dieu aidant, il couronnera l'œuvre par les trois fêtes de Pâques qui, pour parler comme saint Ignace, feront la quatrième semaine des exercices.

» Mais, pour en revenir au P. Barrelle, n'est-ce pas une sorte de prodige qu'il ait pu ainsi, dans une langue nouvelle, captiver et soutenir l'attention d'un immense auditoire dans la capitale du royaume, qu'il ait imprimé tant de respect que de cette foule chaque jour si compacte, d'où ne pouvaient être absents ni la curiosité ni l'esprit de critique, ne se soient jamais élevés contre le prédicateur la moindre insulte personnelle ni le blâme le plus léger? Le P. Barrelle

s'en plaint comme d'une disgrâce, comme d'un indice fâcheux pour le succès de la mission : n'est-il pas plus juste d'y reconnaître une grâce divine et d'en remercier le Seigneur?

» D'ailleurs, les fruits ne sont pas équivoques. Il n'y a pas ici de ces entraînements universels qui s'emparent d'une ville entière, mais Lisbonne est tout un monde; puis rien n'est si éloigné de l'impétuosité française que notre lenteur proverbiale. Au reste, si nous jugeons de l'avenir par les fruits déjà recueillis, jamais mission n'aura été plus fructueuse. On assiége les confessionnaux; nos quatre missionnaires y passent tout leur temps, et beaucoup de ceux qui se présentent viennent chercher la réparation de toute une vie. De trois et quatre lieues à la ronde on accourt pour se confesser aux Pères, pour les entendre, pour revoir enfin la *robe noire,* le *roubeto*. Trois heures à l'avance, l'église est pleine; il faudra cependant demeurer debout plus de deux heures encore, tant que dure l'exercice, sans chaise, sans appui, selon l'usage du pays. Au sermon on pleure, on gémit, on se frappe la poitrine, on se déchire le visage, on crie miséricorde.

» Informé de nos heureux succès, et désireux de voir les deux autorités ecclésiastique et civile sanctionner d'un commun accord ce premier acte de notre ministère en Portugal, le Souverain Pontife a daigné s'en occuper avec intérêt. Il a fait écrire au nonce qu'il se félicitait avec nous, qu'il applaudissait à nos efforts et les bénissait avec effusion.

» Les trois autres Pères secondent de tout leur pou-

voir le P. *João Francisco*. Ils sont tous animés d'un zèle, d'une ardeur et d'une obéissance qui en font de dociles instruments dans la main du Seigneur.

» Hier, 25 mars, fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, il y a eu exposition du très-saint Sacrement depuis le matin jusqu'au soir, et amende honorable au Sacré-Cœur. Le zèle du P. Barrelle pour notre bon Maître avait encore été stimulé par une profanation des saintes espèces, commise dimanche dernier dans une des églises de la ville. Nos Pères, qui ont entendu le sermon du soir, ne peuvent se lasser de bénir le Seigneur et de la force physique et de l'admirable puissance qu'il a daigné donner à son ministre. »

Une lettre du mois d'avril 1830 achevait ainsi celle du 25 mars :

« La mission de Lisbonne a été couronnée le lundi de Pâques par la plus brillante solennité. Ce jour-là même, une nombreuse jeunesse était pour la première fois admise à la sainte table. Le nonce apostolique officiait, entouré de tout son clergé. Le roi, les infantes, toute la cour, assistaient à la cérémonie. Le cardinal-patriarche était aussi présent. Environnés d'ecclésiastiques de tout rang et de religieux de presque tous les ordres, les enfants de la première communion remplissaient le chœur. Par toutes les portes de la basilique un peuple immense affluait dans sa vaste enceinte, et s'élevant de tous côtés sur des gradins disposés en amphithéâtre, semblait presque toucher jusqu'aux voûtes. L'émotion fut grande et universelle lorsque, le prélat se tournant vers le peuple et tenant

en main la divine hostie, le P. Barrelle, par de vives et brûlantes paroles, échauffa le cœur des nouveaux communiants. Mais elle fut au comble, après la bénédiction des objets de piété, lorsque, ayant repris la parole, le même Père, adossé aux saints autels, revêtu du surplis et de l'étole, dans la chaleur et l'entraînement d'un adieu pathétique, levant la main vers le ciel pour le montrer à la foule chrétienne, invoqua les bénédictions célestes sur notre mère la sainte Église, sur le roi et sur tous les ordres du royaume, sur ces enfants, pure espérance de la patrie, et à son tour enfin sur la Compagnie de Jésus.

» Le nonce donna la bénédiction papale, puis la bénédiction du très-saint Sacrement, et la fête s'acheva dans le chant solennel du *Te Deum*. Tous, en se retirant, s'accordaient à dire que rien ne pouvait être plus opportun et plus heureux que ces pieux exercices, rien de plus avantageux à la réhabilitation et à l'honneur de la Compagnie. »

A peine s'achevait la semaine de Pâques, sans prendre le temps de respirer, le P. Barrelle et le P. Mallet allèrent évangéliser, à quatre lieues de Lisbonne, le village de Barcarena.

Ils s'en allaient au milieu du jour, chacun de son côté, l'un à l'orient, l'autre à l'occident, entraînant à leur suite de petits enfants, conquérir de ferme en ferme leur troupeau dispersé. En entrant dans quelqu'un des hameaux voisins, ils entonnaient ce chant populaire : *Bemdito e lovado seja o santissimo Sacramento!* (Béni et loué soit le très-saint Sacrement!)

A ce chant pieux, les habitants, sortant de leurs demeures, venaient grossir la troupe fidèle, et lorsqu'on arrivait à quelqu'un des sanctuaires champêtres disséminés au milieu des hameaux, le missionnaire commençait le catéchisme. Et cependant, le long de la route, il allait semant le grain évangélique en toute occasion propice, dans les maisons ou sur les places, ou même parmi les groupes rassemblés pour des jeux inoffensifs. Ces bonnes gens, ainsi éveillés sur les besoins de leur âme, s'en venaient le lendemain avant l'aube à la chapelle du principal village, et nul ne se retirait sans avoir eu son tour au confessionnal, dût le soleil, comme il arrivait souvent, se coucher déjà derrière les montagnes quand ils rentraient dans leur chaumière. Ainsi furent entendues par nos seuls missionnaires plus de mille confessions, dont trois cents environ étaient un retour sur la vie entière. La confrérie du Sacré-Cœur fut érigée dans le village, et compta dès ce moment douze cents membres inscrits.

Non loin du village est un des châteaux royaux. Les gens du château vinrent en grand nombre, et plusieurs dames d'honneur des infantes suivirent exactement les exercices de la mission. Le roi, par un mouvement spontané de zèle, fit promettre sa présence pour le dernier jour. Il tint parole. C'était le jour de l'Ascension, 21 mai 1830. Le roi, avec une noble simplicité, suivit, dans l'attitude du recueillement et de la foi, la procession qui se fit en l'honneur de la sainte Vierge, et, debout, la tête découverte sous un soleil ardent, il écouta les deux allocutions du missionnaire. La

cérémonie achevée, il accueillit les Pères avec sa bienveillance accoutumée, invita même le prédicateur à se couvrir, de peur que l'air ne lui fût nuisible, et comme le P. Barrelle se mit en devoir de le remercier pour ses bontés envers la Compagnie, — « Hélas ! interrompit le roi, jusqu'ici j'ai trop peu mérité sa reconnaissance. »

Dix jours ne s'étaient pas encore écoulés, et déjà, le 31 mai, le P. Barrelle inaugurait la mission de Carnaxide. C'était un lieu devenu célèbre dans tout le royaume par la récente découverte d'une statue de la Vierge qui a valu à Marie le titre nouveau de Notre-Dame du Rocher, ou *Nossa Señora da Rocha*. Voici cet événement.

La petite montagne, à deux lieues de Lisbonne, sur laquelle repose le village, offre sur l'un de ses flancs un vaste pêle-mêle d'arbrisseaux, de décombres, de ronces épaisses et de rochers écroulés. Or il arriva qu'une meute, lancée par des enfants à la poursuite d'un lièvre, disparut tout à coup dans les broussailles où le gibier avait cherché refuge. Nos jeunes chasseurs aussitôt de fouiller les broussailles, d'y faire des éclaircies et de bouleverser les décombres ; peu à peu les chiens, le gibier, les enfants se trouvent dans une caverne immense. On accourt sur leur parole ; on admire une grotte élégamment creusée dans le rocher comme une enceinte régulière.

Dans un coin se trouvait une statue de la Vierge grossièrement travaillée et d'un demi-pied de hauteur. L'image mystérieuse de Marie devint l'objet de la vé-

nération populaire. Bientôt la foi obtient des prodiges; des guérisons, des faveurs de tout genre se multiplient et se divulguent au loin dans la contrée. La capitale elle-même s'ébranle; de toute part on s'empresse à la grotte pieuse, les autorités ecclésiastiques et les grands du royaume viennent y porter leur hommage. Enfin le gouvernement s'émeut à son tour, et la statue est transportée dans la principale église de Lisbonne, *Nossa Señora da Sé,* qui sert de métropole. Là les prodiges redoublent, la dévotion se propage rapidement, et des dons multipliés attestent la reconnaissance des fidèles. Tandis que l'humble statue étincelle d'or et de pierreries, la piété transforme la grotte champêtre en splendide sanctuaire.

C'était donc dans ce village, parmi ces émotions merveilleuses, qu'allait s'ouvrir la mission, un lundi, le dernier jour du mois de Marie, anniversaire de l'invention de la statue miraculeuse. Elle devait se terminer le 28 juin, jour où se célébrait dans le royaume la fête de la Pureté de la sainte Vierge.

Voici comment le P. Delvaux en rendit compte le 30 juin 1830.

« Vous attendez des nouvelles de la mission de Carnaxide. Elle vient de finir avec un grand succès. On ne peut douter que la très-sainte Vierge ne l'ait singulièrement voulue et protégée. Il n'y a pas eu d'événement qui m'ait rempli de tant de consolation et d'espérance depuis notre arrivée dans ce pays.

» Sur la demande de nos Pères, le roi a permis que, pour la clôture, on transportât solennellement la sainte

image à Carnaxide, où elle n'était pas revenue depuis la première translation. Par ordre de Sa Majesté, on devait déployer le plus pompeux appareil. La Reine du monde s'avança donc hors de la ville, couverte cette fois d'or et de pierreries, placée sur le char royal splendidement décoré et traîné à huit chevaux richement caparaçonnés, tout couverts d'or et de pourpre. A sa suite, deux autres voitures de la cour, et tout autour une nombreuse et brillante escorte. Elle demeura quatre jours dans sa terre natale, au grand avantage de la mission. Le concours a été immense ces derniers jours, de tous les environs et de Lisbonne même. Dimanche dernier, jour de la clôture, on estime qu'il y avait jusqu'à huit mille âmes réunies dans ce petit village.

» L'infatigable P. Barrelle prêchait en plein air à cet immense auditoire, tantôt sur la place de l'église, tantôt du perron de la petite chapelle, ayant à ses pieds la sainte grotte et ce peuple infini, serré dans le vallon sur les deux rives du ruisseau qui le parcourt. Il lui fallait faire des efforts prodigieux; mais Dieu leur donnait un succès vraiment surnaturel. Suspendu à ses lèvres, le peuple l'écoutait avec un recueillement admirable. De toutes parts éclataient des larmes, des sanglots et ces cris répétés : *Viva Nossa Señora da Rocha!* qui devaient attendrir jusqu'aux rochers eux-mêmes.

» Le roi et son premier ministre contribuaient avec une grâce charmante à l'éclat des solennités; cire, fleurs, tapis, tentures, tout était à la disposition des

Pères pour l'honneur de Marie. Sa Majesté ne dédaignait pas de descendre dans son jardin pour veiller à ce qu'on envoyât aux Pères les plus belles fleurs. Le bon prince serait venu en personne rendre ses devoirs à son auguste protectrice, si le bruit ne s'était accrédité que le peuple de Carnaxide se flattait d'obtenir de Sa Majesté que la sainte image lui fût définitivement laissée et ne retournât plus à Lisbonne. Le roi aima mieux ne point s'exposer à une demande qu'il ne voulait point satisfaire.

» Mais le cardinal-patriarche vint avec une suite nombreuse rendre ses devoirs à Notre-Dame du Rocher et complimenter les Pères. Le nonce apostolique, qui est partout où il peut nous témoigner quelque intérêt, est venu pendant la mission donner une première fois la confirmation, le jour même de saint Louis de Gonzague. L'évêque d'Angra, supérieur des Franciscains, qui est en exil à cause des troubles de sa ville épiscopale, a confirmé une seconde fois. Ce bon prélat s'était mis à notre disposition; il officiait pontificalement, présidait les cérémonies et confessait avec quelques-uns de ses religieux. Trois couvents de Dominicains, qui sont aux environs, ont concouru constamment à la solennité de ces fêtes délicieuses.

» Enfin, il fallait rendre la statue à sa nouvelle demeure. Il y eut sans doute beaucoup de larmes d'attendrissement versées au départ de ce précieux dépôt, comme il y en avait eu à son arrivée; mais nulle entreprise indiscrète. Une foule immense accompagna *Nossa Señora* une lieue loin du village, en chantant

le *Bemdito seja*... Un peu moindre, mais très-nombreuse encore, elle traversa tout Lisbonne et ses faubourgs l'espace d'une lieue et demie..

» Ce retour fut un vrai triomphe. C'était le soir, le ciel était d'une sérénité parfaite. Les mille cloches de la ville étaient en branle, le canon grondait de toute part, les tambours battaient aux champs, la musique guerrière remplissait l'air de ses symphonies. Toutes les troupes sur pied présentaient les armes, à mesure que s'avançait la voiture du roi portant la statue miraculeuse. Les rues, les fenêtres, les balcons regorgeaient d'une foule enthousiaste. Les illuminations, les chants sacrés, les cris de joie et les acclamations pieuses éclataient dans toute la ville. Il était neuf heures quand on arriva à la métropole. Au pied du grand escalier, quarante chanoines en surplis, et portant des torches en leurs mains, attendaient Notre-Dame, qui fut ainsi rendue à son sanctuaire, au milieu de l'allégresse universelle. Il faut la foi de ce bon peuple pour se faire une idée de l'enthousiasme d'un pareil triomphe, rendu spontanément à Marie dans la capitale du royaume.

» De tant de grâces plus qu'ordinaires, le fruit général et sensible a été un renouvellement marqué de la piété envers la très-sainte Vierge et l'établissement de la dévotion au Sacré-Cœur, dont la neuvaine et la fête tombant à propos au milieu de la mission, furent on ne peut plus solennelles et fructueuses. A eux seuls nos Pères ont entendu quinze cents confessions, ils ont donné treize cents communions dans la

petite église de Carnaxide, et fait faire la première communion à cent vingt enfants. Ajoutez une continuelle distribution d'objets de piété et surtout d'images du Sacré-Cœur et de Notre-Dame *da Rocha ;* des centaines d'associés au Sacré-Cœur et au Scapulaire des Sept-Douleurs ; enfin beaucoup de fatigues pour Jésus et Marie, voilà l'heureux résultat de cette mission.

Il est digne de remarque que nos Pères, dans leurs courses apostoliques, ne sont pas sortis encore de ce qu'on nomme le *Termo d'Oeyras,* l'arrondissement dont Oeyras est le chef-lieu ; c'est-à-dire, que, sans aucune préméditation, ils n'ont pas quitté les terres du marquis de Pombal. La Providence fait recommencer l'apostolat de la Compagnie avec un éclat surprenant, qui retentit dans tout le royaume et au delà, et cela précisément en vue et autour du tombeau de celui qui avait tant fait pour la chasser à jamais, non-seulement du Portugal, mais, si Dieu l'eût permis, de l'univers entier[1]. »

Le P. Barrelle garda de cette mission une dévotion singulière à Notre-Dame du Rocher. Après y avoir si

[1] Il s'agit ici du caveau mortuaire de la famille Pombal. Quant au trop célèbre ministre, à l'heure où s'écrivaient ces lignes, il n'avait pas encore trouvé de sépulture. Après la mort de Joseph Ier, cet homme qui avait fait périr sur le gibet ou dans les cachots près de neuf mille innocentes victimes, fut juridiquement condamné pour ses crimes innombrables. Mais, eu égard à son grand âge, et peut-être à la complicité dont il avait su charger le roi, son bienfaiteur, on lui fit grâce de la vie, et il alla traîner dans ses terres de Pombal une vieillesse déshonorée. La proscription pesa jusque sur son cadavre. Aux jours de son omnipotence, il avait refusé au marquis de Lima la consolation de transporter les dépouilles mor-

puissamment contribué, il conserva quelque chose du saint enthousiasme de ses fêtes. Aussi se plaisait-il à aller célébrer la sainte messe dans l'église *da Sé,* qui est l'église cathédrale, et où l'on vénère la statue miraculeuse.

« Lui-même, comme nous l'écrivait le P. Delvaux en novembre 1863, eut beaucoup de part à son culte,

telles de son père au tombeau de ses ancêtres. Ministre à son tour à la mort de Pombal, le marquis de Lima usa de représailles envers son persécuteur.

On pouvait donc voir en 1832, délaissée dans l'église des Franciscains, à Pombal, une bière couverte d'un poêle funèbre. Elle renfermait les restes de don Sébastien Carvalho, comte d'Oeyras et marquis de Pombal. Deux fois déjà, dans une émeute de ses propres vassaux, puis lors de l'invasion française, ses cendres avaient été jetées au vent. Recueillies par la compassion des Pères de Saint-François, elles attendaient là que la main d'un Jésuite vînt répandre sur elles, avec le pardon de la Compagnie, les prières et les bénédictions de l'Église.

Voici en effet comment, à la date du 6 mars 1832, le P. Delvaux, en parlant de la rentrée triomphante de la Compagnie à Coïmbre, raconte cette vengeance chrétienne.

Dès leurs premiers pas dans le diocèse de Coïmbre, les Jésuites rencontrèrent la ville de Pombal.

« Nous fûmes reçus au son des cloches, complimentés et conduits en triomphe par le curé-archiprêtre, accompagné de tout son clergé. L'église, où deux de nos Pères allèrent dire la sainte messe, était magnifiquement illuminée, comme aux plus grandes solennités. Pour moi, pressé par un sentiment religieux impossible à exprimer, je m'étais esquivé avec un Père et un Frère avant la rencontre du bon curé, et j'avais couru à l'église des Franciscains pour y prier sur le tombeau du marquis ; mais l'infortuné n'a point de tombe. Nous trouvâmes à peu de distance du maître-autel une bière couverte d'un méchant drap mortuaire, que le Père gardien du couvent nous dit être la sienne. Il y attendait en vain l'honneur de la sépulture depuis le 5 mai 1782.

» C'est en toute vérité que je puis dire qu'après plus d'un demi-

et peut-être à ses prodiges. Si l'on n'en trouve aucune mention dans ses papiers, c'est qu'il n'aura voulu laisser aucun souvenir de ce qui pouvait lui faire quelque honneur. Vous devez au moins trouver parmi ses reliquaires une statuette de Notre-Dame du Rocher[1]. Je serais étonné qu'il ne l'eût pas constamment portée sur son cœur. »

siècle de proscription, le premier acte de la Compagnie, rentrant solennellement à Coïmbre, fut d'aller célébrer une messe d'anniversaire, le corps présent, pour le repos de l'âme de celui qui l'avait proscrite, et dans le lieu où il passa les dernières années de sa vie, disgracié, exilé et condamné à mort. Quel concours d'événements ne fallait-il pas pour amener cet événement!

» Je sortis de Pombal sans bien savoir si c'était songe ou réalité. Le cercueil présent, le nom de Sébastien prononcé dans l'oraison, le son de toutes les cloches de la paroisse qui célébraient le retour de la Compagnie; tout cela à la fois! Je crois que cette impression ne s'effacera jamais de mon cœur. »

[1] Il est remarquable que cette image soit exactement celle de l'Immaculée Conception, telle que l'a conçue et approuvée le souverain pontife Pie IX à l'époque de la décision dogmatique.

CHAPITRE XII.

MISSION DE PORTUGAL.

Les Jésuites au Colleginho, premier berceau de la Compagnie en Portugal. — Réputation croissante du P. Barrelle. — Un nuage. — Vues providentielles.

L'éclatante réussite de ces missions successives, la consolante nouveauté de leurs résultats, portèrent bien haut à Lisbonne le nom et la réputation du P. Barrelle. L'opinion de son zèle, de son éloquence et de sa vertu allait chaque jour grandissant, et chaque jour davantage lui conciliait la confiance générale. Déjà la mission du Loureto avait attiré sous sa conduite bon nombre d'âmes désireuses d'avancer dans les solides vertus, notamment beaucoup de personnes de la première noblesse du royaume.

Au commencement, il fallut se partager entre Lisbonne et Marvilla, où les Pères continuaient d'habiter. Dans les courts intervalles que lui laissèrent les missions, le P. Barrelle donnait la semaine aux habitants de Marvilla, qu'il évangélisait tantôt dans l'église du couvent, tantôt dans la chapelle de la duchesse de Lafoens. La veille des dimanches et des fêtes, il se rendait à la ville, chez le curé du Loureto, donnait la soirée entière aux confessions, et le lendemain partageait son temps entre la chaire et le confessionnal.

Quelqu'un de ses confrères l'accompagnait pour catéchiser les enfants et pour le seconder dans le ministère de la confession.

Touché des fatigues occasionnées aux missionnaires par ce perpétuel déplacement, le duc de Lafoens ne tarda pas à leur offrir dans Lisbonne même un asile plus favorable à leur ministère. Le 2 juillet 1830, il mit à leur disposition son hôtel de Lavra, situé rue Saint-Joseph. Sur l'emplacement qu'il occupe s'élevait autrefois l'hôpital de Tous les Saints, où logèrent saint François Xavier et Simon Rodriguez, arrivant à Lisbonne en 1540. Le P. Barrelle travailla beaucoup dans l'humble chapelle provisoire de la rue Saint-Joseph durant les derniers mois de 1830. Il y donna entre autres quatre neuvaines solennelles : celles de saint Ignace, du Saint-Cœur de Marie, de l'Immaculée-Conception et de l'Enfant-Jésus.

Six mois plus tard, comme si la nouvelle Compagnie devait suivre l'ancienne pas à pas, le roi lui faisait prêter la première maison que la Compagnie ait possédée non-seulement en Portugal, mais dans le monde entier. Elle s'appelait *Colleginho do Santo Antão o Velo,* ou Petit Collége de Saint-Antoine le Vieux. Elle avait été cédée par les Jésuites à des religieux de Saint-Thomas de Villeneuve, lorsqu'en 1593 ils prirent possession d'un collége plus vaste. Ce berceau de la Société naissante, où se fit la première promulgation de l'institut, ce premier collége de la Compagnie, ce séminaire d'apôtres et de martyrs, avait vu Simon Rodriguez, Pierre Lefèvre, saint François de Borgia

et ces docteurs fameux dans les fastes de la Compagnie, Emmanuel Alvarez, Suarez, Pierre Perpinien, qui nous ont laissé les monuments de leur immense savoir.

Appuyée au penchant d'une des collines de Lisbonne, cette maison possédait un jardin solitaire où saint François-Xavier était venu souvent méditer et prier. Au milieu d'un bosquet d'oliviers qu'avaient arrosé les larmes du saint apôtre, et pour ainsi dire sur les empreintes laissées par ses genoux, on voyait encore, ruineuse maintenant et délaissée, l'humble chapelle érigée en son honneur lors de sa canonisation. Les Pères y recueillirent avec une pieuse émotion les restes mutilés d'une statue d'argile représentant l'apôtre des Indes. Enfin, dans la petite église du couvent se trouvait un autel consacré à Notre-Dame du bon succès, où il était venu recommander à Marie son apostolat.

Il semblait que ces fraternels souvenirs peuplassent de radieux présages les murailles délabrées du *Colleginho,* qui offraient à peine aux nouveaux venus une ou deux chambres habitables. C'était pour eux la terre des saints. Ils y entrèrent avec une douce jubilation. Ils se comparaient à un arbre déraciné à qui Dieu rendrait miraculeusement sa séve première pour le replanter dans le sol fertile où il portait autrefois des fruits abondants, afin qu'il y retrouvât les sucs nourriciers qui faisaient sa gloire.

Plus que personne le P. Barrelle jouissait au secret de son âme de ces pieux rapprochements et de ces

réminiscences pleines de promesses. Sa joie fut grande lorsque, le 31 décembre 1830, le *Te Deum* d'actions de grâces, pour l'année qui s'achevait sous de si favorables auspices, rouvrit solennellement la première église qu'ait possédée la Compagnie, et que lui-même, au nom de la Compagnie nouvelle, en réveilla les échos vénérables par un discours plein d'accents attendris. Le lendemain 1er janvier, on fêtait le Nom de Jésus : c'était comme la bienvenue providentielle de la Compagnie qui porte ce nom sacré. Un peuple nombreux et empressé affluait à notre église, et le P. Barrelle paya encore le tribut ordinaire de sa parole.

Il se fit bientôt un grand concours à la pauvre église du Colleginho. Elle reçut des générosités de la cour les premiers ameublements que réclamait son indigence, mais de la dévotion croissante du peuple sa véritable parure.

Le mois de janvier fut très-occupé. Il s'ouvrit par une neuvaine solennelle en l'honneur du très-saint Sacrement. C'est une amende honorable que terminent les trois jours de l'Adoration perpétuelle. Nulle dévotion n'est aussi profonde et aussi populaire à Lisbonne. C'est à elle qu'ils attribuent leur salut dans les temps les plus difficiles. L'affluence est grande, l'église demeure ouverte jour et nuit.

« Le P. Barrelle, disent nos lettres, prêcha ces solennités avec beaucoup d'onction. Le bon Dieu le soutient d'une manière remarquable; aucun travail ne le fatigue, et il a une fécondité qui ne peut venir

que de la grâce. Elle n'est pas d'aujourd'hui, elle date de son début même. Un évêque qui sur le bruit de ses prédications est venu l'entendre dans le principe de notre séjour au palais de l'Annonciade, me dit alors qu'il pouvait sans difficulté prêcher dans toutes les chaires de Lisbonne et même à la cour. Au reste, ce bon Père ne prêche pas des sermons, il ne fait que des homélies, et toujours l'Évangile en main, mais avec une force et une précision qui m'étonnent.

» L'affluence pour l'entendre va toujours croissant; notre église est toujours trop petite. Ce pourrait être une raison pour lui permettre ce qu'il désire, c'est-à-dire de prêcher dans les rues et sur les places publiques, suivant l'usage de nos anciens Pères. Ce ne serait pas sans grandes mortifications; mais je ne sais de quoi il est plus affamé, ou d'opprobres pour le nom de Jésus-Christ, ou du salut des âmes[1]. »

A la suite des prières des quarante heures, pendant le carnaval, qui furent suivies avec empressement par le bon peuple de Lisbonne, le P. Barrelle ouvrit une mission dans notre église. Il était demandé au dehors; mais le patriarche témoigna le désir qu'il offrît premièrement nos services dans le quartier où nous venions de nous fixer. C'était assez pour déterminer le lieu des travaux du carême. La mission dura trois semaines. Le roi voulut encore assister à la clôture. Il vint à neuf heures, accompagné des deux

[1] Lettre du P. Delvaux, 3 février 1831.

infantes. Il entendit une messe basse, puis on exposa le saint Sacrement. Suivit immédiatement le sermon de clôture, dont le P. Barrelle s'acquitta avec son zèle et son bonheur accoutumés. Le *Te Deum* et la bénédiction du très-saint Sacrement clôturèrent la cérémonie et les exercices de la mission.

Après le carême, l'infatigable apôtre donna avec le P. Pouty une mission, dans un village à quatre lieues de Lisbonne, puis ils passèrent dans le faubourg de *Belem*, c'est-à-dire Bethléhem, où ils donnèrent encore les saints exercices avec grand succès. C'était, en moins de quinze mois, la troisième mission que le P. Barrelle prêchait dans la ville de Lisbonne. Ainsi tout semblait disposé pour faire éclater son mérite et pour l'environner de la confiance universelle.

Dans l'humble église du Colleginho, comme auparavant dans la chapelle provisoire de la rue Saint-Joseph, le P. Barrelle déploya son amour des âmes et les dons qu'il avait reçus pour les sauver. « Là encore, dit son supérieur, le zèle du P. Barrelle fut sans comparaison le plus grand, plus abondants aussi les fruits spirituels que Dieu lui accordait. Lui seul peut savoir ceux qu'il recueillit, et particulièrement de plusieurs exorcismes, dont le bruit se répandit dans toute la ville[1]. »

Ne fut-ce point là aussi la cause décisive qui, mettant le comble à l'exaspération des démons contre le

[1] Les exorcismes dont le P. Delvaux fait ici mention n'ont pas eu lieu au Colleginho, mais au palais de l'Annonciade, dans la chapelle provisoire de la rue Saint-Joseph.

fervent religieux, devint entre leurs mains l'occasion favorable de la vengeance? L'enfer voyait en lui l'instrument d'élite de la Société de Jésus pour ruiner son empire dans un pays où depuis si longtemps il semblait exercer une paisible domination. Un prêtre avait suffi pour déconcerter ses efforts et ébranler son pouvoir.

En effet, on accourait à lui comme à un oracle, comme à un saint plein de lumière, puissant en paroles et en œuvres. Éveillée d'abord par sa réputation, la confiance éprouvait bientôt ce pieux attrait que Dieu répand sur les prêtres selon son cœur, inimitable prestige qui leur vient de l'amour de Dieu, de la science des cœurs et du don que leur a départi le ciel de faire du bien aux âmes. Un mot de sa bouche remplissait les âmes éprouvées d'un courage surnaturel; la tristesse ne tenait pas devant la douceur inspirée qui sortait de ses lèvres, et plusieurs personnes tourmentées du démon étaient soulagées par ses prières ou délivrées par son autorité.

Il fallait à l'enfer sa vengeance : étouffer, s'il était possible, cette parole évangélique, discréditer cette direction si sûre, briser enfin cette autorité qui s'en prenait à Satan lui-même et qui chassait les démons.

Or, « une âme si belle, dit le P. Delvaux, un cœur si fervent, ne présentait d'autre faible au démon que sa propre ferveur[1]. » Lui faire un péril de son zèle, de son amour de la croix, de son obéissance enfin,

[1] Lettre du 2 août 1831.

fut donc contre le saint religieux une trame habile et digne de l'esprit trompeur.

Il est raconté dans la vie de saint Ignace de Loyola que tandis que ses premiers disciples, réunis à Bassano, près de Venise, attendaient avec lui l'occasion de passer en Palestine, trompé par un esprit d'illusion et attiré par les douceurs de la retraite, l'un d'eux, oubliant un instant les vœux qu'il avait prononcés à Montmartre, faillit devenir la victime de sa ferveur inconsidérée.

Le démon échauffa peu à peu dans son cœur le désir d'une perfection plus facile et plus haute. Son imagination se nourrissait des charmes du recueillement et des douceurs de la solitude; si bien que, oubliant tout le reste, il ne vit bientôt plus que le bonheur de vivre avec Dieu seul à seul dans l'union de la vie contemplative.

Un jour donc, rempli de ces pensées, il s'échappe de Bassano, et, laissant là ses compagnons, il se dirige vers un ermitage pour y consacrer sa vie à la prière. Mais un ange se montre miraculeusement sur le chemin; armé d'un glaive étincelant, il le menace de le transpercer s'il ne retourne vers ses frères. Le religieux revint en hâte sur ses pas, portant dans ses traits l'épouvante. Au seuil de la maison il trouva son Père Ignace, qui l'attira dans ses bras avec un sourire et lui adressa pour tout reproche ces paroles du Sauveur : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous chancelé? »

Ce religieux, séduit par l'attrait d'une vie plus par-

faite, c'était l'illustre Simon Rodriguez, celui-là même qui devint le premier Provincial de Portugal, et qui y habita la maison du Colleginho, où nous rencontrons en ce moment le P. Barrelle.

Le zèle et l'espoir du martyre fut à celui-ci ce qu'avait été à Simon Rodriguez l'attrait de la contemplation. Mais pour lui faire plus sûrement un piége de ses vertus, le démon employa des apparitions mensongères, dans lesquelles il recevait de la sainte Vierge elle-même les préceptes de la perfection.

Les annales des saints nous racontent comment sainte Catherine de Bologne, dans des visions trompeuses, reçut de la très-sainte Vierge et de Jésus-Christ même les plus excellentes leçons de parfaite obéissance, le démon se transfigurant à leur ressemblance, afin de conduire ensuite la sainte aux extrêmes limites du désespoir. Impuissante à pratiquer une vertu si sublime, dévorée d'affliction et d'amertume, elle se desséchait de tristesse, et de ses yeux épuisés de larmes la douleur faisait couler du sang. Elle demeura longtemps dans cette illusion sans que l'esprit trompeur parvînt à la rendre coupable, et plus tard le Seigneur lui en découvrit la supercherie[1].

Par une supercherie semblable, le démon exploita à son profit la vertu du P. Barrelle. Avec quel art profond il en avait ménagé de loin et lentement déroulé la trame! Il avait dû favoriser les vertus qui répugnent le plus à sa nature superbe, et, prôneur

[1] Bolland., t. VIII.

assidu de l'obéissance, durant un an et plus seconder les élans d'une vertu généreuse, éprise de l'abjection et de l'oubli de soi. Eh! que lui importaient tant de mérites nouveaux, s'il arrachait enfin à sa vocation cette âme vaillante!

Écoutons le récit que son supérieur nous envoyait il y a deux ans, peu avant de mourir :

« Le P. Barrelle, un des meilleurs religieux de la Compagnie, était on ne peut plus pénétré de l'esprit de l'institut, et très-particulièrement de celui d'obéissance, qui en est comme le principal caractère. Excellent directeur des âmes, ce qui probablement l'a fait notre Père spirituel depuis le commencement jusqu'à la fin, les plus éprouvées, les plus persécutées comme les plus favorisées, s'adressaient à lui de préférence.

» Il y en eut une, très-sage et très-vertueuse selon toutes les apparences, qui arriva insensiblement à de fréquentes apparitions de la sainte Vierge. Elle en rendait un compte exact, et semblait montrer une docilité parfaite à toutes les prescriptions du Père. A mesure sans doute qu'il parut y croire davantage, il en devint l'objet principal et direct, il en reçut des révélations personnelles.

» Enfin, il eut à son tour des apparitions. La perfection de l'obéissance y était spécialement inspirée au vertueux directeur, qui certes ne semblait pas en avoir besoin, mais que cette inspiration elle-même allait précipiter dans une déplorable illusion. Ces conseils ou ces préceptes si sages sur l'obéissance ne fai-

saient en quelque sorte que constater davantage l'identité de la personne, c'est-à-dire de la sainte Vierge elle-même, la plus obéissante et la plus parfaite des créatures, et allaient augmentant la confiance du pauvre religieux. Dominé par ce sentiment de vénération pour la sainte Vierge, par l'idée de sa puissance toute divine et de son immense autorité dans l'Église, il alla, paraît-il, jusqu'à se persuader un instant que Marie peut dispenser de toute obligation imposée ici-bas par une autorité inférieure à la sienne.

» Voilà en effet que de prétendus avertissements de la sainte Vierge l'appellent coup sur coup hors de la Compagnie pour des œuvres de la plus haute importance, toutes de la plus grande gloire de Dieu et du salut des âmes. Et le pauvre Père n'y voit que la fin dernière de sa vocation, l'obéissance à la plus haute autorité, et enfin pour lui-même l'appel à un prompt martyre. »

A l'heure du silence, dans la paisible lumière de la foi, il se serait souvenu que si Notre-Seigneur Jésus-Christ n'exerce désormais en ce monde son autorité souveraine que par son Église visible, bien moins la très-sainte Vierge ferait-elle intervenir son autorité dans le gouvernement des âmes, elle qui, humble et prudente par excellence, alors qu'elle vivait sur la terre, ne mit jamais la main au gouvernail. Le Sauveur, en déléguant ses droits à son Église, ne s'est pas interdit, sans doute, de parler directement aux âmes; mais les révélations privées n'ont de valeur

pratique que sous le contrôle de l'autorité visible, divinement établie guide et gardienne des âmes. Contre cette autorité il n'est pas d'inspiration qui prévale, pas d'intervention surnaturelle qui puisse dispenser de la soumission.

Aux âmes vivant dans le surnaturel, aux âmes que l'esprit de Dieu se plaît à inonder de sa lumière, l'esprit de docilité est d'une nécessité plus étroite. Car, comme le dit saint Ignace, « en tout ce qui tient » à l'ordre spirituel, une sage défiance est d'autant » plus nécessaire qu'il y a plus grave péril à courir » dans les voies de l'esprit, si l'on néglige le frein de » la prudence et de la discrétion[1]. » Évidemment le péril augmente encore quand il s'agit de ces natures ardentes que séduit l'appât du sacrifice, de ces volontés de feu qui facilement dépassent le but.

En dehors donc de la soumission aux interprètes autorisés de la pensée de l'Église, on est livré aux illusions de l'esprit propre et aux subtiles menées de Satan[2].

[1] Epist. *De obedientia.*

[2] Pendant longtemps la trame du démon avait été si subtile qu'il avait été difficile de la démêler, et les plus habiles avaient pu s'y tromper. Au fait, lorsque, sur les avis prudents de quelques-uns des Jésuites de Portugal, le Général de la Compagnie eut communiqué au P. Delvaux ses légitimes appréhensions, voici comment ce supérieur expérimenté, se laissant prendre de prime abord à l'incontestable sainteté et à l'élan surnaturel du bon religieux, faisait connaître son appréciation :

« Je suis dans ce moment comblé de consolation au sujet du » P. Barrelle, dans une circonstance des plus délicates qui puisse » éprouver la vertu d'un religieux. J'ai trouvé ce bon Père, comme

Hélas! l'heure arriva trop tôt où l'arbre se fit reconnaître à l'amertume de ses fruits. Le P. Barrelle se mit en devoir d'exécuter les ordres du ciel : « Désobéir, disait-il, serait évidemment pécher contre sa conscience, encourir l'indignation de Dieu et exposer son salut éternel. » Il laissa sur sa table un billet conçu dans ce sens, et s'éloigna de la maison n'emportant que son bréviaire et son crucifix.

Il passait son temps dans les églises, prosterné et gémissant, se préparant à prêcher au peuple la pénitence et les divines justices, qui étaient près d'éclater. Sans asile fixe, il vivait du pain de la charité, et dans une telle abstinence, que lorsque, le huitième jour, la voiture du cardinal-patriarche l'eut reconduit à la communauté, on eut des craintes pour ses jours. Les médecins déclarèrent que, si l'on n'accoutumait peu à peu son estomac à la nourriture, il y aurait péril pour sa vie.

Comme l'avait dit un saint personnage, il semble que la sainte Vierge se devait à elle-même de dé-

» j'avais lieu de l'espérer, un enfant, un agneau de simplicité et » d'obéissance. Les fruits qu'il recueille personnellement, c'est-» à-dire pour lui-même, de son ministère, soit comme missionnaire, » soit comme confesseur, prouveraient tout seuls qu'il n'est pas » dans l'illusion qu'on lui a prêtée. Il va croissant d'une manière » sensible dans les vertus solides; mais enfin la pierre de touche » la plus rassurante, surtout dans la Compagnie, est encore cette » obéissance qui, malgré le zèle le plus ardent, l'évidence du se-» cours d'en haut et de fruits spirituels plus qu'ordinaires, consent » à tout quitter pour s'occuper à étudier la langue ou à tout autre » chose. — Ceci, au reste, n'est qu'une supposition de son obéis-» sance. » (Lettre du 3 février 1831.)

tromper son serviteur, qui, dans la parfaite droiture de ses intentions, ne croyait et ne voulait que lui obéir. Toujours est-il que, dans la neuvaine qui précède sa glorieuse Assomption, le jour de l'octave de saint Ignace, le bon Père sentit une illumination soudaine. Son esprit fut changé en un instant, ses yeux se dessillèrent, il vit l'abîme ouvert devant ses pas, et dans les larmes, dans d'inexprimables regrets, confessant son erreur, il s'offrait avec de touchantes instances à toutes les humiliations.

Comment peindre la désolation de cette âme si droite quand elle reconnut son erreur! Et cependant, tels sont les secrets de Dieu, elle venait d'obtenir une grâce incomparable. Le bon Père était arrivé à cette humiliation mystérieuse après laquelle soupiraient ses désirs. Par des routes inconnues, le Seigneur l'avait amené à l'anéantissement de soi-même, qu'il demandait au ciel depuis tant d'années; il tenait en ses mains la perle évangélique pour laquelle il eût volontiers donné tous les trésors. Des mépris du dehors il s'était fait une sainte joie; il fallait bien aussi qu'il goûtât au calice des humiliations intérieures, qu'il en épuisât jusqu'à la lie l'amertume profonde. Lui qui n'avait d'autre bonheur que la volonté de Dieu, d'autre appréhension que de la méconnaître, voilà qu'au moment même où il croyait la suivre avec plus d'ardeur, il s'y reconnaît infidèle. Quelle détresse pour cette âme délicate et pure!

Ainsi néanmoins marchaient à leur accomplissement les desseins de la divine Bonté. C'est l'économie

ordinaire de la grâce de fonder sur quelque grande épreuve les vertus exceptionnelles des âmes qu'elle veut élever à une perfection réservée. L'épreuve n'est pas seulement un creuset où Dieu épure ces âmes et les reconnaît dignes de lui [1]; c'est encore une lutte généreuse où il les aguerrit, et dont le prix est un don particulier de sanctification et d'héroïsme. Elle imprime à leur vertu sa tendance, sa nuance et son caractère à leur sainteté.

Dès longtemps les instincts de la grâce avaient incliné le P. Barrelle à l'humilité. On l'a remarqué déjà : son âme en était altérée, et ses lèvres en distillaient l'amour. De tels instincts n'étaient autre chose que la prédestination de sa vertu. Aujourd'hui l'esprit de Dieu marquait par l'épreuve la physionomie propre de sa sanctification, il trempait dans l'humiliation la perfection de son serviteur.

En même temps Dieu dégageait son âme des restes d'estime propre qu'y pouvaient faire germer encore ses talents et ses succès; il donnait un contre-poids aux dons de grâce et de nature dont il abondait, en ménageant au sentiment de son humilité un aliment assuré.

En effet, le souvenir de son erreur et du péril qu'il avait couru poursuivit plus de vingt ans son âme délicate. Quelquefois même, dans de rares instants d'intimité, il s'échappait en gémissements :

[1] Igne probatur argentum et aurum camino, ita corda probat Dominus. (Prov. xvii.)

« Ah! je suis un grand pécheur, disait-il. Si on me » connaissait, on me jetterait des pierres! Que se- » rais-je devenu, Seigneur! Mais vous avez eu pitié » de moi. O mon Dieu! où en serais-je? que serais-je » devenu si j'avais quitté ma mère la Compagnie! O » Compagnie, ma mère! ô sainte Compagnie! Mais le » bon Dieu m'a pris par la main sur le bord du pré- » cipice. Tout à coup les écailles sont tombées de » mes yeux, j'ai reconnu la supercherie du démon. O » mon Dieu! que vous êtes bon! Le Seigneur aura » égard à ma simplicité. Si j'ai péché en cette circon- » stance, c'est par pure simplicité.

» Dans mon humiliation, Dieu m'a fait de grandes » grâces, des grâces insignes. Ah! si l'on connaissait » le prix des humiliations! L'humiliation, c'est ce » qu'il y a de plus précieux au monde, c'est la plus » grande grâce que Dieu puisse faire à une âme. Ja- » mais dans toute ma vie Dieu ne m'a fait autant de » grâces qu'à Saint-André, à Rome, dans ce temps » de mon humiliation. *Bonum mihi quia humiliasti* » *me*. Oh! qu'il m'est bon d'avoir été humilié! »

Le secret de ces grâces est resté entre Dieu et lui. Il était si bien fondé en humilité qu'il avait une présence d'esprit vraiment surnaturelle pour écarter tout discours qui pouvait tourner à son honneur et pour imposer instinctivement silence à ses lèvres au milieu des épanchements les plus intimes.

Durant ces longues années où il porta comme une blessure vive le souvenir de son illusion, il y eut surtout des époques d'angoisse où l'amour de Dieu qui le

dévorait suscitait des regrets d'une vivacité inexprimable. Alors il demandait des prières et des messes pour que Dieu daignât le délivrer du tourment que lui causait ce souvenir cruel. La dernière fois, c'était en 1855, il se sentit allégé; puis le calme se fit entier, parfait, et ne fut plus troublé désormais. — « Dieu » soit béni! disait-il, la confiance a remplacé la » crainte. Oui, ma confiance est doublée par mes » douleurs et mes appréhensions passées. Dieu a mul- » tiplié ma paix en proportion des inquiétudes que » j'ai éprouvées. »

Dieu avait fait mieux encore pour son serviteur : il avait préservé son cœur avec sollicitude et n'avait point permis qu'il y eût dans son illusion aucune faute volontaire. Nous pourrions en croire ses aveux; nous en croirons le témoignage de ses supérieurs. Le supérieur de Lisbonne terminait ainsi son compte rendu au Provincial de France :

« Le bon Père ne voulait pas désobéir, il ne voulait que se soustraire au péché. Il se trompait cruellement; mais enfin son cœur était droit jusque dans son égarement [1]. »

De son côté, le vénérable P. Roothaan, alors Général de la Compagnie, l'ayant appelé à Rome, après avoir tout examiné par lui-même, affirma que le cœur était resté étranger à cette défaillance et que le nuage n'avait été que dans l'imagination. Puis, s'édifiant avec les Pères qui partageaient avec lui les sollici-

[1] Lettre du 10 août 1831.

tudes générales de l'ordre de la merveilleuse humilité dont la candeur et la soumission du Père donnaient alors la mesure : — « Mes Pères, ajoutait le pieux » Général, mes Pères, il est impossible qu'un reli- » gieux qui reçoit avec une joie si douce l'humilia- » tion et la réprimande, soit coupable devant Dieu. » Je vous le dis : ce sont de ces erreurs qui n'arrivent » qu'à des saints. »

CHAPITRE XIII.

LE PÈRE BARRELLE A ROME.

Héroïsme. — Les *contadini* de Saint-Vital. — Le Caravita. — Le P. Barrelle préfet spirituel au Collége romain. — Les évêques et les cardinaux sous sa direction. — L'ombre des tabernacles.

A la suite de l'incident que nous venons de raconter, le P. Barrelle partit pour Rome. Il allait y reposer son âme et la retremper dans la paix, au cœur même de la Compagnie.

Il quitta Lisbonne le 13 du mois d'août 1831, deux ans, jour pour jour, après son entrée en Portugal. Le navire qui le portait faisait voile pour Gênes. Or, par une circonstance bien étrange en apparence, les vents contraires l'obligèrent à relâcher dans le petit port de la Ciotat. La Providence nous ménageait un de ces exemples héroïques qui nous étonnent même dans la vie des saints.

On n'a pas oublié les réflexions si ferventes de filiale tendresse que le bon Père faisait un jour sur son départ de la maison paternelle. Ce cœur chaud avait voulu sanctifier toutes ses ardeurs, et, pour les mieux tourner vers Dieu seul, sevrer ses affections les plus légitimes des douceurs qui pouvaient atténuer son sacrifice. L'amour filial n'en brûlait ni moins vif

ni moins dévoué dans ce noble cœur. S'il en refusait les joies, il en gardait fidèlement les devoirs, car il aimait ses parents, sa mère surtout, avec passion, c'est son mot. Comme une personne opposait un jour aux desseins manifestes de Dieu l'amour qu'elle portait à sa mère : « Ah! mon enfant, répondit-il, jamais vous n'aimerez votre mère autant que le P. Barrelle a aimé la sienne! »

Or, il était là, amené par la Providence dans ce pays natal tout peuplé des joies de son enfance, tout embaumé des purs souvenirs du foyer domestique. Du port il aperçoit le toit paternel. Là son vieux père, là sa bonne mère, qui ne l'ont point revu depuis dix-sept ans. Comme leur vieillesse va tressaillir de bonheur quand ils presseront dans leurs bras leur fils bien-aimé! — Mais non. Ils ignorent sa présence ; ils ne sauront jamais le renoncement qu'il va s'imposer et n'auront point à en souffrir; le sacrifice sera tout entier pour son propre cœur, eh bien donc, que ce cœur soit immolé! Et pendant quarante-huit heures, tandis que chacun s'empresse de se reposer à terre d'une navigation déjà prolongée, il demeure sur le navire, offrant pour ses parents bien-aimés cette héroïque immolation.

Lorsque François-Xavier, partant pour les Indes, passa à trois lieues du château de ses pères, il ne se détourna pas pour le visiter. De tels actes dépassent la mesure humaine. Comme ils échappent par leur nature exceptionnelle aux appréciations vulgaires, ils échappent de même à l'imitation commune. Ce sont

des stimulants plutôt que des modèles; parce que la grâce, comme dit saint Paul, inégale en ses dons, n'imprime pas à tous une même allure et une même direction[1].

A son arrivée à Rome, le P. Barrelle eut pour résidence le noviciat de Saint-André à Monte-Cavallo. A peine retrempé dans les exercices de la retraite, il songea aux moyens de se rendre utile. A cette fin la langue italienne était indispensable : en peu de temps il s'en rendit maître. On se figure aisément les difficultés spéciales que présentait cette étude à un homme qui possédait le provençal, l'espagnol et le portugais, et qui trouvait dans leur étroite affinité avec l'italien un danger de confusion sans cesse renaissant. Cet obstacle ne fut qu'un jeu pour le P. Barrelle. Quelques semaines d'application en triomphèrent; il put s'exprimer d'une façon correcte, élégante; mieux que cela, il put prêcher avec fruit. Sa parole eut bientôt conquis, pour la troisième fois en deux ans, dans un idiome étranger, l'abondance et la souplesse de la langue natale.

Quelques textes de l'Écriture, une demi-phrase, un mot substantiel jetés de loin en loin sur une page formaient les jalons du discours... Puis l'orateur livrait sa pensée, son âme entière à cette phrase improvisée, qui suppose un homme maître du langage et capable de le plier à toutes les attitudes du discours, comme un coursier docile aux allures du cavalier.

[1] I Cor., vii, 7.

On donna à son zèle pour théâtre ordinaire l'église de Saint-Vital d'abord, et plus tard le Caravita. A Saint-Vital, il donna ses soins aux prisonniers; il évangélisa les contadini, qui viennent à Rome louer leurs services pour les travaux des campagnes voisines.

Qu'on se figure, surtout au temps des moissons, ces travailleurs de la campagne romaine, dans leur costume pittoresque et léger, portant la faucille en bandoulière, et dès les premières lueurs du crépuscule se pressant sur le parvis de Saint-Vital, ou, le soir, couverts encore des sueurs de la journée, plus pressés d'écouter la parole qui doit nourrir leurs âmes que de donner à leurs membres fatigués la nourriture et le repos. Au milieu de cet auditoire le P. Barrelle est heureux, il se sent à l'aise parmi ces cœurs simples, tandis qu'il les instruit et les dispose à la réception des sacrements. Ces bonnes gens, de leur côté, l'écoutaient avec avidité, et, lorsque vint l'époque de la retraite, ce fut un entraînement général, un remarquable succès.

Quelques mois plus tard, le P. Barrelle fut attaché à l'œuvre si populaire à Rome du Caravita. Nous en parlerons tout de suite, pour ne point revenir sur ses prédications publiques dans la Ville éternelle.

Le Caravita est une église contiguë au Collége romain. Elle ne s'ouvre qu'à la tombée de la nuit, et, pour cette raison, elle porte, avec deux ou trois autres églises de Rome, le nom d'Oratoire nocturne. A cette église est attachée une confrérie de douze personnes, appelée des Douze-Apôtres, non tant à cause de leur

nombre que pour l'office qui leur est confié. Une autre confrérie, nommée la confrérie des Anges, est annexée à la première. Elle se compose de jeunes gens qui sont destinés à entrer plus tard dans la Confrérie apostolique. L'une et l'autre ont pour but d'aider les missionnaires du Caravita. Car il y a dans Rome une mission permanente donnée par les Pères Jésuites chargés de cette église.

Voici en quoi consiste l'exercice de la mission :

On part du Caravita processionnellement, la croix en tête. Des confrères de la Congrégation apostolique et de celle des Anges accompagnent quatre jeunes religieux de la Compagnie de Jésus et deux Pères de la mission. Arrivée près de l'église assignée ce jour-là à la mission, la troupe se divise entre les quartiers voisins. Dans quatre directions différentes partent les jeunes religieux, suivis de quelques-uns des confrères que précède la croix. Arrivés au lieu convenu, ils entonnent l'*Ave Maria*. Puis, montant sur des tréteaux, sur la première élévation propice, au besoin sur une borne voisine en guise de tribune, le jeune prédicateur fait une courte et chaleureuse exhortation. Autour de lui la foule se groupe, s'accumule, et chacun ayant ainsi formé son auditoire, l'entraîne au chant des litanies vers l'église désignée, recueillant sur son passage une foule nouvelle. Rassemblée de la sorte, pour ainsi dire des quatre vents du ciel, cette foule est bientôt mise à l'unisson d'une même ferveur dans le chaleureux entrain de pieux cantiques, où tous ensemble confondent leurs voix

et leurs prières. Un discours véhément du missionnaire achève ce que les chants ont si bien commencé.

Outre cette mission mobile qu'elle envoie aux diverses églises de Rome, l'église même du Caravita a chaque soir son exercice public. Les confrères préludent par des prières et par des cantiques sacrés; vient ensuite une lecture commentée ou une exhortation fervente.

Le vendredi, en mémoire de la Passion du Sauveur, la prédication se termine par un exercice public de pénitence. Lorsque déjà la nuit est tombée, à un moment plus pathétique du discours, les lumières s'éteignent; alors le prédicateur et les confrères, imités souvent par tout l'auditoire, se flagellent en demandant miséricorde et en récitant à haute voix le *Miserere*.

Ensuite tous demeurent dans le recueillement. La lampe du sanctuaire éclaire seule l'enceinte de l'édifice. Les pénitents se pressent en foule vers les tribunaux de la réconciliation. Dans cette obscurité mystérieuse, nul n'a à redouter le respect humain, et l'affluence des pécheurs encouragés par cette ombre salutaire, est souvent un sujet de grande joie pour les religieux qui y vont recueillir leurs aveux. Les anges de Dieu savent quel bien s'opère dans ces pieux exercices et que d'âmes y trouvent leur salut. Aussi Mgr Piatti, vice-gérant de Rome, avait-il coutume de dire : « Le Caravita est la sauvegarde de la Ville éternelle. »

Le P. Barrelle, qui fut attaché à cette œuvre en

qualité de missionnaire, prit naturellement sa part de tous ses exercices. Il donna même la retraite solennelle dans l'église du Caravita. Il accompagna aussi les missions ambulantes dans les divers quartiers de Rome. Quelquefois, prenant la place des jeunes Jésuites à qui était dévolu cet emploi, lui-même haranguait la foule au coin des carrefours.

Un jour qu'il prêchait ainsi sur la place du Panthéon, auprès de l'obélisque, entouré des confrères du Caravita, une grosse pierre, lancée par quelque libre penseur de la rue, vint le frapper à l'épaule. Heureusement elle ne fut que légèrement froissée. Pendant que la foule émue frémissait de colère, le prédicateur, calme et serein, fit ramasser le projectile que lui avait valu son vêtement religieux. Il l'emporta dans sa cellule comme un trophée précieux; cette pierre en compléta dignement le pauvre mobilier et lui servit de presse-papier jusqu'à son départ de Rome.

Le P. Barrelle excellait dans ces discours brûlants et soudains qu'on nomme *fervorini*, exhortations courtes et entraînantes qui passent comme un courant de flamme, laissant dans les cœurs une trace ardente. Rien n'était plus dans sa nature. On s'étonnait à Rome qu'un Français pût avoir tant de vie, tant d'enthousiasme. Mais l'éloquence provençale tient de la manière italienne. Elle aime aussi la mise en scène, le mouvement, une voix retentissante, un débit expressif et des images pleines d'éclat, en un mot tout ce qui fait passer l'âme au dehors pour la laisser parler elle-même, s'il est possible.

Le travail extérieur du zèle ne fut au P. Barrelle, tant qu'il demeura à Rome, qu'une occupation secondaire. Rempli pour lui d'une estime d'autant plus profonde qu'il avait pu apprécier personnellement son mérite, le R. P. Roothaan n'hésita pas à lui confier un des emplois les plus importants, un de ceux qui supposent en celui qui les exerce le plus de lumière tout ensemble et le plus de vertu. Le P. Barrelle fut établi Préfet spirituel au Collége romain. Il avait à diriger dans la science des saints les jeunes religieux qui sont l'espoir de la Compagnie, qui doivent perpétuer dans son sein les traditions de zèle et les leçons de perfection que nous ont léguées nos devanciers; il fallait en un mot les remplir de l'esprit de leur saint patriarche.

Pour se mieux acquitter de ce devoir délicat, le P. Barrelle, dans une suite d'entretiens spirituels, reprit devant cette jeunesse et devant tous les Pères du Collége romain l'Explication des Exercices de saint Ignace, parce qu'il y trouvait toute l'essence de sa doctrine et l'esprit de son institut. C'est alors qu'il donna la dernière forme au travail dont nous avons parlé au chapitre septième. Cette doctrine solide et substantielle, coulant des sources ardentes du cœur, était vraiment capable de former des âmes fortes et des vertus généreuses.

Nous n'y reviendrons ici que pour citer un passage où l'on trouve éloquemment unie à son amour pour la sainte Vierge sa tendresse dévouée pour saint Ignace et pour la Compagnie.

Il vient d'expliquer l'excellence de la vocation apostolique. Poursuivant ce développement, il assigne à l'apostolat cette auguste origine, qu'il descend, lui aussi, de la Vierge Marie par l'opération du divin Esprit. A Jésus-Christ le choix de ses apôtres, au Saint-Esprit l'investiture, l'autorité et la consécration de leur ministère. Baptisés dans le Saint-Esprit, que doit leur envoyer le Sauveur, investis de sa vertu, par lui pleinement enrichis du dépôt de la vérité, ils sont institués ainsi les témoins du Fils de Dieu dans tout l'univers[1].

A son tour, Marie nous apparaît recevant de Dieu le Père, comme s'exprime saint Bernardin, la source de toute fécondité pour engendrer tous les élus, *fontalem fecunditatem ad omnes generandos electos;* si bien que Marie porte amoureusement dans ses entrailles maternelles le Fils de Dieu et le Christ mystique tout entier, c'est-à-dire avec leur chef divin le corps entier des prédestinés, *in utero habet, id est in viscerali et materno affectu, Filium Dei, et totum mysticum Christum, id est caput cum toto corpore electorum.*

Mais parce que les familles religieuses, à raison de l'imitation plus parfaite du Sauveur, portent plus vive et plus achevée la ressemblance de son fils Jésus, ils appartiennent à titre privilégié et d'une façon plus étroite à sa céleste maternité.

A ce moment, l'auteur associe dans son enthou-

[1] Joan., xvi, 7 et 13; Act., i, 5 et 8.

siasme filial Marie et saint Ignace, son bienheureux Père, par lesquels conjointement il fut un jour engendré à la vie parfaite, et son cœur s'épanche en ces paroles :

« Ici se présente à moi ta douce image, ô maison de Loyola, toit béni qui si souvent as réjoui mes yeux! Tu m'apparais aussi, mont Serrat, et ma pensée te contemple, ô grotte de Manrèze, dans ta *vallée du Paradis!* Jadis vous avez vu Ignace, vous avez vu la Vierge Marie : Ignace, et de quels pleurs amers le repentir baignait son visage! Marie, et de quelle délicieuse plénitude sa présence inondait son serviteur! — Jadis vous les avez entendus, Marie et saint Ignace : racontez-nous les discours qu'ils échangeaient entre eux. D'une part, quelles confiantes prières! D'autre part, quelles assurances! quelles promesses! Marie instruisait Ignace, elle lui dictait ses enseignements; Ignace les écoutait, docile, attentif, avide, il les recueillait en sa mémoire et dans ses fidèles écrits.

» Lieux vénérés, et toi, Rome, qui sous nos yeux encore en étales aujourd'hui en lettres d'or le noble témoignage, je vous prends à témoin : combien de fois, en combien de lieux, Ignace, notre Père, vit paraître avec Jésus, son Maître, la Mère de son Jésus, dans cette cellule surtout, qui prévient par cette inscription le regard du visiteur : *Ici, tandis qu'il écrivait les constitutions de son ordre, le saint patriarche Ignace vit au ciel la Mère de Dieu qui les couvrait de son approbation*[1]! Mais en quoi ces merveilles pour-

[1] Hic S. P. Ignatius, Societatis constitutiones conscribens, vidit Deiparam eas cœlitus approbantem.

raient-elles exciter notre étonnement? Ne convenait-il pas bien qu'un cœur uniquement possédé de l'amour du Fils éprouvât la bienveillance de la Mère? Ou lorsque, établissant la base de son institut sur le cœur maternel de la Vierge comme sur un immuable fondement, il s'engageait, lui et la Société de Jésus, à tenir d'elle seule et son espoir et ses succès, quelle merveille y a-t-il que la Mère de Dieu l'ait comblé des richesses de sa bonté, lui ait ouvert le sein de son amour et de sa miséricorde[1]?

L'accent de l'amour filial règne dans ces entretiens de famille; l'onction céleste y coule à pleins bords, et une séve de doctrine bien propre à nourrir les jeunes âmes que le directeur expérimenté formait à l'apostolat.

Son influence salutaire n'était pas circonscrite à l'enceinte du Collége romain.

Il donna la retraite annuelle à l'Académie des nobles, qui se compose de jeunes ecclésiastiques de bonne famille destinés aux prélatures. On dit que sur quarante à cinquante jeunes lévites qui formaient cet établissement, quinze ou dix-huit se décidèrent dans le cours de cette retraite à demander leur admission dans la Compagnie de Jésus.

La même année, le P. Barrelle prêcha les saints exercices chez les Dames du Sacré-Cœur, à la Trinité des Monts. La retraite de la communauté roula sur ces deux pensées : *ne rien être* et *ne rien avoir*. Ce

[1] *De l'esprit apostolique d'après les Exercices*, p. 122.

principe d'humilité et d'abnégation marqua sa trace dans les cœurs. Dans la retraite aux pensionnaires, on remarqua surtout une instruction sur la vertu angélique. Traitée avec une délicatesse exquise, elle pénétra ces âmes pures d'un ardent amour de l'innocence.

Plus universelle, quoique plus cachée, fut l'action du P. Barrelle comme directeur des âmes. Dès les premiers mois de son séjour à Saint-André, les prêtres de Rome et du dehors venaient en foule se mettre sous sa direction. A ce contact intime du saint tribunal, sous la touche immédiate de la vertu sacerdotale, une âme qui cherche Dieu a bientôt reconnu un saint. Les prêtres se le redirent l'un à l'autre : bientôt l'affluence fut grande pour profiter de sa prudence surnaturelle et de ses lumières.

Le confessionnal conduisait souvent à la cellule de retraitant. Si la direction d'un guide éclairé est un puissant secours alors qu'elle ne s'exerce que de loin en loin, quel profit n'en retire-t-on pas dans une solitude de huit jours, sous la constante influence de cette direction attentive et dévouée!

Celle du P. Barrelle ne saurait mieux être appréciée que par un de ceux qui en firent alors l'expérience, vénérable prêtre qui a blanchi dans l'administration d'un vaste diocèse.

« Jamais je n'oublierai, nous écrit-il, l'impression que fit sur moi cette retraite. Mon âme était affaissée, et elle avait faim de la vérité. Ce bon père la remplit et la releva en me parlant en toute simplicité et franchise. Toutes les paroles portaient; il ne me passait

rien, et moins il me ménageait plus il me faisait du bien. J'avais besoin d'être simplifié dans ma piété, et il en vint à bout. Je sortis de cette retraite remis à flot, dans une voie meilleure, dégagé et dilaté. Outre l'esprit de Dieu qui était éminemment en lui, et qui se manifestait par les lumières, la sainteté, la douceur et la force, on sentait aussi en lui l'homme de génie, et, à travers le voile sous lequel son humilité cherchait à les déprimer, on ne pouvait s'empêcher d'apercevoir les dons véritablement rares qu'il avait reçus de la nature. Chaque jour, dans ma retraite, il me donnait des feuilles de méditations tracées de sa main. Je ne puis mieux les comparer qu'aux plus belles pages des *Élévations sur les mystères* de Bossuet, pour leur simplicité, leur onction, l'élévation et la profondeur des pensées.

» Pendant ma retraite, il ne laissait pas d'aller tous les jours prêcher les prisonniers de Saint-Vital pour les préparer au devoir pascal. Tous, sans exception, se convertirent; tous firent leur confession et leur communion pascale, chose qu'on n'avait peut-être jamais vue. »

La réputation du saint homme s'étendait chaque jour. On vit les prélats, les évêques et les princes de l'Église rechercher sa direction. Plusieurs cardinaux voulurent faire sous sa conduite les exercices spirituels. Parmi eux, nous retrouvons un prélat français que sa pieuse intimité avec le P. Barrelle a déjà rendu cher à nos lecteurs. Son Éminence le cardinal de Rohan, retiré à Rome après les événements de

1830, vint se remettre avec bonheur sous la pieuse et sûre direction de son ami. Entre ses mains, en 1832, et pour la dernière fois, il fit les saints Exercices dans notre maison de Saint-André, puis il vola au secours de son diocèse désolé par le choléra. Son dévouement n'attendit pas longtemps la couronne. Le bon Archevêque fut inopinément enlevé à l'amour de son peuple au commencement de 1833.

Lorsque le P. Barrelle quitta Rome, Mgr Sacrista [1] lui offrit, au nom des évêques et des cardinaux auxquels il avait donné les saints Exercices et en souvenir de leur gratitude, un reliquaire d'apparence modeste, mais d'un grand prix pour la foi du religieux par les richesses pieuses qu'on y avait réunies. Nous verrons bientôt comment ce précieux trésor lui fournit l'occasion d'un acte de vertu tout à fait remarquable.

Renfermé dans les murs de Saint-André ou du Collége romain, lorsque les strictes obligations du zèle ne l'arrachaient pas à leur silence, fuyant par instinct de vertu l'occasion de se produire, l'humble Jésuite exerçait cependant une assez vaste influence. Elle lui venait précisément de ce qui semblait devoir l'empêcher. Homme de solitude, homme de prière, tout entier aux mystérieuses opérations de la grâce, plongeant sa vie dans ce monde intérieur que chacun de nous porte au dedans de soi, où Dieu parle directe-

[1] Ce titre appartient au prélat qui est chargé de la sacristie du Saint-Père. Il est en même temps préfet des saintes Reliques. En ce moment le Sacriste de Sa Sainteté est Mgr Marinelli, évêque de Porphyre.

ment au cœur, où le cœur parle et répond à Dieu, s'il sortait de ces colloques surnaturels, il rayonnait autour de soi la flamme céleste et semblait achever avec les hommes les entretiens commencés avec Dieu. Quelle heureuse fortune pour les âmes qui cherchent Dieu, de rencontrer cet homme imprégné du feu divin, dont l'œil portera la lumière au fond de leur conscience, dont le cœur réchauffera leur charité!

Pour se trahir, il n'était pas nécessaire qu'il ouvrît la bouche, sa vertu se trahissait à sa seule présence, et son extérieur exerçait une secrète attraction. Lorsqu'il venait à passer d'un pas modeste et majestueux, enveloppé dans son recueillement et dans une douce sérénité, il inspirait la vénération.

« Dès la première fois que je l'aperçus, nous dit un prêtre vénérable, il me fit l'effet d'un homme extraordinaire, d'un saint. Je le vis un jour comme il se prosternait devant Grégoire XVI, au baisement des pieds, après une cérémonie qui venait d'avoir lieu au Gesù; il me frappa par son humilité profonde, sa foi vive et son expressive piété. »

On comprend sans peine l'aversion décidée du P. Barrelle pour toute distraction extérieure. Rarement le penchant prononcé de sa dévotion pour les grands souvenirs de notre foi et pour les insignes vestiges dont la sainteté et le martyre ont enrichi à l'envi la Ville éternelle, l'emportèrent sur le besoin plus profond encore de la vie cachée, dans l'ombre retirée des saints tabernacles. Les majestueuses solennités du culte, au milieu du concours et des agitations de la

foule, ne valaient pas à son âme quelques instants de solitude. Quant aux merveilles de l'art, ses pensées vivaient dans un idéal plus élevé; son cœur, trop loin de la terre, avait de bien autres ravissements.

On le pressait un jour de visiter les basiliques de Rome. — « Après tout, répondit-il, ce ne sont que pierres sur pierres. Quel bien en retirera mon âme que je ne puisse trouver ici? Mieux vaut pour moi une heure passée devant le saint Sacrement. » Et il suivit la pente du divin amour.

Tel était le P. Barrelle, quand la Providence, l'arrachant à sa chère obscurité, le produisit de nouveau sur un théâtre exposé aux regards et dont la célébrité désormais historique est due, pour une part capitale, aux mérites du R. P. Barrelle. Nous avons nommé le pensionnat de Fribourg.

CHAPITRE XIV.

PENSIONNAT DE FRIBOURG.

Le collége du bienheureux Canisius. — La fille de Jaïre. — Fondation du pensionnat. — Choix du P. Barrelle. — Difficultés spéciales. — Le P. Galicet et le P. Barrelle. — Première influence. — Un programme.

Fondé en 1582 par le B. P. Canisius, que l'Église vient de placer sur nos autels, le collége de Fribourg [1] avait pendant deux siècles brillé au milieu des ténèbres de l'hérésie comme le phare de la vérité catholique et préservé la Suisse du naufrage de la foi. Dieu ne permit pas qu'il disparût entièrement dans les orages du dernier siècle; et lorsqu'un bref arraché

[1] Fribourg, capitale du canton souverain de ce nom, est une petite ville bâtie à la limite de la Suisse allemande et de la Suisse romande.

Fribourg a eu un passé illustre dans les fastes de la Suisse. Ses preux s'étaient noblement conduits aux champs de Granson et de Morat, et dès le quinzième siècle le canton avait largement payé sa dette de joyeux avénement à la confédération naissante.

Plus tard, lors des troubles religieux qui désolèrent ces belles contrées des Alpes, Fribourg eut encore la gloire de résister aux sollicitations de l'hérésie comme aux menaces armées des cantons voisins. Après Dieu, c'est aux Pères de la Compagnie de Jésus, et en tête au bienheureux Pierre Canisius, la terreur des hérétiques d'Allemagne, que ce canton attribue son bonheur d'être demeuré profondément catholique.

aux angoisses de Clément XIV supprima la Compagnie de Jésus, la reconnaissance de la Suisse pour l'ordre de saint Ignace sut lui faire un asile, protégé par la main du même Pontife qui venait d'en consommer l'immolation.

D'une commune voix, le gouvernement et le clergé de Fribourg protestèrent avec une hardiesse presque téméraire contre la destruction de la Société de Jésus. Les cantons catholiques montraient au Pape leurs peuples conservés à l'Église par ces religieux qu'il voulait leur ravir; l'évêque déclarait sans détour que les arracher à la Suisse c'était la dévouer infailliblement à l'erreur. Le Pape céda à ces justes instances. Par une expresse dérogation à son bref, il accorda aux Jésuites de Fribourg, de Lucerne et de Soleure, de demeurer en communauté, de suivre l'institut de saint Ignace, de se livrer au saint ministère, de conserver leurs biens et même une partie de leurs priviléges. Il leur fut permis de réciter l'office de leurs saints et d'en solenniser les fêtes; ils eurent le pouvoir d'élire leur supérieur et la liberté de recevoir chaque année un aspirant.

Par une exquise délicatesse, les Fribourgeois s'étaient concertés pour ne point laisser arriver jusqu'aux Jésuites la nouvelle officielle de leur suppression. Les Pères apprirent donc en même temps de l'évêque la suppression de l'ordre et les conditions exceptionnelles que leur octroyait le Souverain Pontife. Ils se retrouvèrent quarante concitoyens, heureux de pouvoir demeurer jusqu'à leur dernier jour sous la ban-

nière de saint Ignace. Ils élurent pour supérieur à vie le R. P. Schaller. Le collége demeura entre leurs mains jusqu'à l'invasion française, en 1798.

Dès l'année 1810, les Valaisans obtinrent de Pie VII qu'il étendît à leur canton la reconnaissance officielle accordée déjà aux Jésuites des États romains. Alors, à la suite du P. Sineo della Torre, les PP. Godinot, Drach, Rudolph et Staudinger s'agrégèrent à la Compagnie.

Enfin, le 7 août 1814, la bulle *Sollicitudo omnium Ecclesiarum* acheva l'œuvre de restauration, canoniquement inaugurée en Russie en 1801, à Naples en 1804, et dans les montagnes du Valais en 1810.

On vit alors vérifiée l'idée prophétique symbolisée en 1773, en Allemagne, par les amis de la Compagnie, dans une gravure où ils avaient exprimé tout à la fois le deuil et les espérances de leur cœur affligé. On y voyait la Compagnie, personnifiée dans l'un de ses membres, surprise par une défaillance mortelle. Tout autour s'empressaient, inondés de pleurs et l'entourant de leurs sollicitudes, l'évêque, le clergé, la magistrature, la noblesse, le peuple enfin, tous les rangs et tous les âges. Un médecin interrogeait les pulsations du cœur, et consolait cette foule par les paroles du Sauveur à Jaïre, lorsqu'il pleurait le trépas de sa fille : « Ne pleurez pas; elle n'est pas morte, mais elle dort. »

Ce réveil de la Compagnie, que l'amour des Fribourgeois avait prophétisé, ils furent des premiers à en profiter.

Mgr Pierre Tobie Yenny, élevé en 1815 sur le siége de Lausanne, se concerta avec Mgr Bernard Goedlin de Tiffenau, vicaire apostolique en Suisse, pour le rappel de la Compagnie à Fribourg. Le décret de rappel fut porté par le grand conseil le 15 septembre 1818, sur la demande de M. Philippe de Gottrau.

L'intolérance haineuse du radicalisme parvint, au sein du grand conseil, à passionner quelque temps le débat. Au dedans, les discours perfides et calomnieux, au dehors, les libelles, les menaces, les cris séditieux; mais tandis que l'impiété libérale, appelant même à son secours les bataillons bernois, mettait tout en œuvre pour intimider le grand conseil, le peuple, jour et nuit, remplissait les églises de la ville et de la campagne, et le *Veni creator* était solennellement chanté dans les paroisses pour le succès des délibérations.

La joie fut grande dans le canton quand la bonne nouvelle fut connue. En vain le mauvais parti essaya-t-il une révolution. Déjà les bataillons s'avançaient pour renverser le gouvernement; mais l'avoyer Tœchtermann, investi par le sénat de pouvoirs absolus, apaisa le tumulte et punit les séditieux.

Tandis que l'évêque en personne allait remercier l'avoyer, de son côté une députation de la ville, formée d'anciens professeurs du collége, alla chercher les Jésuites jusqu'à Brig et les ramena, triomphante, dans le collége fondé par Canisius.

Vénérable vieillard, le R. P. Schaller survivait encore à toutes les épreuves de la suppression. Honoré

de toutes les dignités ecclésiastiques, doyen de Saint-Nicolas et vicaire général, trois fois il avait administré le diocèse pendant la vacance du siége. Profès de l'ancienne Compagnie, le bon vieillard de quatre-vingt-huit ans, en reprenant, après quarante-cinq ans d'attente, l'habit de son ordre, chanta son *Nunc dimittis*. Il s'endormit l'année suivante, comblé de joie. Il avait eu le temps d'apprendre quelles félicitations paternelles Pie VII avait adressées, le 20 février 1819, à Mgr Yenny sur la rentrée des Jésuites à Fribourg.

Le projet d'établir un pensionnat à côté du collége date de cette époque. Le collége Saint-Michel ne recevait que des externes; le vœu des familles demandait une maison spéciale où leurs enfants fussent pleinement sous la dépendance des maîtres.

Tel était le but des notables du canton, quand, sous l'inspiration de M. Tobie de Gottrau, préfet de Fribourg, ils entreprirent en 1825 la construction du célèbre pensionnat. Ils ne se doutaient guère que leur généreuse persévérance remplissait une grande mission providentielle.

Ce n'était pas, en effet, sans un dessein de Dieu que s'était élevé, au milieu d'obstacles sans nombre, dans ce petit canton de Fribourg, un monument grandiose, condamné par toutes les prévisions humaines à un complet avortement. Le pensionnat de Fribourg arrivait à son heure. Il surgit à l'appel de la Providence, au moment où, proscrite de la France et fugitive, la liberté d'enseignement cherchait un asile à

l'étranger pour y abriter la foi des jeunes générations. Il conquit dans sa noble tâche une réputation européenne, tout en devenant pour la cité une source abondante de prospérité morale et matérielle; et lorsqu'il fut dispersé par une invasion révolutionnaire, directement organisée pour le détruire, c'est que la France allait retrouver bientôt, par la loi sur l'enseignement, ce que ravissait à Fribourg l'oppression du radicalisme bernois.

A la première inauguration des cours, le 1er novembre 1827, les vingt-trois élèves qui formaient les prémices de cette institution offrirent, dans leur assortiment, un présage de l'avenir. La France, la Suisse, la Belgique, la Russie, la Savoie et l'Espagne étaient représentées dans cette petite famille, et, pour compléter le présage, la France, prenant déjà la place principale, y comptait huit de ses enfants. Qu'était-ce cependant que vingt-trois écoliers pour un édifice si grandiose? Mais l'année suivante, les ordonnances du 16 juin venant à supprimer en France l'enseignement des Jésuites, l'édifice grandiose se trouva trop étroit. Trois cent quatre-vingts élèves se pressaient dans son enceinte[1].

[1] Plus tard, pour satisfaire un empressement chaque jour plus impérieux et plus universel, il fallut établir à Estavayer, non loin de Fribourg, une succursale du pensionnat. Un ordre du jour plus adouci et des délassements proportionnés à leurs besoins rendaient moins sensibles aux plus jeunes enfants, auxquels Estavayer fut réservé, l'éloignement de la maison paternelle. Après les études préparatoires d'Estavayer, aussitôt que leur âge et leurs progrès le permettaient, ils étaient admis dans le pensionnat pour y suivre le cours régulier des études.

Une prospérité si subite avait ses périls. Il n'était pas aisé de fondre dans une même harmonie les âges, les nationalités et les caractères qu'un concours spontané rassemblait sans choix préalable. La loi du respect, l'honneur de la discipline, l'ardeur au travail, la cordialité joyeuse, et cet amour du devoir chrétien qui est au fond de toutes ces choses, il fallait conquérir tout cela avec lenteur et persévérance.

Le P. Barrelle fut choisi en 1833 par le T. R. P. Général pour donner leur dernier lustre à ces mérites excellents, qui ont assuré la gloire du pensionnat de Fribourg. Le R. P. Roothaan fondait sur ce religieux les plus hautes espérances. En le désignant aux supérieurs de la province d'Allemagne, il leur disait : « Je sais quelle mission délicate je confie au P. Barrelle, mais j'ai tout lieu de croire que Dieu bénira son zèle. Je n'ai rien de meilleur à vous donner, ajoutait-il, c'est ma perle! » Nous allons voir comment furent justifiées cette estime et ces espérances.

Le P. Barrelle arriva à Fribourg le 18 octobre 1833.

Si nous avions eu à écrire en ce temps-là, nous n'aurions pu nous dispenser de dire quelque chose du pays charmant et sévère où nous introduisons le lecteur. Aujourd'hui ce soin serait superflu. La Suisse, à l'heure présente, n'est plus une contrée réservée à l'admiration de quelques privilégiés de l'art ou de la fortune. Chacun peut aborder, chacun peut connaître par soi-même cette nature imposante et gracieuse qui, sans se répéter jamais, se déploie toujours la même en spectacles infinis. Aujourd'hui ses monts hardis et

entrecoupés d'abîmes ne ralentissent plus les pas du voyageur; sur ses cascades d'écume s'étend le prosaïque tablier d'un viaduc; sur les flancs déchirés de ses collines de verdure ou de ses précipices entremêlés de rocs et de sapins, des tranchées toujours vives et saignantes livrent passage aux foules curieuses, sur les pas effrayés de la poésie qui s'enfuit.

Il y a trente-cinq ans la poésie dormait encore, paisible souveraine, dans les vallées ombreuses, aux flancs escarpés des monts chargés de bruyères, au front des pics neigeux de la Suisse. A elle appartenaient les premières impressions du jeune homme lorsque, quittant son pays natal, il venait demander à Fribourg l'hospitalité de l'éducation. Mêlé aux brises généreuses de son adolescence, le souffle inattendu de cette poésie alpestre répandait en son cœur de frais parfums que les années ne devaient pas emporter dans leur fuite. Doux souvenirs où, dès leur naissance, se confondaient bientôt, embellis de mille joies pures, le sympathique accueil des condisciples, le dévouement de maîtres affectueux, et les salutaires entraînements de la piété chrétienne.

Le pensionnat possédait aussi un charme particulier. Vaste bâtiment à deux ailes, placé sur une colline qui subitement s'abaisse devant lui, il avait la ville à ses pieds, avec ses contours bizarres, ses murailles noircies par le temps, ses tours antiques, ses flèches hardies; la Sarine qui s'enfuit en couvrant de verdure la gracieuse promenade du Palatinat; un pont audacieux qui, d'un élan franchissant neuf cents pieds, rap-

proche les cimes de deux montagnes opposées. Tout autour, à l'horizon, la chaîne du Jura, les vertes montagnes de la Berra et du Moléson, avant-postes des Alpes de Gruyère, le mont Blanc, dont les glaciers s'allument dans les beaux jours, aux rougeâtres clartés de l'orient, et l'Oberland aux cimes neigeuses empourprées des feux du couchant.

Ces riches spectacles de la nature, ces nobles horizons ne sont pas sans influence sur un cœur adolescent. Épanoui au sein de ces beautés sévères, il en garde toujours la solennelle empreinte mêlée aux douces réminiscences de l'éducation.

Et quand nous nommons ici l'éducation, il faut entendre celle qui s'adresse aux facultés morales, au cœur, à la conscience, à la volonté; qui cultive la vertu, ennoblit la sensibilité et trempe le caractère. L'éducation intellectuelle n'a de prix qu'autant qu'elle repose sur l'éducation morale. A celle-ci il est réservé de former des hommes et des chrétiens. A elle seule il est donné, après avoir conservé la fraîcheur de l'âme jusqu'à l'heure de la force et de la maturité, d'embaumer encore la vie entière des purs souvenirs de l'adolescence.

Que voulait autre chose la jeunesse d'élite accourue à Fribourg de toutes les extrémités de l'Europe? Ailleurs, et sans s'imposer l'exil, elle pouvait rencontrer la science. Là, avec la science, elle était sûre de rencontrer l'orthodoxie, et à l'ombre de l'orthodoxie, soigneusement cultivée, une fleur délicate : l'innocence des mœurs.

A Fribourg, le collége et le pensionnat se partageaient l'éducation. Au collége Saint-Michel, où se trouvaient les classes, on recevait l'éducation littéraire et scientifique; au pensionnat, surtout la formation morale; des cours supplémentaires n'y étaient organisés que pour les plus jeunes enfants. De la sorte, le collége et le pensionnat se complétaient l'un l'autre et formaient une sorte d'université catholique.

Ce fut pour le pensionnat un grand avantage d'avoir dès le commencement, dans le collége Saint-Michel, un tuteur puissamment organisé. Déjà les cours y étaient fortement établis et les études florissantes.

On ne conteste pas aux Jésuites les mérites éminents du savoir, ni le don d'enseigner, plus difficile et plus rare sans comparaison. Le collége de Fribourg ne le cédait en ce point à aucun autre établissement de la Compagnie. On y suivait les anciennes méthodes, éprouvées par le temps. Or, « il n'y a rien de meilleur, dit Bossuet, que ce qui est éprouvé. »

Ces méthodes sont connues. Nous ne rappellerons qu'un point, bien éloigné de nos habitudes modernes; il y avait un singulier à-propos dans une académie fréquentée par toutes les nations de l'Europe. La philosophie, la physique, les mathématiques et le droit naturel, s'enseignaient en latin. Les jeunes gens qui en suivaient les cours ne tardaient pas à dénouer avec aisance les problèmes scientifiques, dans une langue si bien adaptée aux sciences exactes par sa lucidité et sa concision; et si parfois il fallait les expliquer dans leur langue natale, il leur semblait qu'on les eût tout

à coup privés d'un instrument de précision pour les livrer aux tâtonnements des procédés imparfaits. Le latin, disons-nous, avait en outre l'avantage de répondre merveilleusement à la situation. Il permettait à cette jeunesse cosmopolite de participer aux mêmes leçons. Anglais et Allemands, Italiens et Français, assis sur les mêmes bancs, écoutaient le même enseignement.

Quelles émotions revivent aujourd'hui, pour les élèves de Fribourg, au souvenir de ces voûtes séculaires! Quelque chose de solennel planait sur ces vieux cloîtres du collége. Les pierres semblaient y parler et l'ancienne Compagnie y reparaître vivante, protégeant de son regard paternel la foule vive et studieuse de ses nouveaux enfants. Ces corridors austères avaient pour unique ornement les portraits des Jésuites qui ont illustré leur Ordre au service de l'Église : c'étaient ceux d'un Tolet, d'un Possevin, d'un Salmeron, d'un Bellarmin. Plusieurs avaient dû échanger leur soutane aimée contre la pourpre imposée du cardinalat; d'autres montraient les instruments du martyre subi pour la foi. Le P. de Fégely, d'une famille patricienne de Fribourg, figurait cuirasse, tel que le monde l'avait vu dans les compagnies suisses de Henri IV.

Tout ce qui orne l'esprit, forme le goût, élève et fortifie la raison, était le domaine du collége Saint-Michel. L'œuvre spéciale du pensionnat était l'éducation morale.

Le pensionnat de Fribourg occupe une position exceptionnelle dans l'histoire de l'éducation contem-

poraine. La présence du P. Barrelle, comme Préfet général de l'établissement, a marqué la période culminante de son succès et de sa gloire. Après lui, le pensionnat n'eut qu'à maintenir le niveau de sa prospérité, déjà heureusement préparée par ses prédécesseurs.

Un problème difficile se posait devant les directeurs du nouvel établissement. Le pensionnat offrait une réunion peut-être unique dans les annales de l'éducation : une affluence d'enfants de familles respectables, distinguées, souvent même illustres. Les fils d'armateurs, de commerçants, de gentilshommes français, s'y rencontraient avec la noblesse d'Allemagne, les plus grands noms de France et les seigneurs polonais. Il y avait des ducs, des princes, des lords d'Angleterre et des altesses sérénissimes ; jeunes natures aisément un peu fières, un peu indépendantes et accoutumées au bien-être. Par une coïncidence presque décourageante pour les instituteurs, la difficulté des temps, les embarras de la politique et de légitimes susceptibilités ôtaient à beaucoup de jeunes gens cette ardeur au travail que stimule naturellement l'espoir d'une carrière brillante. Pour compliquer la situation, la loi française ne permettait pas aux élèves de Fribourg de se présenter à l'épreuve du baccalauréat. Il fallait, pour la subir, avoir passé une année au moins à étudier chez son père, et manifester une vraie supériorité, pour vaincre le mauvais vouloir des examinateurs d'alors.

En de telles conditions, la charge laborieuse de

l'éducation de la jeunesse se présentait hérissée de difficultés peu communes.

Les Jésuites triomphèrent de ces difficultés avec un rare bonheur; et le P. Barrelle, sous l'autorité du R. P. Galicet[1], concourut plus utilement que personne à la solution du problème. D'autres avec eux travaillèrent efficacement à former l'esprit admirable qu'on est convenu d'appeler l'*esprit de Fribourg*. Nous les nommerions, si nous faisions l'histoire du pensionnat; mais le P. Galicet comme recteur et le P. Barrelle en qualité de préfet, furent l'âme de toute chose, les directeurs du mouvement, les inspirateurs des grands faits et des hautes vertus.

Dans le R. P. Galicet, élevé à la cour de Prusse, se combinaient le fils de saint Ignace et le magnat polonais. C'était la bonté et la grandeur. Il aimait les nobles choses; il était fait pour répondre aux instincts de cette jeunesse venue de haut, qui aspirait à se montrer digne de son origine.

De concert avec lui, à cette jeunesse distinguée devant laquelle la politique fermait l'entrée des hautes carrières, le P. Barrelle présenta l'attrait des grandes vertus, des nobles sacrifices pour Dieu et pour la société, celui des récompenses éternelles. Aux exilés il tâcha de procurer les joies innocentes de la famille, par l'union des cœurs, par la magnificence des pompes religieuses, par une succession de fêtes gracieuses,

[1] En polonais on écrit *Galicz*, mais l'orthographe et la prononciation françaises ayant prévalu à Fribourg, nous les conservons dans le texte.

de concerts, de promenades, de drames purs et de charmantes journées à la campagne.

Le P. Barrelle avait, en outre, un rôle spécial et plus difficile : à lui le travail, la régularité, la discipline et la charge si délicate de punir. Comment parvint-il à se faire vénérer et aimer sans sacrifier le devoir à la popularité ?

Trois fois déjà nous avons admiré ce phénomène, et nous en savons le secret : jamais homme visiblement doué de qualités exceptionnelles ne porta mieux sur le front la double auréole de la paternité et de la vertu. C'est toujours l'éducateur éminent de Billom, de Saint-Acheul et du petit séminaire d'Aix, mais dans la plénitude de son développement. A vingt ans, on s'en souvient, une sagesse précoce et surnaturelle mettait à ses pieds les cœurs de ses enfants. Le voici à quarante ans : c'est la pleine maturité, c'est la splendeur de l'âge, et le prestige est achevé.

« Dès qu'il parut, dit l'histoire inédite du pensionnat, l'espoir qu'on avait conçu de son habileté consommée et de l'esprit de sainteté dont il était rempli, fut bientôt justifié par la merveilleuse transformation de notre jeunesse. Tout d'abord on élimina quelques enfants dont la conduite douteuse pouvait devenir un péril, puis, à la grande joie des maîtres, on ne vit durant toute l'année scolaire que docilité parfaite et empressement instinctif à tout ce qui est bien.

» Il faut attribuer à la retraite annuelle l'accroissement de cet heureux esprit. Elle eut lieu, selon

l'usage, avant les fêtes de Noël, et fut donnée par le P. Préfet du pensionnat. Les résultats ordinaires furent de beaucoup dépassés. Tout l'effort de l'orateur tendit constamment à graver à l'intime de ces jeunes cœurs cette maxime fondamentale : *Dieu avant tout, Dieu par-dessus tout!* germe salutaire qui déploya bientôt sa riche fécondité, et que développèrent dans la suite de l'année les instructions spéciales que le Père faisait dans les études, mesurant sa parole avec un art infini, sur la portée de l'enfance et sur ses besoins [1]. »

Ce début convenait au Père Barrelle. L'éducation, pour lui, était avant tout un apostolat. Prêtre et religieux, il avait reçu de la double consécration du sacerdoce et du dévouement religieux une mission d'en haut pour former les enfants de Dieu. Les familles qui venaient remettre leur trésor et l'espoir de leur avenir aux mains de la Société de Jésus s'adressaient à ce zèle sacerdotal ; elles comptaient sur cette grâce d'état issue des bénédictions de l'Église, qui élève l'éducation publique au rang d'une institution divine.

Ainsi entendue, et tout chrétien doit ainsi l'entendre, l'éducation est un ministère sacré. Sans doute elle n'oublie pas que ces jeunes générations doivent occuper en ce monde une position providentielle, y faire le bien, y représenter noblement par le savoir et la vertu la race des enfants de Dieu, et elle les prépare

[1] *Historia convictus Friburgensis a P. Freudenfeld.* 1834.

à leur mission par la doctrine, par la formation du cœur, par la fermeté du caractère; elle développe en eux tous les dons humains, afin qu'ils soient dignes de leur destinée terrestre. Mais elle a d'elle-même des idées plus hautes, et, découvrant dans cette jeunesse les princes du royaume à venir, elle se livre avec amour et avec joie à toutes les sollicitudes, à tous les travaux.

Tel était le point de vue du P. Barrelle. C'est pourquoi la tendresse pour sa famille adoptive prenait sa source dans l'amour de Dieu, la sainteté primait le talent, et le zèle de l'apôtre avait le pas sur la prudence d'ailleurs consommée du maître.

La présence du P. Barrelle révélait son rôle : il offrait la majestueuse personnification de l'ordre et de la règle. D'aussi loin qu'apparaissait son ombre, tout se rangeait au devoir. On savait qu'il veillait à tout, était l'âme de toute chose, se trouvait partout. Son regard ne quittait pas ses chers enfants. Il aimait sa modeste cellule, mais il savait en sortir à propos, sollicité par la vigilance, apparaître pour présider aux mouvements des divisions, entrer dans les études et s'assurer que chacun était à son affaire, se rendre compte à l'église de la tenue et de la piété, visiter même le sommeil. Quelque part, en un mot, qu'on se trouvât, on croyait à sa présence et on comptait avec elle.

Envers ceux de ses frères qui avaient la charge de la surveillance immédiate, il était charitable jusqu'à la tendresse. Comme il les portait dans son cœur, il

les tenait tous en sa main. Chacun de ses désirs les trouvait empressés, dévoués de cœur, confiants en sa sagesse, en ses lumières, en sa droiture parfaite; ils ne savaient pas avoir d'autre prudence que la sienne, d'autre mouvement que celui qui partait de son impulsion. Il les voyait souvent, et se plaisait à s'entretenir avec eux de l'œuvre commune. Quelle force dans cette unité!

Il y avait à Fribourg quelques ecclésiastiques auxiliaires qui prêtaient leur concours à la surveillance. La même vénération pour le P. Préfet les enchaînait à l'unité d'action, mais il fallait suppléer en eux la formation préliminaire que donnaient à leurs collaborateurs les initiations de la vie religieuse. Le P. Barrelle leur fit à part des conférences sur l'éducation. Ces conférences avaient d'excellents effets. Cet homme ne parlait pas comme un autre; ses enseignements, dans leur simplicité pratique, respiraient une ardeur de conviction toute communicative. A la longue, agissant sur des hommes qui ne demandaient que de trouver un guide, ces réunions les remplissaient d'un esprit nouveau et les animaient d'un zèle efficace.

La Compagnie de Jésus a surtout dirigé ses prévisions et ses méthodes aux besoins des grands externats; elle n'a point tracé dans le *Ratio Studiorum* les règles de la position tout exceptionnelle de la surveillance que rendent nécessaire les pensionnats. Le P. Barrelle suppléa ce silence. Sous le titre d'*Avis aux surveillants,* il traça d'une main expérimentée la direction à prendre. Le coup d'œil fut si juste, la

main si sûre, que depuis lors on a adopté ces règles de sagesse dans plusieurs provinces de la Compagnie, et même au dehors, dans un grand nombre de maisons religieuses. Demeurées manuscrites plus de vingt ans, elles sont devenues le manuel de ceux qui ont à exercer sur les enfants l'emploi délicat de la surveillance.

Citer ici ce document, ou du moins en présenter l'analyse serait le sûr moyen de faire apprécier la sainte prudence en laquelle se résument et l'esprit et l'action de ce maître expérimenté. Bornons-nous à en donner une idée rapide :

Le bon religieux doit trouver dans sa vertu le premier secret de la surveillance. De cette vertu procède sans effort l'ouverture avec les premiers supérieurs et la confiance en leur conseil; l'harmonie des collaborateurs entraîne la discrétion qui circonscrit chacun dans son ressort, l'amour surnaturel de son emploi, l'estime des sacrifices qui en assurent et consacrent le succès, enfin, pour les enfants confiés à la surveillance, un zèle affectueux qui ne connaît ni antipathies ni préférences.

Le P. Barrelle veut qu'on étudie avec soin les divers caractères. Il explique en quelles circonstances, par quels indices le caractère se révèle; puis il ajoute :

« Que la raison seule, dirigée par la connaissance des individus, par l'amour du bien général et particulier, par la lumière de la foi, qui tend à faire régner Dieu dans les âmes, vous guide dans tout ce que vous ferez pour amener les élèves à l'accomplisse-

ment de tous leurs devoirs. Ne prenez pas la violence pour le zèle, la dureté pour la fermeté, une rigueur sans compassion pour une juste sévérité, et l'impatience qui ne veut rien ignorer, rien excuser, rien pardonner, pour l'exactitude qui, en veillant à tout, en voyant tout, en ramenant tout à l'ordre, distingue pourtant entre un enfant et un enfant, une circonstance et une autre, et sait se modifier en mille manières, sans que la règle, l'édification et la gloire de Dieu aient à souffrir.

» L'imagination qui exagère tout, les préventions qui assombrissent tout, l'amour-propre froissé qui sent trop vivement et qui interprète tout en mauvaise part, la mémoire qui ressuscite, sans mélange de bien, tout le mal passé, toutes les fautes commises; voilà les plus redoutables ennemis de la paix et de l'humilité nécessaires pour être bon surveillant selon les vues de la Compagnie.

» Mais prenons garde aussi que notre paix ne soit inaction et mollesse, que notre humilité ne soit timidité et respect humain, que notre condescendance en certaines occasions ne soit une preuve de faiblesse, un gage donné aux élèves de notre inhabileté à les conduire, ou du peu d'importance que nous mettons à faire observer la règle.

» Rendez donc à chacun selon ses œuvres, mais en vous tenant constamment entre les deux extrêmes que nous venons de signaler. Mieux vaut en punissant rester un peu en deçà, que d'aller tant soit peu au delà.

» Quand il s'agit de réprimander ou de punir,

n'oublions pas une paternelle compassion. Ces chers enfants, comme membres de Jésus-Christ, sont une partie de nous-mêmes, et ils méritent d'autant plus notre compassion qu'ils sont en même temps coupables et punis. J'oserai même dire que ce sentiment de pitié doit s'accroître en nous en proportion de leur culpabilité et de la sévérité plus grande qu'elle provoque de notre part. Nous serons ainsi doublement miséricordieux, et par la correction fraternelle et par le sentiment intérieur dont nous l'accompagnerons.

» S'il est de notre devoir de combattre et de vaincre le mal pour assurer le triomphe du bien, il n'est pas moins nécessaire de prendre les moyens efficaces pour conserver et pour augmenter ce bien. Or, tous ces moyens se réduisent à un seul qui les renferme tous : c'est la bonté, mot dont le sens est exactement : *benevolentia et beneficentia.*

» Nous agissons sans doute dans ce sens quand nous usons de rigueur; mais c'est le vin qui pique la chair vive, il faut encore de l'huile pour adoucir l'irritation. Or cette huile est dans les services de tout genre que nous pouvons rendre à nos enfants, services dont les occasions, si nous sommes attentifs, se présenteront à chaque instant. Ce seront des riens, si vous voulez; mais ces riens continus sont comme les gouttes d'eau qui peu à peu amollissent et ouvrent la pierre. S'ils partent du cœur, ils vont également droit au cœur, dont ils ne tardent pas à faire la conquête : dès lors tout est gagné, et nous pouvons tout pour le bien et contre le mal.

» Heureuse et précieuse victoire dont les fruits sont pour la vertu et pour Dieu! Elle vous est facile. Accordez toujours de bonne grâce ce que vous pouvez accorder. Ne faites point attendre ce que vous pouvez accorder sur-le-champ. Prévenez même les besoins, les désirs, les demandes, lorsque rien ne s'oppose à votre empressement. N'attachez nulle importance à vos services et rendez-les avec aisance et naturel, sans prétendre à la reconnaissance. Affligez-vous des refus que la règle vous impose et assaisonnez-les de douceur, alors même qu'on vous importune. Un objet qui tombe des mains d'un élève et que vous ramassez pour le lui offrir, une petite commission dont vous vous chargez pour lui et que vous remplissez avec exactitude, un regard de satisfaction quand il a obtenu quelque succès, une courte visite pendant son séjour à l'infirmerie, un mot dit en sa faveur en son absence, un salut prévenant, la promesse de rendre bon témoignage de ses efforts à l'un de ses supérieurs, une parole d'encouragement après une victoire remportée sur lui-même, enfin que sais-je? La charité jointe à l'humilité est on ne peut plus ingénieuse; aussi rien ne lui résiste : *Amor omnia vincit.*

» Deux mots résument les avis précédents;

» *Fermeté invincible,* mais douce et polie en faveur de la règle.

» *Bonté inaltérable,* toujours et envers tous, en faveur de l'autorité de Dieu. »

Quel programme que ces dernières pages! quel

noble cœur les a dictées! quelle éducation que celle qui part du cœur pour aller droit au cœur, qui résume tous ses moyens dans la bonté, qui a pour commentaire de son action la bienveillance, les services constants et désintéressés, qui tempère la fermeté par la douceur, en sorte que l'autorité ne brise pas les âmes, et que la bonté ne dégénère pas en faiblesse de peur de les amollir!

Tous ceux qui vécurent alors avec le P. Barrelle, à quelque titre qu'ils appartinssent à cette douce et noble famille qui eut nom Fribourg, maîtres et élèves, supérieurs ou inférieurs, affirment qu'il fut le modèle sur lequel est décalqué ce type admirable du parfait éducateur de l'enfance. Ce type, avant qu'il en présentât la fidèle peinture, on l'avait vu déjà, on l'avait contemplé, admiré, chacun s'était appliqué à le reproduire. Ses avis tirèrent de sa conduite une inimitable autorité, sa personne une sorte de prestige religieux.

CHAPITRE XV.

PENSIONNAT DE FRIBOURG.

Que l'éducation est la culture de l'âme. — La conscience trempée dans la piété. — Le mois de Marie. — Les congrégations de Fribourg. — L'âge d'or. — Effets oratoires. — Homélie du dimanche. — Conférences religieuses. — Catéchisme du mépris du monde.

L'éducation est, avant tout, la culture de l'âme. La science, si d'ailleurs elle est chrétienne, sera un utile auxiliaire de la discipline morale, mais elle n'a qu'un rôle secondaire dans la formation du cœur. On accordera que les lois de la syntaxe, de l'orthographe ou du calcul ne contiennent en soi aucune vertu morale. La littérature et la poésie prêteront leurs harmonies et leurs couleurs au vice aussi bien qu'à la vertu; et le savoir est une arme à deux tranchants qui peut profiter au bien ou au mal selon la direction qu'on lui imprime. Non, la science ne donne pas la vertu et ne purifie pas les cœurs, elle enrichit l'intelligence, mais elle ne donne pas l'amour de la justice, pas plus que la lumière ne donne à l'impotent la force de marcher.

Il ne faut donc point confondre l'éducation avec l'étude, l'intelligence avec le cœur, le savoir avec la vertu. L'éducation, c'est l'art de communiquer à la

jeunesse l'amour et l'habitude du devoir, de naturaliser en elle les inclinations pratiques du bien. Or tel fut le constant effort, tel fut le succès du P. Barrelle et de ses confrères.

Le grand art du P. Barrelle était d'inspirer la sincérité et la droiture. Il inculquait les nobles motifs de la foi, il stimulait le sentiment de l'honneur, il éveillait le langage secret de la conscience.

L'année scolaire s'ouvrait au pensionnat par une explication publique du règlement. L'appareil donné par le P. Barrelle à cette promulgation annuelle de la loi, l'autorité de sa parole, la lumière répandue sur la sagesse des prescriptions, par-dessus tout l'esprit de foi qui faisait remonter jusqu'à Dieu l'obéissance, tout cela dilatait les cœurs et les laissait remplis de bonne volonté. Dans la suite de l'année, le P. Préfet gardait cette sage méthode. Aucune mesure dont il ne fît toucher au doigt l'opportunité, aucun avis qui ne fût assaisonné de motifs chrétiens. C'était le moyen de susciter une docilité tout à la fois raisonnable et méritoire.

Il existe dans les colléges de la Compagnie une industrie disciplinaire aussi efficace que simple et naturelle. De semaine en semaine, on proclame en public, dans la grande salle des exercices, les notes méritées par chacun des élèves. Ces notes sont des appréciations graduées entre le très-bien et le très-mal. Au pensionnat de Fribourg, on donnait à cet exercice le nom de revue, emprunté peut-être aux revues militaires; mais ici, au lieu de tomber sur la

tenue extérieure, l'inspection rétrospective portait sur le travail, la régularité, la piété et la politesse.

Le P. Barrelle excellait dans la revue des notes; ses successeurs se sont surtout inspirés de sa manière. Il commençait par l'explication claire et concise de quelque maxime pratique. Il lisait ensuite les remarques générales des maîtres sur l'observation de quelque point du règlement, et les éclairait de commentaires vifs et incisifs. Venait enfin la lecture des notes. Chacun attendait avec impatience ce verdict solennel de ses maîtres sur sa conduite et sur ses efforts. L'énoncé seul était une punition, un encouragement ou une récompense, selon le degré de la note obtenue.

Quelle émotion de plaisir accueillait une note un peu meilleure que les précédentes; quelle déception, quelles larmes parfois, si l'on n'avait pas conquis la note ambitionnée! Car une exactitude scrupuleuse réglait, on le savait bien, les appréciations des maîtres, qui combinaient leurs remarques en conseil, sous la présidence du Préfet général. Quelques gloses distribuaient le blâme ou l'éloge aux notes les plus marquantes. Une bonne parole, un mot sévère du P. Préfet avaient une grande valeur. Nulle punition n'égalait une remarque infligée en public à la lecture des notes. Que de fautes prévenues par cette parole redoutée! Puis avec quel courage on abordait une nouvelle série de jours qui, n'ayant aucune solidarité avec les jours écoulés, laissaient à tous intact l'espoir de conquérir des notes meilleures!

A la première de ces revues, quand le P. Barrelle apparut avec son imposante gravité, toutes les consciences, dit un témoin, se sentaient préoccupées comme à l'heure d'un jugement redoutable. Il commença par commenter cette sentence de l'Ecriture : *Curam habe de bono nomine,* ayez souci d'une bonne renommée[1]. C'était donner en une formule concise la signification de ces proclamations publiques.

C'est ainsi que le point d'honneur devenait le plus puissant auxiliaire de la discipline. Mais le cœur était aussi intéressé. En effet, les bonnes notes d'un mois entier donnaient droit à un témoignage de bonne conduite et de travail, les excellentes à un témoignage de conduite irréprochable et d'application constante.

Tous les mois donc une réunion plus solennelle complétait la revue hebdomadaire. Tous les Pères du pensionnat, faisant cortége au R. P. Recteur, se rendaient à la grande salle d'exercices. Là étaient proclamés par le P. Préfet, et distribués de la main du P. Recteur, les témoignages d'application et de bonne conduite ; puis les décorations dévolues à ceux qui, dans chaque classe, avaient surpassé leurs condisciples par leur application ou par le mérite de leurs compositions scolaires. La musique militaire ouvrait et fermait la séance par quelque morceau brillant, et la fanfare saluait, à mesure, les noms des élèves proclamés. Une récréation extraordinaire, réservée pour eux seuls, complétait leur joie et leur récompense.

[1] Eccl., xli, 15.

Introduites par l'initiative du P. Barrelle, ces industries ont reçu, dans un grand nombre de colléges, la consécration d'une longue expérience.

L'action du P. Préfet ne se bornait pas au soin général de l'ensemble. Autant que cela était praticable dans une maison de quatre cents jeunes gens, il suivait chacun de ses enfants avec une attention paternelle. Il abordait ceux qui se trouvaient sur ses pas avec une gracieuse gravité, d'un regard doux et profond plongeait jusqu'au fond de leur cœur; puis un mot amical, une sentence qui répondait à sa pensée, achevait ce que le regard avait commencé. On se sentait enveloppé tout entier , analysé, et percé de part en part par ce limpide regard, dont l'éclair, mélangé d'une bonté parfaite, ravissait la confiance.

Un jour, après l'avoir ainsi regardé, portant tout à coup son index amaigri sur le cœur d'un enfant, il dit ces simples paroles : — « Il y a un ver là-dedans! » On devine quelle impression salutaire ressentit le jeune homme rappelé à soi-même par cet irréfutable avertissement.

Qui, d'entre ceux qui en furent les témoins, oubliera jamais son air doux et grave à la fois, modeste et saintement paternel, quand il se promenait lentement dans l'immense réfectoire voûté du pensionnat, à travers les rangs des élèves, les jours de *Deo gratias?* Il s'arrêtait auprès de ceux qu'il savait avoir besoin d'un mot d'encouragement ou de quelque doux reproche. Il nous semble le voir et l'entendre encore : il leur mettait le bras droit sur l'épaule en la

frappant légèrement d'une façon amicale, les appelant par leur nom de baptême et les regardant d'un air franc et profond, malicieux et sympathique, qui valait mille paroles et disait tout sans aucun discours.

Les élèves allaient à lui volontiers, sa chambre en était assiégée. Là, quel ton paternel, même avec ceux qu'il venait quelquefois de traiter sévèrement! Car sa bonté n'était pas faiblesse, et il savait faire la juste part de la répression, afin de ne point encourir le blâme infligé par le Saint-Esprit aux parents qui ne savent pas punir : « Celui qui épargne à son fils le châtiment mérité, n'a pour lui que de la haine[1]. » Mais une fois dans sa chambre, il ne pouvait s'empêcher de prendre les allures bienveillantes qui allaient à la pente naturelle de son cœur, et il gagnait les volontés rebelles par ce singulier contraste qui, après la sévérité du père, leur montrait dans le même personnage une amitié tendre et pleine d'affabilité.

D'autres fois il appelait les plus difficiles, et, entremêlant à propos l'autorité à la tendresse, il ouvrait la source des larmes, se faisait un chemin jusqu'au cœur et le retournait par enchantement.

S'apercevait-il qu'on avait dans l'âme quelque amertume, il multipliait les bons procédés, les marques de confiance; mieux encore, il provoquait une ouverture. Dans sa cellule on pouvait tout lui dire. S'il reconnaissait quelque émotion violente et passionnée, il laissait tranquillement se décharger l'orage.

[1] Qui parcit virgæ odit filium suum. (Prov. xiii, 24.)

Plaintes, mécontentements, reproches, il accueillait tout avec bienveillance, il ne se défendait pas. On attendait une réprimande sévère, on rencontrait un calme sourire. On avait cru parler au Préfet, à cet homme impartial qui en public disait : — « Je ne connais que la règle. Je m'appelle *Barrelle*, eh bien, pour le bon ordre, je serai comme une barre de fer; » on rencontrait un saint, humble, patient, au milieu des reproches; on demeurait désarmé; on sortait de sa cellule attendri, gagné, dévoué.

On le voit, cette charité jointe à l'humilité qu'il proclamait souverainement ingénieuse, inspirait bien ce maître habile. Elle lui donnait sur les cœurs un paisible triomphe, indispensable condition du bien qu'il devait leur faire. Pour lui, le succès d'un maître capable ne consistait pas à établir une régularité méthodique, une docilité exacte mais tout extérieure, ni même à faire régner une certaine émulation pour l'ordre et le travail, pas plus que la véritable instruction ne consiste dans le savoir indigeste, qui surcharge la mémoire des matières multiples d'un programme, ou dans la conquête d'un diplôme. L'ordre et la régularité, la politesse même, sont les dehors de l'éducation. L'éducation dans ce qu'elle a de substantiel, c'est l'épanouissement des facultés morales.

Le P. Barrelle allait droit à la conscience, cette lumière de la vie, cette inspiratrice de l'honneur, ce soutien de la vertu chrétienne. Il concentrait tous ses soins à l'éclairer, à la fortifier, en un mot à l'élever.

Or, si la conscience ne s'épanouit dans l'atmo-

sphère de l'Évangile, dans ses enseignements, dans l'amour de Jésus-Christ, de sa loi et de ses exemples, elle ne peut que s'amoindrir, s'énerver et s'éteindre. Il la trempait donc dans la piété chrétienne, il ne lui ménageait point la lumière; mais il y répandait à pleines mains les vigoureuses clartés de la foi, sans aucun compromis avec les erreurs du moment.

Voici ce que dit de la ferveur des enfants de Fribourg, dès la première année du P. Barrelle, l'histoire inédite du pensionnat :

« Toutes les pratiques de religion et de piété chrétienne furent ménagées de manière à offrir incessamment des stimulants nouveaux à la ferveur. Nous ne saurions exprimer la sainte ardeur qu'en recevait notre jeunesse. Des neuvaines pieuses la préparaient aux fêtes principales. Pour la première fois elle mit en pratique la communion des six dimanches consécutifs, en l'honneur de saint Louis de Gonzague; elle redoubla de zèle pour le culte de la très-sainte Vierge pendant le mois qui lui est consacré. Je ne sais quel élan vertueux emportait tous les cœurs[1]. »

Qu'on en juge : « Les uns se privaient de quelque friandise ou de mets qui avaient leurs préférences, afin de plaire à Jésus enfant, à la très-sainte Vierge ou à saint Louis de Gonzague. D'autres, s'appliquant à réprimer leur fougue naturelle, surmontaient un emportement de colère ou un mouvement de vengeance. Plusieurs devenaient ingénieux à infliger

[1] *Litteræ annuæ Provinciæ Germaniæ superioris.* 1834, p. 27.

quelque souffrance à leurs membres délicats. L'un d'eux fut surpris, à l'heure du réveil, étendu sur le pavé auprès de son lit. Averti de se coucher comme les autres et de ne point exposer ainsi sa santé : — « O mon Père, répondit-il, vous ne me persuaderez jamais que ce que je fais par amour pour la sainte Vierge puisse m'être nuisible. » Cependant la docilité l'emporta sur l'amour du sacrifice, et le maître donna à la générosité de l'élève une direction plus avantageuse, en la reportant sur ses devoirs de fervent écolier[1]. »

Le P. Barrelle prêcha lui-même durant plusieurs années la neuvaine de Saint-Joseph, celle de la Sainte-Enfance, demeurée fameuse dans les souvenirs de Fribourg, et où la vie cachée de Notre-Seigneur était adaptée d'une manière insigne à la vie de nos jeunes écoliers.

C'est sous sa direction surtout que le mois de Marie prit au pensionnat ce cachet de piété pratique et de poésie gracieuse qui en faisait la plus douce et la plus utile des fêtes. Dès la veille, pour en célébrer l'ouverture, la musique militaire du pensionnat exécutait dans les cours de récréation de brillantes symphonies. Les divisions rivalisaient de zèle pour orner à la Vierge un trône élégant et riche. Je ne parle pas des actes de vertu dont, chaque soir, tous à l'envi déposaient le témoignage dans une urne aux pieds de Marie : cette candide émulation faisait de ce mois,

[1] *Litteræ annuæ Provinciæ Germaniæ sup.* 1834.

entre tous, le mois privilégié de la sagesse, les punitions semblaient reléguées au pays des songes, la piété suffisait à garder la règle et inspirait le travail. On voyait cette vive et joyeuse jeunesse, au signal de la récréation, se précipiter à genoux, tournée vers la statue de la Vierge, la plupart la tête dans les mains pour garder un plus entier recueillement, réciter un *Ave, Maria.* Puis les jeux prenaient leur bruyant essor. Au réfectoire, chaque jour, les élèves lisaient des discours et des poésies de leur façon en l'honneur de Marie; vivante académie de trente jours, que terminait dignement une séance solennelle.

Être admis dans la congrégation était la plus insigne des faveurs. La congrégation était l'aréopage de la sagesse et de la charité. Le congréganiste devait réunir les qualités d'un écolier accompli. Admis par le suffrage de ses condisciples sur la preuve évidente et publique d'une conduite irréprochable, il devenait au milieu d'eux l'instigateur du bien, l'ami de tous et l'ange du bon conseil.

Qui ne sait le douloureux isolement d'un nouveau venu, lorsque ayant à peine séché la dernière larme des adieux à sa mère, il se trouve tout à coup au milieu de figures nouvelles et de cœurs inconnus, dont il n'a pu encore mériter les sympathies? La charité du congréganiste lui épargnait ces rudes angoisses de l'isolement. On allait au-devant du nouveau condisciple, on lui montrait un visage affable, on l'entourait de prévenances, on l'initiait aux coutumes, on lui épargnait même les interrogations de l'inexpérience, dans

ce pays inconnu qu'offre à tout enfant un nouveau collége. Cet enfant trouvait des amis dans les congréganistes de la sainte Vierge, et son cœur reconnaissant était bientôt acclimaté. Cet accueil des nouveaux venus est demeuré un des plus rares mérites de Fribourg.

Le congréganiste était l'âme de la conciliation, dans les petits différends qui jettent entre les écoliers leurs inévitables nuages. La tristesse, devinée par son regard, ne résistait pas au charme de ses prévenances. Sa parole faisait à propos accepter de bon cœur une réparation exigée, ou son crédit quelquefois en obtenait la remise.

C'est qu'en effet le P. Préfet, et tous les maîtres à son exemple, environnaient le congréganiste d'égards et de considération. Sa sagesse reconnue lui donnait droit d'intercession, et lui-même, s'il tombait en faute, était averti en secret. Un congréganiste puni n'aurait plus paru digne de la congrégation.

Nous n'aurions garde d'oublier, ici surtout, les collaborateurs habiles et infatigables du P. Barrelle[1]. Durant l'année 1838, c'est lui qui fut le directeur de la congrégation de la Très-Sainte Vierge. Alors il lui appartint de répandre par lui-même, dans cette réunion

[1] Dédommageons-nous, cette fois, du silence qu'il nous faut garder sur tant de religieux éminents auxquels est redevable le pensionnat de Fribourg, et citons deux noms qui ont gravé dans tous les cœurs leur pieux souvenir : Le P. Jeantier, pendant plus de dix ans, fut préposé à la direction spirituelle des diverses congrégations, et le P. Labonde dirigea pendant quatre ans la Congrégation de la Sainte Vierge. Nul ne peut calculer le bien accompli par leur influence.

d'élite, le souffle apostolique de la ferveur et de la charité[1]. En dehors de cette direction immédiate, qui ne dura qu'un an, il laissait à la congrégation son autonomie, à ses directeurs leur admirable et puissante initiative, demeurant dans la sphère plus élevée d'où descendait l'impulsion générale, et ramenant tout à l'unité du but, à la formation morale de son immense famille.

A ce propos, nous rapporterons un trait de l'industrieuse sagesse qui présidait à toutes ses démarches. A la fin de 1838, après l'année paisible qu'on lui avait faite en lui confiant la congrégation de la Sainte Vierge, il fallut, à la voix de l'obéissance, reprendre le fardeau du pensionnat. L'intérim de sa charge avait été remis à des mains moins fermes et moins expérimentées; l'année avait été pénible et le malaise avait un peu gagné cette famille accoutumée à marcher sans encombre. Le P. Barrelle avait constaté ces dispositions fâcheuses. Averti pendant les vacances de reprendre la charge de Préfet général, voici comment il s'y prépara.

La prière fut son refuge, comme toujours; mais il y associa les soixante enfants que l'éloignement du pays natal avait retenus à Fribourg pendant les vacances.

[1] Le P. Barrelle avait écrit quelques pages sur l'influence de la congrégation dans une maison d'éducation. Nous n'avons pas retrouvé ce petit travail. Le *Pietas quotidiana ad beatam Virginem Mariam*, qu'il a fait imprimer à Lyon, n'était guère qu'une réimpression de ce petit livre, autrefois publié en Allemagne en faveur des congréganistes.

Mettant sa confiance aux saints Anges, il voulut les intéresser à son œuvre par une neuvaine solennelle. On était à la maison de campagne. Il fit transporter du pensionnat les statues de l'Ange gardien et de saint Michel. La chapelle de la maison des champs fut ornée avec une splendeur inaccoutumée, puis le P. Barrelle proposa aux élèves son projet pieux. Une acclamation de joie accueillit sa proposition. Il n'eut pas plutôt commencé ces saints exercices, on ne l'eut pas plutôt entendu parler avec l'onction qui lui était propre, qu'on fut ravi et comme enlevé, maîtres et élèves, d'une pieuse admiration. A l'heure dite, matin et soir, on venait aux réunions. Pour écouter ses homélies intéressantes sur les saints Anges, volontiers on eût oublié l'heure des délassements et des jeux.

Tournés ainsi à la piété et remplis d'un esprit nouveau, nos soixante enfants le répandirent parmi les survenants. C'était le précieux levain qui fermenta la masse tout entière. Un souffle de vie communiqua de proche en proche l'empressement, la régularité, la ferveur et la joie. On appela l'*âge d'or* du pensionnat l'époque si heureusement inaugurée sous la protection des saints Anges. L'homme de foi et de prière avait été exaucé.

« Qu'est-ce qui fait le miracle? disait-il un jour. C'est la foi, qui arrive par la confiance jusqu'à l'attouchement de la puissance de Dieu. » On s'aperçut bien qu'il était arrivé à ce mystérieux contact. « Cette année, dit un de nos Pères, alors son enfant, cette année fut le beau idéal réalisé. Jamais je n'ai vu un

collége de la Compagnie atteindre à la perfection de Fribourg à cette époque. »

Le lecteur devine sans peine qu'un homme qui savait ainsi mettre de son côté les circonstances, attentif à tirer parti pour le bien des incidents les plus minimes, n'aurait eu garde de négliger ceux qui de leur nature sont destinés à laisser une trace profonde. Par exemple, le passage de la mort emportant une victime prématurée ne restait point inaperçu.

Quelquefois le P. Préfet se contentait d'énoncer en peu de mots la fatale nouvelle. Son air grave et pénétré joint à la lugubre simplicité du fait avait aussi son éloquence[1]. D'autres fois, quand le soir était venu, à l'heure des impressions vives et des dernières pensées, dans le solennel réfectoire du pensionnat, sous la lumière incertaine des lampes presque éteintes, au milieu d'un silence profond, il commentait la visite de la mort. Il avait, selon les circonstances, des applications foudroyantes. Le saisissement était universel. Chacun emportait en sa pensée l'écho vivant des paroles du Sauveur : *Estote parati!* Soyez prêts! Un

[1] Un jour, c'est un tout jeune enfant, Joseph Farembacher, qui à la suite d'une indisposition insignifiante est pris tout à coup d'un délire mortel. Son confesseur lui propose un *Ave, Maria,* en l'honneur de saint Joseph, son patron. Instantanément cesse le délire. L'enfant se confesse, récite un second *Ave,* perd de nouveau connaissance et meurt. Pendant les dernières onctions, le P. Barrelle, averti, entre dans les études : — « Mes enfants, récitez les litanies pour votre condisciple, qui va mourir. » Elles n'étaient pas achevées, le P. Barrelle reparaît : — « Mes enfants, récitez le *De profundis,* Joseph vient d'expirer. » Quel discours eût été plus éloquent?

grand nombre, sans retard, mettait ce conseil en pratique et ne prenait le repos de la nuit qu'après s'être rassuré par la confession.

Souvent, à l'issue de la journée, le P. Barrelle allait en étude, ou plus solennellement encore dans la salle d'exercices, au milieu de toutes les divisions réunies, présider la prière du soir et l'examen de conscience. Après la revue des fautes de la journée, assaisonnée çà et là d'allusions transparentes, il s'emparait d'une pensée forte, la développait tantôt avec un calme solennel, tantôt et le plus ordinairement avec véhémence, toujours avec onction. Une maxime saisissante achevait sa pensée, trait vif et inévitable qui s'attachait au cœur.

Nous voici ramenés, par la pente des choses, du Préfet des études à l'orateur sacré. Sous une forme plus élevée, la prédication c'est toujours l'éducation morale. Illuminer la conscience, épanouir le cœur dans le bien, enchaîner ses désirs à la vertu, que tout cela vienne insensiblement par l'influence incessante du maître, ou, de loin en loin, descende des hauteurs de l'Évangile dans les éloquentes émotions de la parole surnaturelle, c'est toujours une même œuvre : la formation de l'âme, et la nuance qui distingue ces deux actions les rapproche encore plus qu'elle ne les divise.

Nos lecteurs ne nous demanderont pas de leur dépeindre l'orateur préféré du pensionnat de Fribourg, celui dont l'austère parole était attendue comme une fête et provoquait des élans de joie. A Avignon, à Billom, à Lisbonne, ils l'ont vu à l'œuvre avec son

angélique dignité, son zèle, sa parole colorée; tirant de son cœur, comme d'un arsenal, des flèches ardentes, ou laissant échapper des profondeurs de sa foi des éclats de tonnerre; dédaignant l'art par crainte de la gloire et le pratiquant par l'instinct du talent, sous l'empire de l'amour de Dieu.

Quand il montait en chaire, c'était un personnage nouveau. Le Préfet avait disparu. On n'apercevait plus que le saint prêtre, on n'entendait que l'apôtre; véhément quelquefois jusqu'à la fougue, imagé jusqu'à la magnificence, aimant les âmes jusqu'à la passion. Son âme devenait transparente; son horreur pour le mal se montrait si profonde qu'on lui pardonnait de l'avoir poursuivi avec sévérité les jours précédents en qualité de Préfet. Ses affirmations étaient puissantes comme des preuves; la sainte Écriture coulait de ses lèvres comme un ruisseau de sa source. Il parlait de Notre-Seigneur comme d'un ami avec lequel il aurait vécu et journellement conversé, et alors chacun sentait passer en soi quelque chose de cette âme aimante et céleste.

Les Jésuites de la Suisse étaient déconcertés des allures impétueuses de cette éloquence. Mais notre jeunesse plus vive aimait ce feu provençal, ses éclats et sa mise en scène. S'il prêchait, par exemple, la Passion du Sauveur, il apparaissait drapé dans son grand manteau long, sur une large estrade, à l'extrémité de laquelle était un grand crucifix dépassant la taille naturelle. Dans l'ardeur du discours, il se portait de long en large, quelquefois interpellant le Sauveur,

quelquefois embrassant les pieds du crucifix... Mais la conviction, la foi, la dignité de toute sa personne, maintenaient dans le naturel cette prédication expressive, qui produisait d'inévitables effets.

Sous l'impression de sa parole, on a vu son auditoire tomber spontanément à genoux, poussé d'un irrésistible entraînement. Un jour, dans un élan oratoire, soudain il exorcisa les démons répandus dans l'église qui venaient lui disputer les âmes. Un autre jour il parlait de l'éternité; en proie, pour son auditoire, aux saintes épouvantes du zèle, tandis qu'il se livre aux sentiments qui l'envahissent, autour de lui tombent tour à tour sa barrette, sa montre, le tapis;... la table elle-même se renverse de l'estrade... Inattentive à ces incidents, cette jeunesse enlevée tout entière par sa parole, haletante sous sa pensée, suit l'orateur dans les brasiers qu'il entr'ouvre à ses yeux, elle en entend sortir ce cri qu'il évoque du fond de l'abîme : — « *Pater mi! Pater mi!* mon Père! mon Père! » et quand il semble se pencher pour reconnaître d'où vient cette voix, quand il s'écrie : — « Ah! je le reconnais! c'est un élève de Fribourg! » et d'une voix encore plus éperdue : — « Je le vois! je le vois! c'est un congréganiste!... » un long frémissement d'effroi parcourt toute l'assemblée, qui demeure sous le coup d'une stupeur indescriptible.

Dans une autre retraite, un soir, il récapitulait aux élèves réunis dans la chapelle les pensées les plus saillantes des instructions de la journée. Il s'agissait de l'enfer; tout à coup il s'arrête, il promène sur l'assis-

tance un regard attristé et s'écrie : — « Ah! mes enfants, cet enfer, il est épouvantable! » En même temps, il découvrait sa tête chauve, et, laissant tomber ses deux grands bras, d'un air découragé, le long de la chaise qui leur servait d'appui, il ajoutait : — « Et moi aussi, Jésuite depuis vingt-deux ans, moi qui vous parle, je puis encore y être jeté tout vivant! » Un frisson glacial traversa le cœur de ces pauvres enfants. — « Quoi! se disaient-ils, s'il en est là, lui qui est si saint, et nous, que deviendrons-nous donc? »

Veut-on encore, par un trait, juger de l'impression produite? Un jour le Père Directeur de la congrégation des Saints-Anges s'entretenait des choses de l'âme avec un des congréganistes. — « Que je suis heureux, mon Père, dit enfin celui-ci, laissant libre cours à ses sentiments intimes, que je suis heureux d'avoir connu le P. Barrelle! Quel bien il m'a fait! — Eh, quel bien, mon enfant? — Oh! mon Père, depuis que je l'ai entendu, il me serait impossible de commettre un péché mortel.—Et comment vous a-t-il communiqué une si heureuse disposition? — C'est que, depuis trois ans que j'ai entendu le Père parler sur l'éternité, si j'éprouve quelque tentation, à l'instant l'éternité se présente à ma pensée, alors il me serait impossible de commettre le péché. — Vous êtes vraiment heureux, cher enfant; vous avez raison de le dire. Persévérez ainsi, et vous serez sauvé. Déjà vous avez un pied dans le ciel. »

Moins ardente, plus communicative peut-être, l'*homélie du dimanche* avait une place de choix dans les

préférences des élèves. Dans la bouche du P. Barrelle, le sens excellemment pratique de ce genre de discours s'y mêlait à un ton de foi, à une abondance de doctrine propre à nourrir tout ensemble l'esprit et le cœur. Selon sa coutume invariable, chaque fois qu'il parlait, le P. Barrelle écrivait le cadre de son homélie sur une demi-feuille, splendide de la netteté de l'écriture, de la fermeté du jet, et que nulle rature ne macule jamais ; comme si la doctrine, avec son ordre logique, son développement gradué, ses applications toujours exactes, son expression toujours correcte, sortait tout d'une pièce de sa pensée.

Une quarantaine de ces homélies sont sous nos yeux, fortes ébauches qu'achevait la parole, et qui de la bouche de l'orateur recevaient le coloris, la chaleur, le souffle de vie. Nous nous résignons, à regret cependant, à ne pas en placer quelqu'une sous les yeux du lecteur. Mais ceux qui n'ont pas entendu en ce temps-là le P. Barrelle pourraient-ils donc, sur cette ombre pâle, évoquer par la pensée et faire palpiter devant eux l'éloquence évanouie?

» D'autres prédicateurs, dit un de ses confrères de Fribourg, ont eu peut-être plus de profondeur de doctrine. Nul n'a produit des impressions plus puissantes. J'ai entendu les retraites de l'éloquent P. Sellier, du célèbre P. Guyon, je ne pense pas qu'ils aient obtenu de plus grands résultats. »

La vertu n'est que la vérité descendue jusqu'au cœur et du cœur dans la vie. Plus elle a pris dans le domaine de l'intelligence de profondeur et d'étendue,

plus elle est apte à se développer dans le domaine des affections. Plus loin ont pénétré ses racines dans la région de la pensée, plus sa séve, aidée de la grâce, promet de devenir vigoureuse dans l'ordre pratique du bien; et si la volonté se fortifie dans l'exercice, elle ne se trempe solidement que dans la science approfondie du devoir.

Je ne sais si le P. Barrelle eut quelque chose de plus à cœur que de communiquer à ses élèves cette science aujourd'hui si rare. Il chérissait en eux la foi, l'innocence et la candeur; et, en proportion de cet amour, il se préoccupait des luttes prochaines que leur réservait le mystère de l'avenir. Les yeux fixés sur cet avenir, il s'efforçait d'asseoir la solidité de leur éducation chrétienne sur la connaissance de la religion, de cimenter leur âme à la vérité; et contre les hostilités croissantes des erreurs modernes ou les connivences de l'ignorance et de la faiblesse, il leur faisait un bouclier de la science de Jésus-Christ.

En dehors de la prédication, le P. Barrelle s'était réservé de donner à la division des grands des conférences religieuses. Il s'appliquait à les prémunir contre certaines productions de la presse moderne qui, parées des séductions du style, distillent aux imprudents le poison du vice et de l'erreur.

Le seul titre des diverses séries qui furent abordées dans ces conférences[1] en ferait deviner l'utilité pra-

[1] Il n'était pas d'esprit si indépendant qui échappât à l'empire exercé par le P. Barrelle dans ses conférences. Qu'on nous permette de placer ici un nom devenu célèbre par l'aventureuse expé-

tique : Des périls de l'imagination. — De la médiocrité dans la vertu. — De la force chrétienne. — Du rôle de la Providence dans le gouvernement des choses humaines. — Conférences sur la liberté de penser.

Dans les vingt-deux conférences sur l'imagination, le conférencier montre comment elle prête des séductions au monde et à ses plaisirs, à ses spectacles et à ses fêtes, comment en faussant la littérature elle-même, elle fausse le jugement et vicie le cœur. Le romantisme était alors en faveur et méritait la large part qui lui est accordée dans le développement de ces discours.

dition de la Sonora, dans le nord du Mexique : celui du comte de Raousset-Boulbon, caractère fier, intrépide, hardi dans ses conceptions, énergique dans l'action, homme exceptionnel enfin, qui, secondé par les circonstances, eût été un des plus glorieux enfants de la France.

Gagné par la bonté des Pères Jésuites, il consentit à laisser éclore sous leur influence son intelligence et son âme. Cette nature indomptable, cette âme bouillante, finit par subir l'heureux ascendant de ses maîtres. Le P. Barrelle eut une part capitale dans cette transformation.

« A propos d'amitié, dit une de ses lettres, datée de Fribourg, 1836, je voudrais que, pour ton bien, tu pusses entendre les conférences que nous fait là-dessus le P. Barrelle. Elles me plaisent beaucoup. Il y a bien quelques petites choses qui font cabrer ma manière de voir, et sur lesquelles je me propose de lui demander quelques éclaircissements. »

Et quelques jours après : « Mon Dieu, quel abîme que le cœur de l'homme ! Maintenant que je deviens raisonnable et que je commence à scruter de sang-froid, et grâce aux conférences du P. Barrelle, ce qu'il y a là dedans... hélas ! »

Dans une autre lettre, il dit : « Quelles actions de grâces ne dois-je pas à la Providence, qui m'ouvre dans ce pensionnat l'asile de la vertu ! O mon cher ami ! quelques jours à peine se sont

Les vingt-quatre conférences historiques sur la Providence, après avoir établi d'abord le fait, puis la loi du gouvernement providentiel, développent, l'histoire en main, que l'Évangile seul est la vie des peuples et des rois. Elles abordent de front la grande question

écoulés... tu viens d'en sortir. Tu n'auras plus les instructions de nos Pères, mais tu peux te les rappeler encore; l'impression ne peut être sitôt effacée.

» Pour moi,

» Trop heureux nautonier, à l'abri de l'orage,
Mon esquif dort en paix sur les flots du rivage.
Mais un jour doit venir...
Jeté par le destin sur l'océan du monde,
Il faudra, défiant la tempête qui gronde,
Voguer dans l'avenir.

» Quelqu'un m'a-t-il promis que la vague écumante
Ne viendra pas alors dans ma main défaillante
Briser mon aviron?...
Ou serai-je plutôt comme la feuille jaune
Que ballotte au hasard d'un souffle de l'automne
L'orageux tourbillon?

» Que faire? Infortuné!... Divine Providence,
Ta bonté soutiendra ma timide espérance :
J'aurai recours à toi.
La tempête en fureur peut déchirer ma voile,
Mes yeux pourront toujours distinguer une étoile
Que me montre la foi.

» Du dragon infernal méprisant la furie,
Appuyé sur la croix, j'invoquerai Marie.
Céleste vérité!
Ta main détournera les écueils et l'orage;
Elle doit me guider vers l'éternelle plage
De mon éternité.

» Oui, mon cher Gaston, voilà les sentiments qui m'animent. Puissent-ils durer toujours!

» Fribourg, mars 1836. »

Malheureusement, rendu à sa pente enthousiaste, fiévreuse, le comte de Raousset dévora dans d'infructueuses espérances les riches trésors de sa nature. Au moins il a dû à l'influence de son éducation de mourir en généreux chrétien.

des rapports de l'Église et de l'État. Elles expliquent et l'intolérance dogmatique du catholicisme et la doctrine nouvelle de la liberté de conscience, avec les questions délicates qui s'y rattachent, en particulier les rapports de la législation civile et de l'Évangile.

Ceux qui ont accompagné jusqu'ici le biographe du P. Barrelle ne peuvent être que des esprits foncièrement chrétiens. Ils comprendront sans peine que le puissant instituteur que nous faisons revivre sous leurs yeux ne sut point déguiser l'Évangile à ses disciples. Les compromis avec la doctrine, sous prétexte d'en adoucir l'éclat à des regards trop faibles, ne furent jamais de son goût. Il aurait laissé à leurs convictions ceux qui croient devoir mitiger l'enseignement de Jésus-Christ par ménagement pour les préjugés de leur époque. Pour lui, il croyait ne pouvoir mieux triompher des ténèbres qu'en faisant éclater la lumière. Il enseignait donc ses enfants comme des enfants de l'Évangile, leur en faisant goûter la mâle et vigoureuse doctrine. En proportion même des défaillances du temps, il les nourrissait de force et de lumière, afin que, vrais fils de la lumière, ils en promenassent dans leur vie le flambeau méconnu[1]. C'est tout ce que nous voulons dire pour justifier le *Traité de la liberté de penser,* et le *Catéchisme du mépris du monde.* C'est l'Évangile sans fard, sans affadissement, c'est-à-dire dans toute sa grandeur, le seul Évangile qui guérit et qui sauve.

[1] Omnes enim vos filii lucis estis. (I Thess. v, 5.)— Ut filii lucis ambulate. (Eph. v, 8.)

Le *Traité de la liberté de penser* renferme cinquante conférences, dont nous avons sous les yeux les notes largement développées.

L'orateur établit d'abord que « par *liberté de penser* il n'entend pas l'indépendance de l'esprit dans les choses qui sont abandonnées à ses disputes et à ses jugements : *Mundum tradidit disputationi eorum.* (Eccl., III, 11.) Que le savant étudie donc les lois et l'harmonie du monde physique... Mais hors de ces limites que Dieu a tracées à l'esprit humain, hors de la sphère naturelle de son activité, prétendre penser ce qu'il veut et comme il veut, vouloir s'ériger en juge et ne ressortir à aucun tribunal supérieur..., voilà la liberté de penser que la foi et la raison condamnent, l'indépendance que Dieu réprouve. »

Dans la liberté de penser ainsi entendue, l'orateur voit l'origine des maux qui désolent la société actuelle. Le protestantisme, le philosophisme et le débordement de la littérature impie et immorale ont fait prévaloir dans les esprits cette funeste doctrine. Les persécutions religieuses et le bouleversement de l'ordre social en devaient être le résultat inévitable.

La trempe vigoureuse qui caractérisait les conférences du dimanche se retrouve partout dans l'enseignement du P. Barrelle. C'est ainsi que, sous un titre hardi, le *Catéchisme du mépris du monde* présenta avec une austère franchise les maximes évangéliques les plus accentuées sur le monde et sur ses dangers. Là, l'incorruptible logique d'un saint laisse parler la foi comme elle aurait parlé au temps des

Apôtres et des docteurs, dont il emprunte sans cesse la voix autorisée.

L'ouvrage se divise en cinq chapitres.

Le premier chapitre explique le monde d'après les saints livres. Son point de départ est l'oracle de Jésus-Christ, qu'on ne peut servir à la fois Dieu et le monde. Saint Augustin donne d'abord du monde cette définition : « Par le monde il faut entendre ce qu'aiment ici-bas les hommes qui n'aiment pas Dieu, ou ce que l'on aime d'autant plus que l'on a moins d'amour pour Dieu, ou ce que l'on aime d'autant moins que l'on aime Dieu davantage [1]. » Les Pères et les docteurs de l'Église viennent ensuite faire connaître l'esprit du monde, et le monarque invisible qui exerce sur lui une entière domination. Après quoi l'auteur énumère les lois du monde, puis il montre que le monde a son sacerdoce, son temple, ses autels, ses tristes victimes.

Le chapitre second explique, d'après saint Jean, les trois grands maux qui caractérisent le monde : « *Tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie* [2]. »

Le chapitre troisième traite de la manière dont le monde pratique la connaissance, l'amour et le service de Dieu.

Le chapitre quatrième examine comment le monde

[1] Id quod hic amant homines qui Deum non amant, aut tanto plus amant, quanto illum minus amant, aut tanto minus amant, quanto illum plus amant. (*In Joan.*, tr. XXXII.)

[2] I JOANN. II, 16.

est à l'image et ressemblance de Lucifer, le prince du monde. Puis vient l'histoire du monde, son origine, son berceau, sa naissance, son développement, sa propagation et sa durée.

Enfin le cinquième chapitre, pour faire éclater en tout son jour l'iniquité du monde, s'attache à le montrer dans une série de tableaux historiques empruntés aux livres sacrés : une époque et trois cités qui offrent, en effet, le triomphe de l'esprit du monde. L'époque est celle du déluge, où, à part une famille unique, l'humanité entière, entraînée par les séductions du monde, se trouvait submergée dans une corruption universelle. Les trois cités sont Sodome, Jérusalem au temps de la captivité, et Babylone, personnifiant la cité du mal.

Neuf personnages historiques, types frappants de l'esprit du monde, viennent à leur tour montrer à l'œuvre sa désastreuse perversité.

Après avoir lu dans le calme et la réflexion cette accusation pleine de vérité, on s'aperçoit de la fascination universelle qui ferme les yeux des chrétiens aux redoutables périls semés sous leurs pas, et l'on comprend la doctrine de saint Léon, que « s'il est permis d'user du monde, c'est un crime de l'aimer. »

Solennités religieuses, neuvaines de dévotion, stations de Carême aux élèves, retraites annuelles, retraites spéciales qu'il institua pour ceux qui, au terme de leurs études classiques, se préparaient au choix d'une carrière et allaient faire, pour ainsi dire, leur entrée décisive dans la vie; le P. Barrelle suffisait à

tout, comme s'il n'avait eu d'ailleurs que des loisirs; toujours désiré, toujours prêt, toujours goûté de tous, toujours apôtre.

Qu'un homme se dépense pendant huit années auprès d'une jeunesse nombreuse et choisie dans l'exercice incessant et multiple de l'autorité disciplinaire, et que sans cesse, avec un prestige qui ne s'affaiblit point, il porte devant elle la parole évangélique; qu'il tienne en même temps sur l'enfance mobile le sceptre de l'éloquence et de l'autorité, à notre sens, c'est une merveille. Fribourg a vu cette merveille; nous-même nous l'y avons admirée.

« Je l'ai vu à l'œuvre au collége de Fribourg, nous » écrit Mgr Dupanloup, c'était un véritable instituteur » de la jeunesse. C'était la vraie et grande éducation » qu'il donnait. Il était aimé et vénéré de tous ses » nombreux élèves. Je l'ai entendu prêcher là toute » cette jeunesse avec la plus vive éloquence; l'esprit, » l'âme, le cœur, l'imagination, tout y était. »

CHAPITRE XVI.

PENSIONNAT DE FRIBOURG.

Gracieux dévouement. — La Vierge de Belfaut. — Le lac artificiel. —Vénération religieuse.— La balance allégorique.— La promenade des adieux. — Les vétérans. — Excursions des vacances.— Réputation du pensionnat de Fribourg.

Au service de ce noble apostolat qui s'appelle l'éducation, le talent du P. Barrelle se déployait sous mille formes. Tour à tour austère comme la discipline, entraînant comme l'éloquence, ou grave et imposant comme la doctrine, il connaissait aussi les charmantes prévenances, il savait se dépenser pour le plaisir de ses enfants. Il leur ménageait d'agréables surprises : par une belle matinée de printemps, une promenade inattendue ; dans l'été, un frais goûter caché au détour d'un bois, au sein d'une clairière ombreuse, et mille autres ingénieuses réjouissances.

Le soir, après avoir peut-être réprimandé dans une étude, il allumait une lampe pour la nuit entière, et, pendant que dormaient ses chers élèves, il employait sa veille à composer quelque poésie pour une fête de famille, à corriger un opéra dont il supprimait les rôles féminins et dont il remplaçait l'intrigue trop humaine par quelque noble conception ; ou bien il improvisait

de toutes pièces un drame poétique sur quelque thème tantôt moral, tantôt plaisant.

En soi, la représentation d'une action généreuse, d'un fait touchant et vertueux, d'une scène héroïque, ne tombe pas sous le blâme. Comme la réalité elle-même, elle peut être utile et profitable, elle peut devenir une des formes les plus vives de la morale et du bon exemple. Si elle ne s'écartait point de cette direction légitime, la scène, en prêtant à la vertu toutes les ressources du pathétique, en deviendrait un des auxiliaires les plus puissants et le stimulant le plus actif des grandes et nobles pensées.

Ainsi s'expliquent et se justifient ces *mystères* du moyen âge, promenant les récits évangéliques sous les yeux des populations chrétiennes et tirant de leurs âmes croyantes et candides les larmes du repentir et de l'admiration. Pour notre part, il nous souvient d'avoir vu une scène de martyre, empruntée au premier siècle du christianisme, susciter dans de jeunes cœurs les plus étonnantes émotions de l'amour de Dieu et des enthousiasmes surhumains pour le sacrifice.

En outre, l'acteur, instruit par un maître expérimenté au dialogue et à l'action essentiellement naturelle du drame, y trouve la plus utile formation du débit oratoire. Qu'il soit donc permis de ne pas confondre dans un blâme inexorable tous les exercices scéniques. A la condition qu'ils se meuvent dans les limites de la morale chrétienne, ils resteront un innocent passe-temps ou un amusement profitable.

Au pensionnat de Fribourg, et même au collége, l'usage autorisait donc une ou deux fois l'année les représentations dramatiques. Le P. Lambillotte, bien connu par ses compositions musicales et par son travail sur le chant grégorien, était chargé en 1834 de préparer les élèves qui devaient donner ces représentations. Il arriva qu'une pièce déjà préparée ne souriait pas aux acteurs. Entre celles qu'on avait sous la main, nulle autre ne paraissait convenir : le succès était compromis. Le P. Lambillotte exposa au P. Barrelle son embarras et le désappointement des acteurs. Le jour marqué était proche, et les personnages les plus distingués du canton devaient rehausser de leur présence l'éclat de la fête.

Le P. Barrelle réfléchit un instant, consulte Dieu dans la prière, selon sa coutume, communique sa pensée au supérieur de la maison, et revenant au P. Lambillotte : « — Eh bien, mon Père, je ferai une tragédie. Voilà dix ans que j'ai laissé dormir le vers français, mais vos acteurs sont si bons élèves qu'il faut les contenter. »

Le P. Préfet s'enferma dans sa cellule. Il travailla le jour, puis la nuit, d'un seul trait. Le second jour n'était pas écoulé qu'il remit au P. Lambillotte une tragédie en vers, pleine de verve et d'intérêt. L'enthousiasme des acteurs fut au comble; ils enlevèrent leur rôle avec un entrain et un naturel ravissants. La pièce emporta les plus vifs et les plus unanimes applaudissements.

Ainsi furent composés *Poniatowski, Stradella* et

plusieurs autres drames inédits, demeurés chers aux enfants de Fribourg. La piété se mêlait à tout cela, si bien qu'il est resté en usage, depuis lors, que les acteurs communiassent le jour de la pièce et qu'ils fissent ensemble leur demi-heure d'adoration pour les quarante heures.

Ces distractions exceptionnelles ne ralentissaient point les études. Sous le régime du P. Barrelle, l'ardeur au travail fut toujours très-soutenue, jusque-là que durant sa première année on n'accordait aux arts d'agrément que le temps des récréations[1] : car il ne faut pas prendre le change et se persuader que certaines diversions agréables, ni l'éclat donné à l'éducation, ni les splendeurs de la piété, ni les fêtes du cœur, soient incompatibles avec l'amour de l'étude et le progrès dans les sciences.

L'historien du pensionnat fait remarquer, au contraire, que, « de peur de laisser s'attiédir insensiblement la généreuse ardeur de la science, il faut lui donner le loisir de reprendre haleine, et en temps opportun, par d'agréables délassements, la retremper pour la lutte littéraire[2]. »

A une heure de Fribourg, en suivant la route de Lausanne, on rencontre sur la gauche une villa gra-

[1] Incrementum non contemnendum cœpit hoc anno (1834) amor laboris et assiduitas in studiis. Non parum ad id contulit quod exercitiis quæ accessoria vocamus, non daremus nisi recreationis tempus. (*Lit. ann. Prov. Germ. Sup. a P. Freudenfeld*, p. 29.)

[2] *Hist. conv. Frib.*, p. 10.

cieuse. Là, le gai soleil, l'air pur, les frais ombrages, les eaux vives, les prairies émaillées et les riants parterres; là, les noirs feuillages des sapins qui semblent gravir la colline à laquelle est adossée la maison champêtre, puis vont se perdant au hasard de côté et d'autre, pour protéger au loin contre les rayons d'une chaude journée les promenades solitaires. Pour cadre, des pics lointains, des neiges éblouissantes, de vertes forêts, des chalets ou des villas perdues à moitié dans des flots de verdure : c'est Belfaut, le joyeux rendez-vous du pensionnat aux jours de congé.

On y voit encore un petit oratoire gothique surmonté d'une flèche légère : c'est le trône d'où Marie immaculée présidait aux jeux de ses pieux enfants. Sur un fond d'azur semé d'étoiles se dessine la statue de la Vierge; autour d'elle des fleurs donnent leur parfum.

La statue de la Vierge était un don des congréganistes. Le jour de son inauguration, en 1834, Mgr l'évêque de Lausanne et de Fribourg vint lui-même la bénir. Au milieu des symphonies joyeuses et d'un tournoi poétique entre les diverses langues de l'Europe, le P. Préfet du pensionnat apparut à son tour. Drapé dans le manteau majestueux de la Compagnie, debout sur les marches du petit oratoire, le front découvert, il récita avec un noble enthousiasme une poésie composée pour la circonstance.

Elle commençait ainsi :

« Ma lyre, est-ce toi qui m'éveilles?
» Ah! laisse-moi dormir en paix.

» Pourquoi fatiguer mes oreilles?
» Ils ne sont plus, les jours où je chantais;
» Mes doigts appesantis de tes cordes sonores
» Ne sauraient plus tirer des sons harmonieux.
» Non, c'est en vain que tu m'implores;
» Ma lyre, pour toujours je te fais mes adieux. »

« Je parlais... Tout à coup l'ange de ces vallées
Comme l'éclair apparaît à mes yeux.
Sa robe était de la couleur des cieux;
Sur son cou se jouaient, élégamment bouclées,
Les ondes de ses blonds cheveux;
Sur son teint respirait la fraîcheur de l'aurore.
Son regard était doux, sa voix plus douce encore.
De joie en le voyant mon cœur épris battait.

« Ce sera donc en vain, me dit-il, que ta lyre
» D'un silence trop long naguère murmurait.
» Lève les yeux, et vois. » Ciel! puis-je le décrire?
Quel ravissant spectacle à mes regards s'offrit!
Au milieu des rayons d'une vive lumière,
Un chérubin volait, portant une bannière
Où je lisais écrit :
« Joie aux enfants! gloire à la mère! »
Et des milliers d'esprits, unissant leurs concerts,
Répétaient ces deux mots, dont tressaillaient les airs. »

La vision se développe, Marie apparaît... Tandis que le poëte la contemple avec ravissement et s'apprête à la chanter, elle s'abaisse vers la terre. Le poëte ajoute :

« N'en croyez pas vos yeux, qu'ils percent le nuage
Dont la chair les tient obscurcis :
C'est plus que sa muette image,
C'est Elle, je la vois, dont ces lieux sont remplis.

Ne l'entendez-vous pas? Ciel! l'aimable langage!
Le miel a-t-il plus de douceur?
« Mes enfants, vous dit-elle, oui, j'accepte le gage
» De votre amour, de mon bonheur.
» Vous m'appelez, je viens; vous m'aimez, je vous aime.
» Vous m'élevez un temple, et je veux l'habiter.
» Venez souvent m'y visiter;
» Venez-y de vos cœurs orner mon diadème.
» A ma félicité suprême
» Votre amour par ses dons peut encore ajouter. »
. . . . . .

La pièce s'achève dans des acclamations universelles à la très-sainte Vierge. Une inspiration plus puissante que celle de la poésie remplissait le cœur du pieux Préfet; elle vibrait dans l'émotion de sa voix, elle animait son regard... Elle se communiqua à tous les assistants : c'était l'inspiration de l'amour filial.

En face de l'oratoire de Marie, une gerbe d'eau vive s'élançait dans les airs, retombait en écume, et furtivement portait son tribut à un lac artificiel creusé non loin de là. Ce lac pouvait offrir une ample carrière aux ébats de trois cents baigneurs. La profondeur avait été graduée sur la progression des âges. Versée par six canaux différents, une eau fraîche en alimentait sans cesse et en renouvelait la limpidité. Au milieu des ombrages qui couvraient le contour ovale de ses berges, des tentes légères se dressaient, propres à abriter la toilette de bain. A l'une des extrémités s'élevait sous un dôme gracieux la statue de saint Jean Népomucène. Le lac était sous son patro-

nage, et son image protectrice présidait aux jeux des nageurs.

A Fribourg, la religion entrait pour sa part dans toutes les joies. Il leur eût manqué quelque chose si la piété n'y avait mêlé son parfum.

La bénédiction du lac, en 1836, fut une fête splendide. L'évêque, le clergé, les magistrats du canton, l'élite de la cité, lui ajoutèrent plus que l'honneur de leur présence : le charme, veux-je dire, de leur sympathique cordialité. La noble assistance formait le centre de la scène; tout autour du lac la couronne compacte des élèves du pensionnat.

Fanfares guerrières, charmantes poésies, beau soleil, riants visages, douces symphonies, rien ne manqua, pas même la cantate obligée du P. Barrelle, débitée cette fois par un dignitaire de la Congrégation. L'épigraphe était la consolante parole de saint Paul aux Romains, que traduisait le dernier vers de la pièce :

« Tout concourt ici-bas au bonheur des élus. »

Après un joyeux festin, un drame fut joué, composé par le P. Préfet à la louange de l'Helvétie hospitalière et des fondateurs du pensionnat. On voyait voguer à la surface du lac une partie des acteurs chantant à la cadence de leurs avirons et répondant aux chants que leur envoyait le rivage. Un doux zéphyr portait cette vague harmonie aux oreilles des spectateurs.

Le prestige de l'autorité, la réputation du talent,

l'idée de la sainteté, achevaient tout naturellement leur empire dans le doux épanouissement des cœurs. En s'amusant on faisait l'éloge du maître dont le travail avait fait naître la joie, et on se prenait à aimer celui qui savait si bien faire plaisir.

On comprendra mieux l'estime singulière, unique, donnée au P. Préfet du pensionnat, par quelques détails caractéristiques.

Pour les élèves du pensionnat, le P. Barrelle était un personnage surnaturel, un homme céleste, qui tenait encore plus de l'inspiration que de la prudence humaine une sorte de divination de l'âme et le don exceptionnel de lui dire sans hésiter le mot dont elle a besoin. — « Ah! disait un des Pères spirituels de la maison, s'il savait de quel poids est la moindre de ses paroles, un simple mot dit en passant! Non, jamais il ne saura combien un regard bienveillant, une attention, un signe de sa part, a d'empire sur nos enfants. »

On croyait à des communications habituelles de son ange gardien. C'était un préjugé sincère que lorsqu'il avait intérêt à connaître certains faits important au bien du collége, le mercredi, une messe célébrée en l'honneur de saint Joseph lui faisait découvrir à coup sûr ce qu'il désirait savoir. Avait-on besoin d'un conseil, ses décisions étaient réputées infaillibles; particulièrement quand il s'agissait de vocation et d'avenir.

Quel empressement à se grouper autour de sa personne lorsqu'il venait dans les cours de récréation! Comme une volée d'oiseaux quand une main connue va répandre le grain dont elle est avide, accourus

autour de leur Père, ces enfants, penchés pour mieux l'entendre, l'écoutaient parler de Dieu et de la vertu. Ils ne se lassaient pas ainsi, et lorsqu'il cessait de parler, avec une importunité charmante leur voix ingénue disait instinctivement : — « Encore! mon Père; parlez-nous encore! »

Un jour il racontait aux élèves d'Estavayer de quelle protection saint Joseph récompensa sa confiance lors de son pèlerinage à Loyola. — « N'est-ce pas, mes enfants, ajouta-t-il, n'est-ce pas que saint Joseph est bien bon? — Et vous, mon Père, vous êtes bien saint! » s'écrièrent ses naïfs auditeurs.

Une autre fois, il avait prêché pour la canonisation de saint François de Hieronymo. En sortant, les élèves se disaient l'un à l'autre : — « Le Père Barrelle, sans le savoir, vient de nous faire son propre panégyrique. » — « Si celui-là n'est pas un saint..... j'y renonce! » disait l'un d'eux. C'était traduire énergiquement la pensée commune.

On voit dès lors quel genre d'affection les élèves du pensionnat donnaient à leur pieux Préfet; cette affection que l'âme réserve à tout ce qui s'approche de Dieu et qui se cache dans son ombre; cette tendresse religieuse qui tient à la grâce divine et dont la racine est la sainte charité. Elle admire, mais elle se confie; elle aime, mais elle vénère. La vénération, voilà le mot qui traduit le mieux ce doux sentiment que l'on donne aux saints.

Nous nous rappelons la dernière heure du jour, lorsque les élèves du pensionnat montaient au dortoir

après la prière. Il nous semble que le P. Barrelle est là, sur leur passage, selon sa coutume. Les divisions défilent devant lui lentement. Un certain nombre, surtout parmi les plus grands, se rapproche de lui en silence, pour recevoir sa bénédiction. Sans les déranger de leur rang, il trace une croix sur leur front d'un air tendre et paternel. A dessein, plusieurs se trouvent aux derniers rangs, en sorte que l'ordre général ne soit point troublé. Ils emportent dans le recueillement ce doux témoignage; plus paisible sera leur sommeil, et leur repos sera peuplé de saintes pensées.

La crainte de déplaire à un tel maître devenait un frein puissant; on aimait mieux ses réprimandes que son indifférence. Un jour un élève se trouvait en faute. — « Mon Père, dit-il à l'un de ses maîtres, donnez-moi telle pénitence qu'il vous plaira; mais ne dites rien au Père Barrelle, cela lui ferait de la peine. »

Un étourdi, que la pétulance du caractère avait mis jusqu'alors dans le cas d'être souvent puni, depuis le commencement d'une nouvelle année, devenait plus triste et plus sombre chaque jour. — « Qu'avez-vous donc, mon enfant? lui dit un des Pères. — Eh! comment ne serais-je point triste? s'écrie-t-il, le Père Barrelle ne me punit plus! » Persuadé du bien que lui voulait le P. Barrelle en usant de sévérité, il lui semblait n'être plus aimé depuis qu'il n'était plus puni.

Ce n'est pas que l'ardeur provençale ne se retrouvât, même à Fribourg, dans la vivacité de ses répri-

mandes et que le P. Barrelle ne parût quelquefois avoir dépassé la mesure ; mais nul n'en était offensé, tant éclatait uniquement dans toutes ses actions le zèle pour le bien et l'ardent amour de ses enfants.

C'est ce qu'ils symbolisèrent à merveille le jour de sa fête, en l'année 1836. C'était le 19 mars, jour de saint Joseph. Derrière son estrade au grand réfectoire du pensionnat, un vaste transparent représentait saint Joseph déposant une couronne sur la tête du P. Barrelle, dont la silhouette parfaitement ressemblante occupait le milieu du tableau. En sa main on avait placé une balance. L'un des plateaux supportait un glaive, symbole de la justice ; dans l'autre, un cœur, symbole de l'amour. Mais le fléau de la balance inclinait du côté du cœur. Deux anges cependant placés à droite et à gauche montraient au Père, l'un la couronne céleste, l'autre la couronne non moins aimable de ses enfants empressés, tandis qu'au sommet du tableau on lisait ce cri de leur tendresse : *Père chéri, nous serons ta couronne.*

Il échappait volontiers à ces démonstrations, trop personnelles pour ne pas peser à sa modestie. Il obtint même plus tard qu'on supprimât cette fête, où la joie de tous à son sujet lui devenait un sacrifice. Mais l'amour trouvait mille occasions d'éclater.

A une revue générale, devant le pensionnat réuni, après avoir montré comment le plus grand bien de ses élèves était l'unique but de ses efforts, il lui échappa de dire : — « Et s'il faut, pour vous rendre meilleurs, que vous appreniez à m'aimer, je saurai

bien vous forcer de m'aimer! » Il se fit dans l'assemblée un frémissement électrique. On eût applaudi, sans le respect imposé par l'auréole de majesté singulière qui, dans les occasions solennelles, semblait environner sa personne. Mais sur tous les visages un même sentiment éclatait, auquel lui-même ne pouvait se tromper. Chacun lisait dans les regards de tous que dès longtemps le bon Père possédait la vive affection de ses enfants.

Le bruit s'était répandu, sur la fin d'une année, que l'année suivante il ne resterait pas à Fribourg. Un jour donc, pour donner plus de poids à ses avis, il crut devoir annoncer que ce bruit était prématuré, et qu'il resterait encore au pensionnat l'homme de la discipline et de la régularité. Mais au lieu d'une impression de crainte ce fut une explosion de bonheur. Cette fois, la joie l'emporta sur le respect : un applaudissement unanime accueillit cette assurance inattendue.

Présent ou absent, cet affectueux respect le suivait partout. Quelque étourdi était-il tenté de violer une défense, — « Ne fais donc pas cela, lui disaient ses condisciples, cela ferait de la peine au Père Barrelle. » Quand les élèves passaient devant sa chambre, ils ne manquaient pas de se découvrir instinctivement comme si lui-même se fût trouvé sur leurs pas. Lorsqu'il aura quitté Fribourg, plusieurs garderont longtemps encore cette habitude respectueuse. Ainsi l'avouaient à leur professeur de philosophie deux élèves distingués, au moment où devant cette cellule

vide ils venaient de saluer selon leur usage : — « Ah! mon Père, jamais nous ne passons devant cette chambre sans nous découvrir de vénération, en souvenir du Père Barrelle, qui si longtemps l'a sanctifiée de sa présence. »

Quelle famille était donc ce Fribourg! quelles douces relations en rapprochaient les membres! quels nobles sentiments en gouvernaient la vie, en réglaient même le langage! A bon droit, la langue du pensionnat bannissait les froides appellations de *maître* et d'*élèves*. On n'y trouvait qu'un doux échange de dévouement et d'amour filial, on n'y connaissait que des *Pères* et des *enfants*.

En s'éloignant, au terme de l'année scolaire, ceux-ci versaient des pleurs sur cette seconde patrie de leur enfance, où une paternité adoptive savait entourer de délices les austères leçons de la science et de la vertu.

Elle est demeurée insigne entre toutes par ses touchants souvenirs, cette *promenade des adieux*, embellie des riantes perspectives des vacances; douce fête, où les regrets de la séparation se mêlaient aux gracieux présages de l'avenir. Une dernière fois, la maison des champs prêtait ses ombrages aux bruyants ébats, au joyeux régal, aux brillantes symphonies. Puis, le soir venu, après le souper champêtre, un des anciens, au nom de ses condisciples, élevait la voix, et promettait fidèle obéissance à Dieu, fidèle souvenir aux Pères. Le P. Barrelle, c'était lui d'ordinaire qui présidait la fête, répondait par des éloges, des avis,

des encouragements, par des regrets émus à ceux qu'il n'espérait revoir que dans le ciel. Alors le cœur échappait à tous; de toutes parts les pleurs éclataient; car combien ne devaient plus retrouver ces condisciples, ces lieux aimés, ces Pères, ces fêtes de jeunesse et d'innocence qu'on remplace peut-être sans les égaler jamais! Le *Chant des adieux,* composé par un des plus brillants élèves de Fribourg[1], achevait cette scène émouvante. Après quoi le P. Barrelle, prenant à part les plus désolés, distribuait de sages et affectueuses consolations. Enfin ces quatre cents jeunes gens, précédés des bons Pères, rentraient en ville dans le plus bel ordre, à la lueur des torches, au son généreux des fanfares.

Mais le jour du départ arrivait, alors il fallait faire violence pour s'arracher aux étreintes désolées d'un grand nombre. La séparation était pleine de larmes, les lettres lointaines pleines de reconnaissance, le retour plein d'élans de joie.

Les enfants de Fribourg avaient peine à se sevrer de l'éducation du pensionnat. Il avait fallu pour les contenter créer une classe inconnue dans les programmes universitaires, la classe des *Vétérans;* elle se composait de ceux qui, ayant achevé le cours complet des études, ne pouvaient s'arracher de ces murs, de ces lieux chéris témoins de ces jeunes années, de ces solitudes de Belfaut où n'habitait aucun souci, de leurs vieux Pères enfin, leurs sincères amis. Nobles

[1] M. le marquis Maxence de Foresta.

indécisions devant l'avenir, heureuses pertes de temps à l'entrée des carrières, que notre époque impatiente et tourmentée ne comprendrait plus.

Durant ce répit, placé au seuil du monde, le jeune homme s'éprouvait, s'étudiait, se mûrissait enfin, fécondant ses loisirs par des études supérieures de littérature et d'histoire[1].

Il n'était pas donné à tous de prolonger ainsi les heures de la jeunesse. Quelques-uns se dédommageaient en revenant des pays lointains visiter du moins leurs maîtres vénérés, partager une fois encore le repas et les jeux de leurs amis d'enfance, à quelque fête de la Congrégation se retrouver à la table sainte, en un mot faire revivre la joie pure, la ferveur printanière des beaux jours écoulés.

Comment donc n'aurait pas grandi d'année en année la réputation de Fribourg? Les jeunes gens qu'il avait formés, en rentrant dans leur patrie, montraient en leur personne à toutes les contrées de l'Europe et du monde les vivants témoignages de sa puissante édu-

[1] Le cours supérieur d'histoire fut professé par le R. P. Freudenfeld, illustre conquête de la foi sur l'hérésie. L'histoire aura longtemps une importance de premier ordre, à cause des jugements trompeurs que l'erreur a répandus sur le passé de l'Église. Le P. Freudenfeld initiait ses auditeurs à démêler le fil de la Providence dans le cours des événements humains; il dévoilait les théories dangereuses qui se produisaient alors sous le nom de *Philosophie de l'histoire;* il ramenait à deux grands faits les causes des événements modernes : religieusement, à la grande apostasie du seizième siècle; politiquement, à la guerre de trente ans et au funeste traité de Westphalie, qui brisa définitivement la république chrétienne fondée par la Papauté et par Charlemagne.

cation. Qu'on juge du résultat de cet incessant témoignage par l'impression que laissaient après elles les caravanes des vacances.

Leur libre choix ou l'éloignement du pays natal retenait à Fribourg durant les vacances un certain nombre de jeunes gens. On organisait pour eux de charmants voyages. La Suisse suffisait aux courses des plus jeunes. L'Allemagne et l'Italie s'ouvraient à l'ambition des plus grands. Douze ou quinze formaient une troupe suffisante. Deux Pères, anges tutélaires du voyage, la prenaient en leur garde; puis elle allait recevoir, avec les avis du R. P. Recteur, sa paternelle bénédiction.

Le chapeau de paille, la ceinture bleue sur la blouse de coutil, au dos le sac du touriste, à la main le bâton des Alpes, et l'on partait. Six à sept lieues à pied, huit au plus, suffisaient aux longues journées. Dans la marche, on se réglait sur les plus faibles, on se rendait de mutuels services, on se reposait ensemble, on ne se séparait jamais. De temps en temps l'étape se faisait en voiture, agréable variété pour tous, utile repos qui donnait des forces nouvelles.

Dieu n'était pas oublié. La courte prière matinale appelait sa protection. Avant et après le repas, au son de l'*Angelus* descendant de quelque flèche lointaine, à la vue d'une croix plantée au carrefour des chemins, le cœur se tournait vers lui comme vers le compagnon familier du voyage. La Vierge sainte avait toujours son pieux tribut; et, malgré la fatigue,

le sommeil n'était jamais écouté que chacun n'eût imploré sur lui la paix et le sourire de Dieu.

Avec quels élans, au sortir d'une contrée hérétique où les horizons refroidis ne disaient rien à l'âme, où le détour du sentier n'offrait jamais ni la niche vénérée de la Madone, ni la croix champêtre, ni la chapelle où Dieu vit et habite, ces âmes catholiques saluaient le moindre vestige chrétien signalant à leurs désirs la présence de Jésus-Christ! La silhouette lointaine d'un monastère, l'agresté clocher couvert de mousse, la masure en ruine surmontée de l'humble croix et réchauffée par l'ardente foi des bons montagnards, tout leur arrachait un cri de plaisir.

Dans ces excursions capricieuses, on gravissait les pics du Righi ou du Saint-Gothard, on visitait les glaciers de l'Oberland, les riantes vallées de l'Ementhal; on voguait sur les lacs enchantés de Zurich ou de Thun, on s'asseyait dans le chalet du montagnard, on contemplait la chute majestueuse du Rhin, ou enfin, d'un pic plus haut que les nuages, on mesurait à ses pieds des abîmes, et au loin, fuyant devant le regard, des pays immenses.

Nos pèlerins allaient de la sorte parcourant de belles contrées, visitant des villes célèbres, Venise et Gênes, Pise et Constance, Cologne et Milan, admirant les beaux sites, les monuments, les merveilles de la nature et les chefs-d'œuvre du génie, tout ce qui forme le goût, charme les souvenirs, élève le cœur. Ils revenaient riches de gaieté, de vigueur, de précieuses réminiscences.

Or, sur leur chemin, ces troupes joyeuses de touristes adolescents semaient un parfum de piété franche, de noble modestie et d'urbanité chrétienne, qui contrastait avec l'impertinent égoïsme de la jeunesse du jour[1]. On voulait savoir d'où venaient ces enfants d'élite; ou bien, sur la réputation du pensionnat, on les devinait à leur politesse et à leur candeur; on s'empressait auprès des religieux qui les conduisaient et on les comblait de félicitations. Dans les pays qu'ils avaient traversés, les feuilles publiques parlaient avec éloge des enfants de Fribourg, et ne ménageaient pas leur admiration. De toutes parts les familles sollicitaient des places dans un collége qui formait de tels écoliers.

On peut s'expliquer maintenant la position éminente que l'éducation de Fribourg avait conquise dans l'opinion de l'Europe. On s'explique le concours toujours grandissant des jeunes gens de toute nation vers ce point presque ignoré d'un petit canton de

[1] C'était merveille de voir avec quelle bouillante ardeur ils défendaient leurs maîtres, au premier mot malsonnant prononcé en leur présence. Une bande fribourgeoise descendait un jour le Rhône en bateau à vapeur. Il était de mode alors de mal parler des Jésuites. Le Père qui présidait le voyage est appelé en hâte par le capitaine du bateau. Au milieu d'un cercle nombreux de passagers, le plus jeune de la bande, enfant de treize ans, tenait tête aux adversaires des Jésuites avec un aplomb et une vivacité méridionale; il se débattait comme un lion, trouvant à tout une riposte prompte et victorieuse. Il n'aurait pas défendu sa mère avec plus d'ardeur et de conviction. « Bravo! dirent enfin les interlocuteurs; bravo, mon enfant! Vous montrez non moins d'esprit que de cœur. » Le petit champion avait des larmes dans les yeux.

l'Helvétie. On comprend enfin la haine sourde qui fermenta dans l'ombre parmi les ennemis de la religion et de la société, haine persévérante dont la sinistre explosion fut la guerre du Sonderbund[1]. Le pensionnat de Fribourg dut périr. Mais le jour où il succomba sous les trahisons et les violences fratricides de la Franc-maçonnerie libérale, ce jour-là était aussi pour les cantons suisses le dernier jour de la liberté.

Avant de succomber sous l'oppression, elle avait donc mûri au soleil de l'indépendance helvétique, la haute éducation chrétienne, telle que l'entend et la pratique la sainte Église. Elle avait eu le temps de se montrer à l'Europe, et l'Europe ne l'oubliera pas. Parmi d'autres nobles figures, une grande figure demeurera, celle du R. P. Barrelle, heureuse personnification de cette éducation large et profonde.

Oui, l'éducation de Fribourg donnait avec ampleur la culture littéraire et scientifique; mais elle plaçait au premier rang la culture de l'âme. Elle faisait épanouir la conscience aux vigoureuses clartés des maximes évangéliques, à la douce chaleur de la piété, dans l'atmosphère du bon exemple des sentiments purs et des grandes pensées, au contact d'une tendresse paternelle mélangée de vigueur et de séduisante bonté. Elle faisait éclore peu à peu dans la pratique de la victoire sur soi-même les volontés adolescentes, et elle en tirait ces généreux caractères,

[1] Voy. *Histoire du Sonderbund*, par Crétineau-Joly, Chez Plon.

vertueux par libre choix, inébranlables dans le devoir, qui ne savent point se courber au souffle capricieux de l'opinion. Si tels sont les grands citoyens, Fribourg en a peuplé le monde.

Le pensionnat de Fribourg n'a vécu que vingt années, et il a rempli l'Europe du dévouement de ses enfants. Que d'hommes il lui a donnés qui sont l'honneur de leur patrie! que de prêtres! que de religieux[1]! Que d'apôtres aux missions lointaines! Que de prélats distingués! Nommons seulement Mgr Guillemin, préfet apostolique de Kouangton; Mgr Steins, archevêque de Calcutta, et Mgr Constantin Lubienski, évêque d'Augustowo[2]. Nommons encore M. Jules Malou, ancien ministre des finances, une des gloires de la Belgique et frère de Mgr Malou, évêque de Bruges.

Que de noms illustres par la gloire de leur passé se sont rencontrés à Fribourg[3]! L'éclat du mérite per-

[1] Il nous a été impossible de recueillir le nom des prêtres sans nombre que Fribourg a donnés à la France, à l'Helvétie et à l'Allemagne; mais nous avons sous les yeux une liste de plus de deux cents religieux de la Compagnie de Jésus sortis du collége ou du pensionnat durant ces vingt ans. Une centaine appartiennent au seul pensionnat.

[2] Monseigneur Lubienski est en ce moment une des nobles victimes de la persécution exercée par la schismatique Russie. Il vient d'être arrêté dans sa résidence de Seyny, et déporté dans le gouvernement de Samara, sur les confins de l'Asie. (Juin 1869.)

[3] Pour donner une idée de cette réunion de noms historiques, nous en citerons quelques-uns : les Coligny, les Beauregard, les d'Estrées, les Nicolaï, les Quatrebarbes, les de Serres, les Villèle, les Blacas, les Foresta, les Suffren, les Becdelièvre, les Cathelineau, les Lavalette, les Charette, les de Vaux, les Montravel, les Bonald, les Bouillé, les Forbin, les Chabannes, les Damas, les Montbel, les Colbert, les d'Aguesseau.

sonnel a donné depuis à plusieurs une illustration assez auguste pour se passer de la majesté des siècles. Il est un de ces noms que nous ne saurions oublier, si noblement il a représenté les traditions du pensionnat de Fribourg.

Ceux qui vécurent au pensionnat de 1834 à 1838 ont connu Georges de Pimodan, l'héroïque général tombé au champ d'honneur sous l'étendard de la sainte Église. A une extrême vivacité d'esprit et de tempérament il unissait une grande douceur de caractère et une urbanité parfaite. Né pour la carrière des armes, après s'être couvert de gloire en Lombardie et en Hongrie au service de l'Autriche, il ne crut pas avoir droit au repos : il alla offrir sa vaillante épée à la Papauté menacée. Qui ne connaît sa mort? Son nom appartient à l'histoire du pensionnat; sa fin chrétienne et glorieuse jette un reflet de gloire sur l'éducation privilégiée qu'il y partageait avec nous.

Il y a vingt ans que Fribourg n'est plus... Il vit toujours par la reconnaissance de ses enfants et par la gloire de son éducation. Les élèves du pensionnat aiment à se rencontrer sur le chemin de la vie; ils ravivent chaque année dans une agape fraternelle les principes de foi et d'honneur reçus sur la terre d'exil.

CHAPITRE XVII.

PENSIONNAT DE FRIBOURG.

La cellule.—Catéchisme de la dévotion aux saints Anges.—Catéchisme du saint Cœur de Marie.—Vie de sainte Philomène.—Prédication à Montet.—Vie en Dieu.—Prévention dissipée.—Le reliquaire.—Visite à la Ciotat.

Nous venons de voir une des plus heureuses personnifications de la haute éducation chrétienne : d'une part, unis ensemble dans un même homme, l'expérience, le talent et un cœur évangélique ; de l'autre, par-dessus le prestige de l'autorité, du savoir et du dévouement, les pures séductions d'une grande vertu.

C'est cette vertu qui nous arrêtera quelques instants encore dans l'enceinte aujourd'hui désolée du pensionnat de Fribourg. Il faut voir de plus près l'homme vertueux, trop inaperçu peut-être derrière le mérite de l'instituteur éminent. Il est si beau de contempler dans sa simplicité de chaque jour la vertu chrétienne! Qui ne le sait? le moindre trait de cette beauté divine cause à l'âme un plaisir salutaire, et, encore bien qu'effacée par l'éloignement, cette image lointaine des amis de Dieu apporte au cœur fidèle des encouragements pleins de charme.

Pénétrons d'abord dans la modeste cellule du P. Barrelle au pensionnat. C'est le sanctuaire de la

pauvreté, de l'ordre et d'une exquise propreté. Trois mètres sur sept en mesurent l'étendue. A une extrémité une fenêtre unique; au fond, du côté opposé, une sorte de plateau recouvert d'un matelas piqué, que des poulies repliaient le matin contre la muraille, lorsque le Père avait pris deux ou trois heures de repos. Il avait fait emporter une méchante table de nuit comme un luxe superflu. Deux chaises de paille, un prie-Dieu, une table de bois blanc sur laquelle on voyait seulement un crucifix, une image de la Vierge, et, s'il était au travail, le livre qu'il étudiait à ce moment, voilà tout l'ameublement de sa cellule.

Bien avant le jour, à trois heures, il était déjà en méditation. Ce lever matinal faillit une fois lui coûter la vie. Un matin, au milieu des ténèbres, en sortant de sa chambre, il se heurta rudement à l'angle d'une table imprudemment laissée dans le corridor. Le choc avait été violent : le bon Père tomba à la renverse en poussant des soupirs douloureux. On accourut à son secours; on le dépouilla de ses vêtements, et on le trouva couvert d'un cilice et la chair meurtrie par des chaînes de fer aux pointes aiguës. Le médecin exprima de vives inquiétudes : cette secousse pouvait occasionner de graves désordres dans la poitrine. Toute la maison se mit en prières; le Père invoqua la sainte Vierge et saint Joseph. Cependant le mal s'opiniâtrait. Le troisième jour, les appréhensions du médecin demeuraient les mêmes... Mais voici qu'à dix heures du matin le Père se lève; il affirme sans hésiter que saint Joseph l'a guéri. Le fait est qu'il va

présider le dîner des élèves, leur annonce sa guérison, les remercie de leurs prières, et proclame saint Joseph son libérateur. Cet accident n'eut d'autre effet que de faire éclater la protection de Dieu sur son serviteur.

Quand sa charge ne l'appelait pas ailleurs, le travail et la prière se partageaient les heures du pieux Préfet. Quel loisir, ce semble, pouvaient lui laisser pour l'étude les soins multipliés de sa grande famille? Néanmoins, il trouva le temps d'étudier, la plume à la main, la *Somme théologique* de saint Thomas, bon nombre de Pères de l'Église et l'effrayant recueil des Bollandistes; puis il se fit apporter successivement, et il lut, de la même manière, tous les commentaires de la sainte Écriture que contenait la bibliothèque du collége. Aussi est-il peu d'hommes auxquels les divines Écritures aient été plus familières.

Il faisait de tous ces ouvrages des extraits coordonnés, en prévision de l'avenir. Il se plaignait d'y trouver des richesses surabondantes. — « Je recueillerais toute ma vie ces trésors sans me rassasier, disait-il. Eh! quand jamais en retirerai-je un fruit porportionné au travail qu'ils me coûtent? Je modère donc mon avidité. Il faut de la sobriété même dans la science divine : *oportet sapere ad sobrietatem.* » Il était passionné pour les études fortes, particulièrement pour la science ecclésiastique. C'était son repos au milieu des nombreuses sollicitudes de sa charge.

Une aussi abondante récolte ne mûrissait pas uni-

quement pour un avenir lointain. Qu'on se rappelle ce qu'il en distribuait sans cesse et sous mille formes par l'enseignement évangélique. Le catéchisme raisonné, la controverse historique, l'homélie, l'exhortation pieuse, le discours relevé, toute bonne parole, en un mot, sortait à flots, pleine et substantielle, de cette bouche du juste qui distillait le lait de la sagesse.

Avec une pareille abondance sa plume multipliait les enseignements utiles. L'humilité de la forme dissimulait en vain le mérite du savoir, et faisait pénétrer plus sûrement, dans toute son ingénuité et sa vigueur, la doctrine des saints Évangiles et l'onction de la piété chrétienne.

Plus haut, nous avons eu occasion d'analyser le *Catéchisme du mépris du monde.* — Voici deux autres catéchismes, délicieux produits d'une plume trempée dans la dévotion. Il ne s'agit plus de précautionner les âmes contre des périls d'autant plus redoutables qu'on les croit chimériques, mais bien de les attacher par une tendresse éclairée aux saints Anges, nos protecteurs, et à la Reine des Anges, notre douce espérance.

Le *Catéchisme de la dévotion aux saints Anges* traite du devoir d'estime, d'amour et d'imitation que nous avons à remplir envers ces bienheureux esprits. Leur nature, leur ministère, leur science et le pouvoir bienfaisant qu'ils exercent; les grâces qui appartiennent à ces célestes intelligences, celles qui distinguent entre eux les divers degrés de la hiérarchie

angélique; leur amour pour les hommes, leurs relations avec nous, même au delà de la mort, enfin leurs éminentes vertus, tout cela est développé dans ce charmant opuscule. Tout y est appuyé sur la théologie des grands docteurs et constamment éclairé par les divines Écritures. La simplicité du ton s'allie à la profondeur de la doctrine et laisse plus librement circuler la séve de la piété.

Nous croyons ce petit ouvrage appelé à faire du bien. Toujours est-il qu'il contribua beaucoup à mettre en honneur la dévotion aux saints Anges, au grand profit de nos élèves.

Le P. Barrelle, et à son exemple le R. P. Geoffroy et beaucoup d'autres Pères, se fit agréger à la congrégation des Anges, dont il adopta et récita fidèlement la couronne. Bien des fois depuis il a assuré qu'il devait de grandes faveurs à cette pieuse pratique.

Le *Catéchisme de la dévotion au saint Cœur de Marie* se divise en six chapitres. Estimer selon son excellence et aimer dignement le Cœur immaculé de Marie, en étudier les mystères, en partager les joies et les douleurs, en célébrer les vertus, tel est le culte pieux dont ces pages enseignent la pratique. Nous ne retrouvons pas le manuscrit autographe. A défaut d'autres indications, il nous aurait aidé à préciser l'époque où fut composé cet écrit.

Nous sommes plus heureux pour un *Mois du saint Cœur de Marie* auquel il ne manque que le titre. L'auteur recherche les origines du Cœur de Marie dans les profondeurs des divines prédestinations. Il le

suit à travers les mystères de son innocence, de ses grandeurs et de ses vertus jusqu'au triomphe du paradis. Chaque jour l'exercice présente une élévation, une considération pratique et un conseil.

D'autres travaux de piété appartiennent encore à cette époque féconde. Citons, entre autres, l'opuscule intitulé : *Saint Joseph, son rosaire et sa neuvaine.*

A ce propos, nous nous rappelons une hymne à saint Joseph que le P. Barrelle fit connaître et que tout le monde lui attribua. Elle est si suave de candeur et de piété qu'elle porte comme un air de famille qui justifie l'opinion commune. Pour lui, il en déclinait la paternité et l'attribuait à un Jésuite ancien ayant les mêmes initiales que lui. Quoi qu'il en soit, c'est lui qui a propagé cette dévote prière. On nous saura gré de la donner en note[1].

1 Salve, pater Salvatoris,
Joseph, ter amabilis!
Salve, custos Redemptoris,
Joseph, ter mirabilis!

REFRAIN.

Salve, sponse Matris Dei,
Vir Joseph angelice!
Salve, hospes Jesu mei,
Vir Joseph seraphice!

Dulces cunæ, dulces panni,
Dum fovisti Puerum;
Dulces dies, dulces anni,
Dum nutristi Dominum.

Jesum oculis vidisti,
Suavis felicitas!
Oscula dans accepisti,
O felix suavitas!

Les écrits du P. Barrelle n'ont pas eu les honneurs de la publicité. Un seul fait exception à cette loi d'obscurité que s'imposa l'auteur. Il a pour titre : *La Vie et les Miracles de sainte Philomène, thaumaturge du dix-neuvième siècle.*

La préface nous apprend tout à la fois et le motif de cette exception et la prudence dont usa l'écrivain

Modo Deum appellabas,
  Inter mille gaudia;
Modo natum nominabas;
  Inter mille basia.

Jesum brachiis tenere,
  O quantæ deliciæ!
Josum totum possidere,
  O quantæ divitiæ!

O mi Joseph, venerande
  Pro tantis muneribus;
Et præ cunctis honorande
  Cui se subdidit Deus!

Tibi tanta sors est data,
  O flos pudicitiæ,
Quanta nulli est collata
  Ab auctore gratiæ.

O felicem et beatum
  Tuo sub præsidio,
Custodiri cui est datum
  Tuo patrocinio.

Per Mariæ tuæ matris
  Preces atque viscera,
Per Josephi tui patris
  Curas et obsequia,

Fac possimus te videre,
  Jesu Rex, in gloria,
Et æternum possidere
  In cœlesti patria.

dans le choix des faits miraculeux qui composent l'ouvrage.

« C'est sur l'invitation d'un vénérable prélat[1] que cet opuscule a été fait. La plus grande partie de ce qu'il contient a été tirée de deux ouvrages écrits en italien sur la grande sainte, dont il est comme le panégyrique. Ces deux ouvrages ont été soumis à l'autorité ecclésiastique avant de paraître au jour, et celui des deux dont je me suis le plus servi porte l'*Imprimatur* du tribunal du saint-office, en date du 12 décembre 1833. »

Quand un écrivain procède avec cette circonspection, n'a-t-il pas le droit de négliger les jugements inconsidérés qui réclament de lui une critique plus sévère? Le P. Barrelle avait la conscience de n'avoir rien cité qui fût d'une authenticité douteuse, et, abrité derrière les approbations romaines données aux sources où il puisait ses écrits, il ne crut pas devoir, au détriment de la dévotion, ménager l'incrédulité hérétique qui rejette toute intervention miraculeuse. Nos lecteurs applaudiront à sa manière de voir et à son succès, car à cette vie de sainte Philomène est due la dévotion populaire qui environna en Suisse et en France le culte de la sainte thaumaturge.

Il semble que, dans une vie si remplie, il n'y ait plus place à d'autres fatigues. Cependant le P. Barrelle trouvait encore du temps, des forces et du zèle à prodiguer au dehors. La cathédrale de Fribourg et l'église

[1] Mgr l'évêque de Lausanne et de Fribourg.

Saint-Michel, Belfaut et Estavayer, les Ursulines de la ville et les religieuses du Sacré-Cœur à Montet, ont souvent usé de ce zèle et entendu sa parole.

A une demi-journée de Fribourg, dans la vallée de la Broie, se trouve le petit hameau de Montet. Là, de 1831 à 1847, les dames du Sacré-Cœur avaient un noviciat et un pensionnat de jeunes filles.

Connu et apprécié de ces dames, depuis les premiers essais de son zèle à leur maison d'Amiens, le P. Barrelle se rendait quelquefois à Montet. Son air recueilli et mortifié y prêchait, disait-on, plus encore que ses discours. Mais ceux-ci ont été signalés par quelques incidents, que nous ne pouvons passer sous silence.

On se souvient du 13 novembre 1836, où le P. Barrelle fit le panégyrique de saint Stanislas Kotska, patron du noviciat. Sur ce texte : *Placita erat Deo anima illius,* il montra l'amour de Jésus-Christ pour Stanislas et l'amour de Stanislas pour Jésus-Christ. Dans un moment d'entraînement, il eut un élan si vif vers Jésus présent sur l'autel, qu'on ne douta pas qu'il n'eût vu sensiblement le Sauveur. Ces paroles : *Oui, vous êtes mon Seigneur et mon Dieu,* eurent des accents d'amour qui rappelaient l'ardent apôtre saint Thomas se prosternant devant Jésus-Christ ressuscité.

Revenu l'année suivante pour la même solennité, il choisit pour thème ce petit enfant de l'Évangile que le Sauveur prit par la main et qu'il présenta à ses disciples en disant : « Celui qui se fera petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des

cieux. » Le Père montrait donc le divin Maître appelant Stanislas par de célestes pensées, le saisissant par son cœur, le présentant au monde comme un modèle de vertu, et, par les merveilleux attraits de son Eucharistie, de sa croix et des vertus religieuses, l'enveloppant des chaînes de sa tendresse, pour en faire le captif de son amour. Lorsqu'il en vint à montrer le Sauveur s'emparant du cœur de son enfant, il devint véritablement sublime. Sur tous les tons de la foi et de l'enthousiasme, il répétait avec l'accent intraduisible que possèdent les saints : — « Il a saisi ce cœur! il a saisi ce cœur! et ce cœur à son tour a saisi mon Jésus! Quel bonheur serait le vôtre, ô mes enfants! si l'aimable Jésus vous prenait par le cœur comme il a pris Stanislas! »

Ce fut bien autre chose au mois de juin de l'année 1838. Le P. Barrelle donnait à Montet le *Triduum* de la rénovation des vœux, pendant lequel tombait la fête de saint Louis de Gonzague. Il prêcha donc aux élèves sur les vertus de leur saint patron. Le soir, les religieuses eurent une conférence sur le renouvellement de l'âme par la confiance : elle fut le développement de ce texte : Mettez en Dieu votre espérance et vous pratiquerez le bien, *spera in Deo et fac bonum.*

Le lendemain 22, fête du Sacré-Cœur, au moment de la communion, il s'empara de ces paroles du Psalmiste : Elle est précieuse devant le Seigneur la mort de ses élus, *pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus,* et il l'appliqua à la mort mystique

de l'âme, immolée par la consécration religieuse.

Dieu permit que, dans la journée, il fût sous le coup de grandes aridités spirituelles et d'une totale impuissance. Le sentiment d'une stérilité invincible lui faisait appréhender de prendre la parole. Il eut recours à la prière. A genoux dans le sanctuaire, devant le Saint-Sacrement exposé, il passa deux heures absorbé dans une contemplation immobile. Il se releva brûlant, enflammé.

Son discours roula sur les souffrances du Cœur de Jésus au jardin de Gethsémani. Il fit voir ce qu'il appelait le martyre du divin Cœur. Graduellement sa parole devint de plus en plus ardente, son visage rayonnait, il était pris d'un enthousiasme surnaturel. Quelle parole! quels accents! Le feu, l'amour débordaient de toute part... surtout quand, plein d'une émotion communicative, il s'écriait : « Il est percé ce » cœur! il est ouvert ce trésor! Pour qui? — Pour vos » élus, pour nous! ô Jésus! Oui, nous sommes élus, » choisis, appelés... Enfant de mon amour, de ma dou- » leur, viens, viens, a-t-il dit, viens à mon cœur, enri- » chis-toi, prends, prends!... mon cœur, ma vie, ma » mort, mon sang, mon éternité, mon royaume... je » te donne tout... tout ce qui est à moi est à toi... » prends, prends! » Constamment il se tournait vers le Saint-Sacrement, il paraissait faire effort pour s'en rapprocher, il le regardait d'un œil brillant et céleste, il l'interpellait avec une ardeur de foi qui semblait rendre sensible à tous la présence de Jésus-Christ. Instinctivement tout le pensionnat se leva comme pour

mieux voir le Sauveur. On eût dit un séraphin devant la divine Eucharistie, perdu dans la vision de Dieu. Pareille chose ne se peut rendre; ce sont de ces transports qu'on retrouve dans la vie des saints.

Toute l'assistance était vivement pénétrée, même les plus jeunes enfants étaient immobiles de saisissement et les yeux pleins de larmes, l'amour de Dieu s'était emparé de tous les cœurs.

Cependant on donna la bénédiction du Saint-Sacrement; mais les sanglots étouffaient la voix des chanteuses. — « Pourquoi, disaient-elles ensuite naïvement, pourquoi ce Père fait-il de pareilles instructions avant le salut? Il nous faut chanter en pleurant. Il ne devrait parler qu'après la bénédiction. »

Quant aux religieuses, au sortir de la chapelle, elles étaient sous l'impression que laisse une apparition surnaturelle. — « Non, un homme ne parle pas ainsi, disaient-elles; c'est Notre-Seigneur qui parlait par sa bouche. Il a prêché dans l'extase, disait la Révérende Mère Coppens, il était fumant d'amour de Dieu. » On fit des doléances à une bonne Mère de ce que sa surdité l'avait privée d'entendre l'instruction du prédicateur. — « Ne me plaignez pas, répondit-elle, j'ai vu le Père, c'est assez; j'ai tout compris. » Enfin, durant plusieurs semaines, on ne savait s'entretenir que de ce discours. — « Que ce Père est donc saint! disaient les enfants. Il est tellement saint qu'il ne sera pas nécessaire de le canoniser. »

Quand le P. Barrelle eut achevé son discours, il entra à la sacristie, hors de lui et comme anéanti.

Appuyé sur un sofa, il demeurait sans parole; il semblait ne rien apercevoir, ne rien entendre de ce qui se passait autour de lui. Il fallut aller chercher de l'eau fraîche pour soulager son ardeur excessive. Alors l'aumônier du couvent, vénérable vieillard, M. Pieau, convaincu qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire, se hasarda à lui dire : — « Mais enfin, mon Père, vous l'avez vu, Notre-Seigneur? vous l'avez vu? » Le Père garda le silence. Nous verrons plus tard que ce silence était un aveu.

Huit jours seulement après la fête, on recueillit l'esquisse décolorée de cette instruction. Mais « qui l'a entendue ne l'oubliera jusqu'à la mort » ; ainsi parlaient les témoins dont nous venons de résumer les nombreuses dépositions.

Quand on a suivi d'un regard même rapide ce zèle sans repos du R. P. Barrelle pour tout ce qui pouvait contribuer à la formation plus parfaite de sa chère jeunesse; quand on l'a vu se consacrer à faire pénétrer en elle, sous toutes les formes, la doctrine religieuse et la piété, quand on sait qu'il allait jusqu'à suppléer par lui-même l'insuffisance inévitable des programmes, se faisant au besoin répétiteur d'histoire, de géographie et d'orthographe, suffisant à tout et se livrant, par surcroît, à des études dont la seule énumération étonne la pensée, on se demande comment un homme y pouvait suffire et ses forces résister à cet immense labeur.

« Un jour cependant ses forces avaient trahi son courage, rapporte un de nos Pères; il se trouva mal

des fatigues d'un travail trop prolongé. Le P. Recteur lui enjoignit de garder la chambre et de voir le médecin. Le médecin, entre autres choses, prescrivit des bains de pieds. J'allai le voir, et comme je me permis de dire qu'il avait besoin non-seulement de bains mais de plusieurs jours de bon et complet repos, il releva sa tête un peu affaissée, et, me regardant avec ses grands yeux si pleins de vie et de douceur : — « Savez-vous bien, mon cher ami, que l'éternité est longue pour se reposer. Ici le travail et la peine pour Dieu, et jamais le repos! »

Un peu plus tard sa santé se trouva fort ébranlée. Des crampes d'estomac amenaient de temps en temps des crises douloureuses. Il avait dû cesser momentanément le travail et se borner aux plus indispensables fonctions de sa charge. Des journées de souffrance amenaient, on le savait, des nuits sans soulagement. On mettait donc la plus grande discrétion dans les recours à son autorité ou à ses conseils.

Certaines circonstances impérieuses obligeaient parfois à y recourir. On frappait alors à la porte de cette chambre à laquelle on souhaitait tant la tranquillité. Un jour quelqu'un dut se résigner à interrompre ce calme salutaire. Le P. Barrelle était là, sur sa modeste chaise, un demi-jour régnait dans sa cellule; sur sa table, tout près de lui, était son crucifix, ce manuel divin de la patience; son visage tourmenté par la douleur disparaissait sous un paisible sourire. Il écouta avec sa paix habituelle, puis, en réponse à quelques peines dont on lui faisait confidence : —

« Courage ! mon enfant, » dit-il, et d'un regard plein de foi il montrait une grande croix de bois qui ornait la chambre, « courage, nous avons un bon maître ! » Dite avec ce ton, avec cet élan, au milieu de douleurs cruelles, cette parole était sublime, elle laissa au cœur qui la reçut une trace profonde.

Pas plus dans le tourbillon des occupations extérieures que dans la souffrance, le P. Barrelle ne sortait de son recueillement.

L'activité de sa vie ne changeait rien au calme de son âme, ni à l'affabilité modeste de son regard. Si dérangée qu'elle fût, sa journée n'était qu'une constante prière. A pas lents, il allait dans sa longue cellule, récitant son office avec une gravité qu'on n'eût osé interrompre. Quelquefois, debout à son bureau, il priait les yeux baissés sur un Christ ou tendrement élevés au ciel. Son extérieur offrait alors quelque chose de si paisible, de si uni à Dieu, que souvent, n'osant avancer, on se retirait avec respect. « En entrant dans sa chambre, dit un de nos Pères, j'éprouvais l'impression qu'on ressent en entrant dans le lieu saint. J'y marchais comme sur la pointe des pieds. »

Nul n'a jamais uni plus parfaitement l'étude, l'oraison et toutes les exigences d'un emploi difficile. On sentait qu'il vivait en Dieu, qu'il y puisait la continuelle possession de soi-même et une abondance de suavité religieuse qui débordait de sa personne. Rien ne l'écartait de la divine présence. La moindre chose, au contraire, donnait à son cœur un nouvel essor

vers le ciel; la plus minime circonstance lui était occasion de pensées saintes, d'exclamations amoureuses, ou lui donnait texte à parler de Dieu.

Il en revenait volontiers à l'Eucharistie. Alors, modestement, il abritait ses pensées derrière la doctrine des Saints, et, à la faveur de leurs paroles, il épanchait son propre cœur. D'un entretien avec le P. Barrelle, on était sûr d'emporter un parfum de dévotion tel que le peut laisser au secret de l'âme une méditation fervente.

Parler de Dieu était tout à la fois sa pente et son talent dans les récréations communes; aussi sa seule présence leur imprimait-elle un cachet spirituel, sans que la gaieté perdît rien de ses droits. Car il était d'un caractère jovial, qui s'accommodait fort bien dans les autres des traits d'esprit et du franc rire. Il y répondait, de son côté, par un sourire sincère, et se livrait avec un charitable intérêt au courant de la joie commune. Mais qui ne lui aurait accordé, en retour, d'assaisonner ce délassement de quelque réflexion sainte, sans laquelle le plus agréable entretien eût cessé de lui être un repos? Ses confrères se prêtaient avec bonheur à ce goût, disons mieux, à ce besoin surnaturel. Durant les vacances, ils se groupaient volontiers près de lui dans les bois de Belfaut; là il se plaisait à dilater leurs cœurs par des anecdotes saintes et joyeuses.

Pendant trois ans, quoique préfet des études, il fut chargé des exhortations domestiques à la communauté. Elles respiraient une grande plénitude de

piété et d'amour divin, seule éloquence convenable entre des religieux. — « On se figurait, ajoute un de nos vénérables anciens, saint Bernard parlant à ses frères de Clairvaux, et quand il se taisait, volontiers nos cœurs disaient comme ses enfants : Encore! encore! »

Chaque jour, de neuf à dix heures du soir, le P. Barrelle faisait une seconde heure d'oraison. Alors, tandis que tout reposait, il s'épanchait librement avec Dieu. « Que de fois, nous dit un des Pères de Fribourg, que de fois, le soir, j'ai entendu de ma chambre ses soupirs enflammés et ses brûlantes prières! De temps en temps on eût cru entendre un homme aux prises avec de vives douleurs. Ses soupirs avaient quelque chose de déchirant. »

Pour faire comprendre cette expression, il nous suffira de citer le monologue suivant, ou plutôt le pieux colloque surpris involontairement par un vertueux confrère qui est aujourd'hui devant Dieu.

Un jour, à Belfaut, ce bon Père s'était retiré pour un travail dans un fourré de verdure. Tout à coup il est détourné par une voix qui semblait aller et venir dans une allée voisine : c'était la voix du P. Barrelle. Il se croyait seul et laissait aller son cœur. « Ah ! Jésus,
» disait-il, vous m'avez ravi! Je ne puis me contenir
» d'amour quand je vois à la crèche et à la croix
» l'état où votre bonté pour moi vous a réduit.
» Jésus! Jésus! ajoutait-il (et dans sa voix il y avait
» des pleurs), que je sois pour vous ce que vous
» avez été pour moi, victime d'amour et de souf-

» france jusqu'à la mort, à la mort de la croix! —
» O Jésus! accordez-moi des souffrances; donnez-
» moi d'être humilié. Que je sois toute ma vie et
» pour votre amour un objet de mépris! » Puis,
arrêté par ses larmes, il répétait à satiété : « Jésus!
» Jésus! » Et reprenant ensuite : « Venez, mépris;
» venez, souffrances; contradictions de toute sorte,
» venez! Que j'en sois abreuvé, rassasié à l'égale
» mesure où le fut mon Jésus sur le Calvaire, et je
» serai bien heureux! »

Les heures s'écoulaient cependant, et les élans duraient toujours. Le témoin se trouvait dans un délicat embarras. Il vénérait le P. Barrelle, il connaissait son humilité, et n'osait, de peur de l'affliger, trahir sa présence. « Enfin, nous disait ce bon Père, je priai son bon Ange pour qu'il lui inspirât de se retirer. Son bon ange m'entendit : le P. Barrelle s'éloigna, et peu après je le retrouvai devant le saint Sacrement. »

L'humilité, l'amour de Dieu ou le zèle des âmes tiraient des étincelles des lèvres du saint homme, comme si elles avaient été chargées d'une divine électricité. Mais venait-il à apprendre quelque offense de Dieu commise par un de ses enfants, on le voyait, déconcerté, pâlir de tristesse et quelquefois verser des pleurs. Il arrivait que plusieurs jours de suite, dominé par cette sainte douleur, il avait les yeux pleins de larmes et portait un visage affligé, qui trahissait en son cœur la blessure saignante du divin amour.

La pénitence était un aliment à cet amour céleste, ou lui faisait raison des péchés d'autrui. Une des

salles d'étude du pensionnat était voisine de la cellule du P. Préfet. Un soir, après la prière, un élève s'oublia et s'endormit sur son pupitre. Soudain un bruit singulier le réveilla en sursaut. Il reconnut les coups multipliés d'une discipline... C'était l'heure où le P. Barrelle s'infligeait une rude flagellation. Le jeune humaniste, grâce à cette pieuse cruauté, s'en alla trouver un lit plus doux que le banc de l'école, rêvant avec attendrissement à la vertu du P. Préfet.

Cette vertu mettait incessamment à contribution toutes les sources de la ferveur; elle s'alimentait aux saints autels, où il était ravissant d'ardeur et de recueillement. Chacun, lorsqu'il officiait aux jours de fête, admirait dans son chant une note dominante qui venait de l'âme, un inimitable accent de foi et de piété. Le penchant de la divine charité l'attirait souvent auprès de Jésus, caché dans l'ombre de nos tabernacles; on y surprenait ses soupirs, ses prosternements sous l'empire de la foi et de l'humilité, ses ardents baisers sur le pavé du sanctuaire.

Le mois de juin ramenait régulièrement sa retraite annuelle. Il se retirait à Belfaut, loin des préoccupations et du mouvement, afin de retremper son âme dans la solitude. Là, perdu tout le jour dans le bois solitaire, il se faisait un calvaire au pied d'un tertre, au bord du ruisseau, et près de la croix qu'il avait plantée il passait avec Dieu des heures toujours trop rapides. Dans ce silence embaumé des champs, qui possède pour parler de Dieu un si doux et si imposant langage, il ramenait son cœur devant le Modèle

éternel, il le livrait en paix à la vérité et au saint amour. La cloche le rappelait à l'heure du repas, afin que, même dans la liberté de ses communications avec Dieu, il ne perdît pas le bénéfice et le mérite de la vie commune.

Il avait une candeur d'enfant à toutes les pratiques de la dévotion. Les sanctuaires de Marie faisaient ses délices. A la fin des vacances de 1835, il partit pédestrement avec le P. Désiré Audibert, qui depuis est mort au Maduré, martyr du dévouement apostolique, et ils accomplirent ensemble le pèlerinage de Mariastein, dans le canton de Soleure.

Au mois de septembre de l'année précédente, accompagné d'un Frère coadjuteur, il était allé de même visiter en pieux pèlerin Notre-Dame des Ermites, à Einsiedeln, dans le canton de Schwitz. Là, il rencontra deux autres Jésuites : le P. Potot, qui est mort à Metz en odeur de sainteté, et le P. Arthur Martin, le célèbre archéologue. Pendant que ces Pères et le compagnon du P. Barrelle visitaient les richesses de l'abbaye, le P. Barrelle établit sa demeure dans le sanctuaire de la Vierge. La plus légitime curiosité ne put l'en distraire un instant. Il passa trois jours entiers dans l'église, auprès de la statue miraculeuse. Ces trois journées lui parurent courtes comme un songe agréable ; puis, le cœur rassasié, il partit sans songer à rien voir.

Sans sortir du pensionnat, sa piété se constituait certains pèlerinages domestiques. On se souvient d'une image de saint Ignace, devant laquelle il avait

coutume d'aller prier. Quand on le voyait là, à genoux, les mains jointes, les regards baissés, le cœur absorbé dans la prière, on ne pouvait s'empêcher de le prendre pour la vivante image du saint patriarche. Son front chauve, sa tête ovale, un peu espagnole, un pieux mélange de gravité, de douceur et d'énergie qui composaient sa physionomie ascétique, faisaient dire à quelques-uns : « C'est saint Ignace vivant parmi nous. »

Car telles étaient d'ailleurs ses vertus religieuses, « qu'il apparaissait à ses confrères, dit l'un d'entre eux, comme un type de la Compagnie, comme une copie de saint Ignace admirable de ressemblance; sauf la taille, qu'il avait fort avantageuse. C'était ce qu'on se figurait de l'empire de saint Ignace sur lui-même, de son ardeur, de son énergie, de la véhémence de sa parole et de son austérité envers soi-même. » « Oui, dit un autre, le P. Barrelle était comme une incarnation de l'institut. »

« Je puis affirmer, ajoute un troisième, que son égalité d'âme, malgré l'ardeur du tempérament, sa douceur patiente, son humilité, sa prudence, mises souvent à d'assez rudes épreuves; sa simplicité, son zèle pour la gloire de Dieu, son union à Notre-Seigneur, son esprit de pénitence, son amour des âmes, m'ont bien souvent fait dire : Ainsi se font les grands saints. »

Entre toutes les vertus religieuses, l'obéissance est celle qui signale davantage le disciple de saint Ignace de Loyola. Les deux religieux éminents qui furent

successivement recteurs du pensionnat pendant les huit années de son séjour à Fribourg, ont soin de nous faire remarquer cette vertu, entre les autres dont ils rendent témoignage.

Nous citerons seulement quelques paroles du R. P. Galicet :

« Ce que j'ai toujours admiré dans notre bon P. Barrelle, c'est sa grande douceur, sa constante égalité de caractère, vraiment imperturbable au milieu des mille embarras de la vie de collége, caractère toujours également affable envers tout le monde, à quelque moment de la journée qu'on recourût à lui.

» S'il peut y avoir quelque chose de plus admirable encore, c'est son obéissance de jugement. Pendant plusieurs années qu'il fut préfet général du pensionnat, je ne me rappelle pas l'avoir vu une seule fois en désaccord de pensées avec son supérieur. Et ce mérite est d'autant plus grand, à ce qu'il me semble, que notre bon Père ne manquait pas d'énergie personnelle dans la conduite des affaires, et que, dans la masse des détails administratifs, les occasions furent nombreuses d'avoir une opinion indépendante et de la faire adopter à d'autres. »

L'obéissance du P. Barrelle était d'autant plus admirable, d'autant plus merveilleuse cette parfaite conformité de pensées avec son supérieur, que, à raison des circonstances exceptionnelles où se trouvait en 1833 le pensionnat de Fribourg, et par suite de la haute estime qu'il portait au P. Barrelle, le T. R. P. Général lui avait conféré des pouvoirs plus

étendus que de coutume pour l'exercice de sa charge. Mais le P. Barrelle ne s'en prévalut jamais et n'en usa qu'avec la plus parfaite discrétion.

Pour corroborer les témoignages rendus au P. Barrelle, prenons, pour ainsi dire, sur le fait cette rare vertu, et citons encore un ou deux traits caractéristiques. Le premier trait peint au naturel l'humble charité du saint homme.

Un jeune religieux, que ses fonctions au pensionnat mettaient en relations quotidiennes avec le P. Préfet, s'imagina que celui-ci ne le voyait point de bon œil et qu'il le dépréciait auprès de tout le monde. Un jour son humeur noire débordant enfin, ou plutôt la tentation le pressant plus fortement que de coutume, il entre brusquement chez le P. Barrelle. Sans autre préambule, il se répand en plaintes amères : — « Un religieux de la compagnie pouvait-il être traité comme il l'était! Le P. Préfet ne laissait échapper aucune occasion de le mortifier, de le desservir. Depuis plus d'un mois il dévorait tout en secret; mais à la fin, c'était plus qu'il n'en pouvait porter. » Étonné, confondu de ce qu'il entendait, le P. Barrelle écoutait en silence. Le torrent ayant cessé un instant de couler, le P. Barrelle pour toute réponse se met à genoux, baise les pieds de l'orateur, puis l'embrassant avec effusion et d'un air joyeux : — « Combien je vous remercie, mon cher Père, de m'avoir enfin ouvert votre cœur! Mais laissez-moi, je vous prie, vous donner l'assurance qu'il n'y a, Dieu merci, rien de vrai dans tout ce qui s'est accumulé en votre esprit

de pensées et de suppositions. Jamais je n'ai songé à rien de tout cela; jamais je n'ai eu d'autres sentiments pour vous que ceux d'une sincère et fraternelle affection en Notre-Seigneur. » Le jeune Père se mit à pleurer. L'échafaudage de ses imaginations s'écroulait tout entier; et il s'étonnait d'avoir pu si longtemps être dupe de pareille illusion.

On remarquait en toute la personne du P. Barrelle et en tout ce qui était à son usage, ouvrages usuels, objets de piété, un soin, une netteté, nous dirions volontiers une recherche de propreté vraiment exquise. Bréviaire, Imitation, crucifix, reliquaire, tout était simple, mais tenu propre, recouvert au besoin, arrangé à merveille. Un jour de grande promenade à Belfaut, comme il venait de dire vêpres, un jeune Père surveillant le pria de vouloir bien lui prêter ce bréviaire si propre, si soigné, parce qu'il avait laissé le sien au pensionnat. — « Très-volontiers, mon cher Père », et il le lui remit à l'instant. Mais à peine le jeune Père s'était-il éloigné, tournant avec rapidité les feuillets du volume, il vint en pensée au P. Barrelle qu'il aurait bien fait de recommander à l'emprunteur de veiller à ce que les images servant à marquer les offices ne se perdissent pas, ou mieux d'en retirer lui-même deux ou trois des plus chères à sa dévotion. Vêpres terminées, le jeune Père rapporte fidèlement le bréviaire. Le P. Barrelle l'ouvre promptement et constate avec joie que les trois images sont à leur place accoutumée. Mais réfléchissant aussitôt sur sa promptitude et sur sa joie : Il est clair, se dit-il, que je tiens

à ces gravures. Il prit à l'instant même la résolution d'y mettre bon ordre. De retour au pensionnat, il va demander au R. P. Recteur la permission de donner trois images. — « Trois et plus si vous le voulez, mon Père, répond le P. Recteur, vous savez que je vous ai donné toute permission sur ce point.» Le P. Barelle en retournant à sa chambre rencontre deux ou trois jeunes religieux, et les images sont expédiées.

Rentré dans sa cellule, il se met à son prie-Dieu, et ses yeux s'arrêtent sur un reliquaire de bien modeste apparence, mais précieux à sa piété par les insignes reliques qu'il renfermait et par la circonstance à laquelle il devait ce trésor. Assurément, se dit à lui-même le saint homme, je tiens à ce reliquaire plus qu'aux pauvres gravures de mon bréviaire; et quoique ce soit par un sentiment de dévotion pour Notre-Seigneur et pour ses saints, il ne faut point que mon cœur conserve en ce monde aucune attache, même innocente.

Il se lève, retourne chez son supérieur : — « Mon Révérend Père, permettez-moi de donner aussi un reliquaire. — Mais sans doute, mon bon Père, donnez, donnez. » Or à qui donner le pieux trésor? Le bon religieux pouvait faire un choix. Qui n'a goûté la parole du Sauveur : « Il est plus doux de donner que de recevoir? » Mais ce n'était point le compte du P. Barrelle; il ne cherchait pas le plaisir de donner, il voulait faire un sacrifice. La Providence en décidera.

Laissons la parole au P. Pascalin :

« J'étais professeur au pensionnat de Fribourg. Je me confessais au bon P. Barrelle, qui voulut bien à cet égard faire une exception en ma faveur[1]. Ce jour-là, après m'être confessé, j'aperçois sur son prie-Dieu un précieux reliquaire, renfermant des reliques de tous les instruments de la Passion, de tous les Apôtres, de tous les saints de la Compagnie, et beaucoup d'autres encore. Ce reliquaire lui avait été offert par Mgr Sacrista, en témoignage de reconnaissance, au nom des évêques et cardinaux auxquels il avait donné à Rome les saints exercices. Il devait donc y tenir beaucoup. Je baise ce reliquaire en me relevant. — « Mon Père, me dit aussitôt le P. Bar-
» relle, avez-vous un reliquaire? — Non, mon Père,
» je n'en ai point. » Il ne m'en dit pas davantage. Mais à l'heure de l'examen, je trouve dans ma cellule le précieux reliquaire. Je cours le rendre à mon bon Père. Ce fut en vain, toute mon insistance échoua devant sa générosité. Il fallut me résigner à l'accepter et le garder. »

Le zélé religieux que nous venons de citer nous a montré ce trésor, tout à la fois si modeste et si riche. Il l'a gardé sur son prie-Dieu jusqu'au jour de sa mort, comme un gage de la charité de son saint directeur.

Nous venons de voir quel détachement de tout

[1] Le P. Pascalin, missionnaire zélé, homme d'une bonté infatigable, est mort, il y a deux ans, supérieur à la Louvesc, tandis qu'il construisait une église à saint François Régis. Il avait fait son noviciat à Avignon, quand le P. Barrelle y était *socius* du maître des novices.

objet terrestre, quel amour de la pauvreté religieuse donnait ici l'essor à la charité du P. Barrelle. Quant au dégagement du cœur, on peut dire sans hésiter qu'il en pratiqua la perfection. Le lecteur se souvient de l'héroïque sacrifice qu'il s'imposa à son retour du Portugal, disputant à son amour filial la joie de recevoir, après dix-huit années d'absence, les embrassements de son vieux père et de sa mère bien-aimée. Il voulait transformer sans l'affaiblir cette tendresse humaine qui avait quelque temps, disait-il, contrebalancé sa vocation apostolique, la rendre plus parfaite et plus pure en la faisant descendre de plus haut, offrir dans l'intérêt de ses parents les sacrifices qu'il imposait à son cœur pour y faire régner Dieu seul. C'est ainsi que, pendant plus de vingt ans, quoiqu'il donnât de loin en loin de ses nouvelles à sa mère, il s'interdit le bonheur de lire les lettres de sa famille.

Mais la Providence ménageait à ses parents une heureuse entrevue. Ordre de son supérieur provincial vint un jour au P. Barrelle de conduire aux vacances suivantes les élèves du midi de la France, et d'aller faire une visite à la Ciotat.

C'était sur la charitable invitation de M. Vidal, alors vicaire de la ville, aujourd'hui curé de Saint-Vincent de Paul à Marseille. — « Ne seriez-vous pas heureux, dit un jour M. Vidal à monsieur et à madame Barrelle, de revoir enfin votre fils? — Oh! sans doute, si c'était la volonté de Dieu. — Écrivez donc à ses supérieurs : ils ne vous refuseront pas. — Oh! non, monsieur l'abbé, Dieu sait bien ce qu'il

nous faut. — Mais si je faisais moi-même la demande? — Faites tout ce que le bon Dieu vous inspirera; pour nous, nous recevons ce qu'il nous donne, mais nous ne voulons pas demander cette faveur. » Admirables parents et vraiment dignes d'avoir un tel fils!

Cependant, le 18 août 1836, le P. Barrelle partit, en effet, accompagné d'un autre Père, avec une bande fribourgeoise. Le voyage ne fut pour lui qu'un temps de méditation et de prière. Aux relais, les enfants du voisinage s'attroupaient instinctivement autour de lui. Il les exhortait à aimer Dieu et leur distribuait des objets pieux.

Son entrée dans sa ville natale fut une espèce de triomphe. Le clergé vint au-devant de lui avec son vieux père, qui, après les premiers épanchements de tendresse, ne cessait de répéter : — « Encore un peu, mon fils, et tu ne me revoyais plus! » Quant à sa pieuse mère, elle attendit dans sa chambre ce fils bien-aimé. Ce fut lui qui alla la trouver, pour lui donner les témoignages du respect et de l'amour filial.

Le dimanche, une foule compacte se pressait dans la vaste église de la Ciotat. Le P. Barrelle monta en chaire. Il s'acquitta tout d'abord envers M. Saurin, curé de la paroisse, de la dette de la reconnaissance, pour les soins qu'il lui avait donnés pendant sa jeunesse. Passant ensuite à son auditoire, il protesta que l'absence n'avait point affaibli l'amour qu'il portait à ses concitoyens. Puis prenant pour texte ces paroles : Jésus voyant la cité pleura sur elle, *Jesus videns ci-*

vitatem flevit super eam, il les appliqua à son retour à la Ciotat :

« En revenant dans sa patrie après tant d'années écoulées, il avait interrogé le vénérable pasteur sur ce troupeau autrefois si fidèle. Sans doute il y avait encore beaucoup de bien parmi eux ; mais depuis son départ, quels funestes changements !... Il devait donc, lui aussi, verser des larmes sur sa ville natale, et, afin que ces larmes ne demeurassent pas stériles, leur rappeler ces paroles de saint Jean-Baptiste : *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.* » Il développa cette pensée avec une force et une onction extraordinaires. L'assistance était tout émue. Soudain il se retourna vers les saints autels, en leur adressant cette question : — « Tout va-t-il bien ici? » Il interpella les confessionnaux, la table sainte, la chaire sacrée, pour savoir si la confession était en honneur, si chacun remplissait fidèlement le devoir pascal, si l'on était assidu à entendre la parole divine et à s'instruire de ses devoirs... Cette véhémente exhortation produisit dans toute la ville une sensation profonde.

Le séjour du P. Barrelle dans sa ville natale fut consacré à visiter les chapelles et les lieux de dévotion du pays. Il portait à ces pèlerinages une piété noble et candide qui était encore une prédication. Au surplus, le bon Père ne resta que trois jours à la Ciotat. « L'air de la famille, disait-il, n'est point salutaire à un religieux. »

C'était remplir toute justice que d'être, comme le

divin Modèle, « tout entier aux choses qui regardent le Père céleste». Mais à leur tour les supérieurs de la Compagnie, usant pour ses parents d'une charité d'autant plus attentive, leur procurèrent plusieurs fois le bonheur de revoir un fils si justement aimé.

Plus d'une fois dans la suite, la divine Providence le ramènera au pays natal pour y faire l'œuvre du zèle; mais alors, selon son expression, « *la chair et le sang n'enlèveront rien à l'œuvre apostolique* ». Chaque jour une fois, à l'heure du repas, une courte visite à ses parents sera l'exact accomplissement du de voir filial; tout le reste du temps appartiendra exclusivement aux âmes.

Cependant, pour être ainsi sacrifié au zèle et transformé par la grâce, son amour filial n'en était ni moins vif ni moins efficace. Il se montrait dans les lettres pleines de tendresse que recevait sa vénérable mère. Il y traitait avec elle des choses de Dieu et des intérêts de son âme. Ces lettres n'ont pas été retrouvées.

Madame Barrelle s'endormit paisiblement du sommeil des justes le 20 novembre 1851, à l'âge de quatre-vingts ans. M. Barrelle ne lui survécut pas deux ans. Il mourut nonagénaire à la Ciotat, le 23 mai 1853. Quand, de la bouche de Mgr de Mazenod, le P. Barrelle apprit la mort de son père, il songea au bonheur réservé à une vie pleine de mérites, leva ses regards au ciel et dit seulement ces paroles : « *Te Deum laudamus!* Mon Dieu, que votre nom soit béni! » Peu de jours après, quelqu'un lui parlait de

son père : — « Oh! mon père! je n'éprouve à son sujet aucune inquiétude; il est dans le sein de Dieu. Ah! que de grâces Dieu m'a faites en la personne de mes parents! tant est véritable cette parole : Donnez tout et vous aurez tout! »

Après sa rapide visite à la Ciotat, le P. Barrelle revint à Fribourg. Au mois d'août 1840, il revit encore la Provence. Mais il ne quitta le pensionnat que l'année suivante, le 19 du mois d'août 1841, après huit années saintement consumées dans le difficile et noble apostolat de l'éducation.

CHAPITRE XVIII.

FOURVIÈRES ET MARSEILLE.

Le P. Barrelle supérieur à Fourvières. — Le P. Barrelle à Marseille : les homélies. — Le Cercle religieux. — L'éloquence apostolique.

Les supérieurs de la Compagnie en France plusieurs fois voulurent dégager le P. Barrelle de la direction du pensionnat. Il leur tardait de ramener auprès d'eux un sujet si utile. Cependant il parut juste de donner à la prospérité du pensionnat de Fribourg le temps de se consolider. Enfin au mois d'août 1841, après s'être concerté avec les Pères de la Suisse, le R. P. Maillard, son provincial, fit venir à Lyon le P. Barrelle. Une amitié fondée sur l'estime la plus méritée les unissait l'un à l'autre depuis l'époque où nous les avons rencontrés travaillant ensemble au petit séminaire de Bordeaux. Plus réservée chez le P. Barrelle, qui, dominé par le surnaturel, coordonnait toutes ses relations aux instincts de la vie intérieure; plus démonstrative chez le P. Maillard, cette amitié demeura inviolable chez l'un et l'autre, et la pierre du tombeau n'a pas eu, nous le verrons, le pouvoir de l'arrêter.

Le 15 septembre 1841, le P. Barrelle fut installé

en qualité de supérieur à la résidence de Fourvières. Cette résidence est porte à porte avec l'église du pèlerinage. Ce bon Père se félicitait « d'être employé au service de la sainte Vierge, d'habiter auprès de la *bonne Mère* et pour ainsi dire sous son toit. »

Une résidence est comme un point central d'où les ouvriers évangéliques rayonnent dans toutes les directions, partout où les appelle le soin des âmes. C'est aussi un point de réunion où convergent certaines œuvres de zèle, qui conviennent plus spécialement à des religieux. De plus , le loisir des études sacrées, les rapports plus constants avec Dieu, une vie plus retirée du monde, provoquent la confiance et la justifient. On vient volontiers près du religieux épancher ses peines, demander des conseils ou chercher une direction spirituelle.

La résidence de Fourvières, récemment fondée, avait en outre un but tout spécial. Elle devait concourir au service du pèlerinage, et offrir aux prêtres qui viendraient faire une retraite à l'ombre du sanctuaire, un asile propice et des directeurs toujours disposés à les aider.

Certes on n'avait pu mieux choisir; le P. Barrelle était bien l'homme de Dieu qui convenait à ce genre de ministère. Mais ce ministère prenait à peine l'essor, et livré par la force des choses à des œuvres incessantes, le Père ne pouvait garder longtemps la situation officielle qui lui était faite. Il recommençait la carrière infatigable que Lisbonne rappelle suffisamment à nos lecteurs. Appelé de tous côtés, bientôt il

se trouva partout, excepté à Fourvières. Nous le voyons, coup sur coup, à Grenoble, le 11 octobre, pour évangéliser les professeurs des petits séminaires du diocèse; à Lyon, le 22, pour une retraite aux Dames de Saint-Charles; de nouveau le 15 novembre, au petit séminaire de Grenoble, où il donne les saints exercices aux élèves. Il a terminé le 22, et le 23 il vole vers le Bourbonnais au secours du P. Nivet, qui succombait sous les succès inespérés de la mission de Moulins. De retour le 6 décembre, le matin même il inaugure la retraite des Dames dans l'église de Saint-Pierre; et cependant simultanément il allait donner des instructions, rue de Bourbon, aux dames de la Providence Sainte-Marie.

Dans ces conditions, la petite résidence du pèlerinage était habituellement privée de son chef. Cette observation fut agréée, et dès le 6 décembre, le P. Barrelle, déchargé d'une responsabilité qui serait devenue purement nominale, alla habiter avec ses confrères de la rue Sala.

L'année 1842 se passa en prédications incessantes. Une mission au Péage suit immédiatement une retraite au pensionnat de la Ferrandière. Après la station de Carême dans l'église de Saint-Louis, à Lyon, c'est une retraite aux Carmélites de Fourvières; Lons-le-Saulnier l'appelle pour la retraite de la congrégation des Dames; il va présider, dans notre maison de Fourvières, deux retraites sacerdotales; il donne les exercices spirituels aux dames du Sacré-Cœur, dans leur maison des Anglais; il confesse; il prêche des

triduum et des instructions détachées; voilà sa vie, n'offrant rien de remarquable que la continuité du travail, la solidité des résultats et le parfum de vertu qui s'attache partout à ses pas.

Le 17 septembre 1842, le P. Barrelle partit pour Marseille, où l'appelaient des vœux ardents, suscités par l'admiration communicative des élèves de Fribourg. Il allait y marquer son passage d'une manière ineffaçable, par son éloquence, par sa vertu et par les grandes œuvres qu'il y a fondées.

Ce fut le 13 novembre, dimanche de la Dédicace, que le P. Barrelle parut en chaire pour la première fois devant son nouvel auditoire. Entassé dans la chapelle, alors bien petite, de la Mission de France, on demeura une heure sous le charme de cette parole qui ne ressemblait à rien de ce que l'on connaissait. Quelques semaines s'étaient à peine écoulées, l'admiration marseillaise, prompte aux enthousiasmes, commença d'éclater partout. Nous laissons volontiers les parallèles avantageux, les appréciations de talent, évidemment trop favorables, que les assidus de la Mission de France[1] énonçaient sous le prestige du moment. Nous dirons seulement les trois choses qu'on admirait et qu'on aimait avec une justice irré-

[1] L'église de la Mission de France devait son nom aux prêtres de Saint-Lazare ou prêtres de la Mission, à qui elle appartenait avant la révolution française. Elle fut confiée aux PP. Jésuites, dès leur arrivée à Marseille, en 1839. C'est là que le P. Barrelle exerça son zèle. L'ancienne enceinte devint bientôt insuffisante. Aujourd'hui à la même place, mais sur de plus vastes proportions, s'élève une jolie église dans le style grec.

cusable. On ne s'expliquait pas l'étonnante connaissance du cœur humain et des habitudes intimes de la vie qui brillait dans ces instructions. C'étaient des peintures d'intérieur qu'on eût pu croire prises sur place, des portraits d'une vérité saisissante, des tableaux peints de telles couleurs qu'on eût dit un spectacle plutôt qu'un discours. On s'émerveillait plus encore de ce langage du cœur souvent pathétique jusqu'au sublime. Enfin et surtout on éprouvait un je ne sais quoi de céleste qui transportait. « Ce prédicateur n'a jamais qu'un œil sur la terre, disait-on, son regard est toujours en haut. »

Pas un salon chrétien, durant cet hiver, dont il ne défrayât souvent la conversation. On courait pour l'entendre à la Mission de France, où il prêcha l'Avent. Il fit précéder la fête de Noël de magnifiques développements évangéliques sur les grandes antiennes *O,* par lesquelles la sainte Église, dans les derniers jours qui le préparent, appelle l'avénement du Sauveur. Il fit de même l'année suivante à Saint-Martin, quand il y donna la station de l'Avent. Ce souvenir n'est pas effacé.

La Providence avait préparé au P. Barrelle un ministère encore mieux adapté à ses aptitudes apostoliques. C'était une homélie sur l'évangile du dimanche, qui, depuis un an, avait lieu à la messe de sept heures dans l'église de la Mission. On comprend si ces commentaires furent une heureuse fortune pour un ouvrier si habile déjà à fouiller le champ des Écritures divines. Les homélies de Fribourg nous revien-

nent en mémoire. Mais ici ce n'est plus à des enfants, c'est à des hommes mêlés à toutes les difficultés de la vie qu'il faut appliquer les leçons évangéliques. Ils accourent de plus en plus pressés chaque jour. Ce prêtre semble lire simultanément et avec une égale clarté dans les deux livres les plus profonds qui se puissent rencontrer, l'Évangile et le cœur humain, et quand la parole coule de ses lèvres, la simplicité et la grandeur qui le caractérisent semblent continuer la parole du Maître.

Or la fervente homélie du dimanche matin avait été l'aimant qui attira les uns vers les autres et groupa comme des frères quelques hommes pressés de la grâce, qui devinrent le noyau d'une œuvre grandiose. Nous parlons du *Cercle religieux*.

Il faut en quelques mots esquisser son histoire, et dire quelle part fut réservée au P. Barrelle dans sa fondation.

Dès l'arrivée des Jésuites à Marseille, en 1839, à l'appel de Mgr de Mazenod, des hommes fervents se groupèrent sans se connaître dans leur petite église, et poussés par le seul instinct de la piété satisfaite, sollicitèrent bientôt l'avantage de se rencontrer dans des exercices spéciaux, où les conseils d'un directeur commun et des rapports de mutuelle affection entretiendraient la ferveur. Le P. Pitron [1], supérieur de la

[1] Nous ne pouvons nommer le R. P. Pitron sans rendre hommage à son mérite. Quoique précédé de quelques mois à Marseille par plusieurs de ses confrères, c'est lui qui est le vrai fondateur de la résidence qu'y possède la Compagnie de Jésus. Il a vu naître

résidence de Marseille, se rendit volontiers à ces instances; et en 1840, le jour de la Pentecôte, sous la direction du P. Daniel Valentin, homme de doctrine et de conseil, l'œuvre se constitua[1].

La pieuse homélie de la messe de sept heures fut spécialement destinée à cette petite élite d'hommes fervents; une réunion particulière le mercredi soir leur fut accordée, puis deux modestes salles, louées dans la rue Dominicaine, prêtèrent un local favorable aux soirées fraternelles. Les associés n'étaient pas nombreux; mais les initiateurs choisis que le P. Valentin légua au P. Barrelle, avant la fin de la seconde année, étaient de forts et généreux chrétiens.

et il a su encourager dans leur essor toutes les œuvres qu'elle y soutient depuis trente ans avec une persévérance bénie de Dieu. Il ne nous est permis d'oublier ni le courage de son zèle, ni la force de sa parole, ni la prudence de ses conseils.

[1] L'*OEuvre des hommes*, car tel est le nom adopté dès l'origine, vécut d'abord à l'ombre de l'archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie. Du moment où elle eut des réunions particulières en dehors de l'église de la Mission, il fallut régulariser sa position civile. Or, après la mission de 1820, donnée par MM. de Forbin-Janson et Guyon, avait été fondée pour les hommes de la Société marseillaise une association de persévérance et de charité, sous le nom de *Cercle religieux*. Elle avait tout à fait disparu en 1830, lorsqu'on put craindre qu'un drapeau politique serait imposé à une société qui voulait demeurer exclusivement chrétienne. Mais les titres de l'association demeurèrent aux mains de quelques anciens membres qui, en 1842, faisaient partie de l'association nouvelle. Nous pouvons nommer M. Hilarion de Laboulie et M. Victor Leroy. A partir du mois d'août 1842, les titres non révoqués couvrirent légalement l'existence de l'OEuvre des hommes, qui, sans perdre son nom, y joignit légitimement celui de Cercle religieux. Ces deux noms lui appartiennent encore et ont été confirmés par des titres nouveaux obtenus en 1847.

Le P. Barrelle donna un grand essor à l'œuvre naissante. Elle subit le double élan de son éloquence et de son zèle. Dans le conseil et dans une série de réunions générales, dont le programme est sous nos yeux, les règlements furent précisés et commentés avec soin. La réunion du mercredi soir emprunta une sorte de séduction aux conférences spirituelles du nouveau directeur. Les homélies enfin prirent un caractère inusité d'intérêt et de ferveur.

Un mois ne s'était pas écoulé depuis que le P. Barrelle en avait la charge, et déjà trop à l'étroit dans l'espace réservé aux hommes, les auditeurs de l'homélie, parmi lesquels comptaient tous les anciens élèves de Fribourg, empiétèrent sur la place laissée au public. Cette place fut progressivement si bien réduite que force fut enfin de livrer aux hommes seuls, de sept à huit heures du matin, l'enceinte insuffisante de l'église de la Mission.

Ce concours inusité des hommes fit sensation dans la ville. On accourait de tous les quartiers pour entendre le nouvel apôtre. Au sortir de ces discours, le sentiment universel faisait explosion : — « Quel saint! quel saint Dieu nous a envoyé! Il touche, il convertit avant même d'avoir parlé! » Ainsi s'exprimait la foule, et, plus avide chaque jour, elle s'empressait à cet enseignement qui semblait rendre le Saint-Esprit plus accessible aux âmes.

Dans un temps où la plupart des chrétiens cédaient moins encore à l'indifférence qu'aux fatales défaillances de l'isolement, ces hommes, surpris de se

trouver en nombre, jouissaient avec empressement de la facilité nouvelle de se grouper seuls devant Dieu, pour le prier et pour écouter sa parole. Charmés de cette façon évangélique de faire goûter l'Évangile qui appartenait à l'homme de Dieu, ils s'étonnaient de se sentir si affamés de vérité et de vertu; enfin, attirés ensemble aux pieds de la chaire chrétienne, ensemble ils reprenaient peu à peu à la table sainte leur place naguère abandonnée.

Qui pourrait croire qu'un zèle sincère se soit rencontré pour s'affliger de ces résultats désirables? Et toutefois, écoutant pour le bien de la paix les conseils de la condescendance, on dut cesser de réserver aux hommes seuls la messe de l'homélie. Il fut permis aux femmes de pénétrer aussi dans l'enceinte déjà trop étroite. Mais alors, jaloux de ne point se priver de leur prédication préférée, le dimanche, dès cinq heures du matin, les hommes envahissaient l'église de la Mission et gardaient deux heures à l'avance la place qu'on leur disputait.

L'OEuvre des hommes cependant continuait de prendre un développement rapide. Tous les mercredis soir, joyeux et fervents, les associés venaient entendre les exhortations de leur Père. C'était un délassement des soucis du monde et des affaires. Chaque soir avait aussi ses réunions de plus en plus fraternelles. Ces cœurs, rapprochés par la piété aux pieds des autels, avaient si longtemps soupiré après ces communications familières! Aujourd'hui enfin on pouvait obéir à son cœur, on pouvait passer ensemble des heures

charmantes, voir de plus près aussi les Pères que l'on aimait et s'entretenir avec eux.

« En effet, l'attrait de ces réunions du soir, dit un des vétérans de l'OEuvre, était dans la présence du P. Barrelle. Il ne manquait guère d'y apparaître quelques instants. Alors il était entouré avec empressement. Bienheureux celui qui avait pu, même à la dérobée, attirer son attention, obtenir une parole. Tendrement inquiet pour ses anciens élèves de Fribourg, si quelque motif l'avait empêché de paraître à la réunion, il s'enquérait de leur assiduité et demandait aux plus anciens : — « Mes enfants y étaient-ils hier soir? Ont-ils passé une soirée agréable? »

Les salons de la rue Dominicaine furent bientôt insuffisants. L'OEuvre comptait plusieurs centaines d'associés. Quelle union entre eux, et quel esprit parfait les animait tous! Ils tenaient le P. Barrelle en si haute estime, que si quelque mesure pratique faisait surgir des divergences d'opinion, chacun se ralliait sans hésitation à la pensée du Père. Dès qu'on avait dit : Le Père l'entend ainsi, à l'instant toute controverse cessait d'elle-même.

La piété était l'âme de l'OEuvre; chacun de ses membres y trouvait cet encouragement au bien qu'éprouve un cœur appuyé sur de saintes amitiés. L'influence salutaire s'en faisait sentir au sein des familles, et, des rangs élevés de la société, descendait aux classes populaires par la protection et les secours, surtout par ceux que l'OEuvre donnait assidûment aux enfants orphelins. Pour entretenir cet esprit chrétien, le

P. Barrelle inaugura les retraites solennelles de l'OEuvre, qui depuis ont donné de si consolants résultats [1].

On le voit, entre les mains du P. Barrelle, l'OEuvre des hommes était avant tout une congrégation de fervents catholiques. C'était d'abord une œuvre de persévérance et de conservation, c'était encore un puissant moyen de sanctification chrétienne. Des hommes tourmentés du besoin de Dieu demandaient à l'OEuvre la satisfaction de leurs instincts religieux; le P. Barrelle s'appliquait à faire de ces hommes des chrétiens d'élite, capables des plus difficiles vertus. Un faisceau de catholiques généreux, nourris de l'Évangile, pleins de la sagesse d'en haut et qui auraient pris une part active dans la lutte du bien contre le mal, telle il avait conçu la nouvelle association.

Marseille, ville de richesses, de plaisirs et d'entraînements, pouvait-elle offrir beaucoup d'hommes à la hauteur d'un tel rôle? A mesure que le nombre grandissait, quelques-uns commençaient à désirer une association plus attrayante, moins mystique, plus terrestre, si je puis dire ainsi. Le Père souffrait silencieusement de cette tendance nouvelle, mais ne déviait pas de son but. La gloire de Diéu, la trempe de sa vertu, l'estime même qu'il avait pour des hommes honorables lui faisaient désirer mieux, et si

[1] Sous le P. Valentin, une première retraite se fit modestement en avril 1841. En 1842, ce fut au mois d'août; les membres se comptèrent à la sainte table au nombre de cent dix.

plusieurs n'arrivaient pas à ce niveau, devait-il se résoudre à mutiler lui-même ses espérances?

Quoi qu'il en soit, il fallait asseoir dans la foi et dans la piété les bases de l'association. C'est à quoi excella le saint religieux et le lot qui lui fut dévolu par la Providence. Les demeurants de cette époque primitive gardent au sanctuaire de leur cœur une impérissable reconnaissance pour l'apôtre qui sut y ouvrir les sources d'une ardeur chrétienne dont rien ne saurait, à leur gré, égaler la salutaire douceur.

Le successeur du P. Barrelle a donné à ces débuts, vigoureux mais modestes, un éclat et un développement inattendus. Le Cercle religieux a pris dans ses mains un caractère de grandeur et d'universalité qui n'était pas dans les prévisions premières. La première phase de l'œuvre fut plus intime, plus essentiellement pieuse ; la seconde plus éclatante et plus mêlée au mouvement du monde. L'OEuvre a jeté sa séve au dehors; et si, tout en restant pour ses membres une précieuse préservation, elle a perdu ainsi quelque chose de son caractère mystique, elle est devenue pour la foi un instrument de conquête, une source généreuse pour la bienfaisance chrétienne, pour la religion enfin un drapeau honoré de tous.

On ne saurait oublier que toute œuvre sainte a des commencements difficiles. Alors les auxiliaires sont rares, les pensées encore incertaines, les ressources à créer; mais ce n'est pas non plus un médiocre mérite de soutenir pendant vingt ans une œuvre de zèle, de lui donner son développement et sa prospérité. Il faut

à cette tâche un organisateur puissant, un apôtre industrieux, une persévérance indomptable. Le Cercle religieux a eu cette bonne fortune. Il est devenu, dans sa seconde phase, une institution remarquable, vraiment unique, qui mérite d'être étudiée.

Le P. Barrelle fut appelé pour le Carême de 1843 par M. le curé de la Trinité. Son nom provoqua une grande attente, la foule fut grande et l'auditoire choisi : beaucoup d'hommes, des prêtres en grand nombre, et parmi les dames l'élite de la société. Cette dernière portion de l'auditoire trouva bientôt du mécompte. Moins curieuses des grandes leçons de la foi que des beautés de l'éloquence humaine, elles trouvèrent une merveille plus rare que les spectacles oratoires, un apôtre uniquement livré à l'Esprit de Dieu, qui portait dans leur vie les sévères clartés de l'Évangile. Le talent ne laissait pas que de percer spontanément, alors même qu'il s'effaçait de peur de captiver à soi l'admiration au détriment des émotions salutaires.

La curiosité ne rencontrant point ce qui flatte et irrite ses empressements, l'élément mondain et léger disparut insensiblement de l'auditoire. Les humbles et les petits prirent leur place au festin de la sainte parole. Car, dit un prêtre témoin de ce résultat, « la cause de la désertion de plusieurs, c'était précisément la beauté du langage évangélique du P. Barrelle. Quelques personnes, parmi celles qui ne redoutent pas la vérité, ont fait éclater devant moi des transports d'admiration. »

Cette parole était pleine et limpide; la doctrine coulait à pleins bords des sources évangéliques; le discours déployait sans efforts une chaleur qui sortait des profondeurs du zèle, et toujours il aboutissait directement à la conversion des âmes. C'était une grande éloquence, mais ce n'était pas l'éloquence humaine. Nulle recherche, nul apprêt, pas d'éclat, pas d'effets étudiés, rien pour éblouir les esprits. La curiosité était déconcertée; l'admiration, favorablement prévenue par la réputation du pieux orateur, s'étonnait de rencontrer devant soi encore plus de modestie que de talent, un zèle entraînant mais pur, à qui l'enthousiasme faisait peur. Devant un tel oubli de soi, elle demeurait muette ou se tournait en vénération pour le prédicateur et en désirs de vertu.

Le P. Barrelle inclinait sans cesse à reculer au dernier plan l'art, le talent, tout ce qui charme et séduit l'opinion. Malgré l'éminence de ses facultés littéraires, nous l'avons vu partout se dégager, autant qu'il était en lui, des conditions humaines du succès. De jour en jour davantage, il se sentait porté d'un insurmontable penchant vers la simplicité évangélique, dût sa parole forte et substantielle avoir moins de prise sur quelques âmes trop faibles. Que de fois on l'entendit répéter alors, qu'il ne voulait prêcher que la vérité pratique, qu'il fallait en venir à des résultats positifs d'amendement et de réforme.

Son parti était pris. Il avait renoncé à sa grande réputation. Ce n'était pas seulement que la vogue

lui était à charge et contristait son humilité. La réputation, il la méprisait si profondément, que, à coup sûr, il mettait plus de courage à l'accepter qu'à la fouler sous les pieds. C'était aussi qu'il la reconnaissait inutile à la gloire divine. C'était surtout qu'il craignait d'arrêter à soi ceux qu'il voulait élever jusqu'à Dieu. Il sentait que, vu la disposition de plus en plus futile des esprits, il y a souvent plus de profit pour eux dans une noble simplicité qui les instruit que dans l'éclat qui remplit leurs yeux de vains et inutiles éblouissements.

Si, par condescendance, le bon Père essayait de sortir un peu de sa ligne, il y était ramené par la force des choses. Un dimanche, il donna un discours soigneusement travaillé sur l'éternité des peines; il y déploya beaucoup de savoir et de talent; mais, après avoir déclaré, dès l'exorde, qu'il cédait au désir d'autrui, en adoptant pour ce jour-là un genre contraire à son attrait, mal à l'aise tout le long du discours, comme s'il eût combattu avec une arme qui n'était pas faite pour ses mains, cette fois, contre sa coutume, il parla sans chaleur et sans entraînement. Il termina en disant : — « En vérité, cette manière n'est pas la mienne, ce n'est pas la manière apostolique. »

A le bien prendre, l'art de la parole, dégagé des soins minutieux de la forme, cet art qui sait donner son attrait propre à la vérité et au devoir la persuasion, n'a rien que de conforme à la méthode apostolique. Auguste entre tous les enseignements par son

origine, son excellence et son but, la doctrine révélée, quand elle parle aux hommes, peut revendiquer comme son naturel apanage tout ce qui fait la gloire et la puissance de la parole humaine. Digne auxiliaire de la pensée divine, la parole est, alors surtout, comme le char radieux chargé de porter en triomphe l'éclatante lumière de la vérité. Ce que les raisonnements et les preuves sont à la foi, les ressources et les splendeurs de la parole le sont à l'Évangile. Incapables de produire l'adhésion surnaturelle de la volonté, les raisonnements la préparent; ainsi l'éloquence chrétienne attire les âmes à l'Évangile et les dispose à la persuasion. Seule néanmoins, la grâce qui l'accompagne remporte la victoire et persuade les cœurs. Mise par un zèle sincère au service de l'Évangile, l'éloquence s'élève à la hauteur du divin, elle se remplit de la grâce, elle en reçoit sa vie, et l'habile interprète de la divine parole en dégage, au profit des âmes, toute l'efficacité qu'elle renferme.

Mais précisément parce que c'est le Saint-Esprit seul qui triomphe des cœurs, la doctrine évangélique peut se passer des prestiges d'une éloquence calculée; et quand le Seigneur a rencontré un apôtre bien rempli de son esprit, souvent il se plaît à mettre sur ses lèvres un souffle de persuasion qui ne doit rien à l'art humain de sa puissance et de ses triomphes.

Le P. Barrelle avait toujours été cet homme de la grâce. Aujourd'hui plus que jamais il subissait une sorte de nécessité impérieuse qui lui traçait sa route; plus que jamais, dans sa coopération au salut des

âmes, il sentait le besoin de s'effacer pour faire plus large place à l'Esprit-Saint. Au vrai, figurez-vous un saint montant en chaire pour annoncer Jésus-Christ. Que vous importent, tandis que, au courant de cette parole surnaturelle, vous vous sentez enlevé par le souffle de Dieu, que vous importent quelques irrégularités dans la méthode, quelques insouciances des perfections du style? A tels soucis, vraiment trop secondaires, l'homme apostolique aurait consumé un temps justement regretté des âmes, auxquelles il livrait scrupuleusement toutes les heures, toutes les minutes de sa vie.

Ce qu'un certain monde reprochait au P. Barrelle, ce n'était pas de manquer d'éloquence, c'était d'avoir une éloquence trop surnaturelle et, à ce titre, trop irrésistible. Volontiers on lui eût jeté des couronnes; mais on aurait voulu demeurer libre de ne pas changer de vie; et pourquoi donc se posait-il si résolûment en ennemi déclaré de l'esprit du monde?

On pouvait recueillir dans la société marseillaise des aveux tels que ceux-ci : — « Oh! ce Père Barrelle, » disait une jeune femme très-adulée dans le monde, » il a quelque chose d'entraînant. Je n'y vais plus. Il » ferait faire des choses dont on aurait du regret » ensuite. — Faites-y attention, disaient d'autres, il » a l'air d'entrer dans tout ce qui vous plaît; mais » prenez garde, quand il vous a saisi, il vous amène » à tout ce qu'il veut. — Oui, oui, livrez-vous au » Père Barrelle, avant six mois il vous aura fait re- » noncer à tout. — Si vous vous mettez entre ses

» mains, vous n'en sortirez pas sans y laisser vos dé-
» pouilles. — Ce Père Barrelle, il vous prend sans
» que vous vous en doutiez, il entre chez vous sans
» que vous sachiez comment. — Il remue et trouble
» les consciences. Il les éclaire trop. »

En résumé, on avait compris qu'il en était de cette parole comme de la lumière; il fallait ou lui céder ou la fuir pour conserver ses ténèbres.

Toujours est-il que cette tendance réfléchie, et plus visible chaque jour, à fuir la popularité, écarta pour jamais les empressements de la foule curieuse et ces bruyantes admirations qui signalent les brillants succès. Moins éphémères et plus utiles furent les succès réservés au saint apôtre. La foi aussi a ses empressements, elle a ses foules avides de salutaires vérités. Celles-ci ne manquèrent pas à l'église de la Trinité durant le Carême de 1843. On vit des affluences enthousiastes, telles qu'au vendredi saint pour la mémorable prédication du P. Barrelle sur les trois heures de la divine agonie. Ne trouvant plus place nulle part, ni dans les confessionnaux, ni sur les marches des autels, les hommes envahirent même les échelles disposées pour parer l'église à l'occasion de la fête de Pâques, et durant quatre heures et demie, remplies par des discours pathétiques où s'entremêlaient les chants pieux de ce peuple immense, ils demeurèrent immobiles sur ces tribunes improvisées.

Mais négligeons ce qui frappe les regards; voyons le fruit produit dans les âmes et le développement des desseins de Dieu par l'action de son serviteur.

CHAPITRE XIX.

OEUVRES FONDÉES A MARSEILLE.

Babeau, la reine de la halle. — Sa conversion. — Fondation de la Congrégation de Sainte-Anne. — Fondation des conférences de Saint-Joseph. — Fondation de la Congrégation de la Sainte-Enfance.

Dans le cours de la station prêchée par le P. Barrelle à la Trinité, se convertit une femme célèbre dans la ville, dont la vie précédente et l'éclatante conversion qui suivit ont eu plus d'un trait de ressemblance avec l'histoire de Madeleine.

La fameuse madame Sabatier, appelée vulgairement *Babeau* ou Élisabeth, était une de ces revendeuses que les Marseillais nomment *partisanes*, femme hardie, douée d'une force athlétique, connue dans toute la ville et redoutée par ses violences. Accoutumée à triompher de toute résistance, c'était un vrai lion, devant qui la police était souvent contrainte de céder. Elle avait conquis sur le marché un ascendant incroyable. Tout ce qu'il y avait de plus beau était à son étalage; mais malheur à qui osait déprécier ses beaux fruits ou seulement les marchander! L'injure arrivait vite sur ses lèvres, et avant qu'on y eût songé les coups succédaient aux paroles,

trop heureux si l'on échappait aux éclaboussures du ruisseau. S'élevait-il sur la place quelque dispute, Babeau survenait aussitôt, et sans trop approfondir pour qui était la justice, elle prenait le parti du plus faible, elle fondait sur la partie adverse, et la victoire n'était pas douteuse. — « Mettre une femme à la raison, disait-elle, pour moi c'est moins que rien; mais aplatir un homme sous mes coups, et, quand il est dans le ruisseau, lui en donner à plaisir, voilà mon affaire. » Des exploits de ce genre, accompagnés de cris et de jurements effroyables, étaient pour elle chose journalière. Aussi rien ne se faisait au marché sans son approbation. C'était la *reine de la halle*.

Sa conduite était notoirement coupable. Elle vivait d'une manière scandaleuse avec un cocher de fiacre nommé Joseph; mais elle n'aurait pas supporté une leçon, une simple désapprobation. Seule, une bonne voisine hasardait, de loin en loin, quelque douce remontrance, essuyait paisiblement les colères et les invectives, et attendait avec confiance l'heure de la grâce, car elle priait chaque jour pour la conversion de cette femme.

Un jour donc la charitable voisine accoste Babeau. « Il y a, dit-elle, un jésuite fameux qui prêche à la Trinité, mais il parle si bien que c'est plaisir de l'entendre. Il faut y venir. — Moi! mais je n'ai pas envie de me convertir; je ne me convertirai jamais. Et puis, j'en ai tant fait que je suis perdue. Je vous dis que je suis damnée. Cependant, ajouta-t-elle, en estropiant involontairement dans son langage

provençal le mot jésuite, puisque c'est un *juif* qui est à la Trinité, il faut que je sache comment il prêche. »

Sa présence à l'église causa une surprise universelle; elle n'y mettait jamais les pieds. Établie en face de la chaire, elle ne perdit pas de vue le prédicateur. Celui-ci commentait la parabole de l'Enfant prodigue. Laissant aller son âme au mouvement du sujet, il parlait avec entraînement. Babeau cependant s'agitait sur sa chaise, et tout le temps du discours répétait à demi-voix : — « C'est pour moi qu'on prêche! ce sermon est pour moi! Tout cela me regarde[1]! » Hors d'elle-même, en sortant elle dit : — « Ce Père m'a frappée au cœur, je viens d'entendre un sermon qui m'a bouleversé l'âme[2]. » Et déjà elle avait dans les yeux les larmes du repentir.

Grande était l'agitation de Babeau. Elle n'eut pas de repos qu'elle n'eût assisté à l'instruction suivante. Le P. Barrelle, ardent comme toujours, arrive enfin, par le progrès croissant du discours, à un de ces élans impétueux dont l'amour divin lui avait livré le secret. Soudain, s'adressant à Jésus-Christ : — « O mon Jésus! il me faut une âme! il me faut une âme! Non, vous ne me la refuserez pas! » Il redouble d'ardeur et de supplications, il redit, il répète tout hors de soi : — « Il me faut une âme! Seigneur, il me faut une âme! » Babeau, en proie à d'inexprimables combats,

[1] Es per you que si fa lou sermoun. Tout aco mi regardo.

[2] Oh! veni d'auzi un sermoun que m'a leva l'amo de plaço.

se faisait l'application de ce désir véhément, et plusieurs fois, si on ne l'eût retenue, elle allait s'écrier publiquement : « C'est moi! c'est moi! » Cependant la grâce retournait cette nature vive et sensible. Il lui semblait que le prédicateur allait expirer dans les efforts impétueux de sa sainte passion pour les âmes, et que par ses résistances elle serait cause de sa mort. Terrassée par la grâce, elle n'était déjà plus elle-même; et, sans s'apercevoir de la surprise du peuple qui sortait avec elle de l'église, toute à son émotion, elle s'écriait : — « Ce Père m'a prise! ah! ce Père m'a prise! Je veux aller me confesser! »

Il était tard. Ruisselant de sueur et brisé de fatigue, le bon Père était rentré dans sa communauté. On vint l'avertir qu'une femme insistait pour le voir à l'instant et pour se confesser. Au risque de prendre mal, le Père descend; Babeau se jette à ses pieds; elle éclate en douloureux sanglots. Le Père l'encourage, lui dit quelques paroles consolantes et lui indique une heure pour le lendemain. De grand matin elle se retrouvait aux pieds du prêtre. Elle se confessa avec les démonstrations de la plus vive douleur et avec un repentir que n'attiédit aucun sacrifice. Il fallut se séparer de Joseph. Elle consentit courageusement à tout ce qui fut exigé.

Comme la Samaritaine, empressée de faire savoir à tous qu'elle avait trouvé un sauveur, elle s'en alla racontant partout et sa conversion et les paternels conseils de l'homme de Dieu. Tous les salons de la ville eurent bientôt de sa propre bouche entendu son

histoire; car on voulait voir cette femme extraordinaire, on voulait entendre ce langage pittoresque et plein de cœur, unique, même sur le *forum* de Marseille, par la hardiesse originale de ses images, par l'inimitable énergie de son vocabulaire provençal.

Babeau fit de sa vie nouvelle une éclatante réparation de sa vie ancienne. Son premier mouvement fut d'aller à ses compagnes demander publiquement pardon des mauvais exemples qu'elle avait donnés et des violences qu'elle leur avait fait supporter.

« Vous avez perdu beaucoup d'âmes, lui avait dit le Père, il faut maintenant en ramener à Dieu un grand nombre. » Cette femme généreuse fit aussitôt servir son influence à l'apostolat. De nouveau, elle s'humilie des mauvais traitements dont elle a été coupable envers ses compagnes. Ensuite elle les presse plus efficacement d'imiter son exemple et d'aller demander au Père la rémission de leurs péchés. Chaque jour régulièrement elle amenait au confessionnal cinq ou six nouvelles conquêtes, un plus grand nombre quelquefois. Plus d'une, entraînée d'abord par une sorte de violence irrésistible, après l'accueil du bon Père s'en revenait heureuse, et à son tour amenait sur ses pas de nouvelles converties. Le marché, qui était jusqu'alors le théâtre de rixes incessantes, fut tout à coup pacifié. Si un différend s'élevait, Babeau se rangeait au bon parti et avait bientôt apaisé la querelle. Ce fut une transformation, une véritable révolution dans les halles. Les transactions s'y faisaient paisiblement. Nulle part ce langage grossier, assai-

sonné d'injures et de blasphèmes, dont le marché marseillais offrait auparavant l'idéal.

Aussi le nom du P. Barrelle était en bénédiction. On ne l'appelait que *notre Père* ou *notre bon Père*. Ce nom lui appartint bientôt à un autre titre.

Il importait d'assurer la durée de ces résultats miraculeux. A ces âmes bonnes, mais jusque-là peu instruites de leurs devoirs, il fallait ouvrir une école de sagesse chrétienne ; à ces cœurs faibles encore dans le bien il fallait un appui, à ces premiers élans de vertu un stimulant qui les soutînt et les fît grandir. La pensée d'une association chrétienne entre ces âmes que le Seigneur venait d'unir déjà dans une même grâce de conversion, se présenta naturellement. A l'OEuvre des hommes, mais dans une sphère inférieure, correspondit, pour les femmes du peuple, la Congrégation de Sainte-Anne. En moins de deux ans, l'association prit un développement prodigieux. Elle comptait ses membres par centaines quand le Père la remit en d'autres mains.

Il avait organisé l'OEuvre, réglé les pratiques, établi les réunions hebdomadaires où elles venaient ponctuellement s'instruire de leurs devoirs. Les fêtes, les chants, la petite hiérarchie intérieure, les règles particulières des dignitaires de l'OEuvre, tout fut par lui prévu et soigneusement déterminé. Il alla jusqu'à composer plusieurs cantiques en l'honneur de sainte Anne, leur patronne, et ce sont encore ceux-là que l'on chante aux réunions. Quelques-unes furent chargées d'office, au nom de la congrégation, de visiter les

associées malades et de leur porter au besoin des secours pris sur les fonds de l'Œuvre. Une direction tracée de la main du Père instruisait les visiteuses à s'inspirer de l'esprit de charité, de prudence et de zèle.

Dans les réunions périodiques du jeudi, le bon Père exposa l'historique du culte de sainte Anne; il fit l'étude de sa vie et de ses mérites, montra sa gloire, l'étendue et l'efficacité de sa protection. Il leur expliqua les commandements de Dieu et les grandes vérités du salut, les solennités de l'Église, et parfois quelque parabole évangélique. C'était merveille de voir avec quelle noblesse et quelle condescendance paternelle il s'inclinait à leur niveau, empruntant à leurs occupations et à leurs usages des comparaisons vives et naturelles, et gravant en leur mémoire, par quelque trait historique, le résumé de la doctrine.

Avec ses chères âmes, comme il les appelait, son langage était pittoresque et populaire, entremêlé parfois de provençal, en un mot adapté au caractère et au genre essentiellement méridional de ces natures vraiment neuves, spontanées, mais dépourvues de culture. Il mettait en scène sous leurs yeux leurs défauts pris sur le vif, il imagait ses raisonnements, et ne craignait pas d'excéder en simplicité pour mieux se mettre à leur portée.

La confiance et la vénération qu'il inspirait à ses congréganistes de Sainte-Anne dépasse tout ce que nous pourrions en dire. Il faudrait exprimer d'abord toute sa bonté et sa patience lorsque, en proie aux

importunités de ces bonnes revendeuses, au cœur dévoué mais exigeant, il accueillait avec une inimitable résignation leurs turbulences indiscrètes. Que de fois on l'a vu au milieu de cet essaim, dirai-je tumultueux? la tête inclinée, les yeux baissés, le front serein, un sourire d'ineffable condescendance répandu sur les lèvres! Il semblait dire : Seigneur, mon heure est venue; subissons tout en silence. En effet, il n'avait guère qu'à écouter et à modérer le torrent. Peu à peu il disciplina cette fougue provençale. Ce n'est pas sans des actes nombreux et méritoires de renoncement et d'humilité.

Un jour il expliquait la nécessité pour toute âme chrétienne de réparer ses pertes incessantes. Il la comparait à un vaisseau faisant voile pour l'éternité; puis montrant à leur imagination ces *carcasses* de navires éprouvées par les orages, ramenées au chantier pour réparer leurs avaries, il faisait voir ce que devient l'âme la plus parfaite si elle néglige de réparer ses forces. Isolée de la comparaison, l'expression du Père parut une injure à ces bonnes femmes; s'appliquant à elles-mêmes le terme dont le prédicateur s'était servi pour désigner la coque du navire, elles se crurent outragées. Grand émoi, douleur violente comme tous les sentiments de ces vives natures; rien ne les consolerait du mépris que leur Père avait conçu pour elles.

Mille échos rapportèrent à ses oreilles l'effet inattendu produit par une parole si inoffensive. A la réunion suivante, le P. Barrelle monte en chaire

portant sur son front la tristesse. Il explique sa parole, il s'étonne que ses filles de Sainte-Anne aient pu le croire capable de les outrager, lui qui avait toujours été leur Père, lui qui depuis si longtemps se sacrifiait pour elles, qui pour elles donnerait sa vie. Eh! quelles plus grandes marques d'estime pouvait-il leur donner que son dévouement de tous les jours? Cependant, puisque involontairement il les avait affligées, il leur en demandait humblement pardon. Mais dès les premières paroles, tout nuage avait disparu, et quand le bon Père en vint aux excuses, l'auditoire entier était en larmes. Cet incident ne fit qu'accroître en faveur du saint homme l'amour et la vénération.

Le 2 juin 1845, le P. Barrelle donna la première retraite à la congrégation de Sainte-Anne. Elle se termina par l'inauguration de la belle statue de la sainte, que les congréganistes portent aujourd'hui encore dans les processions. C'était le 8 juin. Mgr de Mazenod vint présider la cérémonie. Lorsque le P. Barrelle eut prêché devant Sa Grandeur avec son zèle accoutumé, Monseigneur, prenant à son tour la parole, fit devant toute l'assemblée un éloge pompeux de leur saint directeur. Caché derrière la statue de sainte Anne, le visage dans ses mains, il était profondément humilié, et, pour ainsi dire, anéanti. Il avait tellement peur de la louange, il la jugeait tellement nuisible au succès de son ministère, qu'en sortant de là il dit confidemment à quelqu'un : — « C'est fini! Eh! quel bien désormais pourrais-je faire à Marseille? »

Le pèlerinage traditionnel de la congrégation à Notre-Dame de la Garde date aussi de cette époque. Le départ matinal, la marche silencieuse aux blanches clartés de l'aube, jusqu'au sommet de la sainte montagne, les chants pieux, la communion, la consécration à Marie, rien ne manquait dès lors à la fête, pas même ces agapes en plein air, sur les crêtes blanchies par le temps, qui dominent au loin et la grande ville et ses ports regorgeant de navires, et l'immense plaine des mers.

Nous n'avons pas de paroles capables de rendre l'attachement et la gratitude expressive de ces femmes au cœur généreux, pour celui qu'elles regardaient comme leur sauveur, et, à son occasion, pour tous les religieux de la Compagnie de Jésus. En 1845, des interpellations contre les Jésuites, à la Chambre des députés, firent courir à nos maisons de France d'imminents périls de dissolution. Informées de ces menaces de dispersion, les femmes de la halle organisèrent une garde constante aux abords de la résidence des Pères, décidées à garder à tout prix leurs bienfaiteurs et à les préserver contre toute agression. Le P. Barrelle dut même aller rassurer la préfecture, qui redoutait de leur part quelque violente manifestation.

Il vint un jour à leurs oreilles que le P. Barrelle était destiné par son Provincial à une autre résidence. Elles ne se firent point faute de protestations et de plaintes; mais leurs réclamations demeurèrent sans effet. Ayant donc appris tout à coup que le Père était déjà dans la voiture publique, elles accoururent

en foule, environnèrent la voiture, et, malgré les efforts du cocher et du conducteur, elles déclarèrent que la diligence ne partirait pas que le Père n'en fût descendu. Que si quelqu'un à Marseille voulait lui faire de la peine, elles étaient là pour le défendre. Force fut bien au bon Père de descendre et de demeurer encore avec ces braves chrétiennes.

Une députation de Sainte-Anne se rendit à Lyon, auprès du supérieur de la province. Ému de cette touchante démarche, il ne tint pas contre leur éloquence et leur dévouement. Pour cette fois elles eurent la victoire. Aussi lorsque, plus tard, son départ eut été décidé, le Père Barrelle eut-il soin de le couvrir du silence le plus absolu.

Babeau fut longtemps présidente de la congrégation de Sainte-Anne. Elle porta dans le bien quelque chose de sa nature impérieuse, que la grâce avait terrassée sans la détruire. On comprend quelles violences cette femme, une fois entrée dans le bon chemin, eut à se faire pour dompter son caractère emporté.

Peu après sa conversion, elle entendit un jour une femme critiquer un sermon du P. Barrelle. C'était la blesser au plus sensible du cœur. Après s'être contenue quelques instants, bientôt n'y tenant plus, elle court au confessionnal du Père, et, toute au sentiment qui la possède : — « Père! Père! encore un! s'écrie-t-elle. Il faut que vous me permettiez d'en donner encore un, un seul; ce sera le dernier! » Le Père essaye de la calmer, la fait expliquer, et com-

prend enfin qu'il s'agit d'un soufflet à donner à la coupable. L'émotion de Babeau était trop violente pour qu'il fût possible de lui proposer directement un acte de vertu. — « Voulez-vous, mon enfant, dit le bon Père, faire quelque chose pour moi? — Oh! oui, Père, de tout mon cœur! Pour vous je donnerais mon sang. — Eh bien, mon enfant, vous ne donnerez pas de soufflet; vous irez au contraire acheter quelque chose chez cette femme et vous lui parlerez très-gracieusement. » Babeau se soumit, non sans grand effort, et fit à la lettre ce que son bon Père exigeait.

Il semblait que le P. Barrelle appartînt à elle seule. « Mon bon Père Barrelle », disait-elle sans cesse; sans soupçonner que cela pût lui déplaire et que ce fût déplacé. Les mœurs franches, les allures sincères du Midi faisaient paraître moins étrange une reconnaissance si démonstrative et n'en laissaient voir que le côté expressif.

Babeau savait que les Pères de la Compagnie vivent au jour le jour, sur les fonds de la Providence. Elle ne manquait donc pas, chaque matin, d'aller chez les autres revendeuses demander des provisions pour le bon Père. S'il quittait Marseille pour une course apostolique, Babeau se trouvait à la voiture avec des paniers garnis de mille choses, ce qui causait toujours au Père une grande confusion; mais quelles que fussent ses observations, ses refus et ses défenses, la reconnaissance de Babeau était incorrigible. — « Quand il m'a convertie, disait-elle, il a pris tout le mauvais que j'avais sur le cœur, il faut

bien que je lui donne aussi quelque chose de bon. » Même quand le P. Barrelle eut quitté Marseille, la sollicitude de Babeau suivit le Père dans d'autres résidences. Elle économisa pendant plusieurs années, afin de pouvoir faire le voyage d'Avignon et revoir son bon Père.

De temps en temps, par l'intermédiaire de quelque plume charitable, elle donnait de ses nouvelles au P. Barrelle. Celui-ci lui répondait toujours avec une extrême délicatesse, et ses lettres étaient lues dans tout Marseille. Babeau voulait faire part à tout le monde de son bonheur. Elle arrêtait même la voiture de Mgr de Mazenod pour lui faire lire les précieuses lettres; ce bon évêque laissait faire et la félicitait d'avoir un si saint Père; car il gardait au P. Barrelle la plus affectueuse estime.

A part une retraite qu'il vint prêcher à ses congréganistes de Sainte-Anne, et le Carême qu'il donna à la mission de France en 1847, le P. Barrelle repassa rarement à Marseille et toujours dans le plus strict incognito; car il craignait le bruit que les femmes de la halle auraient fait de sa présence. Une fois pourtant, comme il allait dans le Var pour y prêcher une retraite, au moment où il se rendait à la diligence, tout à coup, au détour d'une rue, il se trouve face à face avec Babeau. On ne peut décrire la stupéfaction de cette femme, l'émotion parut lui avoir ôté la parole. Elle aurait voulu s'avancer vers le Père; mais elle connaissait sa défense sévère et sut comprendre, à ses yeux, qu'il voulait la maintenir dans la circon-

stance présente. Elle se contenta donc de le suivre de loin, et alla s'asseoir sur la marche extérieure d'une maison, à trente pas du bureau des voitures publiques. La voyant là tout en pleurs, la tête basse, le Père, profondément touché, dit à un ami, témoin de cette scène : — « Quel cœur d'or a cette femme! »

Babeau était d'une charité peu ordinaire. En toute rencontre, elle secourait sans hésitation ses amies et ses connaissances. Un jour, elle se dépouilla d'une somme importante nécessaire au soutien de son petit commerce. Cette somme ne lui fut pas rendue à temps; elle se trouva alors dans une grande gêne, et sa raison commença à s'affaiblir.

Le P. Barrelle ne l'oublia pas; il lui garda un souvenir paternel et intéressa à son sort la charité de quelques nobles cœurs.

« Voilà donc, écrivait-il à son sujet, voilà ma pauvre Babeau dans une position d'esprit et de corps qui inspire bien des craintes. Je vous le dis en vérité, mon cœur de père va demander à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère de prendre au plus tôt cette pauvre enfant. J'ai la confiance qu'il m'exaucera en vue de son âme, qui m'est bien chère. Permettez-moi de la recommander à votre charité. »

Et encore : « Quelques mots pour votre charité envers ma pauvre Babeau, dont l'état actuel est pour moi vraiment comme une meule qui me pèse sur le cœur et qui le broie. Oh! j'espère bien que mon bon Maître exaucera ma prière et qu'il soutiendra jusqu'à la fin cette chère enfant, soit pour le spirituel, soit

pour le temporel. Vous, ma fille, aidez-la de votre mieux, je vous en supplie; et si je pars de ce monde pour aller à l'autre, plus tôt qu'on ne le pense et qu'on ne s'y attend, veuillez aussi, de votre mieux, me remplacer auprès d'elle par vos encouragements.»

Babeau contribua à une autre œuvre de zèle fondée par le P. Barrelle, et qui n'a pas moins d'importance que la congrégation de Sainte-Anne et le Cercle religieux. C'est la *Conférence de Saint-Joseph,* association d'ouvriers aujourd'hui très-florissante et qui contribua puisamment à maintenir en honneur dans la ville de Marseille la pratique de la religion.

La congrégation de Sainte-Anne était déjà bien établie, lorsque le P. Barrelle dit à Babeau : — « Vous m'avez aussi amené beaucoup de femmes, maintenant, mon enfant, il me faut des hommes, afin qu'ils donnent aussi le bon exemple; cherchez-en. » Babeau s'excusa d'abord; cédant ensuite, elle amena Joseph, qui était devenu son mari par les soins du Père. Joseph était un homme loyal, qui se donna franchement au bien et devint un apôtre zélé. Il détermina plusieurs de ses amis à faire comme lui.

Ce fut le commencement de l'œuvre de Saint-Joseph, qui compte aujourd'hui deux mille membres. Tous les dimanches soir ils se réunissent dans l'église de la Mission pour prier ensemble, chanter les louanges de Dieu et entendre une conférence religieuse qui les instruit de leurs devoirs. Le premier dimanche de chaque mois, une communion générale en réunit un grand nombre à la table sainte.

Par une délicate attention de la Providence, le P. Barrelle se trouva de passage à Marseille lorsque Joseph allait mourir. Il accourut chez Babeau, qui le demandait à grands cris. A peine l'eut-elle aperçu qu'elle se jeta échevelée à ses pieds, le conjurant de guérir son mari. Il la calma, assista aux derniers moments de Joseph, et consola cette veuve éplorée.

Au mois de mai 1843, le P. Barrelle prêcha dans l'église de la Trinité le mois de Marie. La sainte Vierge fut l'unique thème de toutes ses instructions; mais il les faisait précéder d'une glose sur quelque sujet pratique de la vie ordinaire. Il excellait dans ces peintures. Quand ensuite il commentait un mystère ou une vertu de Marie, sa piété s'y complaisait sensiblement, et c'était un charme de l'entendre. Il sentait son auditoire encore plus souple à sa parole que lorsqu'il touchait aux mystères de la Divinité même; aussi laissait-il parler sans contrainte sa tendresse filiale. Un jour il expliquait la vie de la Vierge sainte à Nazareth, il peignait au naturel l'intérieur de la sainte Famille : on aurait dit qu'il y avait été admis, on croyait tout voir; peu à peu son cœur s'enflamma, et son accent semblait n'avoir plus rien d'humain lorsqu'il s'écria : « Mes frères, je l'ai vue à Lorette cette chambre de la très-sainte Vierge;... ces murs sacrés, je les ai baisés!... » Que ne fit-il pas entendre alors? Mais on était hors de soi, l'auditoire avait suivi les élans de son âme.

Le lendemain il fut malade, c'était le 14 mai. Un de ses confrères dut achever le mois de Marie.

Or, le matin même, d'une manière moins vive mais non moins intime, en clôturant par la parabole du Bon Pasteur le cours annuel des homélies à la Mission de France, il avait inondé les fidèles d'une sainte suavité. Ces homélies, qu'il faisait ainsi le matin, encore sous l'impression de sa messe, avaient un cachet particulier : c'était une onction communicative. On eût dit Notre-Seigneur en personne, le Père semblait n'être que comme son ombre. En avançant dans la journée, on le retrouvait davantage lui-même.

Un grand nombre de prédications détachées et dix à douze retraites dans l'année occupèrent les intervalles que pouvaient laisser dans cette vie l'œuvre des hommes, les congrégations de Sainte-Anne et de Saint-Joseph, les homélies et les grandes stations. Dans le courant de l'été, le P. Barrelle commença à donner des retraites ecclésiastiques; nous y reviendrons plus tard.

Au commencement de l'hiver, le Père reprit ses prédications à Marseille. Pendant l'Avent de 1843, qu'il donna à la paroisse de Saint-Martin, il s'attacha à retracer les caractères de saint Jean comme précurseur du Messie par la pénitence. La neuvaine de Noël fut sanctifiée cette fois encore par de délicieuses instructions sur les *antiennes O*. Mais, de surcroît, elle fut remplie par les catéchismes, célèbres dans le monde pieux de Marseille, que fit le Père aux petits enfants.

« Je ne sais, dit à bon droit le P. Corail, qui re-

cueillit plus tard cette gracieuse succession, je ne sais s'il y a dans tout l'Évangile quelque chose de plus aimable, de plus charmant que ces circonstances de la vie du Sauveur, où tandis qu'il était suivi et assiégé de la foule avide de sa parole et de ses bienfaits, de tout petits enfants couraient aussi après lui et se glissaient à travers les rangs pressés, pour s'approcher du bon Maître et avoir leur part de ses enseignements et de ses bénédictions. Vainement les apôtres, un peu fâchés d'une indiscrétion si peu timide, ou redoutant leur mobile et bruyante légèreté, voulaient-ils écarter leur présence importune : « Laissez, disait Jésus, laissez venir à moi les petits enfants. » Et ce Dieu incarné, dont la charité n'oubliait personne, avait pour eux des encouragements et des bénédictions, et même des embrassements et des caresses. Il faut dire que lui-même, en se faisant semblable à nous, s'était fait d'abord semblable à eux : il avait été naissant, petit, emmaillotté; il avait eu un berceau, des langes, du lait, les tendresses et les baisers d'une Vierge mère.

» C'est sous la délicieuse et sainte inspiration de ce double souvenir de l'amitié de Jésus pour les enfants et de la divine enfance de Jésus, qu'un bon religieux dont les enfants et leurs mères gardent encore la précieuse mémoire, le R. P. Joseph Barrelle essaya de fonder, il y a cinq ans, une intéressante congrégation de petits garçons et de petites filles sous le patronage si attrayant de l'Enfant Jésus.

» Le grain de sénevé, tout minime à son origine,

grandit bientôt. Le germe était bon, les tiges auxquelles on l'avait emprunté étaient riches en séve de vertu et de zèle; la chaude culture de la charité sacerdotale le développa avec aisance et bonheur.

» Les soins amis du prêtre fondateur durèrent deux ans, après lesquels ce trésor enfantin et sacré fut remis en des mains fraternelles [1]. »

S'inspirant des pensées de saint Ignace et de l'exemple de nos devanciers, ne cédant pas moins à ses attraits personnels pour l'âge innocent et candide, le P. Barrelle avait donc voulu devenir le docteur des petits enfants. Quelques enfants choisis furent les prémices de cet apostolat nouveau. Les développements furent rapides. Quand l'œuvre eut grandi, on voyait ce grave auditoire de cinq, quatre et même trois ans, s'empresser dans la chapelle des Pères, et petits garçons et petites filles prendre place sur deux rangées distinctes. Les parents les amenaient souvent eux-mêmes et formaient couronne autour d'eux. Le Père, venu, lisait le résultat des billets que chacun avait apportés : notes de conduite, narré des actes faits pour le *petit Jésus*. Il y en avait de temps à autre qui étaient surprenants et marquaient une vertu qui devançait leur âge. Ensuite le Père interrogeait sur l'instruction précédente; enfin il parlait du *bon Jésus* de manière à ravir ces petites âmes [2].

[1] Rapport sur la congrégation de la Sainte-Enfance, en 1848.

[2] On assure que c'est le P. Barrelle qui a popularisé à Marseille, même parmi les parents peu chrétiens, l'habitude de parler aux enfants du *bon Jésus*.

Nul, s'il ne l'a entendu en semblable circonstance, ne peut se faire une idée de l'attrait naïf de ces instructions. Il trouvait des mots charmants, des comparaisons délicieuses, des images qui ravissaient d'aise. Ce cœur fervent se trouvait en communication avec l'innocence, et sa sainteté à l'unisson de ces âmes pures : il était dans son milieu, il jubilait.

Pour les grandes personnes qui assistaient à ces réunions, quelles lumières sur leurs propres devoirs! quelles leçons sur la manière de développer l'amour divin dans de jeunes âmes! Ce catéchisme, disaient les mères, nous fait beaucoup plus de bien qu'à nos enfants.

Ces enfants sortaient de là tout de feu pour l'Enfant Jésus. Plus rien ne leur coûtait de ce qui leur était demandé; ils ne rêvaient plus que l'instruction du jeudi, et ils aimaient le bon Père jusqu'à des déclarations souvent fort amusantes. Il y en avait qui voulaient mourir le même jour que lui, afin d'entrer avec lui en paradis; d'autres voulaient demeurer toujours avec lui; tous avaient pour lui un véritable culte de tendresse, car ils sentaient, dans son ton et dans ses manières paternelles, cet amour vrai de leur âme innocente auquel leur instinct ne se trompait pas.

La plume de l'un de ses successeurs va nous en fournir une preuve. Certes, nul plus que le P. Corail n'a possédé la magie du langage gracieux. A travers son élocution abondante et choisie étincelaient l'image, l'esprit, la sensibilité; son style était une harmonie, sa narration un spectacle, un drame; sa pensée sa-

vait éclore vive et nuancée comme une opulente peinture; il avait pour l'enfance un charme fascinateur.

Or ce prestige, même après un laps de deux années, n'avait pas amoindri au cœur des enfants la douce image du P. Barrelle. Voici comment le P. Corail appuie d'un fait notre assertion :

« J'arrivais à peine de Lyon, où j'étais allé prêcher une station, tandis que le R. P. Barrelle était venu la prêcher à Marseille : c'était en 1847. Chacun de nous, après son ministère, était rentré dans sa résidence respective. Je venais de dire la messe. Un enfant que j'affectionnais beaucoup, enfant original, enfant terrible au suprême degré, bon d'ailleurs, intelligent, plein de foi, et dont la famille avait mon estime et ma sympathie, entra dans la sacristie de la Mission de France. Il s'approche de moi avec son bon papa; son regard semble être surpris, curieux, comme s'il se fixait sur un étranger. — « Eh bien, » mon Paul, lui dis-je en l'embrassant, on dirait que » vous ne me reconnaissez pas? — Oh! si, mon Père, » je vous reconnais. — Et qui suis-je? — Le Père Co- » rail. — Je comprends, le Père Barrelle est venu; il » m'a fait oublier. — Oui, j'aime plus le Père Barrelle » que vous. — Que dis-tu, Paul! fit aussitôt le grand- » père, un peu confus de la naïveté de son petit-fils. » — Maman aussi préfère le Père Barrelle, parce qu'il » parle plus souvent que vous du petit Jésus. (Le » grand-père était désorienté, décontenancé.) — Mon » enfant, j'aime votre franchise... Le Révérend Père

» Barrelle mérite à tous égards vos préférences. Ce-
» pendant j'espère que vous me donnerez un petit
» coin dans votre cœur à côté de lui. — Oui, j'ai
» dans mon cœur deux places pour les Pères, une
» grande et une petite; la grande pour le Père Bar-
» relle, la petite pour vous. Quand le Père Barrelle
» n'y est pas, je vous mets à la grande, mais quand
» le Père Barrelle revient, je lui rends la grande, et
» il faut vous contenter de la petite. » Ce fut la réponse textuelle de mon petit interlocuteur. C'est que le P. Barrelle était tendrement aimé des enfants, vénéré des parents, en odeur de sainteté auprès de tous. »

La neuvaine de Noël, dont nous avons parlé plus haut, se fit en toute solennité par les congréganistes de la Sainte-Enfance. Le charmant catéchisme eut lieu tous les jours; il y eut confession générale au Père, et il inspirait une telle componction que l'on pourrait citer de ces petits pénitents qui sortaient d'auprès de lui tout sanglotants de regret. Une belle procession dans la chapelle couronna la neuvaine, et le bon Père mettait à toutes ces cérémonies l'importance d'une fête solennelle.

Des hommes graves surent trouver des blâmes pour ce qu'ils appelaient une perte de temps. Un homme comme le P. Barrelle devait-il consumer de précieux loisirs à catéchiser des enfants chez qui la raison était à peine éclose, écouter l'aveu de leurs fautes, susciter par mille industries leur piété naissante, lire et même transcrire, pour en relever l'importance, les actes de

vertu de cette jeunesse, présider enfin à tant de cérémonies? Cela dépassait la sagesse humaine. Eh! sans doute; mais la sagesse divine donnait à l'apôtre de l'innocence de tout autres lumières sur l'excellence des cœurs purs, sur la docilité de leurs naissants instincts à s'inoculer la vertu, et l'avenir justifia par des fruits précieux la culture amoureusement prodiguée par le saint homme.

Le même zèle fraternel qui recueillit la succession de la congrégation de Sainte-Anne a accepté depuis l'héritage de la congrégation de la Sainte-Enfance, et après plus de vingt ans, ces deux œuvres prospèrent dans ces mains habiles et dévouées.

CHAPITRE XX.

MARSEILLE : OEUVRES DIVERSES.

Prédications diverses. — Le confessionnal. — La retraite du mois. — La chapelle du Bois Anglais : le P. Barrelle reçoit une effusion du Saint-Esprit. — Gothon, ou le berger de Taulère.

En 1844, le Carême du P. Barrelle fut prêché à la Mission de France. Le matin, le prédicateur donna aux dames une série d'instructions pratiques sur leurs défauts, leurs devoirs et leur apostolat.

Malgré l'austérité du fond, et quoiqu'il eût rompu en visière à l'esprit du siècle, ce n'était pas un prédicateur chagrin et fougueux. Lorsqu'il s'adressait aux dames, il ne ménageait pas leurs défauts, il n'atténuait pas la doctrine, mais il usait dans la manière de délicatesse et de suavité. Difficilement trouverait-on une parole plus souple à tous les besoins de l'auditoire; elle se modifiait à toute forme et à toute nuance : rationnel et parfois d'un sel mordant avec les esprits raisonneurs, grave avec les hommes, populaire avec les femmes de la halle, ingénu avec l'enfance, courtois avec les dames, il était tour à tour tout ce qu'on voulait, excepté en capitulation avec l'esprit du monde et les exigences humaines.

Jamais mieux cependant il n'était dans son centre que lorsqu'il pouvait toucher aux mystères de la vie

intérieure. Il en trouvait l'occasion propice dans certaines stations de piété. Par exemple, lorsque, en préparation à la fête du Patronage de saint Joseph, il donna un triduum d'instructions où il peignit en traits de feu la foi vive, l'invincible espérance et l'amour sans bornes de ce bienheureux patriarche. De même dans le mois de Marie qu'il prêcha de nouveau à la Trinité, en 1846, et où il continua de développer la vie et les vertus de la sainte Vierge. Quand il en venait à ces mystères de vie cachée, tout son être respirait quelque chose de plus céleste et ses lèvres laissaient échapper la flamme.

L'Avent de 1844 fut donné à Marseille dans l'église de Saint-Théodore, celui de 1845 dans celle de la Trinité. Cette même année, le P. Barrelle fut appelé à Toulon pour le Carême, qu'il donna à la Major. C'est là, dit-on, qu'il fut guéri subitement d'une extinction de voix en invoquant sainte Véronique Giuliani. On l'entendit à Saint-Michel de Bordeaux pendant le Carême de 1846.

Outre ces grandes stations, les homélies, les instructions hebdomadaires aux hommes, aux dames de la halle, aux petits enfants, outre un grand nombre de discours détachés et de circonstance, indépendamment des retraites ecclésiastiques qui occupaient la saison d'été, le fidèle ouvrier de la vigne évangélique donna de nombreuses retraites. Nous citerons le petit séminaire du Sacré-Cœur, où il avait achevé le cours de ses études classiques, l'œuvre de la Jeunesse, fondée par le vénérable M. Allemand; les Messieurs

de l'Étoile, Protecteurs des orphelins du choléra; les dames patronesses du Refuge; chez M. Fissiaux, les Dames dites du Choléra; les Demoiselles protectrices des orphelines; les servantes enfin, qu'il évangélisa plusieurs fois, car donnant à tous, comme l'Apôtre, le tribut évangélique, il s'appliquait à n'être redevable à personne. L'OEuvre de Sainte-Élisabeth et l'œuvre des Savoyards réclamèrent le concours de sa parole. Il évangélisa plusieurs pensionnats de la ville et bon nombre de couvents : Nazareth, les Sœurs de Saint-Charles, les deux Visitations, les Dames du Sacré-Cœur; en un mot, il était partout, il était à tous, toujours ardent et toujours calme, constamment épuisé de forces et toujours infatigable.

Durant quatre ans à Marseille, la majeure partie de l'année, il prêcha deux, quatre et jusqu'à six fois par jour, et il ne se répéta jamais. Cependant la variété de sa parole ne tenait pas à la multiplicité des horizons qu'elle embrasait. Le champ où se mouvait son éloquence était restreint aux devoirs fondamentaux de la vie chrétienne, à certaines vérités capitales qu'il inculquait sans cesse aux âmes et sous des formes infinies. Ses discours tiraient leur intarissable nouveauté, au dehors, des sources scripturaires, inépuisable mine, familière à son cœur comme à sa pensée; au dedans, de la surabondance de sa piété et de la plénitude de l'esprit de Dieu. La doctrine sacrée, en passant par sa bouche, gardait pour ainsi dire un visage toujours uniforme, mais elle recevait de la chaleur surnaturelle de son âme une physionomie toujours

neuve, toujours inattendue, qui saisissait les cœurs.

Quelque chose de plus mystérieux encore se passait au confessionnal. Mais d'abord notons en passant un détail édifiant de cette humble existence. Le P. Barrelle était si haut dans l'estime publique que, sans sa profonde humilité, il aurait été l'homme important de la communauté. On ne voyait que lui, on ne voulait voir que lui. C'est pourquoi il se plaisait à faire publiquement acte de soumission devant le supérieur, plus jeune que lui, qui gouvernait la maison. Le soir donc, quand sonnait l'*Angelus*, souvent le bon Père était encore assiégé de monde. Son cœur souffrait de les renvoyer sans les entendre. Vis-à-vis de son confessionnal se trouvait celui du supérieur. Celui-ci se retirait ponctuellement au son de l'*Angelus*. Alors le P. Barrelle, sortant de sa case, arrivait devant lui, ôtait respectueusement sa calotte, s'inclinait et demandait l'autorisation de rester, puis revenait humblement au travail.

Un attrait du ciel conduisait les âmes au saint directeur. Nous ne parlerons pas de cette clientèle élégante qui s'empressa d'abord, curieuse de s'entretenir avec cet homme étonnant. La diversité des inclinations et des instincts eut bientôt établi un judicieux discernement. Celles qui suivaient la pente de la grâce se groupèrent autour du sage directeur; celles qui eurent peur de la vertu se dispersèrent comme un essaim dont on a ravagé la ruche. Les âmes avides de Dieu et désireuses de la perfection vinrent instinctivement et lui durent de grands pas dans les voies de

Dieu. Il sondait dans les profondeurs les plus ignorées, il surprenait par ses lumières surnaturelles, lisait avec une précision prophétique au sein des consciences et les dévoilait à elles-mêmes.

Un jour une bonne chrétienne, dont la vie intérieure était tout unie et sans inégalités, fut éclairée tout à coup sur une circonstance de sa vie passée qu'elle n'avait pas remarquée jusqu'alors. Elle se promit d'en parler dans sa confession prochaine. Or, elle venait de faire son accusation habituelle, et l'incident, oublié depuis quinze ans, échappait cette fois encore à son souvenir. — « Mon enfant, lui dit inopinément le P. Barrelle, n'avez-vous pas à accuser telle circonstance ? — Ah ! mon Père, je voulais vous en parler. Mais comment avez-vous songé à une chose si précise, si personnelle, et dont je ne m'étais pas avisée jusqu'ici ? » Le bon Père se contenta de sourire et lui donna les conseils convenables.

Un autre jour, c'était pendant le jubilé de 1847, il envoie avertir une inconnue, arrêtée loin du confessionnal par la foule qui l'assiége. Il impose silence aux empressements de ses pénitentes : — « Entrez, mon enfant, profitez. » Et l'étrangère se confesse, tout émue de voir deviné son désir, qu'elle n'a dit à personne, au moment où, pressée de repartir, elle allait forcément en faire le sacrifice.

Une autre fois, c'est une personne qui se trouvait conduite dans les voies extraordinaires de la grâce. Rebutée de ses guides et traitée d'insensée, elle ne savait à qui s'ouvrir, à qui demander conseil. Enfin,

sur la réputation de sagesse du bon Père, elle vient s'adresser à lui. Mais le confessionnal est encombré; le Père aura-t-il bien le loisir de l'écouter? Pourra-t-elle se faire connaître suffisamment? Remplie de crainte, elle persiste cependant. Son tour arrive enfin. Or, à peine elle a dit son *Confiteor*, avant même qu'elle ait prononcé une parole, le bon Père la rassure, lui explique son état, lui dévoile ce qu'elle éprouve, les causes, les circonstances, la conduite à suivre, en un mot lui révèle son âme. Elle écoutait muette d'étonnement. — « Vous voyez, ajouta le saint homme, répondant à ses objections secrètes, vous voyez qu'un directeur n'a pas besoin de longues explications pour connaître les âmes que Dieu lui envoie. Rassurez-vous, mon enfant, et ne craignez pas non plus que je refuse de vous entendre parce que j'ai beaucoup de monde; j'aurai toujours le temps de vous écouter. » Elle sortit de là non moins pleine de joie que de surprise et d'admiration, et raconta le fait au témoin de qui nous l'avons appris.

Ainsi voyait les âmes dans la lumière de Dieu ce directeur vraiment éclairé, et s'il ne les dévoilait pas toujours à elles-mêmes d'une façon si surprenante, toujours il portait au fond des consciences de limpides clartés. Une interrogation, un avis, un mot lui suffisait : toute âme humble et droite sortait d'auprès de lui remplie de recueillement et de sécurité, et chaque fois plus attachée à Jésus-Christ.

Nous aurons lieu plus tard de parler plus au long de ce directeur accompli.

Parmi les prêtres de Marseille, existait en ce temps-là une pratique merveilleusement propre à soutenir la ferveur sacerdotale. Ce fut sous l'influence de M. Chaix, vicaire général du diocèse, que s'établit en 1830, parmi le clergé, l'usage assez universel alors de la retraite du mois. A un jour déterminé, des groupes de trente à quarante ecclésiastiques, sous la conduite de l'un d'entre eux, se réunissaient pour vaquer à la prière et aux saintes méditations. Quelle préservation puissante, quel stimulant de la vertu et du zèle dans cette admirable pratique! Plût à Dieu qu'elle s'établît partout! A Marseille elle subsiste encore, quoique moins générale aujourd'hui; mais elle révèle dans ces prêtres vertueux un esprit vraiment sacerdotal et un sincère amour de leur sanctification.

Le P. Barrelle fut chargé de présider un de ces groupes. Ceux qui en firent partie nous assurent que nul ne fut jamais plus apprécié. Il allait passer la journée dans cette thébaïde d'un jour. On écoutait ses exhortations, on épanchait en son cœur les confidences intimes, avec une candeur d'enfant; on venait s'inspirer de ses conseils; ses avis étaient reçus comme des oracles. A travers des réponses pleines de science, perçait une humilité tellement sincère, que l'influence de sa sagesse le cédait encore à l'autorité de sa vertu. Science de Dieu, modestie, onction de l'amour, douceur paternelle, tout concourait à lui livrer le cœur de ces dignes prêtres. Ils se retiraient emportant d'abondantes lumières et une sainte suavité.

Pendant le séjour du P. Barrelle à la résidence de

Marseille, la maison du Sacré-Cœur, à Saint-Joseph, fut particulièrement l'objet de son zèle. Là, plus qu'ailleurs peut-être, car il se livrait davantage, on eut lieu d'admirer son union avec Notre-Seigneur et son désir de le faire régner dans les cœurs. Ce désir éclatait dans ses exhortations, dans sa direction, dans ses moindres paroles; il n'en est pas une qui n'obéît à cette loi de ses affections et qui s'écartât un instant de Jésus-Christ et de la nécessité de l'aimer. On eût dit qu'il avait fait un pacte avec ses lèvres pour ne parler que de Jésus-Christ; en vérité, il ne savait parler d'autre chose. Ailleurs, sa pensée semblait en pays inconnu; dans l'amour de Jésus-Christ elle se retrouvait heureuse, comme en un lieu familier où l'on a toujours habité. De ce désir naissait une sollicitude infatigable pour les âmes qu'il voulait conduire à une connaissance plus parfaite du divin Sauveur, et de la connaissance à l'amour.

Nous remettons à plus tard d'expliquer sa manière dans les retraites, soit aux religieuses, soit aux enfants, et de dire comment l'influence divine accompagnait sa parole. Ici nous recueillons en passant quelques indices de sa ferveur.

Il y a dans le jardin des Dames du Sacré-Cœur, à Saint-Joseph, retiré loin du mouvement et du bruit, parmi des arbres toujours verts, un petit oratoire de Marie; on le nomme la chapelle du Bois-Anglais. Le Père aimait cette petite chapelle, son calme, sa simplicité et jusqu'à son étroite enceinte (elle peut à peine contenir dix personnes), comme si ce petit

espace convenait à son humilité. Là, plusieurs religieuses nous ont affirmé l'avoir surpris en oraison, le visage entouré de clarté, et d'ailleurs tellement absorbé dans la contemplation, que, malgré l'enceinte resserrée, il ne s'apercevait pas de ce qui se passait près de lui. Laissons la parole à l'un des témoins :

« Un soir, vers huit heures, la sacristine du petit sanctuaire allait en fermer l'entrée. Elle me pria de l'accompagner, car il faisait nuit et la lune n'était pas sur l'horizon. Avant d'arriver, nous distinguâmes une lueur. « C'est bien étonnant, dit la sacristine, car je » n'ai pas allumé de lampe. » Nous montâmes doucement les degrés. La porte était ouverte; le R. P. Barrelle était à genoux sur le prie-Dieu, derrière la porte; il avait le visage enflammé et brillant; cette lumière qui était au-dessus de sa tête se reflétait sur la statue de Marie, sur laquelle il fixait son regard. Nous restâmes quelques instants à le contempler. Le Père ne nous ayant point entendues et ne faisant aucun mouvement, nous sortîmes sans fermer la porte. La sacristine prévint tout bas la Mère supérieure. Elle répondit : — « Ce bon Père est un saint, » je ne suis pas surprise qu'il soit perdu en Dieu. » Elle voulait aller le voir; mais c'était l'heure de la récréation commune. L'une des religieuses me dit : — « Il ne faut pas parler de cela; ce bon Père aime » tant prier dans cette chapelle! et il y attire bien des » grâces. S'il venait à savoir qu'on l'a aperçu, il n'y » reviendrait plus si souvent. »

» A neuf heures, nous retournâmes au petit oratoire

pour le fermer. Averti cette fois par le bruit, le Père se leva, se mit à sourire et dit : — « Oh ! cette sainte » Vierge, quelle dévotion elle me donne ! » Souvent on lui avait entendu dire : — « Chaque fois que je » vais dans cette chapelle, j'y ai des consolations » sensibles. »

L'aveu avait son prix dans la bouche de l'humble religieux ; mais il n'apprenait rien à personne. Des faits révélateurs trahissaient souvent son secret.

Voici ce qui arriva le jour de la Pentecôte, en 1846. Le P. Barrelle subissait ce jour-là cette loi générale de la lutte intérieure à laquelle, si parfait qu'il soit, tout homme est redevable jusqu'à la mort, et qui devient quelquefois manifeste dans les parfaits pour l'encouragement des faibles. Il était donc sous l'empire d'une douloureuse impuissance. Or il était venu à Saint-Joseph pour y prêcher et y passer les fêtes. Grande fut la surprise lorsque, dès le matin, moins d'une heure après son arrivée, il s'informa du départ de l'omnibus et déclara qu'il voulait retourner à Marseille. Avertie de sa détermination, la Révérende Mère supérieure se rendit auprès de lui et fut frappée d'un fonds de tristesse qui ne lui était pas ordinaire. — « Quelle cause pouvait motiver un départ qui étonnerait tout le monde et qui donnerait à penser au Père Supérieur de la Mission que quelque chose de bien étrange se serait passé à Saint-Joseph ? — Je ne puis rester, répondit le Père avec une expression indéfinissable de découragement, je ne suis bon à rien, je ne puis faire aucun bien, je gâte l'œuvre de

Dieu partout où je vais, j'ai besoin d'être seul, de travailler, de prier; je partirai à pied s'il n'y a pas de voiture. — O mon Père, vous ne partirez ni à pied ni en voiture, reprit avec assurance la Révérende Mère Granon; on dirait que nous n'avons pas voulu de vous, ce qu'à Dieu ne plaise! Mais vous ne voulez point prêcher, vous voulez être seul; qu'à cela ne tienne! vous êtes souffrant, on le voit, vous vous reposerez ici. Vous aimez notre petite chapelle du Bois-Anglais, vous la trouvez solitaire et recueillie; pourquoi ne vous y retireriez-vous pas? Vous pourriez y méditer, y prier à votre aise, écrire même si vous le voulez, on y mettra tout ce qu'il faut. Personne n'ira de ce côté. Vous y serez seul avec Dieu seul. Mais, comme vous êtes souffrant, permettez qu'on aille vous porter une infusion vers dix heures et demie. »

Le P. Barrelle souscrivit à toutes ces conditions et se dirigea vers la mémorable chapelle. Que s'y passa-t-il? Dieu le sait. Mais lorsque à l'heure convenue la maîtresse de santé lui apporta l'infusion, elle le trouva tout autre qu'elle ne l'avait vu le matin. Avec une expression remarquable d'humilité et de simplicité, il lui dit : — « Demandez, je vous prie, à la Mère Supérieure à quelle heure elle veut que je prêche à la communauté, aux enfants, je suis prêt. » La Révérende Mère ne fit pas attendre sa réponse. Elle alla aussitôt régler avec lui l'heure des exercices.

La disposition du R. P. Barrelle était bien changée. Au nuage qui avait un instant assombri son front,

avait succédé une céleste sérénité. Il avait reçu, dit-il, l'abondance du Saint-Esprit. Il passa au Sacré-Cœur non-seulement le jour de la Pentecôte, mais toute l'octave, et chaque matin il faisait aux élèves une instruction sur les merveilleuses opérations du divin Esprit dans les âmes.

Il comparait l'âme à un arbre planté au bord des grandes routes, à demi brûlé par les ardeurs du soleil et couvert de poussière. La séve circule avec peine, les fruits languissent, les feuilles se dessèchent; mais une pluie abondante vient à tomber du ciel, qui lave ses rameaux et rafraîchit l'atmosphère. En un instant a disparu tout ce qui arrêtait les progrès de la végétation, l'arbre a repris sa vigueur et nous offre une image fidèle de ce qu'opère dans l'âme la présence du Saint-Esprit.

A partir de cette époque, le P. Barrelle parlait volontiers de l'Esprit-Saint, et d'une façon lumineuse.

Un autre genre de faveur lui fut ménagé par le divin Esprit dans ce même couvent de Saint-Joseph. Nous voulons parler de la rencontre qu'il y fit d'une sainte âme ignorée, qui devint pour lui comme le berger de Taulère.

Gothon, bonne fille de la campagne, était une pauvre lessiveuse qui habitait, dans l'enclos de l'établissement, une humble maisonnette. Poussée d'un sentiment de ferveur, elle avait demandé à Dieu de faire son purgatoire en ce monde. Dieu, ce semble, exauça sa prière; elle fut atteinte d'un cancer qui,

pendant dix années, lui dévora la poitrine et le bras droit. — « Il ne faut point, disait-elle, demander à Dieu ce que j'ai demandé, c'est presque tenter sa grâce ; car il faut un secours bien particulier de Dieu pour supporter les douleurs que j'endure. » Ces souffrances cependant n'altéraient point la paix et la sérénité de son âme. Au contraire, elle courait à grands pas dans le chemin de la vertu, et elle entra bien avant dans la pratique de l'union divine. Mais cachée sous des dehors grossiers, dans des occupations vulgaires, c'était une perle inconnue.

Gothon continuait son travail malgré sa douloureuse infirmité. Vint le moment où les forces manquant à sa bonne volonté, elle fut obligée de s'adjoindre une aide, pieuse orpheline nommée Rosette, qui, non contente de suppléer la malade dans son travail et dans son ménage, la pansa avec un religieux dévouement et s'attacha à son service avec une affection filiale. C'était un spectacle touchant que l'intérieur de cette humble maison.

Un jour, le P. Barrelle alla voir la malade et lui donna les secours de son ministère. Au retour, son admiration ne tarissait pas. — « Vous avez là une sainte, disait-il, vous avez un trésor ! » De ce moment il n'eut pas de plus cher délassement, après ses travaux dans la communauté, que d'aller s'entretenir avec cette âme d'élite. Il avait avec elle de longs entretiens spirituels, écoutait ravi les choses surnaturelles qu'il plaisait à Dieu de révéler à son humble servante, interprétait les avertissements symboliques

que le Seigneur lui envoyait fréquemment, lui apportait souvent la sainte communion, et plusieurs fois fit déployer à cette occasion une pompe inaccoutumée.

Le nombreux pensionnat parcourut en procession la longue allée de tilleuls et précéda le saint Sacrement dans le réduit obscur de Gothon. La communauté, avec des cierges allumés, monta l'escalier incommode qui aboutissait alors à la chambre de la malade. Le P. Barrelle était radieux; il triomphait doublement pour notre divin Maître et de l'honneur qui lui était rendu, et de le voir si parfaitement glorifié par les dispositions de cette âme privilégiée.

Les plaies de la pauvre infirme répandaient une odeur infecte; mais on respirait auprès d'elle le calme, l'humilité, la paix intérieure et ce parfum du Paradis qu'exhale une âme dont la pensée ne quitte pas le Ciel[1]. Le P. Barrelle en jouissait plus que per-

[1] Gothon avait des lumières toutes surnaturelles. Il arrivait qu'on conduisait auprès d'elle certaines élèves difficiles pour les recommander à ses prières. La malade, qui ne les connaissait pas d'ailleurs, donnait à ces enfants des avis si bien adaptés à leurs dispositions présentes, que, tout étonnées et tout émues de ce qu'elles venaient d'entendre, elles s'en retournaient remplies du désir de bien faire. Un jour, on lui conduisit une élève dont le caractère indocile était pour ses maîtresses un continuel sujet de peine. L'enfant parut surprise des paroles que lui adressa Gothon; elle commença à dominer son caractère, et donna même depuis tant de preuves de bonne volonté qu'elle fut admise peu après à recevoir la confirmation.

Le soir du jour où elle avait eu ce bonheur, la maîtresse chargée de garder les enfants confirmées les conduisit, par faveur, chez Gothon, qui ignorait la cérémonie religieuse accomplie ce jour-là. — « Oh! dit-elle en reconnaissant l'enfant qui lui avait été amenée,

sonne et admirait le travail de la grâce dans ceux qui sont petits à l'appréciation humaine.

Lorsque le P. Barrelle prenait ses repas à Saint-Joseph, il mettait toujours de côté la part de Gothon; car les faibles ressources de la pieuse femme n'allaient guère qu'au jour le jour. Puis, il lui semblait qu'il s'acquittait ainsi pour l'aliment que retirait son âme des saintes conversations de l'humble femme.

Gothon s'endormit dans le Seigneur le 26 août 1846. La semaine de sa mort, après une journée plus douloureuse que de coutume, la malade eut un instant de répit; elle s'étendit sur sa pauvre couche et sommeilla. Tout d'un coup Gothon appelle : — « Rosette, viens voir, Rosette! oh! que c'est beau! » Mais la vision ne se montra pas aux regards de la jeune fille.

Interrogée à ce sujet par le P. Barrelle, Gothon aurait répondu : — « Je me plaignais à Notre-Seigneur de tant souffrir et de donner tant de peine

oh! quel changement! Vous n'êtes plus la même! » Après lui avoir dit ce qu'il fallait faire pour conserver la grâce reçue, elle s'adressa à ses compagnes, leur donna des avis merveilleusement choisis pour leurs petites difficultés, comme si elle ne les avait pas vues pour la première fois. Chacune resta étonnée, et la maîtresse plus surprise que personne.

Une religieuse, lui faisant une visite de charité, s'apitoyait sur ses souffrances, qui ne lui laissaient de repos ni jour ni nuit. — « Il ne faut pas me plaindre, répondit Gothon. Une personne qui veut acheter un beau château est bien contente quand elle peut mettre de l'argent de côté. Plus elle en amasse, plus elle est contente. Eh bien, moi, je veux acheter le ciel. Je suis bien heureuse de souffrir beaucoup, puisque le ciel s'achète par la souffrance. »

aux autres. Notre-Seigneur m'a reproché ma plainte : « Tu ne sais pas, ma fille, ce que tu gagnes par tes souffrances. » Et il m'a montré de beaux vêtements lumineux comme il n'y en a pas sur la terre ; et j'ai vu comme un éclair des splendeurs du Paradis. »

FIN DU TOME PREMIER.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

LETTRE DE M. LE MARQUIS DE FORESTA A L'AUTEUR.

Les Tours, le 21 octobre 1868.

Mon Révérend Père,

J'attendais impatiemment la publication de la *Vie du saint Père Barrelle,* bien assuré que, tracé par votre plume, le portrait reproduirait fidèlement le modèle.

Permettez-moi de vous le dire, mon Révérend Père, mon attente a été dépassée : je ne comptais pas sur quelque chose d'aussi complet, d'aussi étendu. Je comprends que de si nombreuses recherches aient exigé du temps, et tous ceux qui ont connu, c'est-à-dire aimé et admiré le Père Barrelle, sont, aujourd'hui qu'ils ont lu sa vie, bien dédommagés de leur attente.

Les pages consacrées à Fribourg sont celles qui, naturellement, m'ont le plus intéressé. Nous y retrouvons tout à fait la physionomie de notre cher pensionnat tel qu'il était devenu grâce à l'influence vraiment surprenante du P. Préfet. Cette impression est complétement partagée par ceux de mes anciens condisciples que j'ai pu interroger à cet égard.

J'ai été témoin de la transformation opérée dès l'arrivée

du P. Barrelle à Fribourg; on peut dire qu'elle a tenu du prodige. Ainsi que vous le remarquez fort justement, sa présence comme Préfet général du pensionnat a marqué la période culminante du succès et de la gloire de cet établissement.

Votre excellent livre m'a donné l'idée d'exhumer du fond d'une armoire où il dormait depuis *trente ans* (hélas!) un journal où j'avais rapidement fixé quelques-unes de mes impressions de Fribourg. Voici un passage, entre autres, où je retrouve une appréciation trop conforme à la vôtre pour que je résiste au plaisir de la transcrire ici:

« Celui qui acheva l'ouvrage et qui, de concert avec » le R. P. Recteur, rendit le pensionnat de Fribourg le » modèle de toutes les maisons d'éducation, ce fut le » R. P. Barrelle, désigné au retour des vacances (fin » de 1833) pour remplacer le P. P... dans la charge » importante de Préfet général.

» D'une vertu extraordinaire, d'une grande austérité » envers lui-même, le Père Barrelle était pour les autres » la douceur et la bonté mêmes, et cependant il sut » prendre si vite un tel ascendant sur nous que la » moindre manifestation de sa volonté suffisait pour » mettre au pas toute la maison. A la fois vénéré comme » un saint, chéri comme un père, redouté comme un » supérieur d'une justice inflexible malgré sa bonté, il » avait au suprême degré la science du gouvernement.

» Il affectionnait d'une manière toute spéciale notre » première division, sur laquelle se réglait tout le pen- » sionnat, et plusieurs fois par semaine il venait nous » faire des conférences aussi profondes qu'instructives » et intéressantes, n'épargnant ni veilles, ni fatigues » lorsqu'il s'agissait de travailler à notre bien. Aussi

» eut-il la consolation de voir bientôt un succès complet » couronner ses efforts et le pensionnat de Fribourg » parvenir, sous le rapport de la piété, de l'excellent » esprit et de la discipline, à un point que n'avait » peut-être jamais atteint aucune maison d'éducation. »

Ces sentiments dont je retrouve l'expression plus chaleureuse encore dans d'autres pages de mon journal d'écolier, nous les avions tous à Fribourg, et nous vous sommes fort reconnaissants de les avoir si fidèlement et si dignement reproduits.

Mais je m'arrête, malgré le plaisir que j'aurais à parler de votre ouvrage, après en avoir éprouvé un si grand à le lire. Je ne veux pas, en louant l'auteur, courir le risque de blesser l'humilité du religieux.

Recevez, mon Révérend Père, l'expression des sentiments bien dévoués de votre respectueux serviteur,

Mis DE FORESTA.

II

AVIS POUR LES SURVEILLANTS

PAR LE R. P. BARRELLE.

« 1° Soyez bon religieux, et vous aurez un fond solide, tel qu'il le faut pour travailler avec succès à devenir un bon surveillant, selon les vues de la Compagnie.

» 2° Étudiez bien les règles du pensionnat, et gravez-les dans votre mémoire, parce que le devoir du sur-

veillant est de les faire observer avec toute l'exactitude possible.

» 3° Soyez confiant et ouvert avec le P. Préfet; ne craignez pas de lui dire le bien et le mal des élèves, de le consulter pour vous et pour eux en fait de surveillance, de lui exposer même les fautes que trop d'indulgence, de sévérité, de promptitude, de lenteur, vous aurait fait commettre.

» 4° Conservez-vous dans une harmonie parfaite avec ceux de vos frères qui partagent votre surveillance, afin qu'il y ait un même esprit, et en tout l'unité, sans laquelle rien n'est solide.

» 5° Ne vous ingérez en aucune manière dans ce qui n'est pas de votre ressort. Concentrez-vous dans votre division et dans la portion de travail que vous a assignée la sainte obéissance.

» 6° Aimez votre emploi : c'est Notre-Seigneur qui vous l'a donné. Ne le comparez pas aux autres, parce que l'effet de cette comparaison serait ou une préférence injuste, ou quelque autre sentiment dont le démon tirerait parti.

» 7° Aimez les croix que vous procure votre surveillance, elles sont dans l'ordre de Dieu la source d'un vrai succès : *Ad majorem Dei gloriam;* car c'est par la croix que Jésus-Christ, notre chef, a sauvé le monde : acceptez-les donc comme il a accepté la sienne.

» 8° Aimez les élèves confiés à vos soins. Jésus et Marie les aiment. Les défauts, les fautes de tout genre, l'ingratitude, l'insolence, la hauteur, le mépris, la haine même, n'éteignent pas l'amour que Dieu porte aux pécheurs; comment éteindraient-ils le vôtre? *Vince in bono malum.*

» 9° Aimez comme Jésus aime. Il veut, il cherche, il

procure incessamment le bien de ses créatures malgré leurs incessantes récidives dans le mal. Il les éclaire, il les excite, il les encourage, il les menace, il les punit; et c'est toujours l'amour qui est son mobile, toujours leur salut qui est sa fin. Le Jésuite pourrait-il avoir une autre fin, un autre mobile?

» 10° Nulle préférence, nulle antipathie, nulle apparence même d'une affection plus marquée envers qui que ce soit. Les yeux des élèves sont pénétrants, et la raison leur dit qu'entre égaux la balance doit être égale. Ceci pourtant n'exclut pas les priviléges dus à ceux qui se distinguent réellement par leur excellente conduite et leur application.

» 11° Étudiez avec soin les divers caractères, et vous apprécierez mieux le mérite de chacun. Ne vous arrêtez pas aux apparences : elles ont trompé plus d'un surveillant. Défiez-vous surtout de ceux qui ont l'air de vous flatter et la manie de vous suivre. Si vous les laissez faire, ils vous entraveront et nuiront à votre autorité.

» 12° C'est surtout dans les contrariétés, les refus, les avis, les réprimandes, les punitions, que le caractère se dessine. Examinez aussi comment on joue, on marche, on travaille, on traite avec ses camarades; comment l'on se tient assis ou debout; quels sentiments se peignent sur le visage, dans les yeux, dans les gestes, sur les lèvres, quand on gronde ou on loue celui avec lequel tel ou tel élève sympathise le plus; la manière, le ton, la liberté ou la contrainte avec laquelle on s'adresse aux maîtres. N'oubliez pourtant pas que pour bien connaître quelqu'un il faut plus d'un jour. Ne hâtez donc point votre jugement.

» 13° Quelles qu'aient été vos remarques, soit en bien, soit en mal, ne les manifestez à aucun élève, et moins

encore à celui qui en est l'objet. Les élèves ordinairement se disent tout, et de là les jalousies, les médisances, les taquineries, les jugements sur les maîtres, le mauvais esprit. Contentez-vous seulement de communiquer à qui de droit vos propres observations; ce sera un moyen de vous assurer de leur justesse, pour procéder ensuite avec plus de succès soit à combattre les défauts, soit à développer les bonnes qualités.

» 14° Que la raison seule, dirigée par la connaissance des individus, par l'amour du bien général et particulier, par la lumière de la foi, qui tend à faire régner Dieu dans les âmes, en ôtant les obstacles, vous guide dans tout ce que vous ferez pour amener les élèves à leur but essentiel, qui est l'accomplissement de tous leurs devoirs. Ne prenez pas la violence pour le zèle, la dureté pour la fermeté, une rigueur sans compassion pour une juste sévérité, et l'impatience qui ne veut rien ignorer, rien excuser, rien pardonner, pour l'exactitude qui, en veillant à tout, en voyant tout, en ramenant tout à l'ordre, distingue pourtant entre un enfant et un enfant, un lieu et un lieu, une circonstance et une autre, et sait se modifier en mille manières, sans que la règle, l'édification et la gloire de Dieu aient à souffrir. Le meilleur moyen d'atteindre ce but est, comme disent nos règles, de se tenir constamment dans le calme et dans l'humilité intérieure. La lumière et la grâce sont là.

» 15° L'imagination qui exagère tout, les préventions qui assombrissent tout, l'amour-propre froissé qui sent trop vivement et qui interprète tout en mauvaise part, la mémoire qui lui vient en aide et qui ressuscite, sans mélange de bien, tout le mal passé, toutes les fautes commises; une sorte de terreur panique qui naît d'une

foule de conséquences imaginaires qu'on prévoit infailliblement, dit-on, si tel ou tel moyen n'est pas énergiquement employé ; — voilà les plus redoutables ennemis de la paix et de l'humilité nécessaires pour être bon surveillant selon les vues de la Compagnie.

» 16° Mais prenons garde aussi que notre paix ne soit inaction et mollesse, que notre humilité ne soit timidité et respect humain, que notre condescendance en certaines occasions ne soit une preuve de faiblesse, un effet de notre peu de foi en l'autorité, un gage donné aux élèves de notre inhabileté à les conduire, ou du peu d'importance que nous mettons à faire observer tel ou tel point de la règle. La règle tout entière doit être sacrée pour les élèves et pour nous. Sans cela, on la foulera bientôt aux pieds, et dès lors, le désordre et les suites les plus déplorables.

» 17° Rendez donc à chacun selon ses œuvres, mais en vous tenant constamment entre les deux extrêmes que nous venons de signaler. Mieux vaut en punissant rester un peu en deçà, que d'aller tant soit peu au delà.

» Mais voulez-vous n'être ni trop indulgent ni trop sévère?

» Avertissez d'abord pour le plus grand nombre de ces fautes légères qui échappent aux enfants. — Réprimandez ensuite en particulier ceux qui font peu d'efforts pour se corriger. — Donnez après cela, à la première transgression de ce genre, une pénitence médiocre, en menaçant d'un air sérieux, mais non fâché, d'y ajouter quelque chose de plus, si l'on y revient. — Tenez votre parole sur ce point. — Enfin nous avons la conférence le samedi et la revue le dimanche, c'est le remède efficace à bien des maux.

» Dans tout ce que je viens de dire, et toujours, il faut se posséder, ne jamais user de paroles humiliantes, piquantes, se défendre de toute exagération, écouter avec calme les raisons que l'élève, s'il est respectueux pourtant, allègue en sa faveur, et, pour peu que ces raisons l'excusent, diminuer d'autant la peine qu'on croit devoir lui infliger.

» Quant aux fautes plus graves, l'indocilité, le manque de respect, les fréquentations, les paroles contre l'autorité, on consulte le P. Préfet. Mais aussitôt que la faute a été commise on dit à l'élève : « Vous avez man-
» qué d'une manière grave, je réfléchirai sur les moyens
» à prendre pour vous corriger. » Cette épine qu'on lui laisse dans le cœur opère ordinairement avec beaucoup d'efficacité.

» 18° Une dernière remarque à faire quand il s'agit de réprimander ou de punir, c'est la compassion qu'exige de nous, quelle que soit d'ailleurs la nature de la faute, la peine humiliante ou douloureuse qui la suit.

» *Quis in vobis infirmatur,* disait l'Apôtre, *et ego non infirmor?* Nous aimons les enfants selon Dieu, pour Dieu, et d'un amour semblable à celui de Dieu. Or, si nous pouvons dire de lui : *Ego quos amo, arguo et castigo,* pourquoi n'entretenons-nous pas les sentiments de piété tendre qu'il éprouvait envers la rebelle Jérusalem, qu'allait frapper sa terrible justice? *Videns, flevit super illam.* Ces chers enfants, comme membres de Jésus, sont une partie de nous-mêmes, et ils méritent d'autant plus notre compassion qu'ils sont en même temps coupables et punis. J'oserai même dire que ce sentiment de pitié doit s'accroître en nous en proportion de leur culpabilité et de la sévérité plus grande qu'elle provoque de notre part. Nous serons ainsi doublement

miséricordieux, et par la correction fraternelle et par le sentiment intérieur dont nous l'accompagnerons. Or, *Beati misericordes...*

» Cette disposition du cœur exclut tout regard, tout air, tout geste, toute parole qui révèle une espèce de contentement, fruit d'une passion vengée et comme triomphante. Oh! que jamais aucun de ceux que nous punissons ne puisse dire avec vérité : « Il est content de me voir humilié! » Que tous au contraire soient convaincus qu'en sévissant, nous cédons à une nécessité aussi pénible qu'impérieuse.

» 19° S'il est de notre devoir de combattre et de vaincre le mal pour assurer le triomphe du bien, il n'est pas moins nécessaire de prendre les moyens efficaces pour conserver, pour augmenter, pour fortifier ce même bien. Or, tous ces moyens se réduisent à un seul qui les renferme tous : c'est la bonté, mot dont le sens est exactement : *benevolentia et beneficentia,* vouloir et procurer en toute rencontre le bien réel de ces chers enfants, sans distinction d'innocents ou de coupables, de bons et de mauvais. Ainsi fait Dieu, *qui solem oriri facit super justos et injustos.*

» Nous agissons sans doute dans ce sens quand nous usons de rigueur; mais c'est le vin qui pique la chair vive, il faut encore de l'huile pour adoucir l'irritation. Or cette huile est dans les services de tout genre que nous pouvons rendre à nos enfants, quels qu'ils soient, services dont les occasions, si nous sommes attentifs, se présenteront à chaque instant. Ce seront des riens, si vous voulez; mais ces riens continus sont comme les gouttes d'eau qui peu à peu amollissent et ouvrent la pierre. S'ils partent du cœur, ils vont également droit au cœur, dont ils ne tardent pas à faire la conquête : dès

lors tout est gagné, et nous pouvons tout pour le bien et contre le mal.

» Heureuse et précieuse victoire dont les fruits sont pour la vertu et pour Dieu! Elle vous est facile. Accordez toujours de bonne grâce ce que vous pouvez accorder. Ne faites point attendre ce que vous pouvez accorder sur-le-champ. Prévenez même les besoins, les désirs, les demandes, lorsque rien ne s'oppose à votre empressement. N'attachez nulle importance à vos services et rendez-les avec aisance et naturel, sans prétendre à la reconnaissance. Affligez-vous des refus que la règle vous impose et assaisonnez-les de douceur, alors même qu'on vous importune. Un objet qui tombe des mains d'un élève et que vous ramassez pour le lui offrir, une petite commission dont vous vous chargez pour lui et que vous remplissez avec exactitude, un regard de satisfaction quand il a obtenu quelque succès, une courte visite pendant son séjour à l'infirmerie, un mot dit en sa faveur en son absence, un salut prévenant, la promesse de rendre bon témoignage de ses efforts à l'un de ses supérieurs, une parole d'encouragement après une victoire remportée sur lui-même, enfin que sais-je? La charité jointe à l'humilité est on ne peut plus ingénieuse; aussi rien ne lui résiste : *Amor omnia vincit.*

» Et remarquez que ces petits témoignages d'affection peuvent se donner à ceux-là même dont on a le plus de motifs de se plaindre; Notre-Seigneur lui-même nous y engage : *Benefacite his qui oderunt vos;* et ils ont alors d'autant plus de prix qu'ils sont plus désintéressés. Si vous n'êtes pas bien accueilli, n'importe : l'humeur de l'enfant s'évanouira, le souvenir de votre bonté lui restera.

» 20° Deux mots résument les dix-neuf avis précédents :

» *Fermeté invincible,* mais douce et polie en faveur de la règle et de tous les points de la règle.

» *Bonté inaltérable,* toujours et envers tous, en faveur de l'autorité de Dieu, qui est chargée, en nous qui l'avons, de faire observer la règle et tous ses points.

» *Beati eritis si feceritis ea.* »

Quel programme que ces dernières pages! quel noble cœur les a dictées! quelle éducation que celle qui part du cœur pour aller droit au cœur, qui résume tous ses moyens dans la bonté, qui a pour commentaire de son action la bienveillance, les services constants et désintéressés, qui tempère la fermeté par la douceur, en sorte que l'autorité ne brise pas les âmes, et que la bonté ne dégénère pas en faiblesse de peur de les amollir!

Tous ceux qui vécurent alors avec le P. Barrelle, à quelque titre qu'ils appartinssent à cette douce et noble famille qui eut nom Fribourg, maîtres et élèves, supérieurs ou inférieurs, affirment qu'il fut le modèle sur lequel est décalqué ce type admirable du parfait éducateur de l'enfance. Ce type, avant qu'il en présentât la fidèle peinture, on l'avait vu déjà, on l'avait contemplé, admiré, chacun s'était appliqué à le reproduire. Ses avis tirèrent de sa conduite une inimitable autorité, sa personne une sorte de prestige religieux.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TABLE DES MATIÈRES

Au lecteur. III

Chapitre premier. Enfance. Éducation.— La Ciotat.—Anges adorateurs. — L'enfant de la promesse. — Ses prénoms. — Piété précoce. — Premiers présages. — Le petit séminaire du Sacré-Cœur. — Protection providentielle. — Le pas décisif. 1

Chapitre II. Vie cléricale.— Joseph Barrelle au grand séminaire d'Aix. — Le petit séminaire de Grasse. — Malaise surnaturel. — M. de Mazenod et la vocation de l'abbé Barrelle. — L'abbé Barrelle à vingt ans supérieur du petit séminaire d'Aix. 21

Chapitre III. Noviciat. — L'abbé Barrelle part pour le noviciat de la Compagnie de Jésus.— Pèlerinage.— Le noviciat de la rue des Postes. 35

Chapitre IV. Régence a Bordeaux.— Petit séminaire de Bordeaux.— Louis Maillard et Joseph Barrelle.— L'auréole des saints. — Notre-Dame de Verdelais. — Premiers vœux. — Loyola 47

Chapitre V. Régence a Saint-Acheul.—Joseph Barrelle professeur de littérature. — Maladie de Joseph. Il est guéri par le précieux Sang. — Monseigneur le duc de Rohan et Joseph Barrelle.—Première messe au château de la Roche-Guyon. 69

Chapitre VI. Saint-Acheul. Préfecture. — Le P. Barrelle préfet des études. — Écoles mutuelles de sagesse chrétienne. — Précurseurs des conférences de Saint-Vincent de Paul. — Un vétéran de la vieille garde.— Première prédication du P. Barrelle. 85

Chapitre VII. Troisième Probation. — Le P. Barrelle à Avignon. — L'école du cœur. — Ferveur exceptionnelle. — Critique élogieuse. — Au saint autel. — Le chauffoir du F. Dutel. — La grande retraite. — Essor donné aux Saints Exercices. 99

Chapitre VIII. Troisième Probation. — Jubilé de 1826 : le P. Barrelle à Saint-Pierre d'Avignon. — Une conversion. — Traité de la confiance en Dieu. — Le P. de Ravignan et le P. Barrelle. 117

Chapitre IX. Le Collége de Billom. — Fondation du collége de Billom. — Le P. Barrelle Préfet des études. — Les sources oratoires du P. Barrelle. — Comment il fonde la congrégation. — Vertus. — La ville de Billom sauvée d'un incendie. . 141

Chapitre X. La Dispersion. — Ordonnances de 1828. — Les adieux. — Le P. Barrelle fait sa profession solennelle. — Esprit prophétique. — Le collége du Passage, en Espagne. 161

Chapitre XI. Mission de Portugal. — Comment la persécution s'acharnait sur une ombre. — Le roi don Miguel demande des Jésuites. — Le P. Barrelle à Madrid. — Don des langues. — Le château de *Marvilla*. — Mission de *Laveiras*. — Mission du *Loureto* à Lisbonne. — Le P. Barrelle prêche devant la cour. — Mission à *Barcarena*. — Mission de *Carnaxide*. — *Nossa Señora da Rocha*. — Sa translation solennelle à Lisbonne. 173

Chapitre XII. Mission de Portugal. — Les Jésuites au Colleginho, premier berceau de la Compagnie en Portugal. — Réputation croissante du P. Barrelle. — Un nuage. — Vues providentielles 201

Chapitre XIII. Le Père Barrelle a Rome. — Héroïsme. — Les *contadini* de Saint-Vital. — Le Caravita. — Le P. Barrelle préfet spirituel au Collége romain. — Les évêques et les cardinaux sous sa direction. — L'ombre des tabernacles. 219

Chapitre XIV. Pensionnat de Fribourg. — Le collége du bienheureux Canisius. — La fille de Jaïre. — Fondation du pensionnat. — Choix du P. Barrelle. — Difficultés spéciales.

— Le P. Galicet et le P. Barrelle. — Première influence. — Un programme. 235

Chapitre XV. Pensionnat de Fribourg.—Que l'éducation est la culture de l'âme.—La conscience trempée dans la piété. — Le mois de Marie. — Les congrégations de Fribourg. — L'âge d'or. — Effets oratoires. — Homélie du dimanche. — Conférences religieuses. — Catéchisme du mépris du monde.. 257

Chapitre XVI. Pensionnat de Fribourg.—Gracieux dévouement. — La Vierge de Belfaut. — Le lac artificiel. — Vénération religieuse.— La balance allégorique.—La promenade des adieux. — Les vétérans. — Excursions des vacances. — Réputation du pensionnat de Fribourg. 285

Chapitre XVII. Pensionnat de Fribourg. — La cellule. — Catéchisme de la dévotion aux saints Anges. — Catéchisme du saint Cœur de Marie.— Vie de sainte Philomène.—Prédication à Montet. — Vie en Dieu. — Prévention dissipée. — Le reliquaire. — Visite à la Ciotat 307

Chapitre XVIII. Fourvières et Marseille.—Le P. Barrelle supérieur à Fourvières. — Le P. Barrelle à Marseille : les homélies.—Le Cercle religieux.— L'éloquence apostolique. 339

Chapitre XIX. Œuvres fondées a Marseille.— Babeau, la reine de la halle. — Sa conversion.— Fondation de la Congrégation de Sainte-Anne. — Fondation des conférences de Saint-Joseph.— Fondation de la Congrégation de la Sainte-Enfance. 357

Chapitre XX. Marseille : Œuvres diverses.— Prédications diverses. — Le confessionnal. — La retraite du mois. — La chapelle du Bois Anglais : le P. Barrelle reçoit une effusion du Saint-Esprit. — Gothon, ou le berger de Taulère. . . 381

Pièces justificatives. 397

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Mary D. Reiss Library
Loyola Seminary
Shrub Oak, New York

BX1798.B3C5 1870 v.1
Chazournes, Léon de, S.J.

Vie du révérend père Joseph
Barrelle